This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

K.K.S. KÖH. HOF- BIBLIOTHEK
391.959-B
PERIOD.

Digitized by Google

Digitized by Google

Österreichische Nationalbibliothek
+Z218540301
Digitized by Google

Digitized by Google

ACADÉMIE ROYALE

DE METZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

SUR LES

PREMIERS AGES DE NOTRE GLOBE,

PRONONCÉ LE 17 MAI 1840,

A la séance publique de l'Académie royale de Metz,

PAR M. CULMANN, PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

Ce qui caractérise particulièrement l'homme aux sentiments élevés, ou le peuple avancé dans la voie de la civilisation, c'est l'intérêt qu'il attache au passé, c'est le soin religieux qu'il prend à conserver les souvenirs de ce qui fut autrefois; c'est, d'un autre côté, le regard inquiet, scrutateur qu'il ose jeter sur l'avenir dont il s'efforce de mesurer les profondeurs. Ainsi son intelligente curiosité, base de toutes nos connaissances, ne se borne pas aux phénomènes qui se passent autour de lui. Un besoin impérieux porte ses méditations en dehors de cette vaste sphère, tantôt jusqu'à l'origine des choses, tantôt jusqu'à leur fin. La vie intellectuelle de l'homme aspire donc, sur la terre, à franchir les bornes du temps et de l'espace. Elle y aspire, mais ses immenses désirs ne

Digitized by Google

peuvent recevoir une entière satisfaction, et pourtant ils doivent être satisfaits, parce qu'ils sont les résultats immédiats de notre organisation, en ceci particulière et parfaitement distincte de tout ce qui vient naître ou mourir autour de l'homme. Au reste, Messieurs, ce n'est pas à moi de vous entraîner dans le champ de ces pensées sublimes, qui font le lien de famille du genre humain, qui le consolent dans sa faiblesse et ses misères. Je n'en ai dit qu'un mot, en faisant un appel à votre ardeur de tout connaître, même ce qui est loin de nous, loin des jours où l'homme est venu fouler la terre pour la première fois. J'ai besoin de l'invoquer cette ardeur, d'exciter votre attention, pour vous engager à me suivre à travers des milliers de siècles, jusqu'aux limites du temps, jusqu'aux premiers âges de notre globe dont je me propose de vous entretenir.

Quelle que soit l'idée qu'on se fasse de l'origine de notre planète, soit qu'on la considère comme une parcelle détachée du soleil par le choc d'un corps céleste, soit qu'on attribue son existence à une nébuleuse formée et condensée par l'excitation croissante de la force électrique, toujours est-il qu'au commencement elle s'est trouvée à l'état de fluidité incandescente, comme sont les métaux qui se précipitent d'une fournaise ardente, ou comme les laves enflammées qui roulent sur les flancs des montagnes volcaniques. Ce fait, indiqué depuis longtemps avec une certitude presqu'entière, par l'aplatissement aux pôles, a été prouvé aussi, et d'une manière incontestable, par les progrès récents de la géologie.

La terre, en se refroidissant, en renvoyant le calorique aux espaces planétaires, a dû se figer, se congeler à la surface et se couvrir d'une enveloppe solide, dont l'épaisseur s'est accrue avec le temps. Si les choses se

Digitized by Google

tont passées ainsi, il faut que les traces de la fluidité ignée, originelle, subsistent encore dans les roches, du moins dans celles qui ne portent pas l'empreinte évidente de leur formation dans les eaux, et c'est ce que les études géologiques nous confirment pleinement. Mais avant de nous y arrêter, remarquons d'abord que cette enveloppe, exposée au mouvement ou au choc des vagues liquides intérieures, et sollicitée par d'autres forces, se rompait fréquemment et laissait échapper la matière fonduc; car cette mer incandescente devait et doit encore être soumise à des agitations continuelles, suscitées par des causes semblables à celles qui tourmentent aujourd'hui la surface de l'Océan. C'étaient des vents, des ouragans de gaz comprimés, mis à nu par l'effet de la congélation, se choquant, dans leurs mouvements rapides, contre des aspérités beaucoup plus grandes que nos plus hautes montagnes, faisant trembler la terre dans ses entrailles, et finissant par s'élancer avec fureur à travers les fissures produites, entraînant avec eux la matière liquide. C'étaient des courants, comme il en existe dans nos mers pour le rétablissement de l'équilibre troublé; c'étaient enfin le flux et le reflux dus à l'action combinée du soleil et de la lune, qui exercent leur influence attractive sur toutes les parties du globe intérieur ou extérieur, solides ou liquides. Or ces effets dus à des causes constantes, agissantes encore aujourd'hui, ont dû se continuer à travers toutes les périodes géologiques. De là nos volcans actuels, les tremblements de terre, les soulèvements qui se produisent encore sous nos yeux. Car, qui n'a pas entendu parler d'îles surgies tout d'un coup du sein de la mer, s'exhaussant successivement, offrant, par la suite des siècles, un sol propre à la culture, ou s'engloutissant tout d'un coup dans les abymes d'où elles étaient sorties!

Digitized by Google

Qui n'a pas connaissance du soulèvement de cette vaste plaine couverte de riches moissons, qui, en 1759, fut tout d'un coup arrachée de ses fondations dans tout son pourtour, bombée au centre et couronnée par le Jorullo, montagne volcanique, en activité jusqu'à nos jours.

Ce qui se passe encore s'est passé anciennement, et, comme nous venons de le dire, par les mêmes causes. L'intensité des effets seulement a varié. L'enveloppe solide, devenue plus épaisse, offre trop de résistance aux forces intérieures, et ne peut plus être vaincue que sur des points isolés, aux endroits où il existait déjà d'anciennes fractures ; ou bien, par la même raison, les soulèvements sur de grands espaces s'exécutent avec lenteur, comme sur les côtes de la Suède. Aux époques antérieures, au contraire, cette résistance était moins forte ; et comme d'un autre côté la congélation s'effectuait avec plus de rapidité, les agents perturbateurs en étaient plus vigoureusement alimentés. Les soulèvements se succédaient plus souvent, se manifestaient tout d'un coup et sur de grandes étendues. Voilà ce qui a produit toutes les chaînes de montagnes, dont les moins anciennes doivent par conséquent être les plus hautes, l'enveloppe rompue étant devenue plus épaisse, et l'observation le confirme. C'est en vain qu'on voudrait objecter l'immense force ou la quantité d'action évaluée en kilogrammes-mètres, que le soulèvement d'une chaîne, comme celle des Pyrénées par exemple, ferait supposer. On conçoit à peine qu'une objection si futile ait pu se produire. Comment l'homme peut-il arguer de l'impossibilité, parce qu'il lui plaît de comparer les effets chétifs de ses machines avec les travaux de la nature. Ne croirait-on pas entendre le ciron révoquer en doute le mouvement de la baleine. Essayez donc

Digitized by Google

de mettre en parallèle les quantités d'action développées par nos plus lourds projectiles, avec celles que la nature a employées pour lancer dans l'espace notre globe, dont la masse énorme se meut autour du soleil avec une vitesse soixante fois plus grande que celle du boulet de canon dans le premier instant de sa course. Essayez ces calculs, faites ces comparaisons, et vos objections vont disparaître devant des résultats qui confondront votre imagination. D'ailleurs c'est par les soulèvements seuls qu'on peut expliquer la présence, sur de hautes montagnes, de débris marins qui sont contemporains de végétaux ou d'animaux terrestres dont les restes se trouvent dans des plaines du voisinage.

Lorsque le globe était encore liquide, les différentes substances minérales qui le composaient ont dû se ranger par couches concentriques, suivant leur pesanteur spécifique; les plus légères à la surface, les plus lourdes dans les parties inférieures: tels les métaux mis en fusion avec leur gangue dans nos foyers gagnent le fond du creuset, tandis qu'on y voit surnager les matières vitreuses. Plus tard, quand les émissions liquides sont arrivées, le même ordre a dû se présenter; cependant cette différence dans les pesanteurs spécifiques n'est pas très-grande, parce que toutes ces roches, dites ignées, sont sorties de profondeurs voisines, vu que l'enveloppe solide du globe paraît encore aujourd'hui très-mince. Quoique variables dans leur aspect, elles possèdent un caractère commun, une composition chimique analogue, qu'il est impossible de méconnaître et qui en font une même famille, une série commençant par le granit et finissant par nos laves modernes.

Ce n'est qu'après que les eaux, suspendues primitivement à l'état de vapeur dans l'atmosphère, furent tombées

Digitized by Google

sur la terre, que les dépôts sédimentaires ont pu s'effectuer. Les roches de cette série, caractérisées par leur forme tabulaire', par leur aspect pierreux et surtout par les débris d'êtres organisés qu'elles renferment, se sont formées en couches parallèles et le plus souvent horizontales; mais elles furent inclinées plus tard par les soulèvements qui parurent se produire à de certains intervalles, le plus souvent à la fois sur toute la surface de la terre. Il en résulte que le défaut de parallélisme de deux couches qui se suivent dans la série et qu'on appelle la discordance dans la stratification, fournit une coupure naturelle, marquant le commencement d'une nouvelle ère et la fin de la précédente. Ainsi les deux époques sont limitées par le soulèvement, et entre elles s'intercalle l'âge géologique de la montagne produite. Cet âge peut donc se rapporter à celui des couches sédimentaires: on le détermine, comme nous venons de le dire, si l'on remarque que la couche inférieure suit le mouvement du terrain, sans que la couche supérieure y participe.

On a reconnu jusqu'à présent douze ou treize coupures dans le terrain sédimentaire, indiquant douze époques différentes dont six sont d'ordinaire regardées comme principales; et à chacune de ces coupures correspond un soulèvement de montagnes, par conséquent une révolution sur le globe. Le fait le plus remarquable qui marche à la suite de chacun de ces phénomènes, c'est le changement plus ou moins grand, quelque fois intégral, qui en résulte dans la nature des fossiles.

On en doit conclure que ces soulèvements occasionnaient de grandes révolutions, des mouvements d'eau, dans lesquels périrent des générations entières, dont certaines espèces ne pouvaient plus renaître à cause des

Digitized by Google

changements qu'éprouvait aussi la constitution des masses liquides ; mais ces espèces furent ensuite remplacées par d'autres, ordinairement plus perfectionnées ; c'est ainsi que l'ordre et le progrès sortent souvent des troubles et du chaos. Les races vigoureusement constituées survivaient à ces catastrophes, tandis que celles dont l'organisation était plus délicate, dont les conditions d'existence étaient plus restreintes, succombaient, ne pouvant se propager que dans la période qui les avait vues naître ; et ce sont celles qui fournissent aujourd'hui au géologue les indications les plus précises et les plus faciles à saisir : leurs débris restés dans les roches portent le nom de fossiles caractéristiques.

Dans le voisinage des lignes de grande perturbation, l'étude est devenue plus difficile qu'ailleurs par le renversement complet des couches, par la disparition des fossiles, et en général, par les altérations profondes que la présence des roches ignées a fait éprouver aux roches stratifiées ; rien que cette nature de faits indiquerait déjà leur fluidité primitive et incandescente, par conséquent aussi celle de tout le globe, du moins à sa surface et jusqu'à une certaine profondeur.

Ainsi cette fluidité, due à la chaleur, est prouvée par l'aplatissement de la terre aux pôles, par le caractère particulier des roches ignées, qui forment une série commençant par le granit et finissant par nos laves modernes, enfin par les altérations des roches sédimentaires.

La terre dans son état d'incandescence était inhabitable par les plantes et les animaux. Une bien longue suite de siècles à dû s'écouler avant qu'elle eût ouvert son sein à la végétation et que les eaux de la mer eussent pu recevoir les êtres animés. Cette première période dite primitive était probablement la plus longue et c'est aussi

Digitized by Google

la moins connue. Toutes les opérations de la nature se faisant alors d'une manière tumultueuse, se succédant avec rapidité, n'ont pu laisser que des traces confuses qu'il est impossible de suivre. C'était une époque de bouleversements incessants où l'action sédimentaire et l'action ignée se manifestaient simultanément partout et avec toute l'énergie du premier âge. Sous de pareils conditions la propagation des êtres organisés n'aurait pu s'effectuer, par conséquent, la création en a dû être retardée.

Un accroissement dans les résistances à vaincre, peut-être une diminution dans les forces vives perturbatrices, en tout cas, une plus grande stabilité dans les mers et les lambeaux de terre mis à découvert, car les continents n'existaient pas encore; enfin la création des êtres organisés caractérise le commencement de la deuxième période dite de transition.

Le règne végétal affecte dans le principe les formes les plus simples ; ce sont des cryptogames vasculaires et des phanérogames monocotylédons. Bientôt, dans le terrain houillier, les espèces augmentent en nombre ; la taille des individus devient gigantesque ; on voit des roseaux de plus d'un demi-mètre de diamètre et des fougères arborescentes de vingt mètres d'élévation. Toute cette flore éminemment littorale n'a des analogues que dans les climats les plus chauds et les plus humides, sur les îles des mers équatoriales. Mais ce qui peut exciter notre surprise, c'est que cette végétation riche en espèces et en individus, n'est pas confinée comme les flores actuelles dans des zones particulières ; on la trouve sous toutes les latitudes, depuis l'équateur jusqu'au delà du cercle polaire. Il faut en conclure que la température était alors sensiblement la même sur toute la surface du globe, en sorte qu'il régnait non-seulement dans les

Digitized by Google

lieux que nous habitons, mais aussi jusqu'aux régions aujourd'hui glaciales, une chaleur supérieure à celle de nos zones torrides. Et c'est à la faveur de cette haute température, d'une grande humidité entretenue par des pluies continuelles, et surtout par une autre constitution de l'atmosphère, qu'a pu se développer cette vigoureuse végétation dont nos houillières nous offrent les énormes débris.

Les premiers animaux étaient probablement des infusoires qui, ne renfermant point de parties solides, n'ont pu laisser des restes sur la terre. Vinrent ensuite des polypiers, des radiaires, des annelides, des crustacés, des mollusques, parmi lesquels se distinguent, par leur taille, les orthocératites, semblables à l'extérieur aux bélemnites, mais d'une organisation plus grossière et pouvant mesurer jusqu'à $1^{m},80$ de longueur.

Les poissons vertébrés entrèrent aussi dans ce premier jet de la création avec des caractères organiques d'ailleurs très-particuliers; mais ils ne parurent que vers le milieu de la période, et avec eux se montrent aussi quelques traces de grands ovipares.

Les considérations sur la température du globe que nous présente cette génération d'animaux, quoique semblables à celles que nous fournit le règne végétal, n'ont pourtant pas la même certitude, les formes étant trop différentes de ce que nous voyons aujourd'hui.

Cette période si remarquable, parce qu'elle a vu pour la première fois la vie descendre sur le globe, finit par un des plus grands cataclysmes: une portion de terres découvertes est engloutie, une autre plus considérable s'élève du fond de la mer; une multitude de genres, et toutes les espèces des deux règnes organiques disparaissent à jamais. Mais, après que l'équilibre est rétabli

Digitized by Google

pour quelque temps, après que la fureur des agens destructeurs s'est apaisée, que les eaux sont rentrées dans leurs réservoirs, et que le calme est revenu à la nature, la force créatrice reprend de nouveau son empire tout puissant. Cependant le globe, pourvu d'une plus grande portion de terre ferme, ne se trouve plus dans les mêmes conditions de vie et de végétation. Cette dernière a éprouvé une grande diminution dans la variété des espèces et dans la taille des individus. Les genres créés, comme aussi l'extinction de ceux qui existaient auparavant, annoncent de prime abord un léger abaissement de température et une diminution de l'humidité atmosphérique. Vers le milieu de cette période, dite secondaire, subdivisée par des révolutions de moindre importance, la végétation prend un caractère continental, bien que les fucoïdes paraissent alors pour la première fois; et qui plus est, l'organisation des grands végétaux, particulièrement dans les pays du nord, annonce une différence dans les saisons, ce qui n'avait pas lieu auparavant.

Quant au règne animal il montre une force productrice énorme, signalée, non-seulement par l'apparition ou le développement de ces reptiles monstrueux, à formes tantôt bizarres, tantôt gigantesques dont la découverte toute récente semble réaliser les fictions de l'antiquité mythique; mais aussi par une foule de testacés parmi lesquels se distinguent les ammonites et les bélemnites. Ces dernières nous retracent les orthocératites en miniature et avec une organisation plus développée. C'est alors aussi que parurent la tortue et le crocodile, dont les races, changeant de forme, sont parvenues jusqu'à notre âge, offrant ainsi un des anneaux de la chaîne qui lie l'époque actuelle aux temps si reculés.

Digitized by Google

Au milieu de la deuxième ère organique, les polypiers prennent un développement extraordinaire, se présentant par bancs de grande étendue, ce qui annonce encore une chaleur tropicale; mais plus tard il n'en est plus de même. Une diminution notable de température, la disparition de ces polypiers en vastes bancs, leur présence en groupes partiels, isolés, la multiplicité des mollusques aptes à vivre dans les mers de nos contrées, l'extinction de celles qui ont positivement besoin de fortes chaleurs; dans le règne végétal, l'absence complète de fougères arborescentes, l'appauvrissement considérable de la famille naguère dominante des cycadés, plante équatoriale, réduite à quelques faibles restes, le rapprochement devenu très-appréciable entre les conifères d'alors et ceux qui végètent encore dans nos contrées, enfin la première apparition de quelques dycotilédons, marquent la fin de la période secondaire, et constituent les signes précurseurs d'un tout autre ordre de choses. C'est ainsi que la nature se prépare avec lenteur à ses grandes évolutions; mais le passage d'une période à une autre, l'exécution de ses dessins s'effectuent ensuite avec rapidité. Quand nous disons la nature, nos pensées se reportent nécessairement à la suprême intelligence qui en est l'auteur, et qui se montre dans les faits dits naturels. Les considérant de cette façon, on les interroge avec amour et l'on y puise, pour la vie pratique, des leçons de haute sagesse.

C'est par le soulèvement des Pyrennées et des chaînes de montagnes qui leur sont parallèles que s'ouvre la scène préparée long-temps d'avance. La première conséquence qui en résulte est une nouvelle acquisition de terre ferme pour tous les continents, pour tous les pays dont la forme commence à se rapprocher de ce qu'elle est aujourd'hui. Si nous considérons la France en parti-

Digitized by Google

culier, nous la voyons s'enrichir d'un assez vaste district qui s'étend du nord au sud de Lille à Chatellerault, et de l'est à l'ouest depuis Bar-le-Duc jusqu'à la mer, dont les flots venaient auparavant baigner encore les frontières de la Lorraine. Le milieu de ce district reste toutefois occupé par un vaste lac qui, dans sa plus grande étendue, de Laon à Orléans mesure cinquante lieues, et dont les environs de Paris forment le centre. Nos provinces du midi gagnent plusieurs lambeaux épars; mais presque toute la Guienne et la Gascogne, ainsi qu'une partie du Languedoc demeurent encore submergées dans un bras de mer qui s'étend le long des Pyrénées joignant la Méditerranée à l'Océan.

Mais dans les règnes organiques il s'opère un changement intégral. Les mammifères, marins d'abord, terrestres ensuite, paraissent enfin sur le globe. Les mers se remplissent d'une population nouvelle bien plus variée qu'elle ne l'était précédemment. L'air retentit pour la première fois des accents joyeux du peuple ailé, qui vient répandre un charme indicible sur toute la nature.

Le règne végétal offre une multiplicité de produits, tous nouveaux aussi, dus surtout au développement des dicotylédons, ces plantes dont le germe présente deux lobes, en perçant la surface du sol : elles deviennent dominantes et déplacent les espèces tropicales. On en conclut encore un abaissement de température. La différence des saisons est maintenant plus sensible. La position soit géographique, soit topographique, exerce sur la nature végétale ou animale une influence plus marquée.

C'est maintenant que la population marine est bien distincte de celle qui prospère dans les eaux douces ou sur la terre. Les plantes des régions centrales ne peuvent plus se confondre avec celles qui croissent sur les rivages.

Digitized by Google

Enfin les plaines nourrissent des êtres autres que ceux des montagnes.

Voilà ce qui jette tant de variété sur la nature organique, et ce qui la rapproche de la nôtre. Ce rapprochement ne résulte pas des espèces fossiles, semblables ou analogues à celles qui vivent à présent ; car ce nombre ne peut d'abord être évalué à plus de quatre pour cent, mais on le voit s'accroître bientôt. Au milieu de la période tertiaire il est de vingt, et à la fin de soixante-quinze pour cent. En sorte qu'on est tenté de croire que, malgré les deux cataclysmes qui la scindent en trois termes ou subdivisions, elle passe par transitions insensibles jusqu'au règne organique actuel. C'est qu'à la fin de chaque subdivision elle se prépare pour le développement qu'elle doit atteindre dans la phase suivante. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est par le fait des révolutions intermédiaires que s'effectuent les modifications ou les extinctions des espèces et des genres. Ainsi la famille des pachidermes, animaux à peau épaisse, qui d'abord ne présente ni genres ni espèces remarquables par leur volume, perd presque tous ses membres par la révolution qui termine la première phase de la grande période tertiaire ; quelques-uns seulement se reproduisent et au prix d'une forte altération. D'un autre côté, elle acquiert une foule de membres nouveaux dont la taille est en général bien supérieure à celle de leurs aînés ; mais alors cette famille remarquable n'était pas encore arrivée à son entier développement ; elle ne l'atteint que dans les éléphants fossiles, les grandes mastadontes, etc., après un nouveau cataclysme occasionné par le soulèvement de la chaîne alpine occidentale. Depuis lors elle n'a pu que déchoir, au milieu des progrès toujours croissants de la nature organique.

Digitized by Google

Bien que la flore ait perdu son caractère tropical dès le commencement de l'ère qui nous occupe, elle nous présente une foule de plantes, telles que les palmiers trouvés près de Paris qui maintenant ne peuvent librement prospérer que sous des latitudes de quinze à seize degrés moindres, ou bien à des températures de huit degrés plus élevées, ce qui nous porte à peu près à celle de l'Algérie ou des régions de l'Atlas.

Beaucoup de plantes de la deuxième phase se trouvent maintenant plus près de l'équateur de dix à onze degrés; on en conclut qu'aux environs de Paris, la température moyenne était alors de six degrés plus forte, ou qu'elle égalait celle de l'extrémité méridionale de la Sardaigne.

Enfin une grande partie des végétaux de la troisième phase, qui précède immédiatement la période actuelle, ne peuvent plus se propager librement qu'à des températures de quatre degrés plus élevées que celles du lieu où on les trouve à l'état fossile, ce qui donne pour Paris celle d'Ajaccio en Corse, ou des contrées qui se trouvent à cette latitude.

C'est par des considérations de cette nature qu'on est parvenu à calculer les températures moyennes qui régnaient sur diverses parties du globe, il y a plus de cent mille ans: une foule de faits nous empêchent d'assigner une antiquité moins reculée au commencement de la grande période tertiaire dont nous venons d'envisager les trois phases distinctes.

A la fin de la dernière, le règne organique, pris dans son ensemble, ne différait presque plus de la nature vivante actuelle: c'étaient les mêmes classes, les mêmes familles, les mêmes genres. Mais quand on considère chaque lieu en particulier, la différence paraît immense; des plantes et surtout des animaux, dont les congénères

Digitized by Google

ne peuvent se propager aujourd'hui que dans les pays chauds, vivaient encore dans toutes les parties de l'Europe, jusques près des pôles. Des faits du plus haut intérêt prouvent d'ailleurs, qu'à cette époque leur constitution avait subi une certaine altération par le refroidissement graduel des lieux où ils étaient installés. Ainsi les éléphants et les rhinocéros étaient couverts d'une laine épaisse, comme on l'a vu sur des individus entiers conservés intacts au milieu des glaçons, pendant des milliers d'années. Et, si l'on en juge par la marche générale que suivait la nature, on ne peut supposer que des espèces ayant besoin d'une basse température aient précédé celles qui habitent des pays chauds. On est donc forcé d'admettre que ces animaux, comme ceux de nos régions, vivaient sous un climat devenu anormal à leur constitution, qu'elle en a été modifiée et qu'alors ils ont pu s'y propager. Mais on conçoit aussi qu'une fois détruits par l'effet d'une grande catastrophe, ils ne pouvaient plus renaître dans notre pays, qui fut peuplé de races en rapport avec sa température. Et cette catastrophe, la dernière que nos connaissances géologiques nous indiquent avec quelque certitude, arrive probablement par le soulèvement du système alpin principal, du moins pour nos contrées et pour une grande partie du globe. Les conséquences qui en résultent pour la nature organique sont des plus marquées, malgré les pas considérables qu'elle a faits précédemment vers l'ordre de choses actuel. Plusieurs espèces animales ou végétales disparaissent à jamais; de nouvelles espèces les remplacent; d'autres sont modifiées; un grand nombre d'entre elles habitant auparavant toutes les contrées de la terre sont confinées sous les zônes tropicales. Mais le fait le plus important, le fait immense, c'est l'apparition soudaine d'un être tout nouveau, qui

Digitized by Google

n'a eu aucun analogue dans les générations précédentes, qui, doué des facultés jusqu'alors les plus étranges pour la nature vivante, bientôt lui impose son joug de fer. C'est l'homme enfin, qui, jeté le dernier sur la scène, nu, sans armes, et en apparence faiblement constitué, marche à la conquête du globe ; qui aujourd'hui y règne en maître absolu, qui sait exploiter à son profit les plaines des zones torrides, et qui dispute aux éléments la possession des glaces polaires ; qui seul est appelé à connaître les lois de la nature ; qui sait modifier ou changer ses produits de quelqu'espèce, de quelqu'ordre qu'ils soient ; qui étend ainsi son empire non-seulement sur les individus, mais aussi sur les races futures ; qui possèdant le secret de mettre diversement en jeu les forces atomistiques de la matière minérale, la décompose ou la recompose à son gré ; qui seul enfin a le don de franchir les espaces, de porter sa pensée et même ses opérations jusqu'aux sphères planétaires, pour en déterminer les mouvements, en mesurer les distances et les volumes.

Si maintenant, Messieurs, vous tournez vos regards en arrière, si vous les arrêtez sur les diverses révolutions de ce globe ; si vous retracez à votre esprit les générations d'êtres qui l'ont successivement habité ; si après chaque cataclysme vous le voyez sortir du chaos avec une surface plus étendue, plus accidentée, plus riante, annonçant une période de stabilité plus longue, enrichi bientôt d'une population nouvelle plus variée et plus perfectionnée ; si vous le voyez marcher ainsi de progrès en progrès, à travers les révolutions qui frappent de mort tout ce qui existe, et qui portent en elles le germe d'une vie plus belle ; si vous le suivez ainsi jusqu'au moment où, après tant de milliers d'années, il a pu enfin recevoir l'être extraordinaire qui aujourd'hui le domine ; si vous

Digitized by Google

considérez, dis-je, l'ensemble de ces faits, vous en conclurez que l'homme était le but spécial de cette longue élaboration ; qu'en préparant un vaste empire à un être chétif, mais animé d'une légère émanation de la suprême intelligence, la force créatrice a voulu réfléchir dans une parcelle de ses œuvres la source de sa toute-puissance.

Digitized by Google

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE

PENDANT L'ANNÉE 1839-1840,

PAR M. E. BÉGIN, SECRÉTAIRE.

MESSIEURS,

L'esprit de l'homme languirait dans le sommeil d'une perpétuelle enfance, si l'association ne venait pas en aide du génie. C'est sur ce principe organisateur que reposent la famille, la société, l'état; c'est lui qui sert de lien entre les peuples de la terre; qui résout le problème des invasions et des conquêtes, et qui, fructifiant la paix, appelle le monde entier aux banquets d'une civilisation que l'Eternel dirige. Lorsqu'à la chute de l'empire romain, tout semblait devoir périr dans un commun naufrage, les associations inspirées par l'église devinrent le refuge des lettres; les couvents s'ouvrirent à elles quand il ne leur restait plus d'asile; et, de nos jours, après le drame sanglant de plusieurs révolutions successives, c'est encore l'esprit d'association qui a réuni dans les principales villes

Digitized by Google

du royaume quelques hommes studieux sous les bannières de l'étude. Héritières des communautés religieuses, sans en avoir la tendance ni l'esprit d'ensemble et d'harmonie, les académies sont ce que peuvent être des réunions d'hommes dominés par de nobles pensées, mais distraits par les préoccupations incessantes de la vie sociale; elles agissent, non pas toujours comme elles le devraient, mais comme le peuvent des communautés nées d'hier, dont les ressources sont précaires, les éléments variables et l'avenir incertain.

Félicitez-vous, Messieurs, d'avoir en vingt années vieilli suffisamment pour qu'une expérience précieuse vous soit acquise; félicitez-vous plus encore d'être arrivés au complément encyclopédique de votre institution, et de pouvoir offrir aujourd'hui les garanties qu'on est en droit d'attendre d'un tribunal fondé par les muses. Le sol, naguère mal assuré, s'est affermi sous vos pas; une marche régulièrement progressive vous a permis de franchir les écueils inséparables des sociétés naissantes; athlètes novices dans les joûtes de la science, vous avez long-temps préparé vos armes avant d'en user, et je vous vois maintenant libres d'entraves, parcourir avec ensemble la noble carrière dont vous-mêmes avez fixé l'étendue, le but et les lois.

Juge du camp, intermédiaire placé par mes fonctions entre le public et l'Académie, je ne réclame, en ce jour solennel, ni l'indulgence de l'un, ni l'expression des désirs de l'autre; ces derniers seraient trop modestes pour êtres justes, et le public qui connaît vos efforts doit se montrer envers moi d'une exigence proportionnée à l'estime qu'il vous porte.

Riche à plus d'un titre, féconde par les espérances qu'elle a réalisées et par les résultats qu'elle promet,

Digitized by Google

l'année 1840 brillera dans nos fastes, car, en aucun temps, l'Académie n'a produit un ensemble aussi varié de travaux. Sciences appliquées, sciences d'observation, histoire, littérature, beaux-arts, telles sont les parties du domaine explorées par elle ; domaine ingrat et difficile, à travers lequel cependant plusieurs de nos membres ont ouvert de larges sillons.

Monsieur le commandant Poncelet, que sa réputation méritée place au-dessus de tout éloge, vous a fait hommage d'une *Introduction à la Mécanique industrielle ;* MM. Didion, Morin et Piobert, émules du savant professeur, ont mêlé à vos lauriers les palmes fraternelles qu'ils viennent d'obtenir de l'Institut. L'intérêt qui s'attache aux objets qu'on voit naître et grandir, vous a fait suivre, d'un œil curieux, les nouvelles *Études dynamométriques* du capitaine Morin, et leur savante application au travail fonctionnel des machines. Vous avez applaudi aux *Expériences* de M. le professeur Didion *sur la justesse comparée du tir des balles sphériques, plates et longues.* M. le capitaine Livet a présenté, pour titre de candidature, un *Traité de Gnomonique ;* et M. le commandant Gosselin vous a fait apprécier un *appareil de M. de Saulcy père ;* appareil propre à mettre tout cadran solaire susceptible de déplacement, en état d'indiquer à volonté le temps vrai et le temps moyen ; de dispenser conséquemment des calculs nécessaires pour opérer cette transformation. L'ingénieux procédé de M. de Saulcy père lui a mérité vos félicitations dont la valeur se trouve rehaussée par les suffrages de l'Académie des sciences.

Des observations météorologiques d'un haut intérêt ont fixé votre attention. M. de Maud'huy vous ayant appris que l'aiguille en cuivre des paratonnerres de la

Digitized by Google

préfecture, et celle en platine des paratonnerres de la cathédrale étaient parfaitement intactes, tandis que les aiguilles de l'évêché et du séminaire offraient leur pointe dans un état de fusion remarquable, il a été répondu par le colonel Culmann, que la forme du sol expliquait cette différence. Quand l'orage s'élabore dans les régions supérieures, et que des nuages épais et sombres, d'abord divisés le long des courants de la Seille et de la Moselle, viennent à se réunir au-dessus de leurs points d'intersection, ils produisent nécessairement alors des effets électriques beaucoup plus intenses que ceux qui résulteraient du choc des nuages amoncelés dans une seule vallée.

Les étoiles filantes, dont la trace lumineuse et fugitive inspire aux poètes des idées si mélancoliques, vous ont valu de la part de M. Desains, professeur au collége royal, une *Notice* qui s'encadre fort bien dans l'histoire générale du ciel de nos contrées.

Si, des phénomènes célestes, nous descendons aux productions de la terre, nous voyons l'Agriculture, cette mère nourrice du genre humain, devenir, comme toujours, l'objet de votre sollicitude. Loin de vous être abandonnés à de vaines théories et d'avoir essayé l'application hasardée de conceptions plus ou moins heureuses, vous vous êtes attachés à vérifier les faits, à marquer les essais du sceau de l'exactitude. Vous avez encouragé par des primes distribuées avec solennité en chaque arrondissement, le développement des races chevaline et bovine; vous avez obtenu du ministre qu'un de vos membres correspondants, M. le comte Odart, irait étudier l'état vignicole de la Hongrie, pour jeter les fondements d'une statistique comparative de nos vignes avec celles de l'Allemagne. Les campagnards éclairés par vous se sont livrés à d'heureuses tentatives; et, s'il ne vous a pas été possible

Digitized by Google

de faire plus, c'est parce que les fonds arrêtent l'application de vos idées; c'est parce que d'impérieuses circonstances ne vous ont pas encore permis d'obtenir, dans l'institution de comices agricoles, des intermédiaires placés entre la voix qui conseille et la main qui pratique. Afin d'atteindre ce but tant désiré, M. Lapointe vous a soumis ses idées sur la rédaction d'un. *Manuel d'Agriculture pour le département de la Moselle;* livre précieux auquel une riche couronne est promise.

L'Horticulture vous doit des démarches qui ne sont demeurées ni sans échos, ni sans résultats: en plaidant la cause des petits oiseaux, victimes innocentes vouées à des pièges multipliés, vous avez garanti la récolte des fruits incessamment dévorés par les chenilles. Il y a dix années, lorsque le baron Marchant laissait tomber du haut de la chaire académique, cette incisive et spirituelle réprobation qu'il jugeait appropriée aux exigences d'une séance solennelle, sa voix n'eut de portée que dans les salons: on jugea les formes du discours; on ne s'inquiéta pas du fonds; peu de personnes saisirent la pensée haute qui se cachait modestement sous les dehors d'une causerie facile et spirituelle. « C'est que la société subissait alors » la double influence de l'école politique qui avait le » laisser faire pour devise, et du système philosophique, » qui voulait saper tous les préjugés et ruiner toutes les » traditions. » (E. Bouchotte.) — Le génie de la destruction allait si loin qu'on prenait en un jour, sous nos yeux, jusque cent vingt douzaines d'hirondelles. Et cependant une vieille croyance regarde ces oiseaux comme des penates conservateurs, des messagers de bonne nouvelle et d'espérance.

Vos bosquets, devenus silencieux, gémissaient de la perte de leurs habitants, lorsqu'une taille maladroite,

Digitized by Google

irrégulière, intempestive, compromettait leur propre avenir : vous êtes intervenus près de l'autorité municipale, et la sollicitude paternelle de nos Ediles s'est fixée sur une promenade chère aux amis de la belle nature, de la poésie et de la gloire nationale ; car ce fut sous les marronniers du jardin de Boufflers que le Virgile français crayonna les premières pages du poème des jardins ; et l'un de ces arbres ignorés du vulgaire reçut une immortelle consécration de ce jeune officier d'artillerie, auquel la fortune réservait le plus beau trône du monde.

Quand nos forêts et nos bocages se dépeuplaient, M. Fournel, par une juste compensation, nous gratifiait, dans sa *Faune de la Moselle*, d'un grand nombre d'espèces qui avaient acquis chez nous, sans qu'on s'en doutât, des droits imprescriptibles d'hospitalité. M. le docteur Haro observait, en même temps, les animalcules microscopiques de nos rivières et de nos fontaines, et poursuivait avec zèle les études expérimentales auxquelles il consacre ses loisirs. Après de nombreuses dissections, ce médecin reconnut, contrairement aux idées admises, que beaucoup de reptiles respirent comme les oiseaux, c'est-à-dire par la dilatation et la contraction alternatives de la cavité pulmonaire. Dans un mémoire dont vous avez voté l'impression et qui fixe, en ce moment, l'attention de l'Académie des sciences, M. Haro a décrit le mécanisme respiratoire des animaux précités, indiqué les organes moteurs et modifié, par une grande exception, les principes consacrés dans la physiologie. — MM. Grateloup et Sélis-Lonchamp vous ont fait part de leurs découvertes en histoire naturelle. Vous avez reçu de notre compatriote le professeur Lallemand une *traduction*, annotée par lui, *des Aphorismes d'Hippocrate ;* de M. Denis, de Commercy, le résultat de ses *recherches sur l'Albumine ;* de

Digitized by Google

M. Pascal, médecin en chef à Strasbourg, une *notice sur un nouveau mode de traitement de la phthisie pulmonaire;* de M. Scoutetten quelques *considérations sur le cancer;* de M. Félix Maréchal un *rapport sur le choléra.* M. le docteur Franck, professeur à Montpellier, vous a fait hommage de seize *Observations sur les rétrécissements de l'urètre et leur traitement,* « œuvre d'un grand mérite, » a dit M. Chaumas, car elle est empreinte de l'esprit » sage et méthodique du docteur Lallemand. »

Mais, c'est assez vous entretenir de l'organisation humaine et de ses misères, dont la connaissance approfondie laisse encore tant à désirer. Je ne vous parlerai même d'un long travail du docteur Haro sur *le Somnambulisme artificiel apprécié par les faits,* que pour rendre hommage à la haute philosophie qu'il renferme. A côté de cet ouvrage se place naturellement celui de M. Crousse, avocat, intitulé: *Des Principes ou Philosophie première.* Ces principes, opposés à ceux de notre collègue, reposent sur les doctrines du sensualisme.

Les sciences se touchent : de l'homme à ses œuvres, de la philosophie à l'histoire, il n'y a qu'un pas. M. de Saulcy, dont les recherches embrassent aujourd'hui la numismatique orientale aussi bien que la numismatique française, a publié, dans une série de *lettres* insérées au Journal asiatique, des observations du plus haut intérêt sur l'esprit de conquête des Arabes, leurs envahissements, leurs colonies, leurs habitudes sociales et leurs lois. Il donne aux monnaies bilingues arabo-grecques une attribution nouvelle, et les regarde comme des espèces frappées par les Chrétiens pour avoir cours tout à la fois parmi le peuple chrétien et le peuple musulman. Le même membre vous a lu l'introduction d'un ouvrage sur *les signes alphabétiques celtibériens;* ouvrage rempli d'in-

Digitized by Google

ductions heureuses qui présentent, sous un jour nouveau, la géographie de la vieille Espagne, et remplissent quelques-unes des immenses lacunes laissées par les historiens romains. Ce travail n'est pas seulement de la numismatique, c'est de la haute histoire basée sur des preuves dont l'authenticité matérielle ne saurait être mise en doute. L'Académie a voté l'impression de l'ouvrage de M. de Saulcy. Vous avez accordé la même faveur à plusieurs *Lettres* écrites par M. Emile Bégin, *sur l'Archéologie et l'Histoire médicale du nord-est des Gaules.* L'auteur de ces lettres n'embrasse que deux époques, la celtique et la romaine, et cherche à saisir, dans l'interprétation des monuments, les idées génératrices du vieux monde, ainsi que leur filiation jusqu'à nous. Vous devez au savant archiâtre du roi de Danemarck, M. de Schonberg, un *Mémoire sur la valeur des poids et mesures des anciens Romains,* d'après les types qui se trouvent au musée de Naples ; des *Détails* intéressants *sur les tremblements de terre de l'Italie méridionale ;* un *Coup-d'œil sur la dernière conquête, l'histoire récente et la colonisation d'Alger.* M. Victor Simon, organe de la commission d'antiquités, vous a parlé de différentes découvertes récemment faites aux environs de Metz ; il a mis sous vos yeux l'état des vieux édifices contre la dégradation desquels vous avez réclamé, et a pu, par la présence d'une médaille à l'effigie de Valens, dans la maçonnerie des arches de Jouy, fixer la date approximative de ce monument. M. Jacques Bresson vous a fait hommage de son *Histoire financière de la France,* et de plusieurs autres livres soumis au rapport d'une commission. — M. Mézières, recteur de l'académie, dont les études comprennent à la fois la littérature ancienne et moderne, vous a lu un *Mémoire critique sur l'usage et l'abus*

Digitized by Google

des citations. Nous ne parlerons ni de cet opuscule, ni de diverses communications plus importantes, relatives à la littérature anglaise, parce que l'Académie, en réservant l'une d'elles pour cette solennité, montre le prix qu'elle attache aux travaux de notre collègue et se soumet elle-même, dans son choix, au jugement suprême du public.

M. Emile Bégin vous a communiqué diverses *Considérations sur la Mythologie et l'Histoire primitive de la Musique;* sur la coïncidence remarquable qui existe, sous ce rapport, entre les idées asiatiques et les idées européennes, et sur l'origine présumée des fables derrière lesquelles l'histoire cache ses mystères. Vous avez reçu du même des *Mélanges d'Archéologie et de Littérature;* de M. de Caumont, notre correspondant à Caen, une brochure sur le *Synchronisme des différents genres d'Architecture* dans les provinces de France; de M. Victor Simon, une *Notice sur les Rouelles métalliques* considérées comme symboles religieux de nos ancêtres; une autre du même membre *sur Châtel-Saint-Blaise,* ses remparts imposants, ses vicissitudes et son aspect. — M. Bouillet, votre correspondant à Clermont, vous a fait voir l'Auvergne sortie de ses glaciers, ressuscitée de ses ruines, placée tantôt comme un résumé des convulsions du globe, tantôt comme un intermédiaire entre l'histoire de France et l'histoire d'Italie.

C'est par des aperçus analogues, tout à la fois géologiques et archéologiques que M. Alfred Malherbe a fixé votre imagination sur le pays de Syracuse et ses merveilles : des sentiers fleuris vous ont conduits à la source de Cyane, dont l'abondance est entretenue, dit-on, par les larmes d'une nymphe affligée de l'enlèvement de Proserpine.

Digitized by Google

Cette fable ingénieuse de l'antiquité me porte naturellement à vous parler des apologues d'un de nos membres les plus modestes, M. Macherez, qui a su cacher, sous le voile de l'allégorie, une morale douce et pure, et composer cent *fables* où l'on retrouve assez souvent la diction élégante de Florian et l'allure du Bonhomme.

La *légende du XIX^e^ siècle*, dont vous a fait hommage M. le comte du Coëtlosquet, est un petit traité de morale religieuse que son auteur a mis au niveau de toutes les intelligences.

Vous avez reçu de M. Olry, pour titre de candidature, des *considérations sur l'universalité de la langue française;* un *discours sur le beau idéal;* un autre *sur la nécessité des études littéraires pour la haute classe industrielle;* un *discours sur les institutions sociales au XVIII^e^ siècle,* et divers autres opuscules de littérature et de poésie.

MM. Ladoucette et Paixhans, dont les démarches officieuses vous deviennent si souvent utiles, ont acquitté leur tribut annuel par l'envoi de deux *discours*, prononcés le premier à la société phylotechnique, le second à la chambre des députés. — M. de Schonberg vous a soumis plusieurs *éloges* écrits en différentes langues et votre secrétaire a déposé dans vos archives une *biographie de Charles Villers,* né à Boulay, de cet homme si distingué, qui savait allier la profondeur des idées allemandes aux grâces faciles de la nation française. — Mais un hommage auquel l'Académie se montre surtout fort sensible, c'est celui du *Testament philosophique et littéraire* d'un illustre messin, Charles Lacretelle, membre de l'Académie française, qui, par un retour vers le pays natal, semble avoir voulu résumer les actes et les sentiments d'une longue vie pour les rattacher à son berceau.

Après cette longue nomenclature de travaux, je n'oserais

Digitized by Google

vous parler de cent cinquante ouvrages ou brochures que vous avez reçus des différentes parties de la France ; je suis même obligé d'omettre, quoiqu'il m'en coûte, un nombre infini de rapports parmi lesquels se place, comme ouvrage spécial d'érudition et d'analyse linguistique, celui de M. Gerson-Lévy, relatif à l'*origine des chiffres*. Vous en avez voté l'impression.

Appelée journellement à dire son opinion sur des procédés artistiques nouveaux, soit pour éclairer leurs auteurs, soit pour instruire le public du parti qu'il devrait en tirer, l'Académie a rendu un compte favorable des *paillasses élastiques de M. Trompetta ;* d'une *lampe perfectionnée par M. Rockel ;* d'une *machine à vapeur* employée dans la filature de MM. E. Bouchotte et Darbois, laquelle économise douze pour cent de combustible.

La *méthode citographique de M. Taiclet,* soumise deux fois au plus scrupuleux examen, a surmonté la défaveur qui frappe aujourd'hui ces prétendues découvertes colportées par le charlatanisme, admises aveuglément par la crédulité. L'Académie l'ayant jugée d'une exécution simple et féconde en bons résultats, s'est empressée de donner à son auteur le tribut d'éloges qu'il mérite.

Dans la préoccupation où notre système monétaire et le papier timbré jettent le gouvernement, il était difficile que l'Académie ne fût point saisie, au moins incidemment, de ces questions importantes. M. Lucy, receveur général, auteur d'essais nombreux qui ont nécessité plusieurs fois sa présence à Paris, vous a exposé avec une clarté d'expression remarquable, les procédés auxquels l'avaient conduit ses idées de réforme. Pour l'exécution du papier timbré, il conseille d'utiliser l'art du graveur et celui de l'imprimeur de toiles peintes. Il s'agirait, en conséquence, de recouvrir les deux faces du papier d'une impression au

Digitized by Google

cylindre ; d'appliquer cette impression au moyen d'une gravure composée de figures microscopiques angulaires : on marierait à cette gravure mécanique une gravure artistique imprimée avec une encre indélébile, tandis que la partie plate de la vignette serait teinte d'une encre délébile. Il deviendrait impossible au mécanicien qui aurait exécuté le cylindre, de reproduire les mêmes intersections de lignes des deux gravures artistique et mécanique ainsi mariées. Quant aux monnaies, M. Lucy voudrait qu'elles fussent légères, qu'elles offrissent assez de difficultés à la contrefaçon pour porter en elles-mêmes leur propre garantie, et que leur aspect les fît adopter sans répugnance par l'opinion. Pour remplir ces conditions, il propose de frapper des pièces de cinq et de dix centimes en bronze plaqué d'argent, de manière que la réunion des deux métaux donne exactement à la pièce sa valeur réelle ; il voudrait aussi que la pièce de dix centimes pesât dix grammes, afin qu'elle pût servir de contrôle aux poids des marchands. Un heureux essai de cette nouvelle monnaie a été fait à Metz sur des poinçons gravés par M. Michaud, artiste de la ville.

Appréciateurs éclairés des richesses de toute nature, enfouies sous le sol, vous avez obtenu du gouvernement une *Collection paléontologique en plâtre*, pour aider aux études des jeunes naturalistes ; vous avez rassemblé les monuments épars autour de vous, et fait venir à grands frais du fond de la Lorraine les symboles de plusieurs civilisations ; de sorte qu'aujourd'hui votre musée d'antiquités prend déjà sa place parmi les collections les plus intéressantes du même genre. Persuadés qu'il n'y a d'avenir pour les sciences, l'histoire, la littérature et pour l'art qu'en offrant un juste hommage à ceux qui les ont cultivés, vous avez acquis le buste du célèbre aéronaute

Digitized by Google

messin Pilastre des Roziers, ainsi que le portrait du maréchal de Belle-Isle, fondateur de l'ancienne Académie. C'est dans le même esprit qu'une statue à Fabert ayant été votée, vous avez ouvert un concours, donnant ainsi l'exemple, en matière d'art, d'une voie de justice et d'impartialité. Vingt artistes ont répondu à votre appel; parmi les seize concurrents qui se trouvaient dans les conditions du programme, le jury d'examen a distingué la maquette de M. Etex dont la réputation est déjà une puissante garantie. Ainsi, cette statue dès long-temps attendue, va se montrer incessamment au centre de nos murailles; ainsi va s'accomplir, pour le premier soldat maréchal, la haute et suprême justice de la postérité représentée par vous.

Depuis une année, vos relations scientifiques se sont multipliées; diverses sociétés savantes ont réclamé l'avantage de correspondre avec vous et d'échanger leurs annales contre les vôtres; plusieurs villes importantes ont demandé vos Mémoires afin d'en enrichir leurs bibliothèques, et l'on sait qu'aujourd'hui la librairie parisienne est chargée de les acquérir pour la Russie, l'Allemagne et le nouveau monde. Heureux privilége que peu de corps savants partagent avec vous, et que vous avez mérité par un ensemble d'idées positives, de faits bien observés, et par l'éclat que font nécessairement réjaillir sur l'Académie les grands travaux et la réputation européenne de ses principaux membres.

Vous avez vu, pour la cinquième fois, avec une satisfaction bien douce, les vœux de la cité appeler l'un des vôtres à la présidence de son conseil; l'Institut ouvrir ses portes au commandant Piobert, dont l'élection fut presque unanime; couronner les muses mosellanes dans la personne de madame Tastu; et donner à Poncelet le

Digitized by Google

sceptre de la science*. Accueillant sous vos bannières des hommes auxquels leur mérite assignait une place parmi vous, M. le capitaine Livet, professeur à l'école d'Application, M. Desvignes, directeur du conservatoire de musique, introduits le même jour dans votre sanctuaire, ont témoigné de l'heureuse alliance des muses savantes avec les muses agréables. Dans la personne de M. Moure, secrétaire de la société linnéenne de Bordeaux, nommé membre correspondant, vous avez acquis un zélé naturaliste; dans celle du baron de Schonberg, un philologue d'une vaste érudition, et dans M. Olry, un littérateur non moins distingué que modeste, interprète d'Anacréon, de Pindare, et chantre du pays natal. Il fallait ces notables adjonctions pour tempérer les justes regrets que vous ont causés le départ de MM. Bardin, Morin, Piobert, et de l'intendant Ponçot, dont les spécialités respectives cadraient si bien avec vos habitudes d'exploration. De la classe des membres titulaires il ont passé dans celle des associés libres, et les sympathies qui leur sont dès longtemps acquises perpétueront leur souvenir parmi nous.

Heureux de n'avoir, cette année, aucun article additionnel au nécrologe académique, je vous féliciterais, Messieurs, d'une prospérité sans exemple dans nos fastes, si des motifs de santé n'eussent pas retenu loin de nous plusieurs membres qui contribuaient au charme de nos réunions; si vous aviez pu compter, comme autrefois, M. Blanc parmi vos poètes; M. le colonel Bergère parmi vos savants; et si votre honorable président avait pu toujours prendre une part active à vos travaux. Mais, une félicité sans mélange, une prospérité sans revers ne sont-

* Il vient d'être élu président de l'Académie des Sciences, en remplacement de M. Poisson.

Digitized by Google

elles pas incompatibles avec les destinées humaines; et, dans les conditions variables où nous marchons, ne faut-il pas admettre pour un bonheur réel, le terme qui semble en approcher le plus.

J'étais arrivé à cette finale de mon rapport, lorsqu'un de vos honorables confrères, M. Delcroix, de Cambrai, m'a présenté, pour vous, un poème intitulé la *Vallée des Géraniums,* poème national dont les accents prophétiques vous permettent de saluer avec lui les rochers de Sainte-Hélène, et d'être la première des académies qui se soit unie de sentiment au vote glorieux de la chambre des députés. Voici la péroraison du poète :

Place ! de son tombeau, c'est à nous d'approcher :
Arrière, Anglais ! nous seuls avons droit d'y toucher.
Que d'un trop long oubli ce jour le dédommage !

O toi ! qu'on accueillait d'un transport si fervent,
Alors que parmi nous tu revenais vivant,
Dans le forum témoin d'un imparfait hommage,
La patrie aujourd'hui n'a plus que ton image ;
Elle attend qu'au milieu d'un pompeux appareil,
Des Français qu'en nos ports ce saint devoir ramène,
Déposent ton cercueil aux rives de la Seine.
Là, déjà s'inspirant du plus noble conseil,
Une pieuse main, de ta gloire occupée,
Au fût du monument suspendra ton épée ;
Et quatre aigles d'airain, debout sous le soleil,
Aux yeux des nations garderont ton sommeil.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

LE CONCOURS DE 1840,

PAR M. DU COETLOSQUET*.

La question proposée était celle-ci : « *Apprécier les avantages et les inconvénients de l'influence de la capitale sur le goût, les mœurs et le caractère de la nation.* »

MESSIEURS,

Un concours académique, pour offrir ce genre d'intérêt qui s'attache exclusivement aux choses utiles, doit, ce semble, réunir deux conditions : il faut que la question, considérée en elle-même, ait une importance réelle et de tous les siècles ; il faut encore, ou, du moins, il est très-désirable, qu'elle soit une de ces questions qui correspondent à un besoin de la génération présente, et vers lesquelles se porte de préférence l'activité des esprits : questions que tout le monde pose, dont chacun cherche, demande partout, et attend avec une sorte d'anxiété la solution.

* Les autres membres de la commission étaient MM. Mézières, Faivre, La Bastide et de Saulcy.

Digitized by Google

Si nous envisageons sous ce double point de vue le sujet proposé par l'Académie de Metz pour le concours de 1840, nous reconnaîtrons qu'il en est peu qui soient intéressants à un degré aussi éminent. L'action énergique, immense, que Paris exerce sur les provinces, est-elle bienfaisante? est-elle funeste? Les rayons qui, de ce foyer vaste et ardent, se projettent sur tous les points de la France, vont-ils y porter la fécondité, ou, au contraire, dessécher les germes de vie déposés dans son sein? Quelle a été sur le goût, les mœurs, le caractère national, l'influence de cette *centralisation*, dont les promesses étaient si brillantes, et contre laquelle aujourd'hui s'élève, de toutes parts, un cri presque unanime de réprobation? Quelles sont les limites naturelles où elle doit s'arrêter pour faire du bien? Où commence l'abus qui l'a rendue justement odieuse? Faut-il l'offrir en holocauste à l'esprit de *provincialisme* qui, long-temps comprimé, aspire à ressaisir son ancienne indépendance? Ou y aurait-il, entre ces deux adversaires, quelque transaction possible? — Voilà, sans contredit, un beau texte de méditations, et pour l'homme de lettres qui, dans le silence du cabinet, observe, d'un œil philosophique, la scène mouvante de ce monde; et plus encore pour le publiciste, le citoyen dévoué à son pays, dont les études, dont les efforts constants et louables tendent à découvrir les causes du malaise qui agite notre société, et la nature du remède qui doit y être appliqué.

En mettant un pareil sujet au concours, l'Académie devait s'attendre à ce que plus d'une voix répondrait à son appel : cet espoir n'a pas été déçu. Six mémoires lui ont été adressés : avant de chercher à les apprécier successivement, nous avons à faire une réflexion générale qui s'applique à tous les concurrents. Si, sous le rapport

Digitized by Google

du talent, il y a, entre telle et telle de ces compositions, une distance très-sensible, nous dirons même immense, du moins elles ont toutes un point de ressemblance ; c'est la pureté des principes : dans toutes, même respect pour la morale, sans laquelle il n'y a point de société ; et pour la religion, seule base solide sur laquelle l'édifice de la morale puisse être fondé. Nous nous estimons heureux d'avoir à constater ce résultat : car, à nos yeux, le talent n'a de prix réel que quand il est inspiré par la vertu ; et celle-ci, même à défaut de talent, aurait encore des droits incontestables à l'estime et aux éloges.

Dans le nombre des six mémoires, il en est un sur lequel nous devons nous arrêter en premier ordre, parce qu'il diffère essentiellement de tous les autres, et par le cadre en lui-même, et par la manière dont celui-ci est rempli. C'est le mémoire inscrit sous le n° 5, qui a pour épigraphe : *A Rome, une partie de la vie se passe à mal faire, etc.* ; et pour titre : *Influence des capitales sur l'état physique, économique, politique, moral et intellectuel de leur population et sur celle du pays.*

Le sujet traité dans cette composition a bien, comme on le voit, une certaine analogie avec celui proposé par l'Académie, mais il n'est pas précisément le même. On peut dire, à la vérité, que si l'auteur parle des *capitales* en général, c'est sur la capitale de la France que portent principalement ses investigations ; on peut ajouter que si l'état *physique, économique* et *politique* du pays est en dehors de la question, l'état *moral* et *intellectuel* y rentre essentiellement : car en quoi ces deux derniers termes diffèrent-ils, au fond, de ceux du programme : le *goût* et les *mœurs?* Dès-lors il semble, au premier abord, que si ce mémoire excède, sous certains points, les conditions du programme, du moins il a rempli ces dernières, et que par conséquent il doit être admis à concourir.

Digitized by Google

Mais un examen attentif nous a convaincus que même les deux derniers chapitres, qui, par leur nature, paraissent être en harmonie avec le vœu de l'Académie, ne le remplissent guères mieux que les précédents. Ainsi, dans le troisième, l'état *moral* de Paris et celui du reste de la France sont mis en regard sous quatre rapports : la *misère*, le *malheur*, les *vices* et les *crimes* de leurs populations respectives. Et, dans le chapitre suivant, nous trouvons une appréciation de l'action exercée sur l'état *intellectuel* de la France par l'*instruction populaire*, par les *études supérieures*, par les *sciences*, par la *littérature* et par la *presse périodique*. Mais quelle est, sous ces divers points de vue, l'influence de Paris sur les provinces ? quels en sont l'étendue, les caractères et les effets ? Telle est la question qui avait été posée ; et elle n'a pas même été effleurée.

On voit assez, par le peu que nous venons de dire, tout ce que le plan de ce mémoire a de défecteux. Sous un autre rapport encore, celui de la rédaction, il prête matière à la critique. Sans doute ce que l'Académie demandait aux concurrents avant tout, c'était un travail grave, sérieux, méthodique ; et elle eût repoussé ces vains ornements du langage qui servent à couvrir le vide des pensées. Mais la raison, sans s'asservir aux formes oratoires, peut toujours, et souvent même, pour mieux se faire goûter, elle doit les appeler à son aide, comme d'utiles auxiliaires ; et ici, nous devons le dire, elles ont beaucoup trop été négligées. Les arides détails statistiques dont fourmille le mémoire, les longues colonnes de chiffres alignés, qui remplissent des pages entières, pouvaient fournir la matière de notes intéressantes : ils sont tout-à-fait déplacés dans le corps de l'ouvrage.

Pour achever de faire la part à la censure, nous avons

Digitized by Google

à vous présenter une dernière réflexion, qui a d'autant plus de gravité qu'elle porte sur le fond même de la composition. Si nous devons en croire un vieux proverbe, *rien n'est plus menteur que les chiffres;* et, il faut le dire, nous avons remarqué dans certains calculs de l'auteur, et dans les conséquences qu'il a tirées de plusieurs autres, quelque chose d'étrange, de paradoxal, qui semblerait justifier cet adage.

Les défauts que nous venons de signaler dans ce mémoire, ne nous ont point fait fermer les yeux sur le mérite réel qui le distingue. C'est, dans son ensemble, une œuvre consciencieuse, produit d'études sérieuses, de patientes recherches et de longues méditations; on y trouve une foule de matériaux précieux, recueillis avec soin, et utiles à consulter. En saisissant l'occasion du concours pour offrir à l'Académie un ouvrage qui s'y rattachait par quelques rapports plus ou moins éloignés, l'auteur ne pouvait prétendre à la palme; mais du moins il a dû penser que sa communication serait reçue avec reconnaissance : et elle le sera si vous partagez, Messieurs, l'opinion unanime de votre commission.

Passant à l'examen des cinq autres mémoires, entre lesquels, à notre avis, doit rester ouvert le concours, nous en rencontrons un, celui sous le n° 6 : *Propagez les bons livres, et prohibez les mauvais,* dont nous avons bien peu de chose à vous dire. Cette composition est extrêmement faible sous tous les rapports; et l'éloge général qui a été donné tout-à-l'heure à la pureté des principes de tous les concurrents, est malheureusement à peu près le seul qui puisse appartenir légitimement à celui-ci. Il nous a paru que c'était l'ouvrage d'un très-jeune homme : si cette supposition est exacte, il est permis d'espérer qu'un jour viendra où, mûri par l'expérience

Digitized by Google

et par l'étude, il saura se relever de cet échec et rentrer dans la lice avec plus d'avantage.

Le mémoire n° 1 : *Paris ! il m'ennuie à la mort*, est évidemment l'œuvre d'une main plus ferme, mieux assurée. On y rencontre une foule de pensées ingénieuses, souvent justes, quelquefois paradoxales. Le style, sans être assez soutenu, a de l'éclat. Mais un défaut capital de cette composition, c'est d'être presque toujours en dehors du sujet. La première partie est un tableau des mœurs en France, dans leurs transformations successives depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours : la seconde partie, un tableau comparatif de la littérature en France dans les XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Mais quelle est, sous ce double rapport, moral et littéraire, l'influence de Paris sur la province ? c'est ce dont, après avoir lu le mémoire en entier, nous ne sommes guères mieux instruits qu'auparavant : à chaque feuillet que l'on tourne, on est tenté de répéter ce mot d'un ancien : *Beaux propos hors de propos.*

Le mémoire n° 3 : *De vices, de vertus incroyable mélange*, n'est, à proprement parler, qu'une sorte d'ébauche, qui laisse en dehors plusieurs des points de vue de la question, et qui manque généralement d'ordre et de méthode. Le style en est quelquefois trop négligé ; ailleurs, un œil sévère pourrait y reprendre un certain luxe d'ornements. Ces défauts sont rachetés par des qualités précieuses : une imagination vive, un aimable abandon, une sensibilité profonde, et surtout cette chaleur qui a son foyer dans une ame généreuse et à fortes convictions : on y trouve beaucoup de bonnes pensées, revêtues d'une expression heureuse.

Le mémoire n° 2 : *Paris n'était point tel en ces temps orageux*, etc. ; sans résoudre complètement la question,

Digitized by Google

en a plus approché que les précédents. Le plan en est assez bien tracé ; quelques parties sont traitées d'une manière remarquable, notamment celle où l'on apprécie l'influence du séjour de Paris sur la classe des étudiants, et sur celle des ouvriers qui y arrivent de la province. Mais cette composition pèche par le défaut de précision dans les idées, et par l'inégalité du style, souvent faible, quelquefois obscur ou déclamatoire. Plusieurs morceaux également bien pensés et bien écrits, font concevoir une idée favorable du talent de l'auteur, et montrent ce qu'il était capable de faire, si, moins pressé sans doute par le temps, il se fût appliqué davantage à polir son travail.

Il nous reste à vous entretenir, Messieurs, du mémoire n° 4 : *Que l'imitation ne soit point esclavage*, qui a fixé davantage notre attention, et sur lequel nous croyons devoir appeler toute la vôtre.

L'auteur de ce mémoire considère dans Paris deux puissances distinctes, mais qui, combinées ensemble, constituent son influence immense sur les provinces : *puissance d'attraction* et *puissance de propagation*. Paris *attire* tout à lui, *savants et demi-savants* : ceux-là, *parce qu'il offre à la vraie science, à la science de bonne foi, toutes les ressources, toutes les richesses scientifiques* ; ceux-ci, *parce que, dans ce vaste champ de la science, il se trouve toujours quelque chose à glaner pour qui n'a point semé*. Mais, Paris ne se contente pas de *séduire*, il aspire à *conquérir* ; et cette force *propagatrice*, il l'*exerce de mille manières et dans mille directions, mais dans un but unique, invariable*.

Après avoir ainsi déterminé la nature et l'étendue de l'influence de Paris sur les provinces, l'auteur en constate les effets sous le triple rapport du *goût*, des *mœurs* et du *caractère de la nation*.

Digitized by Google

Le premier de ces effets, celui d'où découleront la plupart des autres, c'est de donner à la société, et à la littérature qui en est l'expression, une *forte unité*, une *direction centrale*. Un coup-d'œil comparatif sur deux grandes nations voisines, la France et l'Allemagne, et sur les deux hommes qui, dans chacune d'elles, ont tenu le sceptre de la littérature — Voltaire et Gœthe — fait ressortir cette pensée. Sous le rapport *littéraire*, l'avantage est peut-être à la France ; sous le rapport *moral*, on est fondé à penser le contraire ; car l'*histoire* est là pour *témoigner que les mauvaises directions littéraires sont plus fréquentes que les bonnes, et qu'elles sont d'autant plus efficaces qu'elles sont moins morales*. En France, la direction actuelle peut se résumer en un mot : *Indifférence*. — Indifférence sur les *doctrines*, sur les *théories*, sur les *croyances*, sur tout, hors une seule chose : les *émotions*. *Il faut des émotions à tout prix, à tout propos, et hors de tout propos*. C'est là le point où tous visent, *les plus grands génies comme les esprits les plus médiocres*, ceux qui planent dans les sommités de la littérature et des arts, comme *ceux qui pullulent et végètent dans les plus basses régions : les meilleurs esprits, les plus belles ames se laissent entraîner* à ce débordement, *moins par connivence, sans doute, que par le* fatal *besoin de se plier aux exigences du public*.

Cette direction une fois admise, quels en sont les résultats ? Il faut distinguer entre Paris et la province. Là l'*activité* de la vie, la *multiplicité* des occupations *amortit le coup* : le *parisien, race essentiellement mobile, ne cherche guères dans chaque livre que l'émotion du moment* ; et bientôt *arrive une autre émotion qui chasse celle-là ou la neutralise*. En *province*, au contraire, *tout livre est pris au sérieux comme la vie ; l'effet des mau-*

Digitized by Google

vaises lectures s'augmente même en raison du calme de l'existence ; car les passions n'ont jamais plus d'empire sur nous que dans la solitude. A l'aide du *cabinet de lecture,* ce *véhicule plus puissant que la merveille du siècle, la vapeur ;* à l'aide du *théâtre,* où l'on *cherche* aujourd'hui, *dans des inventions horribles, une terreur qui dégénère en un effroi stupide,* la corruption envahit les villes, grandes et petites, et jusqu'aux plus humbles bourgades : ces ignobles productions, qui *ont de la vogue à Paris, font fureur en province.*

Ce n'est pas seulement sa littérature que Paris impose aux provinces : ce sont ses mœurs, ses usages, ses coutumes, son caractère. Le *premier besoin* du *parisien,* c'est l'*or ;* sa *première passion,* la *renommée : faire parler de soi, avec émolument,* tel est pour lui le but de la vie. La province veut, à son tour, imiter Paris ; et tout ce qu'elle *imite,* elle l'*exagère. Elle quitte ses bonnes coutumes, qui lui siéent, pour* en *adopter* d'étrangères, *qui lui jurent.* Sous le rapport *moral,* elle perd, avec les traditions du passé, la simplicité des mœurs et les vertus domestiques ; sous le point de vue *artistique,* elle abdique son caractère individuel, et cette originalité qui avait tant de charme.

Que faudrait-il faire ? *Diminuer, sans la détruire ; diriger, sans l'absorber, la vie locale, particulière, au profit de la vie générale et commune.* Il faudrait *que chaque localité gardât ses mœurs originelles et son génie national, qu'elle se rapprochât de Paris sans s'y confondre, que capitale et provinces pussent se corriger, se tempérer mutuellement, sans s'altérer dans leurs types constitutifs.*

Telle est l'analyse rapide de ce mémoire, ou plutôt telles sont les principales idées qui y sont disséminées ;

Digitized by Google

car, le plus souvent, nous n'avons fait que copier les propres paroles de l'auteur.

Si le mémoire n° 4 ne résout pas complètement et sous toutes ses faces la question proposée, du moins, et vous aurez pu en juger, Messieurs, par le court résumé que nous venons de faire, il en avance beaucoup la solution. Sans doute il serait possible de joindre quelques aperçus à ceux qui y sont présentés ; mais ceux-ci sont généralement judicieux, et il en est plusieurs qui ont en outre le mérite d'être neufs et frappants. En quelques endroits on serait tenté de croire que l'auteur a chargé son tableau de couleurs un peu trop sombres ; ce défaut, si c'en est un, tient à une cause trop honorable pour qu'elle ne désarme pas la critique la plus sévère : partout où il rencontre sur ses pas l'immoralité, une sainte indignation l'anime ; il la poursuit sans relâche, il lui imprime une flétrissure ineffaçable. Quant au style, à part quelques taches rares et légères, il est ferme, soutenu ; il joint l'éclat à la correction, la chaleur à l'élégance. Pour tout dire en un mot, cette œuvre est à la fois celle d'un homme de talent et d'un homme de bien.

Votre commission a cherché à apprécier successivement le mérite *relatif* et le mérite *absolu* de ce mémoire. Sous le premier rapport, elle a trouvé qu'il avait une supériorité non-seulement incontestable, mais très-marquée sur ceux de tous les autres concurrents. Sous le second rapport, elle a pensé qu'il était digne du prix.

CONCLUSIONS.

La commission dont je suis l'organe a l'honneur de proposer à l'Académie :

De décerner le prix au mémoire N° 4 : *Que l'imitation ne soit point esclavage ;*

Digitized by Google

D'accorder une première mention honorable au mémoire N° 2 : *Paris n'était point tel en ces temps orageux*, etc. ;

Et une seconde mention honorable au mémoire N° 3 : *De vices, de vertus, incroyable mélange ;*

Enfin, de voter des remerciements à l'auteur du mémoire N° 5 : *A Rome, une partie de la vie se passe à mal faire*, etc. *

Après avoir annoncé que les conclusions du rapport ci-dessus ont été adoptées par l'Académie, dans sa séance du 10 mai, M. le rapporteur donne lecture des passages suivants du discours couronné :

« Je n'ai jamais vu, sans une vive et profonde peine, » la province abandonner les usages et les costumes de » ses pères. Il n'y a rien de favorable aux mœurs et par » conséquent au bonheur, comme le culte du passé et » des ancêtres. Il en est du pays comme de la famille. » Quand on en vient à mépriser ses aïeux, à renier leurs » traditions, à rougir de leur simplicité, dès-lors plus de » moralité domestique, plus de vertus d'intérieur, plus » de joies du foyer. Le bon génie de la famille s'envole, » et avec lui l'union, les doux loisirs, la douce mémoire » des temps écoulés, et la satisfaction non moins douce » de léguer à ses enfants ce que soi-même on a reçu de » ses pères.

» A côté de ces intérêts si graves dans la vie domes- » tique, dirai-je que cette uniformité de mœurs, d'usages, » de costumes qui va s'étendant sur toute la France, n'est

* L'auteur du mémoire N° 4 est M. Emile Lefranc, à Mantes (Seine-et-Oise). — L'auteur du mémoire N° 2 est M. Perrot, professeur de rhétorique au collége de Phalsbourg (Meurthe). — L'auteur du mémoire N° 3 est Madame la comtesse Palamede de Macheco, à Alleret (Haute-Loire). — Enfin l'auteur du mémoire N° 5 est M. Alexandre Moreau de Jonnès, membre de l'Institut, à Paris.

Digitized by Google

» pas moins regrettable au point de vue artistique, puisque » l'art plaît et vit surtout par les contrastes? Avec cette » uniformité, plus rien d'original ni de caractéristique; » monotonie et vulgarité partout. C'est comme une route » infinie, toujours bordée des mêmes arbres, toujours » offrant les mêmes aspects, sans rien qui parle à l'ima- » gination et qui l'intéresse ou l'inspire.....

» La centralisation le demande, dit-on: elle ne peut » être complète que par une complète uniformité; et » l'*unification* * de la France, c'est le mot d'ordre, est « à ce prix. Mais ne peut-on être français sans être pari- » sien? Un cœur français ne battait-il point sous la bure » lorraine de *Jeanne d'Arc*, sous le vêtement lorrain des » *Fabert*, des *Custines* et des *Lasalle*? Un cœur français » ne battait-il point sous le costume de ces vaillants mes- » sins, quand ils défendaient leur ville avec Guise contre » les cent mille hommes de Charles-Quint, quand ils » repoussaient les invasions plus modernes de l'Allema- » gne, quand de nos jours ils arrêtaient sous leurs murs » les soldats de l'Europe coalisée?..... Et qu'on » le remarque bien: plus la province se fera parisienne, » plus elle perdra, et la France avec elle, de sa virtualité; » rien ne peut remplacer le cri: *A moi, Auvergne! à* » *moi, Lorraine!* »

« Tout se tient..... dans la société: les lettres se lient » aux mœurs, et les mœurs aux lettres; aux mauvaises » mœurs le mauvais goût, comme le bon goût aux bonnes » mœurs. Par une admirable loi de la Providence, le

* M. Michelet, *Histoire de France*, tome II.

Digitized by Google

» vice ne saurait s'allier avec le vrai talent. Le talent n'est » point quelque chose de distinct du caractère. Les an- » ciens, comme les modernes, ont su voir les rapports » qui les unissent entr'eux ; et quand Buffon a dit : *Le* » *style est l'homme même*, il n'a fait que répéter la » pensée des philosophes qui ont dit en des temps di- » vers : *C'est le cœur qui produit les grandes pensées* » (VAUVENARGUES) ; *C'est le cœur qui rend éloquent* » (QUINTILIEN*). Les exceptions mêmes prouvent la règle. » Mirabeau fut éloquent ; mais ses vices sont souvent » empreints dans l'abjection de ses paroles, et c'est avec » une profonde raison qu'on a pu dire de lui, que de » toutes les qualités de l'orateur, il ne lui manquait que » la vertu. « Voltaire, dit M. de Châteaubriand, n'a » répandu quelque chaleur dans ses inventions que dans » les endroits mêmes où il cesse d'être philosophe pour » être chrétien ; aussitôt qu'il a touché à la religion, » source de toute poésie, la source a immédiatement » coulé. » Il n'est donc grand écrivain que lorsqu'il res- » pecte la morale, lorsqu'il en parle le langage..... » En un mot, nul écrivain ne mérite de passer éternel- » lement pour un modèle de goût (Fénélon l'a dit, et » lui-même en est un vivant exemple), si ce n'est celui » qui mérite aussi de passer pour un modèle de vertu. »

« Des critiques, indulgents ou complices, pour justifier « les écrivains, et les écrivains, pour se justifier eux- » mêmes, ont voulu expliquer, voulu excuser l'affreuse

* *Pectus est quod disertos facit.* — Juvénal a la même idée, lorsqu'il dit :

..... *Fecundum concute pectus.*

Digitized by Google

» licence des écrits contemporains par une nouvelle » théorie, la *théorie de l'art pour l'art.*

» Cette théorie est nouvelle en effet, et bien digne de » notre siècle sophistique. Les auteurs qui l'ont mise en » avant ou qui la professent, n'envisagent dans l'art que » la jouissance ou l'effet de l'art, sans égard pour aucun » autre ordre d'idées, ni morales, ni religieuses, ni so- » ciales. A l'écrivain, le plaisir (et le profit), de composer » *artistiquement ;* au lecteur, le plaisir (et le profit, mais » quel profit!) de lire des écrits *artistiquement* com- » posés.

» Dans cette théorie, les ouvrages les plus licencieux » peuvent sortir de la plume d'un écrivain, sans compro- » mettre en rien sa réputation d'honnête homme, ou sans » rien faire préjuger contre ses mœurs.

» Dans cette théorie encore, le libertinage d'esprit, la » licence de pensée, la débauche d'imagination, n'ont » pas plus d'effet sur le lecteur que l'auteur n'a voulu » leur en attribuer. Ainsi, l'un fait et l'autre lit de *l'art* » *pour l'art ;* rien de plus, rien de moins.

» Cela est commode, mais cela est faux, cela est ab- » surde, cela est indigne. Eh quoi? les lettres ont pour » but d'élever à de hautes pensées, d'accoutumer à de » sublimes contemplations, de faire chérir la vertu, d'é- » purer ce qu'il y a de grossier dans la nature humaine, » de tempérer ce qu'il y a d'emporté dans ses désirs ou » de violent dans ses passions, de mettre entre les hommes » ces communications aimables et gracieuses qui font » l'ornement des sociétés ; et dans votre *art pour l'art,* » idées basses, vie sensuelle, peinture complaisante des » vices, étalage des penchants les plus abjects, glorifica- » tion des désirs les plus effrénés, conflit des mauvaises » mœurs, tout vous est bon, ou plutôt vous ne trouvez

Digitized by Google

» de bon que ce que le jugement universel des hommes
» a toujours trouvé mauvais, funeste, déshonorant ; et
» vous osez appeler belles-lettres ce qu'il y a de plus
» hideux dans les lettres, et beau génie, ce qu'il y a de
» plus honteux parmi les écrivains ! A qui fera-t-on croire
» que l'homme qui salit sa plume de toutes les ordures
» d'une imagination déréglée, soit un homme pur dans
» ses mœurs et réglé dans sa conduite ? à qui fera-t-on
» croire que l'écrivain qui sans cesse attaque la religion
» par ses sarcasmes impies, la morale par ses tableaux
» obscènes, la probité sociale par ses leçons d'improbité,
» soit un écrivain socialement probe, un écrivain moral
» et religieux ? Faire comme un malhonnête homme, et
» se dire honnête, c'est plus que de l'absurdité, c'est de
» l'impudeur. »

M. le rapporteur termine ainsi :

En couronnant l'ouvrage qui proclame de tels principes, en autorisant le rapporteur de la commission à lire, dans sa séance publique, les passages où ils sont énoncés, l'Académie royale de Metz a déclaré hautement, par cela même, qu'elle se les appropriait. Puisse cette profession de foi trouver de l'écho, et dans ce Paris dont l'influence, toujours si puissante, serait alors éminemment salutaire ; et, de là, dans toutes les parties de la France ! Quoi qu'il en advienne, l'Académie aura du moins protesté solennellement contre les excès trop nombreux, et, faut-il ajouter, trop souvent applaudis, d'une littérature sans frein qui semble se complaire à outrager tous les jours la langue et les mœurs. Comme le lauréat, nous appuyant avec lui sur l'autorité des Quintilien, des Fénélon, des Buffon, des Vauvenargues, des Châteaubriand, nous dirons, en finissant, au nom de l'Académie, à ceux

Digitized by Google

qui aspirent à la célébrité littéraire : Que la pureté des mœurs, que celle du langage vous soient toujours sacrées ! La saine morale avant tout ; le bon goût après ! ou plutôt l'un et l'autre à la fois ; ils sont, ils seront toujours inséparables !

Digitized by Google

FABLES,

PAR M. MACHEREZ.

LA CARPE ET LE CARPILLON.

Par un beau jour d'été, de sa grotte sortant,
La carpe au sein des flots se promenait gaîment.
L'onde coulait plus claire,
Plus limpide qu'un diamant.
Pourquoi donc bonne mère,
Lui dit un carpillon près d'elle frétillant,
N'avons-nous pas, ainsi qu'à l'ordinaire,
Devant nos yeux ces visages muets,
Ces fantômes assis le long de la rivière,
L'œil et le bras tendus sur de méchants lacets?
C'est que, mon fils, répondit la commère,
Nous voyons trop clair aujourd'hui;
L'onde si transparente à la ruse aurait nui;
Trouble, au contraire, elle devient propice,
En nous dérobant l'artifice
Qu'une main perfide conduit.

Pauvre peuple que l'on séduit,
Tâche donc d'éclaircir ton onde;

Digitized by Google

Car tant qu'elle est immonde,
Le fil des grands te trompe, et tire tout à lui.

L'OURS ET LE LOUP.

Un loup gisait sur son grabat,
Souffrant martyre d'une épine
Bien avant enfoncée au milieu de l'échine,
Et le sauver d'un tel état
Paraissait chose difficile.
On jugea donc utile
D'aller quérir à cet effet
L'esculape de la forêt :
C'était un ours gonflé de suffisance.
A l'aspect d'un mal si profond,
Loin d'avouer son impuissance,
Hé bien, dit-il, que me veut-on?
Ah! cher docteur, répond le moribond,
Je vous demande en conscience,
S'il faut pour mon salut, tirer cet aiguillon;
C'est un avis que l'amitié me donne.
Et moi, répliqua l'ours,
De le laisser je vous ordonne,
Ou ne comptez sur mon secours.
On veut ici m'en apprendre peut-être.
Prenez ce brin de végétal,
Appliquez-le sur votre mal,
Et bientôt vous saurez qui des deux est le maître.
Le lendemain, l'ours étant revenu,
Trouva son malade étendu,
Et les amis pleins de vengeance.
Vous voyez, leur dit-il, où conduit l'ignorance.

Digitized by Google

Suis-je la cause, moi, que votre loup n'est plus?
Si j'avais écouté votre belle ordonnance,
Il serait mort hier, et grace à mes vertus,
Il a pu vivre un jour de plus.

Bien déguiser son inexpérience,
De plus d'un médecin c'est toute la science.

L'ANE ET LE LOUP.

Dans un certain empire,
Où tous les animaux avaient le droit d'élire,
Un loup que chatouillait la députation,
Invita, comme on fait dans cette occasion,
Tous les ventrus de sa contrée,
Et leur fit si bonne curée,
Qu'ils ne purent douter de ses intentions.
L'âne était du banquet, et de tous ses poumons
Criait dans l'assemblée
Qu'il fallait élire d'emblée
Un si bon patriote, un si digne patron,
Qui leur tendait à tous la patte sans façon.
Ainsi dit, et sur sa pitance,
Chacun réglant sa conscience,
Sire loup fut élu : sa nomination
Ne fut qu'une acclamation.
De son patriotisme on attendait merveilles.
Que pensez-vous qu'il proposa?
De rogner l'ongle aux grands? pas si sot; il prouva
Que tous les animaux portant longues oreilles
Avaient le sens trop délicat.
De là, dit-il, ces craintes chimériques,
Ces peurs au moindre bruit, et ces terreurs paniques.
Croyez-moi; par pitié
Rognez-leur à chacun l'oreille de moitié.

Digitized by Google

De bravos à ces mots, les autres retentirent;
Le lion se tint coi; les tigres en sourirent;
Mais qui de tous eut le nez long?
Ce fut le pauvre aliboron.
Hé bien! lui dit un cerf, en pleurant de détresse,
Tu vois où nous conduit ta rustique sagesse.

Peste soit d'une liberté
Dont la toute-puissance
N'a pour guides que l'ignorance
Et la vile cupidité.

LA PROBITÉ ET LA FORTUNE.

Un jour la Probité,
Triste jouet de la société,
S'en allait pour jamais dans un coin de la terre,
Dévorer son chagrin, déplorer sa misère.
Elle rencontra par hasard,
L'immotelle Fortune, assise sur son char.
Où vas-tu, lui dit la déesse?
D'où vient ce regard sombre, et quelle est ta détresse?
Hélas! lui répondit
La Probité, d'un air contrit,
Je vais loin de ce monde où règne l'infamie,
Traîner le reste de ma vie.
Pour obtenir quelques succès,
Il n'est sortes d'efforts que mon zèle n'ait faits,
Courage, activité, dévoûment, sacrifice,
Rien n'a pu des mortels désarmer l'injustice.
J'ai fait plus d'un métier,
Rempli tous les offices,
Et pour prix de tant de services,
Sur mes vieux jours pas un denier!..

Digitized by Google

Tandis qu'autour de moi, je voyais la mollesse,
Du jour au lendemain, nager dans la richesse,
Et la sottise, sans efforts,
Enlever les honneurs, amasser des trésors.
Pour réussir ainsi, que fallait-il donc faire?
Plaire aux mortels est un secret divin.
Eh! non, lui répondit la fille du Destin,
Il fallait les tromper, ma chère;
Le bonheur ici-bas n'a plus d'autre chemin.
As-tu, pour faire ton butin,
Su façonner ta conscience,
Ou l'étouffer selon la circonstance?
As-tu dit blanc, lorsque tu pensais noir?
As-tu caressé le pouvoir,
Chanté, suivant le temps, sa chûte ou sa victoire,
Et des sots parvenus, préconisé la gloire?
Ou bien de la pitié débarrassant ton cœur,
Du pauvre as-tu sucé le sang et la sueur?
Moi? répondit la vertu fugitive,
Moi descendre si bas?

En ce cas ne te plains donc pas,
Et prends le temps comme il arrive.

Digitized by Google

PROGRAMME

DES QUESTIONS

MISES AU CONCOURS PAR L'ACADÉMIE,

POUR LES PRIX A DÉCERNER EN 1841.

Questions d'intérêt général.

1° Une médaille d'or de 450 fr. à l'auteur du meilleur mémoire en réponse à cette question :

Remplacer, dans les bateaux à vapeur, les roues à palettes par un système plus avantageux de locomotion.

2° Une médaille d'or de 300 fr. sera décernée à l'auteur qui traitera le mieux cette question :

Indiquer les résultats utiles et les chances d'erreur ou d'exagération dans le caractère actuel des recherches historiques.

3° Une médaille d'or de 200 fr. à l'auteur du meilleur mémoire en réponse à cette question :

Déterminer la différence qui distingue la littérature française du dix-huitième siècle de celle du dix-neuvième et indiquer les causes des changements qu'elle a subis.

Digitized by Google

Questions d'intérêt local.

4° Une médaille d'or de 400 fr. à l'auteur du meilleur mémoire sur l'histoire et la statistique de l'industrie dans le département de la Moselle, présentant l'examen et la discussion des causes qui ont présidé à son développement, et de celles qui peuvent le favoriser dans l'avenir.

5° Une médaille d'or de 200 fr. à l'auteur qui traitera le mieux cette question :

Quelle influence la division de la propriété en petites portions, doit-elle exercer sur l'Agriculture du département de la Moselle, sur l'économie et les produits en général, enfin sur le bonheur individuel des habitants des campagnes ?

6° Une médaille d'or de 200 fr. à l'auteur du meilleur écrit sur la vie politique et littéraire de M. de Barbé-Marbois.

7° Une médaille d'or pour le tableau des changements successifs qu'a éprouvés la ville de Metz dans son emplacement, son étendue, son enceinte, et dans la direction de ses rues, la disposition de ses édifices, leur destination, leur plan, etc.

L'Académie propose en outre :

8° Une médaille de 600 fr. à l'auteur de la meilleure statistique agricole du département de la Moselle.

9° Un prix de 1000 fr. voté par le conseil général du département de la Moselle, pour la rédaction d'un Manuel d'agriculture appliqué à ce département.

10° Enfin on décernera en 1842 une médaille d'or de 200 fr. à la personne qui aura reproduit de semence, le peuplier d'Italie ou la variété qui en approche le plus.

Digitized by Google

Ces prix et ces médailles d'encouragement seront décernés, s'il y a lieu, dans la séance générale que l'Académie tiendra au mois de mai 1841.

Les mémoires doivent être adressés, *francs de port*, avant le 31 mars 1841, à M. le secrétaire de l'Académie royale, hôtel de la bibliothèque.

Les auteurs ne devant pas se faire connaître, chacun d'eux écrira une sentence ou une devise sur son mémoire et renfermera, avec la même devise, son nom et son adresse dans un billet cacheté.

On n'ouvrira le billet qu'autant que l'auteur aurait mérité le prix, un encouragement ou une mention honorable.

Cependant, pour tout ce qui a besoin d'être confirmé par des expériences, les concurrents pourront se nommer, afin que l'Académie soit à même de constater les résultats qu'ils auront obtenus.

Les séances ordinaires de l'Académie ont lieu le dernier dimanche de chaque mois à dix heures du matin.

Le bureau de l'agent est ouvert, à la bibliothèque de la ville, tous les jours de onze heures à deux heures.

Digitized by Google

LISTE DES OUVRAGES

DONT IL A ÉTÉ FAIT HOMMAGE A L'ACADÉMIE PENDANT L'ANNÉE,

Ouvrages publiés par des membres de l'Académie.

Aphorismes d'Hippocrate, traduits en français; par M. Lallemand.

Compte-rendu des travaux de la société philotechnique 1839; par M. le baron de Ladoucette.

Compte-rendu d'une mission en Hongrie, dans l'intérêt de l'industrie viticole et œnologique; par M. le comte Odart. — Rapporteurs : Messieurs de Nicéville et Ch. Bouchotte.

Châtel-Saint-Blaise et l'aqueduc romain; par M. V. Simon.

Démonstration expérimentale sur l'Albumine; par M. Denis.

Description des genres et des espèces de coquilles fossiles appartenant à la famille des Trachélipodes, quatrième et cinquième mémoire; par M. le docteur Grateloup.

Discours à la chambre des députés, 1839; par M. le colonel Paixhans.

Discours sur la zoologie fossile; par M. le docteur Grateloup. — Rapporteur : M. V. Simon.

Entretiens sur la religion; par M. Michelot.

Etudes de micromammalogie; par M. de Selis Lonchamp.

Digitized by Google

Expériences sur la justesse comparée du tir des balles sphériques, plates et longues; par M. J. Didion.

Guérison de la phthisie; par M. J.-J. Pascal.

Introduction à la mécanique industrielle; par M. Poncelet.

Légende (une) du dix-neuvième siècle; par M. le comte du Coëtlosquet.

Manuel d'agriculture (d'un) pour le département de la Moselle; par M. E. Lapointe.

Manuel des prisons, ou exposé historique, théorique et pratique du système pénitentiaire, deuxième volume; par M. Grellet-Wammy. — Rapporteur : M. V. Simon.

Mélanges d'archéologie et d'histoire; par M. Bégin.

Note sur l'origine de nos chiffres, et sur *l'abacus* des Pythagoriciens; par M. A.-J.-H. Vincent. — Rapporteur : M. Gerson-Levy.

Nouveau précis élémentaire d'instruction religieuse et morale, à l'usage de la jeunesse française israëlite; par M. Beer.

Observations sur les rétrécissements de l'urètre, par cause traumatique, et sur leur traitement; par M. J. Franc. — Rapporteur M. Chaumas.

Observation sur l'origine et la destination des rouelles; par M. V. Simon.

Promenade archéologique de Clermont à Bourges; par M. Bouillet.

Rapport sur les monuments du Puy-de-Dôme; par M. Bouillet.

Synchronisme des différents genres d'architecture dans les provinces de France; par M. de Caumont.

Tableau statistique des coquilles univalves fossiles trouvées dans les couches tertiaires du bassin de l'Adour, par M. le docteur Grateloup.

Villers, Madame de Rodde et Madame de Staël; par M. Bégin.

Digitized by Google

Envois des sociétés correspondantes, et ouvrages imprimés et manuscrits offerts à l'Académie.

Actes de la société linnéenne de Bordeaux; tome dix, cinquième et sixième livre. — Rapporteurs : Messieurs Haro et Rodolphe.

Annales agricoles du département de l'Aisne; cinquième livre 1839.

Annales agricoles, littéraires et industrielles de l'Arriège; numéros trois et quatre, 1839. — Rapporteur : M. Em. Bouchotte.

Annales de la société académique de Nantes, et du département de la Loire-Inférieure; neuvième volume. — Rapporteur : M. Didion.

Annales de la société d'agriculture, arts et commerce du département de la Charente; numéro six, 1838 et numéro un, 1839. — Rapporteur : M. Lapointe.

Annales de la société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire; numéros un, deux, trois et cinq. — Rapporteur : M. de Saulcy.

Annales de la société royale des sciences physiques et naturelles, d'agriculture et d'industrie de Lyon; premier, deuxième, troisième, quatrième et cinquième livre. — Rapporteurs : MM. Bournier et Reverchon.

Annuaire de l'arrondissement de Falaise, 1839.

Annuaire de la société royale et centrale d'agriculture, 1839.

Annuaire historique et statistique du département de la Moselle, pour 1840. — Rapporteur : M. Bégin.

Assolements et culture des plantes de l'Alsace; par J.-N.

Digitized by Google

Schwertz, traduit de l'allemand et annoté par V. Rendu. — Rapporteur : M. Em. Bouchotte.

Batteur mécanique à fléaux rotatifs. — Rapporteur : M. Gosselin.

Biographie étendue du célèbre professeur Michel Troja; par M. de Schonberg. — Rapporteurs : MM. Gerson-Levy et Scoutetten.

Bon cultivateur (le) de la société centrale d'agriculture de Nancy; 1839. — Rapporteurs : Messieurs Fournel, Lapointe et Macherez.

Bulletin de la société agricole et industrielle du département du Lot; 1838-1839. — Rapporteurs : Messieurs Fournel et de Nicéville.

Bulletin de la société bibliophile historique; mai et juin 1839.

Bulletin de la société d'agriculture de l'arrondissement de Senlis; numéros quatre et cinq. — Rapporteur : M. Colle.

Bulletin de la société d'agriculture du département de l'Hérault; numéros trois, quatre, cinq, sept, onze et douze, 1839, premier et deuxième, 1840. — Rapporteur : M. Lapointe.

Bulletin de la société d'agriculture, sciences et arts de Limoges; numéros un, deux, trois et quatre 1839. — Rapporteurs : MM. Lapointe et Lejoindre.

Bulletin de la société géologique de France; feuilles cinq à neuf, dix à quinze et dix-sept à vingt-trois du tome dix.

Bulletin de la société industrielle d'Angers; numéros un, deux, trois, quatre et cinq. — Rapporteur : M. Rodolphe.

Bulletin de la société industrielle de Mulhausen; numéros cinquante-huit, cinquante-neuf, soixante et soixante-un.

Digitized by Google

— Rapporteurs : MM. Boileau, Culmann, Gosselin et Vandernoot.

Bulletin de la société royale d'agriculture, sciences et arts du Mans ; troisième et quatrième trimestre 1838, premier et deuxième trimestre 1839. — Rapporteurs : MM. Colle et Lapointe.

Bulletin des séances de la société royale et centrale d'agriculture ; de avril à août 1839.

Bulletin des travaux de la société départementale d'agriculture de la Drôme ; numéro neuf 1839.

Bulletin trimestriel de la société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var ; 1839. — Rapporteurs : MM. Haro, Reverchon et Rodolphe.

Comice agricole de l'arrondissement de Chartres.

Compte-rendu de la société royale et centrale d'agriculture, 1839.

Compte-rendu des travaux du comice agricole du canton de Selongey. — Rapporteur : M. Lapointe.

Connaissances usuelles recueillies par la société d'émulation des Vosges, numéro vingt-deux.

Considérations sur l'universalité de la langue française ; par M. Olry. — Rapporteur : M. Mézières.

Coup-d'œil sur la dernière conquête, l'histoire récente et la colonisation d'Alger (en allemand), par Monsieur de Schonberg. — Rapporteurs : Messieurs Gerson-Lévy et Scoutetten.

Coup-d'œil sur les facultés des lettres ; par M. Olry. — Rapporteur : M. Mézières.

Cultivateur (le), journal des progrès agricoles ; numéros quatre, cinq, six, huit, neuf et douze 1839, un, deux et trois 1840. — Rapporteurs : MM. Bournier, Lapointe, Macherez, Munier et Rodolphe.

De la nécessité et des bases d'une réforme financière en

Digitized by Google

faveur de la propriété foncière et de l'agriculture; par M. Legat. Rapporteur : M. Didion.

De la taille du mûrier; par M. Robinet, numéro deux. — Rapporteur : M. Simon, jeune.

Description d'une machine à vibrations pour l'usage médical (en italien); par M. de Schonberg. — Rapporteurs : MM. Gerson-Levy et Scoutetten.

Détail sur les tremblements de terre de l'Italie méridionale dans ces dernières années (en allemand); par M. de Schonberg. — Rapporteurs : MM. Gerson-Levy et Scoutetten.

Détermination des caractères spécifiques des roches, des départements de la Drôme et de l'Ardèche; par M. Johanys. — Rapporteur : M. Didion.

Discours de l'église à Luther; par M. Olry. — Rapporteur : M. Mézières.

Discours nécrologique sur Adam Vilhem Vanhauch (en hollandais; par M. de Schonberg. — Rapporteurs : MM. Gerson-Levy et Scoutetten.

Discours sur la nécessité des études littéraires pour la haute classe industrielle ; par M. Olry. — Rapporteur : M. Mézières.

Discours sur le beau idéal considéré comme principe des beaux-arts ; par M. Olry. — Rapporteur : M. Mézières.

Discours sur l'influence des lettres sur les institutions sociales au dix-huitième siècle ; par M. Olry. — Rapporteur : M. Mézières.

Douze odes d'Anacréon, traduites en vers français; par M. Olry. — Rapporteur : M. Mézières.

Ecole auxiliaire et progressive de médecine, dirigée par M. Sanson-Alphone.

Eléments d'agriculture pratique ; par David Low, traduits de l'anglais par J.-J. Lainé, consul de France à Liverpool, deux volumes.

Digitized by Google

Eloge historique de Jean-Daniel Herholdt, conseiller d'état (en danois); par M. de Schonberg. — Rapporteurs : MM. Gerson-Levy et Scoutetten.

Ephémérides de la société d'agriculture du département de l'Indre, 1839.

Episode de l'histoire d'Epinal; par M. Maudheux.

Expériences sur la ventilation des magnaneries; par M. Robinet. — Rapporteur : M. de Nicéville.

Exposition des produits de l'industrie du département de la Drôme.

Exposition des produits de l'industrie française en 1839, instruments de M. André Jean. — Rapporteur : M. Didion.

Exposition générale des produits agricoles, industriels, artistiques et d'instruction de l'arrondissement de Falaize.

Extrait des travaux de la société centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure; trois trimestres de 1839. — Rapporteurs : MM. Bournier et Lapointe.

Gilbert, chant lyrique; par M. Olry. — Rapporteur : M. Mézières.

Gnomonique, ou art de tracer les cadrans solaires; par M. C.-S.-F. Livet. — Rapporteur : M. de Saulcy.

Journal d'agriculture pratique, de jardinage et d'économie domestique, treize numéros. — Rapporteurs : MM. Emile Bouchotte, Bournier, Colle, Fournel et de Nicéville.

Journal d'agriculture pratique et d'économie rurale pour le midi de la France; numéros deux, quatre, cinq, sept et onze 1839, un et trois 1840. — Rapporteurs : MM. Bournier, Fournel, Munier et Scoutetten.

Journal d'agriculture, sciences, lettres et arts de la société royale de l'émulation de l'Ain; numéros deux,

Digitized by Google

trois, quatre, sept, huit, neuf, dix, onze et douze 1839. — Rapporteurs : MM. Ch. Bouchotte, du Coëtlosquet et Gosselin.

Journal de la société d'agriculture et des comices agricoles du département des Deux-Sèvres; numéros quatre, six, sept, huit, neuf, dix, douze 1839, un, deux, et trois 1840. — Rapporteurs : Messieurs Lapointe et de Nicéville.

Journal de la société de la morale chrétienne ; 1839. — Rapporteurs : MM. du Coëtlosquet et V. Simon.

Journal des travaux de l'Académie de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale; 1839. — Rapporteurs : Messieurs Em. Bouchotte, Gerson-Levy, Macherez, F. Maréchal, Munier et Terquem.

Journal des travaux de la société française de statistique universelle ; 1839. — Rapporteurs : Messieurs Desains, Gerson-Levy, Macherez, Munier et Reverchon.

Journal progressif de l'instruction populaire ; huit numéros de 1839.

Journaux du département de la Moselle, Gazette et Indépendant.

Leçons élémentaires d'anatomie et de physiologie ; par M. Auzoux.

Levés (des) à vue et du dessin d'après nature. Usage de la règle logarithmique ; par M. Leblanc.

Mémoires de l'académie des sciences, agriculture, commerce, belles-lettres et arts du département de la Somme ; 1837. — Rapporteur : M. Gerson-Levy.

Mémoires de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon ; 1837-1838. — Rapporteur : M. l'abbé Maréchal.

Mémoires de la société académique, agricole et industrielle de l'arrondissement de Falaise ; numéro premier. — Rapporteur : M. Fournel.

Digitized by Google

Mémoires de la société archéologique du midi de la France ; deuxième et troisième livraison. — Rapporteur : M. Mézières.

Mémoires de la société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube ; numéros soixante-sept et soixante-huit. — Rapporteur : M. Desains.

Mémoires de la société d'agriculture, sciences et arts d'Angers ; première livraison. — Rapporteur : M. Mézières.

Mémoires de la société d'agriculture, sciences naturelles et arts du Doubs ; 1838-1839.—Rapport. : M. Reverchon.

Mémoires de la société d'émulation de Cambray ; 1835.

Mémoires de la société royale d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise. — Rapporteur : M. Em. Bouchotte.

Mémoires de la société royale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille ; 1839. — Rapporteur : M. Desains.

Mémoires de la société royale des sciences, lettres et arts de Nancy ; 1838. — Rapporteur : M. Faivre.

Mémoires de la société royale et centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord ; 1835-1836 et 1837-1838. — Rapporteur : M. Lucy.

Mémoires de la société vétérinaire des départements du Calvados et de la Manche ; numéro cinq. — Rapporteur : M. Bournier.

Mémoire sur la machine à diviser la ligne droite perfectionnée par Richer.

Mémoires sur les principales communications nécessaires à la Lorraine ; par M. Maud'heux.

Métallurgiste (le), journal scientifique, numéro premier ; par M. Landrin. — Rapporteur : M. Culmann.

Moniteur de la propriété et de l'agriculture ; numéro douze. — Rapporteur : M. Munier.

Digitized by Google

Notice sur la construction de la magnanerie de M. André Jean. — Rapporteur : M. Fournel.

Notice sur les quatre éducations de vers à soie ; par MM. Millet et Robinet. — Rapporteur : M. de Nicéville.

Nouvelle découverte pour faire reconnaître la première qualité dans la race des bœufs, veaux et vaches etc. ; par J. Doumen. — Rapporteur : M. Bournier.

Observations adressées par la chambre de commerce de Lille à M. le Ministre du commerce. — Rapporteur : M. La Bastide.

Observations communiquées à la société royale d'agriculture de Caen ; par M. Foache.

Plan d'association entre les principales académies départementales.

Préceptes d'agriculture pratique, de J.-N. Schwerz, traduits par P.-R. de Schauenburg.

Principes (des) ou philosophie première ; par M. L.-D. Crousse.

Procès-verbal de la séance générale de la société royale d'agriculture du département de Loir-et-Cher ; 1838-1839. — Rapporteur : M. Colle.

Procès-verbal de la séance publique de la société royale de médecine de Marseille ; 1838-1839. — Rapporteur : M. Scoutetten.

Procès-verbal de la cent septième séance publique de l'athénée des arts ; 1839.

Propagateur (le) de l'industrie de la soie en France ; 1839.

Propagateur (le) du progrès en agriculture ; par le semoir Hugues ; sixième et septième livraison. — Rapporteur : M. Colle.

Publications de la société d'agriculture, sciences et arts de Meaux ; 1837-1838. — Rapporteur : M. Em. Bouchotte.

Digitized by Google

Rapport au roi concernant l'organisation des bibliothèques publiques.

Rapport sur la coconière de M. le major Brouski. — Rapporteur : M. Fournel.

Rapport sur la nécessité de modifier l'état actuel de la législation sur les biens communaux ; par M. le baron de Mortemart-Boisse. — Rapporteur : M. Faivre.

Rapport sur l'organisation des comices agricoles fait à la société d'agriculture de Mende ; par M. C.-J.-A. Ignon. — Rapporteur : M. Lapointe.

Rapport sur une machine anglaise à battre les grains. — Rapporteur : M. Gosselin.

Rapports sur l'anatomie clastique du docteur Auzoux.

Réclamations de l'agriculture française, par M. Berthier, de Roville. — Rapporteur : M. Lapointe.

Recueil agronomique de la société des sciences, agriculture et belles-lettres du département de Tarn-et-Garonne ; 1839. — Rapporteurs : MM. Lapointe, de Nicéville et Vandernoot.

Recueil agronomique, industriel et scientifique de la société d'agriculture de la Haute-Saône ; deuxième et troisième livraison. — Rapporteur : M. Reverchon.

Recueil de la société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure ; numéros trente-cinq et trente-six.

Revue agricole (la), bulletin spécial des associations agricoles ; 1839. — Rapporteurs : MM. Bournier, Colle, Lapointe, Macherez et Munier.

Revue anglo-française ; par M. de la Fontenelle de Vaudoré. — Rapporteur : M. de Saulcy.

Séances générales tenues en 1839 ; par la société française pour la conservation des monuments historiques.

Digitized by Google

Séance publique annuelle de l'académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix; 1838-1839.

Séance publique de la société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne; 1839. — Rapporteur : M. Macherez.

Société d'agriculture de l'arrondissement de Grenoble; 1839.

Société générale des naufrages; trente-septième séance. — Rapporteur : M. Gerson-Levy.

Testament philosophique et littéraire; par Monsieur C. Lacretelle. — Rapporteur : M. le comte de Coëtlosquet.

Travaux du comice horticole de Maine-et-Loire; numéros cinq, six, sept et huit. — Rapporteurs : MM. Lapointe et Munier.

Valeur des poids et mesures des anciens romains, d'après les types originaux qui se trouvent au musée Bourbon de Naples (en allemand); traduit de l'italien par M. de Schonberg. — Rapporteurs : Messieurs Gerson-Levy et Scoutetten.

1789-1830. Vers; par M. Olry. — Rapporteur : Monsieur Mézières.

Digitized by Google

COMMISSIONS

NOMMÉES PAR L'ACADÉMIE

POUR ÉTUDIER DES QUESTIONS SPÉCIALES.

COMMISSIONS PERMANENTES.

Des antiquités. — MM. Soleirol, de Saulcy, Maréchal Félix, Blanc, Dupuy, Bégin et V. Simon, rapporteur.

Des comices agricoles. — MM. Em. Bouchotte, Colle, Lucy, V. Simon, Ch. Bouchotte, Culmann, Lapointe, rapporteur.

De la statue Fabert. — MM. Gerson-Lévy, Chaumas, Blanc, de Saulcy et Culmann, rapporteur.

Du cours d'agriculture. — MM. Em. Bouchotte, Haro, Fournel, Desains et Lapointe, rapporteur.

De la race bovine. — MM. Lapointe, Altmayer, V. Simon, Ch. Villeroy, Félix Villeroy et Colle, rapporteur.

De l'école des arts et des manufactures. — MM. Em. Bouchotte, Culmann, Gosselin, Maréchal Félix, Scoutetten, V. Simon et Bergère, rapporteur.

De l'engrais Jauffret. — MM. V. Simon, Fournel, Ch. Bouchotte, Em. Bouchotte, Simon Louis aîné et Culmann, rapporteur.

Digitized by Google

COMMISSIONS QUI ONT ÉTÉ NOMMÉES PENDANT L'ANNÉE 1839–1840, POUR ÉTUDIER DES QUESTIONS SPÉCIALES.

Encouragements à la race bovine. — MM. Em. Bouchotte, Bournier, Colle, Lucy et Lapointe, rapporteur.

Contre la destruction des oiseaux. — MM. Bournier, Colle, Fournel, Lucy, V. Simon, Scoutetten et Em. Bouchotte, rapporteur.

Sur le réservoir filtre de M. Wargnier. — MM. Didion, Le Joindre, Reverchon, de Saulcy et Culmann, rapporteur.

Sur les lampes de M. Roëckel. — MM. Desains, Gosselin et Didion, rapporteur.

Sur la conservation des arbres des promenades publiques. — MM. Ch. Bouchotte, Em. Bouchotte, Maréchal, peintre, V. Simon, Simon aîné et Soleirol, rapporteur.

Sur l'emploi à donner aux sommes allouées par M. le Ministre, pour encouragements à l'agriculture. — MM. Boileau, Ch. Bouchotte, Colle, V. Simon et et Didion, rapporteur.

Sur la Citographie de M. Taiclet. — MM. Didion, Gosselin, Gerson-Lévy, La Bastide, Macherez, Vincent et Munier, rapporteur.

Sur la fonte des monnaies de cuivre. — MM. Bedfort, Glavet, Lucy, Soleirol, V. Simon, Terquem et Ponçot, rapporteur.

Sur les pianos de M. Reiter. — MM. Boileau, Durutte, Malherbe Alf., Savart, Soleirol et Reverchon, rapporteur.

Sur un filtre à haute pression. — MM. Didion, Gosselin, de Nicéville, Le Joindre, Pontbriant, Reverchon et Le Masson, rapporteur.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES

ARCHIVES DE L'ACADÉMIE (1839-1840),

PAR M. V. SIMON, SECRÉTAIRE-ARCHIVISTE.

MESSIEURS,

La liste que je mets sous vos yeux est une preuve que les envois qui vous sont faits deviennent chaque année plus nombreux ; ce fait seul démontre que l'on honore vos travaux, et que vous êtes dans une situation progressive dans vos relations avec les autres sociétés savantes.

Autrefois vos archives étaient dans un état très-précaire, à défaut de pouvoir les disposer dans un lieu convenable et tout spécial ; il n'en est plus de même aujourd'hui, qu'une salle leur est exclusivement réservée dans le bâtiment de la bibliothèque de la ville, et que par là même la responsabilité de l'agent lui sera moins onéreuse. J'aurais désiré dès à présent vous présenter un travail général sur ce que vous possédez, mais votre agent n'ayant pu terminer son catalogue, et n'ayant pu me seconder autant que je l'aurais désiré, il m'a été impossible de faire ce recensement que je regarde comme indispensable.

L'accroissement de votre matériel ne s'est point borné

Digitized by Google

à des envois d'ouvrages ; vous avez acquis des monuments précieux pour l'histoire de l'art et pour les études archéologiques.

A peine avez-vous appris qu'il existait des bas-reliefs antiques à Soulosse et à Saint-Elophe (département des Vosges), que, spontanément, vous avez exprimé le désir qu'une personne se rendît sur les lieux pour s'informer si on pourrait les acquérir. Vos vœux ont été couronnés par un résultat auquel vous ne vous attendiez pas, et qui est dû au zèle et à l'activité que M. le baron Emmanuel d'Huart apporta à remplir la mission dont vous avez bien voulu l'honorer. Si, dans cette circonstance, j'ai cru ne pas devoir proposer à l'Académie l'achat de ces précieuses antiquités, que je venais d'aller visiter, c'est que j'étais retenu par un sentiment de convenance qui m'était purement personnel. Ces monuments, la plupart dessinés dans l'Archéologie de la Lorraine, par M. Beaulieu, sont d'autant plus dignes d'intérêt, qu'ils rappellent différentes époques de l'art et différents usages des peuples qui les ont produits.

Aujourd'ui que votre collection d'antiquités monumentales a acquis quelqu'importance, il faut reconnaître que l'emplacement qui lui a été assigné est bien peu digne d'elle et bien peu en rapport avec la valeur que les véritables connaisseurs lui accordent. Quand donc notre ville nous dotera-t-elle d'un véritable musée où l'on puisse coordonner tout ce qui se rattache aux beaux-arts et à l'histoire de notre pays ; quand donc obtiendrons-nous une galerie où nous puissions disposer convenablement tout ce que vous vous efforcez de recueillir à grands frais. Ce n'est que quand il en sera ainsi, que la conservation de ces antiquités, sans cesse exposées à des dégradations, pourra être considérée comme assurée.

Digitized by Google

Indépendamment de ces acquisitions précieuses, vous avez recueilli des objets non moins intéressants.

Un fragment de colonne se trouvait au Sablon parmi des décombres extraits du jardin de M. Royer. Nous avons pensé devoir le recueillir à cause d'un reste d'inscription qui porte :

VIAS ET PO
TATE CON

Les lettres sont d'un style aussi bon que celui de la colonne dédiée à l'empereur Nerva, que nous avons fait réunir à votre collection. Cette inscription doit s'interpéter ainsi : *Vias et pontes vetustate conlapsas.* Si nous avions besoin d'appuyer notre opinion sur une autorité, nous citerions une inscription reproduite dans le premier volume de l'*Histoire des grands chemins de l'Empire*, par Bergier, page 539, qui porte :

IMP. CAES.
P. LICINIO. CORNEL.
VALERIANO. NOBILLISS.
CAESAR. PRINCIPI.
IVVENTVTIS VIA.
ET PONTES. VETVSTA.
CONLAPSA. REST.
A.... VIND. M. P.

Quelles étaient donc ces routes qui avaient subi des dégradations si notables. Il est probable que notre colonne parlait entre autres de celle de Scarpone sur laquelle elle a dû être placée, car elle n'en était qu'à une faible distance. Sous quel empereur cette restauration a-t-elle eu lieu ; nous ne pouvons le préciser. Le mot *vetustate* indique positivement qu'à une époque antérieure et éloignée, cette

Digitized by Google

route avait été établie. Au-dessous de ce reste d'inscription se trouve une figure géométrique tracée en lignes peu larges et peu profondes, qui n'est sans doute que l'ouvrage de quelqu'ouvrier ou de quelque voyageur. C'est un losange divisé par une croix.

Ce même jardin du sieur Royer nous a offert un reste d'inscription en caractères de grand module et de bon style, un fragment beaucoup plus petit d'une autre inscription, et la moitié d'un coffre d'urne portant ces mots : *Catullæ uxori Mansuetus.* Tous ces objets sont de l'époque romaine. Enfin le même lieu a offert une tablette carrée, de petites dimensions, en gypse, portant les noms et qualités de M. de Montmorency, évêque de Metz ; c'était probablement la pierre consacrée d'un autel : ce dernier objet, quoique d'une époque très-récente, méritait d'être recueilli, comme devant être un jour un renseignement pour l'histoire de notre pays.

Une pierre couverte de sculptures imitant des fers de lances, a été trouvée en creusant les fondations d'une maison formant l'angle de la rue Sous-Saint-Arnould et de celle conduisant au Moyen-Pont ; la forme et le mode de ses sculptures indiquent qu'elle appartenait à une porte monumentale construite sur la fin de l'empire romain, et qui pourrait bien être l'une des portes de Metz antique. S'il en était ainsi, il serait bien remarquable que dans l'espace de peu d'années l'on eût découvert l'emplacement de trois portes de notre ville, appartenant à l'époque romaine.

M. le comte du Coëtlosquet, notre collègue, lorsqu'il reconstruisit sa maison rue du Grand-Cerf, a découvert plusieurs pierres sculptées appartenant à la période ogivale ; il s'est empressé de vous faire hommage d'une partie de ces objets.

Digitized by Google

M. Rollin, instituteur à Jarny, vous a fait don de cinq médailles en argent, trouvées près de ce lieu.

M. Grellois, notre confrère, vous a offert une médaille moderne, avec légende en hébreu, et la tête de Moyse.

M. Fournel, notre confrère, vous a offert une autre médaille du même module et de la même époque que la précédente; elle est à l'effigie d'Aaron, avec légende en hébreu.

M. Gerstner, marbrier à Metz, vous a adressé un jeton du siége vacant pour la chambre des comptes de Vic.

Notre confrère, M. Lucy, vous a offert quatre pièces de monnaies d'essai, inventées par lui : deux sont plaquées en argent dans leur creux, et deux autres ont moitié de leur épaisseur en cuivre rouge et l'autre en cuivre jaune. La notice que M. Lucy vous a lue à l'occasion de ces médailles vous donne, sur ce sujet, des documents dont vous avez apprécié le mérite.

Enfin notre confrère M. de Vellecour vous a fait don d'une tête en bois fort ancienne, représentant un personnage religieux; elle a été trouvée à Bettange, sur l'emplacement d'une ancienne église dont il ne reste point de vestiges.

Un buste de Pilatre de Rozier, exécuté en marbre blanc, se trouvait chez M. Gallez, l'un des artistes les plus distingués de cette ville; dès que vous en avez eu avis, vous vous êtes empressés de faire à M. le maire, la proposition de l'acheter pour le musée de la ville, et cet achat a été conclu. La même personne possédait un portrait du fondateur de l'ancienne académie de Metz, M. le maréchal de Belle-Isle, vous vous êtes empressés de charger M. Bégin, votre secrétaire, d'en faire l'acquisition pour votre compte; c'était une heureuse occasion pour vous d'honorer la mémoire d'un personnage qui a laissé, dans

Digitized by Google

notre ville, de glorieux souvenirs et surtout de manifester que vous vous considérez comme les successeurs de l'ancienne académie fondée par sa munificence.

Tel est en résumé l'ensemble des choses dont vous avez enrichi vos collections et celles de la ville; mais, nous le disons à regret, les objets d'art que vous avez recueillis sont en bien petit nombre, si on les compare à ce que l'on trouve et à ce que l'on voit être apporté dans notre pays.

Dans le cours de l'été dernier il a été fait à Marsal une découverte d'un haut intérêt; elle consistait principalement en un collier ou *torque* en bronze, d'une seule pièce, orné d'émaux et en brasselets ou *armillæ*, de même métal. Ces précieuses antiquités appartiennent à notre confrère M. le colonel Bergère; elles sont décrites dans l'ouvrage plein d'intérêt que M. Beaulieu vient de publier sur la Lorraine.

Le Héraple, localité dont notre collègue M. Altmayer (Nicolas), vous a entretenus, dans une savante dissertation, a offert aussi cette année son tribut à la science; on y a découvert un atelier de serrurier qui a été recueilli par les soins de M. le préfet Germeau. Il est remarquable de voir qu'il existe à peine quelques différences entre les outils découverts et ceux employés de nos jours. J'avais déjà eu sujet de faire la même remarque dans d'autres circonstances.

Une autre localité, voisine de notre département, le Titelberg, ancien camp romain, situé près de Longwy, où l'on a déjà découvert plusieurs objets d'art fort intéressants, a présenté cette année une petite tête en bronze de très-belle exécution; elle a une longue barbe, et a pour coiffure un bonnet phrygien. Ce qui la rend surtout remarquable, c'est la dorure qui existe

Digitized by Google

sur une partie de sa surface; elle est beaucoup plus épaisse que celle que de notre temps on applique, soit sur l'argent, soit sur le cuivre.

Près d'Ay, entre Metz et Thionville, il a été extrait du sol deux vases de grandes dimensions; et, comme il n'arrive que trop souvent, ils ont été brisés. Les débris qui m'ont été présentés par M. Edouard Marchand, fils du savant confrère dont nous regrettons la perte, me laisserait supposer que du bitume a pu être employé pour leur fabrication; je me propose d'en rechercher avec soin la composition.

Si je ne craignais de trop m'écarter du but que je me suis proposé, je vous entretiendrais des objets les plus dignes de remarque que l'on a vus cette année chez les marchands de notre ville; je me bornerai seulement à citer une petite armoire ou reliquaire renfermant une descente de croix dont les personnages sont exécutés en ronde-bosse; elle est très-remarquable par les peintures appliquées sur ses volets. On attribue ces peintures à l'école de Holbein, peintre du seizième siècle, je vous citerai aussi plusieurs bustes et statues en marbre, et un grand nombre d'armes anciennes bien dignes de l'attention des connaisseurs.

Metz, Messieurs, est, je crois, une des villes de France qui voie passer dans son enceinte le plus grand nombre d'objets d'art. Tel serait un fleuve qui, après une inondation subite, transporterait confusément toute espèce de débris; quelques-uns s'arrêtent sur la rive et les autres, entraînés par le courant, sont dispersés au loin.

Vous avez plus d'une fois manifesté de vifs regrets de ce que, dans des temps antérieurs, on ne se fût pas empressé de recueillir ce qu'il y avait de plus précieux;

Digitized by Google

aujourd'hui les chances ne sont déjà plus les mêmes pour former un musée et surtout l'enrichir à peu de frais ; mais nous ne doutons pas qu'avec la persévérance qui vous anime et le concours de l'administration, vous parviendrez encore à d'heureux résultats.

Digitized by Google

MÉMOIRES

ET

RAPPORTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES

SUR

L'HISTOIRE MÉDICALE

DU NORD-EST DE LA FRANCE.

Lorraine et Barrois. — Province des Trois-Évêchés. — Franche-Comté. — Ardennes. — Haute et Basse-Alsace. — Duché de Luxembourg. — Palatinat.

PAR EMILE BÉGIN.

METZ.

S. LAMORT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE LETTRE

A Monsieur

Le Docteur PARISET, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine de Paris, Médecin en chef de l'hospice de Bicêtre, membre du Conseil général de salubrité, Officier de la Légion-d'Honneur, Chevalier des ordres de St-Michel et de Charles III d'Espagne, etc.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE LETTRE.

MON ESTIMABLE ET SAVANT AMI,

En lisant l'HISTOIRE DE LA MÉDECINE, par le célèbre Kurt Sprengel (1), vous aurez été frappé comme moi de cet immense trésor d'érudition germanique où la vie d'un homme s'est consumée presque tout entière; mais en même temps vous aurez regretté d'y trouver peu d'ensemble et d'harmonie. Satisfait sur quelques points, vous n'avez pu l'être également sur tous, et vous vous êtes dit : « Quel dommage que Sprengel ait vécu cinquante » années trop tôt, et qu'il n'ait pas embrassé dans son » cadre les découvertes archéologiques des temps moder- » nes ! ces découvertes eussent éclairé sa route, complété » ses recherches, rectifié certaines inductions ; et la » postérité lui devrait l'un des plus beaux monuments » dont l'esprit humain aurait doté le monde.... »

Sprengel, obligé de peindre à grands traits, de généraliser les questions locales, de prendre pour points d'appui des livres souvent erronés, et d'interpréter les

Digitized by Google

faits comme on les avait interprétés avant lui, a commis, par cela même, de grandes omissions et consacré beaucoup d'erreurs. Ainsi, pour ne parler que de ce qui nous concerne, la médecine chez les gaulois, antérieurement à l'invasion romaine, occupe trois pages dans une œuvre de neuf volumes; l'état de la médecine romaine introduite parmi nos ancêtres, à la suite de la conquête, se trouve à peine esquissée, et, s'il est question du moyen âge, c'est d'une manière tellement superficielle et décousue, qu'on serait tenté de croire que l'illustre écrivain n'y a rien remarqué d'original, rien qui ne se rattachât aux traditions grecques ou romaines. Peut-être cela tient-il à la marche analytique suivie par Sprengel: étudiant la médecine comme science plutôt que comme institution sociale, il la suit dans les écoles, dans les livres, dans les leçons des grands maîtres, et néglige cette partie matérielle, monumentale, qui sert de lien caché entre la science et l'industrie, entre le moyen et le but, entre l'art et sa pratique.

Le temps est arrivé, ce me semble, d'introduire dans l'histoire médicale la haute philosophie réclamée par les études actuelles; d'en faire une science éminemment sociale, de la considérer dans ses rapports avec l'ordre physique et l'ordre moral, avec l'individualité malade et l'individualité politique. En parcourant les anneaux de cette chaîne immense, depuis les gaulois jusqu'à nous, on trouvera presque toujours un fait politique lié à un fait médical, et l'on comprendra les destinées changeantes d'un art institué par la nature même, mais livré aux perpétuelles oscillations des grands intérêts sociaux.

Je n'ai point l'intention de corriger, encore moins de compléter l'œuvre de Sprengel. Cette tâche serait au-dessus de mes forces. Je veux seulement rassembler, sur

Digitized by Google

le nord-est de la France, toutes les données relatives à son histoire médicale, et faire, pour notre pays, ce qu'il faudrait entreprendre pour l'Europe entière, c'est-à-dire envisager, d'un point de vue général, la science et les institutions, l'homme avec ses idées, ses actes, sa pratique; la nature avec ses lois d'harmonie; enfin, la marche complexe de la civilisation; le mouvement humanitaire dans les rapports qui les unissent à l'art de guérir.

Vous, mon ami, qui vous occupez d'une manière si distinguée, de l'histoire littéraire et de l'histoire dogmatique, qui avez parcouru le monde, évoqué la vieille Egypte du fond de ses tombeaux, pour l'interroger sur ses grandes révolutions, planté le laurier d'Hippocrate sur des plages lointaines qu'infectaient des miasmes pestilentiels; vous qui, de la chaire d'éloquence où vous placent vos fonctions, descendez avec tant de bonheur aux frais ombrages du pays natal (2), vous attachez trop d'intérêt à notre chère Lorraine, pour que j'hésite de vous en parler; surtout quand une question de localité comme celle-ci se rattache aux destinées obscures, à l'histoire incertaine d'un grand peuple qui ouvrit les voies de civilisation à travers lesquelles cent générations d'hommes se sont avancées jusqu'à nous.

Terre inculte pour le commun des Celtes, terre féconde et bienfaisante, sol classique pour leurs prêtres, la Gaule présentait, il y a deux mille ans, d'une part, tout ce que la nature a de sauvage, de rude au physique, d'imparfait au moral; de l'autre, tout ce qu'une civilisation restreinte à quelques têtes, peut offrir de force et de mystère. Tandis que le peuple Celte, adonné aux travaux de la guerre, de la chasse et de la pêche, n'avait que des idées d'indépendance féroce, ses prêtres, exempts d'impôts et de charges publiques, menant au sein des

Digitized by Google

forêts une vie à part, conservaient les traditions avec un scrupule religieux, et s'entouraient de mysticisme. Législateurs, médecins, magistrats, poètes, chefs religieux, politiques et guerriers, ils étaient tout : une foule de disciples venaient à eux ; mais les études duraient un temps infini. Quoiqu'ils connussent probablement la langue des Phéniciens et des Pélasges, avec lesquels ils avaient eu des relations commerciales ; quoiqu'ils n'ignorassent sans doute ni la manière d'écrire, ni celle de compter, et qu'ils eussent quelques caractères symboliques analogues aux signes des autres peuples primitifs, ils ne faisaient que des leçons orales, afin de ne point populariser la science, arme souvent dangereuse entre les mains de la multitude *.

Leurs connaissances en astronomie, en géométrie, en mécanique, en philosophie, en médecine, ne peuvent plus aujourd'hui faire l'objet d'un doute ; seulement on ignore si ces connaissances, liées à l'immobilité des dogmes, venaient de l'Orient, ou si le sol de la Gaule les avait vues naître et grandir avec sa population. On ne sait pas non plus l'époque précise à laquelle les Druides (3) sont devenus les héritiers politiques des prêtres qui les ont dévancés, et dans quels rapports ont marché deux cultes différents, l'un phénicien, pélasgique, selon toute apparence ; l'autre né sur les rives de la mer Noire et dans les monts Balkans, limite de séparation de l'Europe avec l'Asie.

Lorsque les armes romaines envahirent la Gaule, le

* Cæsar, lib. VI, cap. XIII : voyez l'édition d'Amsterdam, *cum notis variorum ;* 1713, Ier vol., p. 216. — ΣΤΡΑΒΩΝΕ ΓΕΩΓΡΑΦΙΚΩΝ ΒΙΒΛΟΙ ΕΠΤΑ ΚΑΙ ΔΕΚΑ, livre IV, pag. 215 ; édition d'Henri Petrus ; in-fol., Basle. 1571. — Pomponius Mela, de Situ Orbis, lib. III, cap. II, p. 32 ; *idem* de Fradin ; Paris, Pougens. XII-1804.

Digitized by Google

druidisme y dominait, dans la Grande-Bretagne plus qu'ailleurs *; mais les Celtes n'avaient pas entièrement abandonné pour cela les anciennes traditions religieuses, car on les retrouve vivantes en quelques points, et notamment dans le nord-est et le midi de la France (4).

Les prêtres gaulois se partageaient alors en trois classes, savoir : les *Druides* proprement dits, occupés de législation et de soins administratifs ; les *Eubages* qui étudiaient la nature, et les *Bardes* qui s'adonnaient à la poésie ainsi qu'à l'histoire (5).

Les Eubages connaissaient une grande quantité de plantes. Ils accordaient à plusieurs d'entre elles des vertus particulières que l'expérience n'a pas toujours confirmées **. Selon eux, le selage, *selago, lycopodium selago,* convenait dans presque toutes les maladies. Sa fumée seule guérissait les maux d'yeux ; mais il fallait, pour le cueillir, se laver les pieds, offrir du pain et du vin en sacrifice, prendre un vêtement blanc, se couvrir la main droite du pan de sa robe, et saisir de cette main la plante miraculeuse, sans employer d'instrument tranchant (6). La verveine, *ferfaen*, περιστερεων, *hierabotane*, *verbena* (7), développait l'intelligence, faisait naître le don de prophétie, conciliait les cœurs, dissipait la fièvre, la mélancolie, et guérissait une infinité d'affections morbides. Aspergeait-on, avec un rameau de cette plante, la salle où l'on mangeait, ceux qu'atteignait l'eau divine montraient plus de gaîté que les autres convives : les jeunes mariés assuraient leur bonheur en portant à l'autel

* Les Druides se rassemblaient dans l'île d'Anglesey. — V. Rowland. *Mon. antiqua restaur., sect.* IX, *p.* 78, *in*-4° *Dubl.*; 1723; — V. aussi dom Martin, de la religion des Gaulois, t. 1er, p. 12.

** Strabon. géogr. lib. IV, p. 213. — Ammian. Marcellin. lib. XV, cap. IX.

Digitized by Google

nuptial un bouquet de verveine caché sous leur robe; on garnissait de cette plante les lits et les portes des maisons pour y appeler le repos et l'union des cœurs; elle chassait les génies malfaisants, garantissait de tout sortilège; aussi la donnait-on pour étrennes aux personnages distingués (8). A la vérité, certaines cérémonies devenaient indispensables pour que la plante conservât ses propriétés bienfaisantes : il fallait la cueillir à la canicule, le sixième jour de la lune, au lever de Sirius, avant que l'astre des nuits l'eût frappée de ses rayons. On faisait à la terre, nourrice du genre humain, une offrande de fèves et de miel; puis le prêtre, saisissant de la main gauche un couteau, creusait le sol autour de la plante, l'arrachait avec précaution, séparait, en trois portions, la tige, les feuilles, les racines, et les séchait à l'ombre. Telle a été la haute réputation de ce végétal que les Romains l'ont adopté comme divin; qu'il a presque toujours brillé dans les arts occultes, et que les charlatans de nos jours proclament encore ses vertus *.

Au reste, il est fort douteux que tout ce qu'ont dit les anciens de la *verveine*, puisse être rapporté à la même plante : généralement ils désignaient sous les noms de *verbenæ* ou *sagmina* tous les végétaux employés dans les cérémonies religieuses; les rameaux du pin, du myrte et du laurier, ont reçu cette dénomination dans un vers de Virgile :

Verbenasque adole pingues et mascula thura.
Eglog. VIII, 65.

L'*ellébore blanc*, l'*ellébore noir*, ἑλλέβορος, *veratrum*

* On peut consulter Plin. hist., lib. XVI, cap. XLIV; lib. XXII, cap. II; lib. XXIX, cap. III; Petr. Valer., Hyerogl. — Dictionnaire des Sciences médicales de Panckouke, article *Verveine*, t. LVII, p. 336 et suiv. Cet article est dû à MM. Loiseleur-Deslongchamps et Marquis.

Digitized by Google

album et nigrum, *helleborus*, *melampodium*, décrits par Dioscoride, Pline, Mésué, etc.; mais d'une manière trop imparfaite pour leur assigner un rang parmi les plantes médicinales connues des anciens, jouissaient d'une grande vogue en Asie, en Grèce, dans les Gaules et les états Romains. On administrait l'ellébore contre les névroses des fonctions cérébrales, la manie, l'épilepsie, l'hypochondrie, l'hydrophobie, contre certaines affections chroniques, telles que la migraine, la goutte, la sciatique, la lèpre, les maladies cancéreuses; on le donnait pour commencer le traitement d'une grande fracture ou d'une luxation, etc.....; mais il convenait de fixer au déclin de la lune le temps de la médication ellébórienne. Hérodote, Actuarius, Antillus, etc., donnent quelques formules où figure l'ellébore. Celui d'Anticyre et du mont OEta jouissaient d'une grande vogue; venait ensuite l'ellébore de la Sicile (9). Tous les médecins de l'antiquité ont préconisé les admirables effets de ce médicament, tous depuis Hippocrate ont tracé avec un religieux scrupule la marche à suivre dans son administration *. Les Celtes, sous ce rapport, auront imité les Orientaux et les Grecs, mais une pratique conservée dans les Vosges paraît leur avoir été propre. J'ai vu les habitants de ces montagnes atteints d'épilepsie, de migraine et de fièvres spasmodiques, manger au déclin de la lune un gâteau triangulaire

* Schulze (Johan.-Henr.) *De elleborismis veterum*, dissert.; in-4°, Halæ 1717. Elle a été insérée dans le fasciculus dissertationum de cet auteur. 1743.

V. aussi Sam. Hahnemann. *De helleborismo veterum. Dissertatio historico-medica*; in-8°, Lipsiæ. 1812.

Petri Castelli *Epistola ad Joannem Manelphum et Aetium Cletum*, etc....; in-4°, Romæ 1622. Ibid. 1628; *Epistola secunda de helleboro, in quâ confirmatur ea quæ in priore allata fuerunt*; in-4°, Romæ. 1622. Ibid. 1628.

Digitized by Google

connu sous le nom d'*ourikète*, et prendre le matin, à jeun, une pincée d'ellébore en poudre mêlé à du miel d'un essaim de l'année.

La *jusquiame*, *υοσκυαμος*, *δ'ιοσκυαμος*, *hyoscyamus*, *dioscyamus*, *belinuntica*, *Apollinaris herba*, plante d'Apollon, était considérée par les Grecs, les Romains et les Celtes, comme jouissant de propriétés magiques, soit qu'on la prît en breuvage, soit qu'on l'appliquât sur les plaies (10).

La samolée ou pulsatille, *samolum*, *pulsatilla*, qu'il fallait cueillir à jeun et de la main gauche, sans la regarder, possède une action vésicante utilisée par les Druides, et dont l'usage se conserve encore à la campagne. On la mettait aussi dans des canaux destinés à abreuver les bœufs et les porcs malades.

Une foule d'autres plantes, de remèdes, de pratiques bizarres ont conservé, chez les villageois, une puissance traditionnelle inspirée par les Eubages; mais le gui de chêne, *viscum* des Latins, était la panacée suprême (11).

A l'époque de la *nuit-mère*, nuit solennelle, destinée à la célébration des grands mystères, le souverain pontif des Druides envoyait ses mandements aux *vacies*, dépositaires sacrés des dogmes de la religion et de la philosophie. Ces prêtres, qui n'abandonnaient leurs forêts que pour des objets d'une importance majeure, et par l'ordre de leur chef, se mettaient aussitôt en devoir de parcourir les provinces en criant à haute voix: *Au gui de l'an neuf* (12). Le sixième jour de la lune, commencement de l'année dans les Gaules, un immense concours avait lieu dans l'une des plaines du pays chartrain où s'élevait le chêne trentenaire dont le gui devait être détaché. Au pied de l'arbre était un autel triangulaire formé de gazons amoncelés, et décoré comme l'exigeait la solennité du jour.

Digitized by Google

Le signal est donné; la cérémonie commence. Les Eubages ayant en lesse deux taureaux blancs dont les cornes n'ont jamais été liées, ouvrent la marche; les bardes viennent ensuite et célèbrent, sur leur lyre, les louanges de l'Être-Suprême, la gloire des héros, les vertus de la plante miraculeuse. Les novices, qui marchent après, sont suivis d'une espèce de héraut d'armes couvert d'un chapeau avec deux ailes, et portant à la main une branche de verveine entourée de deux serpents (13): c'est la personnification du Toth égyptien altéré, de l'Hermès des Grecs, de l'Hermann des Germains, de l'Erréamhon de l'Irlande, c'est-à-dire l'intelligence à l'état de révélation, le guide suprême, le messager de bonne nouvelle, bienfaiteur et guérisseur, le dieu par la pensée, l'homme par l'instruction qu'il va répandre. Les trois doyens du collége s'avancent d'un pas grave à la suite du héraut d'armes; le premier tient à la main un gâteau formé de pur froment; le second, un vase rempli d'eau; le troisième, une main d'ivoire attachée à une verge de justice. Ils précèdent le pontif-roi qui, revêtu de la tunique et de la robe blanche accoutumées, le front ceint d'une guirlande de chêne, marche entouré de vacies en grand costume, et suivi de la noblesse et du peuple. Voilà le pontif au pied de l'arbre divin: des cantiques se font entendre; il prononce quelques mots sacramentels, brûle du pain, verse des gouttes de vin ou d'hydromel sur l'autel, offre ensuite ces objets en sacrifice, les distribue aux assistants, monte sur le chêne, coupe le gui avec une serpe d'or, le jette dans la tunique, *sagum*, de l'un des prêtres, et redescend aussitôt pour immoler deux taureaux blancs que tiennent les Eubages: la cérémonie se termine par des hymnes et des prières dans lesquels on prie l'Être-Suprême de rendre le gui salutaire aux

Digitized by Google

femmes stériles, aux animaux malades, et à quiconque aurait éprouvé les effets d'un poison. Chacun alors se sépare emportant avec soi un morceau de cette auguste panacée (14).

Au village de Saint-Quirin, au pied des Vosges, près du *Klein-Mann* (15), on croit encore se préserver d'une éruption cutanée connue sous le nom de *mal de Saint-Quirin*, en trempant une branche de chêne dans l'eau de la fontaine; usage qui se rattache évidemment aux recettes traditionnelles des Druides (16).

Ces prêtres, livrés à la magie, employaient tous les moyens d'imposer à la superstitieuse crédulité des peuples. Ils prédisaient l'avenir, distribuaient des amulettes; mais c'était surtout aux Druidesses qu'appartenait l'exercice de l'art médical *. Elles expliquaient les songes, recueillaient les plantes, préparaient les remèdes, veillaient les malades, secouraient les femmes en couches, pansaient les blessés. Un jour de combat, vous eussiez vu ces prêtresses, braver d'un front paisible, sous le patronage d'Egra-la-Bienfaisante (17), le danger des batailles; relever les guerriers tout meurtris, laver, de leurs mains délicates, le sang des blessures, et verser ensuite, sur ces plaies récentes, le suc, exprimé entre deux pierres, de l'*ache odorante* (18); de la *blanche achillée* ou *mille feuille* (19); du *rumex rouge, aux veines sanglantes* (20); de l'*actée azurée* (21); du *jaune hypericum* (22), etc..... Des chants agréables fortifiaient le moral du malade et contribuaient à sa guérison.

Ce que nous avons dit des Druides et des Druidesses, s'applique, à peu de chose près, à tous les chefs reli-

* Dom Jacques Martin. Relig. des Gaulois, t. 1er, p. 206; l'abbé Banier. La Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire. Paris, 1738, in-4°, t. II, p. 643 et suiv.

Digitized by Google

gieux de la Germanie, dont le culte avait infiniment de rapport et d'analogie avec celui de nos ancêtres. Les prêtres germains, leurs femmes surtout, connues sous le nom d'*alrunes* * annonçaient les bonnes et les mauvaises nouvelles, se disaient interprètes du destin, et recouraient à des pratiques superstitieuses pour relever le moral des malades **. La *Mandragore, atropa mandragora* (23) dont la racine napiforme présente quelque ressemblance avec le tronc et les extrémités inférieures d'une figure humaine, occupait le premier rang parmi les plantes médicinales consacrées, et les cérémonies en usage pour l'arracher, ajoutaient à la haute opinion qu'on avait de sa puissance.

Il fallait tracer autour d'elle avec la pointe d'une épée, un triple cercle magique; se boucher les oreilles avec de la cire, afin de ne point entendre le cri plaintif qu'elle profère en abandonnant le sol où elle végète; prononcer des paroles obscènes, et danser pendant qu'un autre assistant attachait la plante miraculeuse à la queue d'un chien noir qui l'arrachait ***.

La mandragore servait ensuite à la confection des *alrunes* **** ou lares sanitaires, statuettes qui ne dépassaient jamais $0^{m},50$, qu'on lavait tous les samedis avec de l'eau et du vin, dont le vêtement renouvelé à chaque

* Ce mot paraît composé de *al, omnis, universus,* et de *runa, mysterium.*

** V. l'abbé Banier. La Mythologie, etc., t. II, p. 713 et suiv.

*** L'abbé Banier, ouvr. cité, t. II, p. 713–714. — Mémoire de Gleditsh inséré parmi les *Nouveaux Mémoires* de l'Académie des Sciences de Berlin. 1778, p. 36 et suiv.

**** On voit de ces *alrunes* dessinées dans les *Antiquités celtiques* de *Keysler* et dans le *Catalogue de la bibliothèque impériale par Lambecius.*

Digitized by Google

lune, était de laine et de soie, et qui prenaient place aux principaux repas domestiques *.

« Dès qu'on a le bonheur d'avoir chez soi ou sur soi » de pareilles figures, dit l'abbé Banier, on se croit » heureux; on ne craint plus aucun danger, et on en » attend toutes sortes de biens, surtout la santé, car c'est » principalement à cet usage qu'on les emploie. On les » trempe dans de l'eau pour procurer la fécondité aux » femmes stériles, et un heureux accouchement à celles » qui sont grosses. Les maladies les plus rebelles aux » remèdes; celles mêmes des bestiaux et des troupeaux, » ne tiennent pas contre le prétendu spécifique. Le juge » le plus contraire à une partie, change de sentiment en » sa faveur, si elle a sur elle une de ces figures; mais » ce qui est encore plus admirable, c'est que l'avenir n'a » rien de caché pour elles, et qu'elles le révèlent, ou » par un mouvement de tête, ou même quelquefois en » s'exprimant d'une manière très-intelligible à leurs heu- » reux possesseurs **. »

Derrière cette phantasmagorie se cachaient les prêtresses germaines dont les statuettes précitées, nommées comme elles, étaient la représentation symbolique. L'histoire nous les montre, dans la personne de Velléda, élevées au plus haut rang des inspirations humaines, puis tombées de chute en chute au rôle de fées nomades, de sorcières malfaisantes, empoisonnant les sources, les fontaines, et devenant les arbitres de nos maux, les messagères de triste nouvelle ***.

* Voy., pour plus de détails, *Gothifr. Christ. Rothii. De Imagunculis Germanorum magicis, quas alrunas vocant, etc.* Helmstadii, 1737, in-8°. — *D'Herbelot, Bibl. orientale*, p. 17. — *Bongars. Gesta Dei per Francos*, l. 1099.

** Ouvrage cité, p. 714.

*** Pour compléter et vérifier ce que nous avons dit des *alrunes-*

Digitized by Google

Indépendamment des fêtes du gui de chêne, qui, sous leurs apparences religieuses et médicales, cachaient toujours un but politique, il y avait, en chaque canton, des assemblées particulières auxquelles se rendait une foule considérable. Des sacrifices, des invocations, des chants, des pratiques médicales, et surtout beaucoup d'offrandes, constituaient ces fêtes populaires. Elles se célébraient, tantôt sur de hautes montagnes, au centre de vastes forêts, tantôt au bord des fleuves, aux sources d'eaux salées ou minérales. Telles ont été les hauteurs vosgiennes du Donon, du Climont, du Noirmont, de Sainte-Odille, les côtes riveraines de la Meuse, de la Moselle et de la Sarre, les marais salins du département de la Meurthe, et l'Ardenne, si célèbre par ses eaux magiques. Une fée y gardait un bassin où coulait l'onde de jalousie. L'Arioste, copiste des vieilles légendes, a placé dans cette forêt d'Ardenne (*Arduina*), qui venait jusqu'à Thionville, deux fontaines; l'une dont le liquide remplissait le cœur d'amoureux désirs; l'autre qui le glaçait et le préservait des inquiétudes de l'amour. C'est aussi dans l'Ardenne qu'il a mis les déités fantastiques, emblèmes des passions. De nos jours, les campagnards ne croient-ils pas encore à la vertu des eaux de St-Hubert, qui apaisent, dit-on, les funestes effets de la rage; et cette confiance utilisée par le christianisme, ne remonte-t-elle pas à certaines traditions antérieures?

Je terminerai ce que j'avais à dire sur la médecine du vieil âge chez les Celtes, en rappelant les propriétés merveilleuses de l'*anguinum* *, œuf magique dont les

prêtresses, voyez Diod. Sicil. lib. v. — Tacit. De Mor. German. — Keysler. Antiq. selectæ septent. et celt., 8°. Hannov. 1720, p. 456, 496, 499. — Bartholin. Antiquit. Danicæ, lib. iv, cap. i. (24).

* Plinii Hist. nat., lib. xxv, cap. ii.

Digitized by Google

vertus étaient admises par les Druides et les prêtres germains. Cet œuf, sorti de la bave des serpents, procurait gain de cause dans les procès, guérissait de la fièvre et préservait d'une foule de maux. Il a transmis ses propriétés divines aux œufs éclos le vendredi saint ; c'est-à-dire que les premiers missionnaires du christianisme ont combattu, chez des peuples barbares, une superstition par une autre (25).

Voilà quelques faits, mon estimable ami, mais il y a loin, de ces documents isolés, à un tableau satisfaisant sur les idées médicales de nos ancêtres. La matière manque et l'imagination ne doit pas la remplacer. Dans la lettre suivante, nous tâcherons d'interpréter les symboles et les traditions qui se rattachent à la régénération de l'espèce humaine. Peut-être ne trouverons-nous que là quelque ensemble et quelque harmonie dans la pensée des nations primitives.

Digitized by Google

NOTES.

(1) Histoire de la Médecine, depuis son origine jusqu'au dix-neuvième siècle. Par Kurt Sprengel; traduite de l'allemand, sur la seconde édition, par A. J. L. Jourdan, et revue par E. F. M. Bosquillon. Les sept premiers volumes, Paris, 1815, imprimerie de Lebegue; les deux derniers, Epernay, 1832, imprimerie de Warin-Thierry et fils. Ces deux derniers volumes comprenant l'histoire de plusieurs opérations de chirurgie, sont dus à Guillaume Sprengel, fils de Kurt. Ils offrent moins d'érudition que les autres, quoiqu'ayant été faits, en grande partie, d'après les manuscrits de Sprengel le père. Bosquillon n'a revu que les deux ou trois premiers volumes, la mort étant venue le frapper. M. Jourdan a choisi, pour le remplacer, M. Rhasis, professeur de grec; et M. Jourdain a traduit, en caractères européens, les mots des langues orientales.

(2) M. Pariset (Etienne) est né à Gran (Vosges), le 5 août 1770.

(3) La racine du mot Druide n'est pas le substantif δρυσ, chêne, mais plutôt *dry, drys,* substantifs bas-bretons qui désignent le même objet. *Druiean,* en langue galloise, signifie également chêne. Dans la biblique irique, les magiciens d'Egypte sont appelés *draoithe na Hegipte,* conformité d'expressions qui semble avoir la même origine.

(4) On peut, à cet égard, consulter nos discours sur l'influence des idées religieuses dans la construction des monuments des anciens peuples. Congrès scientifique de France, cinquième session.

(5) Les noms de *Saronides* et de *Semnothées* furent donnés aux prêtres gaulois par Diogène Laerce et Suidas.

(6) *Legitur sine ferro dextrâ manu per tunicam, quâ sinistrâ exuitur velut a furante, candidâ veste vestito, pureque lotis nudis pedibus, sacro facto priùsquam legatur pane vinoque; fertur in mappâ novâ.* Plin. lib. XXIV, cap. II.

Digitized by Google

(7) *Ferfaen* est un nom celtique qui paraît venir de *fer*, charrier, et de *faen*, pierre, parce que les Gaulois supposaient à la verveine la propriété d'expulser la pierre ; περιστερεων est un mot employé par Dioscoride, livre IV, 60, pour désigner la verveine ; *hierabotane* se trouve dans cette phrase de Pline le naturaliste : *Nulla herba romanæ nobilitatis plus habet quam hierobotane.* Lib. XXV, cap. IX. La *Verbena, verbena supina*, confondue par Pline avec le *sulvia verbenaca*, lib. XXV, cap. IX, est rangée par Sprengel sous la dénomination ιερα βοτανη. On a dit que *verbena* venait de *verrere*, balayer, parce qu'on faisait avec elle des aspersions d'eau lustrale.

(8) *Strenam vocamus quæ datur die religioso, ominis boni gratia*, dit Festus.

(9) *Navigare Anticyras*, naviguer vers Anticyre, est un proverbe latin qui consacre le souvenir de l'emploi de l'ellébore contre la folie.

(10) Les Espagnols donnent à cette plante le nom de *Velenó, Belenó*, et les Hongrois la nomment *Belend*, mots dérivés, selon toute apparence, de *Bellène, Bellenus*, l'Apollon-guérisseur.

(11) Vigile a dit :

> Quale solet sylvis brumali frigore *viscum*
> Fronde virere novâ, quod non sua seminat arbos,
> Et crocco fœtu teretes circumdare ramos.
>
> ÆNEID. lib. VI, v. 205.

(12) Une ballade Lorraine qui se termine par ces mots : *La bonne aventure au gué*, ou au *gui*, rappelle le cri des Vacies. En Picardie, au premier jour de l'an, les enfants des campagnes chantent encore *à gui l'an neuf*, et ajoutent *plantez, plantez*, pour souhaiter une année fertile. En Bourgogne, en Franche-Comté, dans la Beauce, la Bretagne, etc., les enfants demandaient leurs étrennes en employant les mêmes expressions.

(13) Des statues en pierre et des statuettes de bronze, portant une sorte de calotte avec deux ailes ont été trouvées dans le nord-est de la France.

(14) On peut consulter, sur la cérémonie du gui de chêne, Pline, livre XVI, chap. XLIV ; les *Mémoires de l'académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, et ceux *de l'académie Celtique*. Dom Montfaucon a fait dessiner, dans son *Antiquité expliquée*, un bas-relief d'Autun qui représente la cérémonie dont nous avons donné la description.

Digitized by Google

Selon Pline, le gui de chêne paraît avoir été très-commun de son temps ; *copiosissimum in quercu*, dit le naturaliste latin. Aujourd'hui, rien de plus rare que de le rencontrer. De Candolle, dans ses nombreuses herborisations, ne l'a jamais trouvé : beaucoup de botanistes français et étrangers n'ont pas été plus heureux. Le docteur Colbatch assure que de son temps deux personnes seulement avaient vu le gui de chêne en Angleterre. « J'ai beaucoup herborisé dans l'ancien pays » des Druides et en Normandie, et je ne l'ai jamais rencontré, dit le » docteur Guersent. J'ai vu seulement chez M. Mezaize, pharmacien à » Rouen, une branche de chêne, desséchée et garnie d'un gui que l'on » conservait comme une rareté, et qu'on avait coupée dans les en- » virons de Rouen. » De Candolle pense que la plante sacrée des Druides pourrait bien avoir été le loranthe d'Europe, qui se trouve en grande quantité aux environs de Pavie ; mais comment se ferait-il que cette plante eût disparu du reste de l'Europe, précisément à l'époque où, tombée en désuétude, elle devait y être plus abondante?.... Il est plus raisonnable de penser que le gui des Druides n'était autre que le gui propre au chêne ; que sa rareté ajoutait à son prix, et qu'ils employaient sans doute quelque moyen pour le perpétuer par la greffe. On peut voir, pour plus de détails, le *Dictionnaire des Sciences médicales*, t. XIX, art. *Gui.*

(15) Le *Klein-Mann*, petit homme, est situé dans l'ancien comté de Daschbourg, département de la Meurthe.

(16) Il existe peu de contrées aussi fécondes en monuments antiques, en traditions ou pratiques superstitieuses que cette partie de la chaîne vosgienne. Les fables du nord-est de la France semblent s'être réfugiées là.

(17) Marchangy, dans sa Gaule poétique, t. 1^er^, p. 262, donne *Egra* comme la déesse médicale des Celtes. Cependant, nous ne la trouvons indiquée, ni dans le grand ouvrage de l'abbé Bannier, la *Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, ni dans la *Mythologie de la Biographie universelle*, qui est peut-être la partie la plus complète et la mieux traitée de cet important ouvrage.

(18) L'Ache, *apium dulce* ou *graveolens*, persil ou céleri des marais, formait une des quatre semences chaudes majeures des anciens. Toutes ses parties sont aromatiques, d'une saveur piquante, désagréable. On ne l'emploie plus aujourd'hui en médecine, mais le vulgaire lui accorde encore beaucoup de vertu.

(19) La Mille-feuille, *Achillea millefolium, montana*, etc., est tom-

Digitized by Google

bée en désuétude, malgré de nombreuses dissertations pour relever son mérite. Elle entre dans l'eau vulnéraire : le peuple la connaît et l'emploie comme les Druides, en la pilant et l'écrasant pour couvrir les plaies. Il la désigne sous le nom d'herbe au charpentier, d'herbe aux coupures.

(20) *Rumex floribus divisis; Rumex floribus hermaphroditis; Rumex floribus hortensis,* oseille ordinaire, oseille ronde, parelle ou patience sauvage.

(21) *Actæa raceis longissimis,* herbe de Saint-Christophe.

(22) *Hypericum floribus trigynis,* la toute-saine ; *hypericum vulgare,* le mille-pertuis.

Toutes ces plantes, hors de mode, sont relevées journellement par le peuple de leur discrédit scientifique.

(23) On fait dériver *mandragore* de μανδρά, étable, et de αγαυρος, nuisible, plante nuisible aux bestiaux. Pythagore l'appelle ανθρωπομορφον, Columelle *semihomo, vesano :*

Quamvis semihominis vesano gramine fœta,
Mandragora pariat flores mæstamque cicutam. Lib. x.

(24) Bartholin nous a conservé le témoignage suivant de l'influence qu'exerçaient les *Alrunes* pour la délivrance des femmes enceintes :

Biargrunas skalltu kunna
Ef thu biarga willt
Oc leysa kind fra konom
A Lofa thaer skall rista
Oc of lido speuna
Oc bidia tha disir duga.

(25) J'ai traité cette question avec quelques détails dans une *Dissertation sur l'œuf du monde et les œufs symboliques,* adressée, en 1824 (3 juin), à l'Académie royale de Metz. Entre autres faits qui semblent assigner une origine *caucasienne* ou *danubienne* aux croyances superstitieuses attachées à l'œuf symbolique, nous citerons la cérémonie pascale présidée par le czar, chef militaire et religieux de la Russie. Le jour de Pâques, une grande parade a lieu devant le palais impérial ; chaque soldat reçoit un œuf colorié, symbole de force, d'unité, de régénération indéfinie et de bonheur. Le czar sort du palais, tenant à la main un œuf du même genre, s'approche des soldats alignés sur plusieurs rangs, embrasse le premier d'entr'eux et lui donne son œuf en échange du sien qu'il présente à un autre soldat, et ainsi de suite

Digitized by Google

de distance en distance. Des *houras* répétés se font entendre ; une messe solennelle consacre ces échanges et des conditions infaillibles de bonheur deviennent, assure-t-on, le partage des braves qui ont reçu l'œuf impérial.

Pour qu'une semblable cérémonie ait encore lieu de nos jours, il faut que son origine tienne à des racines bien profondes, à des convictions bien intimes ; il faut qu'un mystère tout entier repose dans ce gage mutuel d'un chef suprême et de son peuple. Je suis d'autant plus disposé à indiquer le druidisme comme point de départ des principales croyances attachées aux œufs symboliques, que ces croyances sont de plus en plus vivaces à mesure qu'on remonte aux sources du Danube et aux rives de la mer Noire, d'où les Druides paraissent être sortis pour envahir la Gaule.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME LETTRE.

Si l'esprit, dégagé de ses préoccupations habituelles de ses études grecques et romaines, s'attachait à suivre, dans l'histoire des Gaules, le développement gradué des idées émanées du sol, il retrouverait l'origine d'une foule de croyances populaires, justifiées par l'hygiène, science, vieille comme le monde, et dont les prêtres d'alors, ou les chefs de famille, conservaient seuls la clef. A travers les importations de l'Asie, de l'Egypte et de l'Inde, à travers les usages et les croyances imposés par les intérêts commerciaux ou par la conquête, apparaîtraient une infinité d'habitudes indigènes que le temps et la civilisation respectent encore. Ainsi, les *divinités génératrices ou secourables* du nord-est de la France, si nombreuses et si peu connues, se trouvent groupées dans un système mythologique, tout à la fois solaire, artistique et médical, sous l'influence duquel le culte de nos ancêtres a subi de nombreuses modifications. Ce n'est donc

Digitized by Google

pas avec les idées exclusives des mythes grecs ou romains qu'il faut les étudier, mais avec les principes religieux infiniment variés qui partageaient le domaine intellectuel du monde. Une appréciation juste, une analyse exacte des divinités secourables, les premières que l'humanité souffrante dut invoquer, est peut-être la voie la plus sûre pour arriver à une connaissance moins vague des mœurs de la Gaule primitive.

Les agents physiques de la nature, les astres, considérés comme protecteurs ou ennemis de l'humanité, se rencontrent partout dans la mythologie obscure et matérielle des peuples primitifs. Le *Soleil*, la *Lune*, la *Terre*, en occupent la sphère la plus élevée : et, lorsque la civilisation les fait descendre dans l'ordre des symboles, derrière une puissance immatérielle qu'on déifie, ils prennent alors, chez toutes les nations, des caractères identiques dont l'analogie prouve, avec évidence, que le développement humanitaire a dû suivre les mêmes voies sur les différents points du globe. Ainsi, dans les Gaules, le Soleil personnifié, se montre comme en Orient, tour-à-tour avec les attributs de *dieu-lumière*, *dieu-prophète*, *dieu-pasteur*, *dieu-lyre*, *dieu-médecin*.

Apollon dieu-lumière (1), dispensateur du jour, est l'âme du système planétaire, le roi des astres, le chef d'une heptade sacrée, figurée dans le ciel par les sept planètes, et sur la terre, par les sept jours de la semaine. Il conduit, il dirige les mondes ; il parcourt sur un char l'immensité des cieux ; il voit tout ; il sait tout, puisqu'il donne la lumière ; de là, son rôle de *dieu-prophète*, de révélateur suprême ; de là ses points de contact avec le *Temps*, la *Destinée*, les *Parques*, etc. C'est du même principe que dérivent les fonctions pastorales d'Apollon, d'Appollon-berger aux cheveux d'or, échappant à l'em-

Digitized by Google

pire des signes équinoxiaux, et venant aux bords de l'onde, dans les vallées fleuries, conduire un troupeau fidèle. Apollon, revêtu d'une tunique légère, chargé d'un riche carquois, maniant tantôt un arc d'argent, tantôt une lyre, se rapproche singulièrement, sous ce rapport, de *Diane-lune*, et semblerait son parèdre masculin, quand encore d'autres faits n'établiraient pas cette liaison.

De l'Apollon dieu-lumière, dieu-prophète, dieu-pasteur à l'*Apollon dieu-lyre*, il n'y a qu'un pas; car le soleil, centre autour duquel gravitent les mondes, est un principe essentiel d'ordre et d'harmonie générale: le prophète chante ses oracles; le pasteur guide ses troupeaux au son de la flûte ou de la lyre; la civilisation, lumière morale, ayant les mêmes sources que la lumière physique, marche au figuré, sous l'influence inspiratrice et musicale d'Apollon. Les planètes, d'ailleurs, au dire des anciens, ne rendent-elles pas chacune un des sons de la gamme; l'univers de Pythagore n'est-il pas un vaste heptacorde manié par Apollon? et, soit que ce dieu demeure au ciel, soit qu'il descende sur la terre, ne conserve-t-il pas toujours les mêmes goûts, la même influence dans le monde? Dieu-musicien, il préside aux sciences, aux lettres, aux arts, aux mouvements des corps célestes et des corps animés, puisque tous obéissent à des lois, à des accords réguliers, à des sympathies dont l'effet est calculé: Apollon danse au son de sa propre lyre, en même temps qu'il veille aux fonctions organiques des créatures; et, dans ce dernier rôle, on le voit réunir en sa personne des germes de fécondité, de force reproductive, de vie et de mort.

L'*Apollon secourable et guérisseur*, le seul que nous ayons en vue, dédoublement du principe lumineux incarné, fut adoré sous les noms d'*Esmoun*, de *Baal*,

Digitized by Google

Péan, Soter, Alexicacus, Iatromantis, etc.; il prit des formes mithriaques, amoniennes, sérapidiques; son culte parcourut le monde; les Celtes l'admirent sous les noms de *Gran, Granus, Bellène, Beline, Belenus;* les *Velledas* germaines, les *Nornes* scandinaves, les *Fées* gauloises devinrent ses interprètes; nos ancêtres lui consacrèrent le myrte, le genévrier, la jusquiame, le cyprès, l'héliotrope, le lotos, le laurier parmi les plantes; le coq, l'épervier, le cygne, le griffon parmi les animaux: on l'invoqua dans les affections graves, surtout dans les grandes épidémies qu'il était censé faire surgir du sein de la terre ou modérer à son gré. Et remarquez encore ici l'identité frappante d'Apollon-médecin avec Apollon-Soleil, car c'est l'astre du jour qui assainit les lieux en pompant les vapeurs qu'il retient ou qu'il propage, qu'il fait tomber à l'aide des vents sur un pays ou sur un autre, et dont l'action devient d'autant plus fatale que la chaleur est plus vive. L'orient, source empoisonnée des miasmes putrides, des affluves marécageuses qui, tant de fois, ont affligé le monde, donnait, par cela même, à l'Apollon-médecin, un caractère menaçant, un esprit avide de meurtres et de vengeances; ses traits s'adoucissent en passant par la Grèce; mais il ne s'offre en aucun lieu, sous un aspect aussi consolant, aussi rémunérateur, que dans les montagnes du Caucase et le nord-est des Gaules.

La cité vosgienne de Gran, dont le nom rappelle le dieu Celte *grann, granus*, qui fut honoré en Ecosse, en Prusse, en Bavière, sur la rive gauche du Rhin, en Alsace ainsi qu'en Lorraine (2), paraît avoir été, dans notre pays, l'un des foyers du culte d'Apollon, considéré comme dieu du jour, dispensateur suprême de tous les biens, et comme divinité médicale; car il y a la plus grande analogie entre éclairer le monde, protéger la fructification, embellir la nature et soulager l'humanité.

Digitized by Google

Vers 1770, on découvrit à Gran une statuette en bronze, de 0m,455 de hauteur, ayant un calathe sur la tête comme Sérapis, une barbe pointue, symbole de l'émission des rayons lumineux vers la terre, ainsi qu'on l'observe dans la statue hiérapolitaine; une lyre de la main gauche; un serpent de la droite. Certes, c'était bien Apollon dieu-soleil, dieu-lyre, principe d'harmonie, de musique céleste, mussagète ou grand conducteur des Muses, mais en même temps guérisseur. Le reptile sacré qu'il tenait à la main droite, indiquait d'ailleurs, d'une manière positive, qu'en reproduisant son image, l'artiste avait eu pour but de particulariser son influence médicatrice.

Les lettres grecques A R S gravées sur le piédestal triangulaire de la statuette, ne pouvant se traduire autrement que par le mot Ἀβέλιος, abelios, abellio, dérivé du *Bel* assyrien ou de l'oriental *Baal*, ou du celtique *Belen, Beline,* désigne dans tous les cas, un Apollon-guérisseur identifié aux légendes solaires, mais se particularisant ici, d'une manière précise, par son nom et par son attribut* (V. Pl. II, Fig. 1).

L'*au-gronne, eaux-gronne, aquis grannum, aqua granni,* eaux de Grannus, petite rivière qui coule à Plombières, présente une identité nominale remarquable avec les sources d'Aix-la-Chapelle, appelées jadis *aquis grannum.* Cette dénomination commune, appliquée à deux localités où se trouvaient des eaux thermales, doit faire supposer qu'elles étaient sous le patronage de la même divinité, Apollon-Grannus, adoré simultanément sur les rives du Tibre, du Rhin et de la Moselle.

* Voyez G. Vossius et Mone (Gesch des Heidenthums in Nordl. Europa, t. II, p. 416. — Jos. Scaliger. Lectiones Ausoniam, t. I, p. 9. — Buttmann. Mythol. t. I, c. VII, p. 167, et 168 not.

Digitized by Google

L'Apollon-Bélénus, dédoublement de Sérapis ou de l'Apollon grec, dans sa haute acception; le même sans doute qu'Apollon-Grannus, paraît avoir donné son nom à différentes localités du nord-est de la France. Il y avait beaucoup de temples : la statue d'Abelios que nous avons citée, et le bas-relief découvert, en 1787, au village de Blénod-lès-Pont-à-Mousson, ne permettent pas de douter que cette divinité n'ait souvent pris, au sein des Gaules, un caractère topique particulier (3).

Le bas-relief de Blénod, malheureusement brisé, était d'une hauteur de $1^{m},40$, taillé sur un bloc de calcaire à gryphites. Il représentait Bélénus, la tête ceinte de lauriers, les cheveux couverts d'un calathe, drapé dans un manteau qui laissait à découvert les jambes et le tiers inférieur des cuisses, ayant une lyre à la main gauche, et tenant de la droite un caducée.

Les *rouelles*, considérées tour-à-tour comme monnaies et comme emblèmes, portent un caractère apollonien qu'on ne saurait méconnaître : elles figurent sur une foule de médailles, dans plusieurs bas-reliefs, sont unies à divers symboles du dieu-soleil, ou se montrent suspendues à la poitrine, au cou de certaines statues antiques; désignant, tantôt la marche uniforme d'Apollon-lumière, tantôt son influence secourable et médicatrice. Au grand nombre de rouelles trouvées sur tous les points de la France, je croirais volontiers que les Gaulois en portaient chacun une, comme nos pieux ancêtres, l'image du Christ, de Marie ou de leur patron; et qu'ils attachaient à ces rouelles, aux colliers qui les accompagnaient ordinairement, des idées de salut et de conservation (4).

Beaucoup d'autres monuments apolloniens ou solaires, auront été trouvés, à différentes époques, sur un sol aussi riche que le nôtre en objets d'antiquités; car Héro-

Digitized by Google

dien, et Ausone, s'accordent à dire que Bélénus, l'Apollon secourable des Gaules, recevait des Druides un culte particulier (5). L'ignorance fait disparaître ces objets et l'historien manque de base pour asseoir les idées qu'il conçoit.

La *Lune*, sœur d'Apollon, appelée *Mona* par les Doriens, *Mon* par les Germains, *Nehalennia* par quelques peuplades du nord de l'Europe; confondue avec l'*Anaïtis* des Lydiens (6), l'*Anatis* des Perses; désignée tour-à-tour sous les noms de *Lyé* (7), *Laphria* (8), Ὄρτια (9), *Mylitta* (10), *Aphœa* (11), *Britomartis* (12), *Luna* et *Diana* (13), paraît avoir été, chez nos ancêtres, l'objet d'un culte analogue à celui de la *Diane-lune* de l'Etrurie et du Latium. On l'invoquait comme divinité secourable; soit qu'elle réglât le cours des astres, la marche des saisons; soit qu'elle présidât au développement des germes, aux mois de la fécondité, aux périodes sexuelles, aux crises dans les maladies. C'était une génératrice suprême, une hermaphrodite adorée sous deux aspects différents, mais s'offrant toujours avec le caractère d'une déesse voyageuse, vagabonde, poussée par l'ardeur d'un prosélytisme nomade.

Je ne serais pas éloigné de croire que la Diane génératrice, reflétée dans la *Dia* sibérienne, la *Maïa* de l'Indoustan, la Bouto de l'Egypte, l'*Ilith*, l'*Alitta* des Arabes, la *Mylitta* des Assyriens et dans *l'Ilithye* grecque, occupant trois empires, le ciel sous le nom de Lune, l'enfer sous le nom d'Hécate, la terre sous le nom de Diane ou Latone, eût pris son origine symbolique dans le nord-est des Gaules, peut-être même sous le ciel hyperboréen. Elle en sera sortie avec Apollon-Grannus, Latone-Louve, et ce chœur de vierges devenues les servantes, les messagères fidèles de la nature fécondée.

Digitized by Google

La *Dia sibérienne* est un dieu triple ou *trimourti* *; et l'épithète de *trimorphos*, aux trois formes, donnée à Diane par les Grecs **, résume avec une parfaite exactitude le triple rôle que jouait cette déesse dans l'univers. Les trois animaux qui lui étaient unis, spécialisent d'ailleurs, chacune de ses fonctions souveraines. Tantôt elle marche accompagnée d'un chien, symbole de vigilance et de bonne garde, chien consacré sous les noms de Cerbère et d'Anubis, chien gracieux et jeune, σκυλαξ quand elle chasse; chien grave et méchant lorsqu'il protège le domaine infernal d'Hécate, la Proserpine des Hyperboréens: tantôt on la voit en société d'une louve ou de plusieurs loups, d'une louve dont elle-même est descendue, αυτὸς λύκος, λύκη ou λύκος, dit la légende grecque, car la louve, le loup, la lumière, le soleil, la lune, la civilisation bienfaisante se trouvent exprimés l'un pour l'autre. Le soleil n'était-il pas appelé *Lycos*, le loup; l'année *Lycabas* ou course des loups? Enfin, l'Apollon-Bélénus ou guérisseur, la Diane génératrice ou fécondante, n'apparaissent-ils pas tous deux sous les mythes hyperboréen et lycien avec le double caractère du soleil ou de la lune, principes générateurs suprêmes, se dédoublant pour prendre des formes purement médicales? Le loup, la louve ont presque toujours été dans les Gaules le témoignage de l'action hygiénique des deux divinités précitées; et sans doute il faut trouver là les motifs de vénération particulière que nos ancêtres montraient pour ces deux symboles; car ils les plaçaient volontiers sur leurs monnaies, les sculptaient sur leurs monuments, et les prenaient pour texte d'une foule de légendes.

* Note de Strahlenberg dans sa Description de la Sibérie.

** Virgile, Ovide donnent à *Diane* les épithètes de *Trivia, Triformis, Tergemina.*

Tergiminamque hecaten, tria virginis ora Dianæ. (Virg.)

Digitized by Google

La vache ou le taureau, troisième animal symbolique de Diane-lune, indique son action bienfaisante sur la terre, considérée d'une manière générale ; mais on a quelquefois spécialisé cette action en substituant aux signes tauroboliques l'image d'un chat, d'une belette, d'un ours, d'une biche ou d'un sanglier. Le sanglier, adoré des habitants d'Autun, de Langres et des Ardennes, semble avoir été particulièrement consacré à la vierge d'Ardenne, *Diana-Arduina*, qui offrait peut-être quelque analogie avec la *Diana-Ardoinna* des Sabins.

Quoi qu'il en soit, la Lune descendue dans le vaste domaine des déterminations secondaires, a toujours été, pour les Gaulois, une vierge secourable et génératrice. On la retrouve à chaque pas ; son souvenir se perpétue par les dénominations locales (14), par des légendes populaires émanées de la même source. La plupart des anciennes chapelles consacrées à la vierge, et leur nombre est considérable, ont remplacé des autels élevés à Diane-lune ; autels en grande vénération, où les Gallo-romains se portaient en foule, et vers lesquels la superstition les attira long-temps encore. C'est ce qu'expriment ces contes populaires qui veulent que la vierge de Luxembourg, la vierge d'Arlon, la vierge du Rupt-de-Mad, la vierge de Saint-Mihel, etc. (15), aient quitté plusieurs fois leur chapelle pour regagner les lieux d'où les avait tirées le pieux stratagème des premiers évêques. Les vierges du vieux christianisme, au lieu de porter, comme Isis et Diane, un croissant sur la tête, symbole de la Néoménie, en tenaient un sous leurs pieds ; enfin, les offrandes qu'on leur faisait, les *ex-voto* dont leurs autels étaient décorés, les fêtes de Marie comparées aux fêtes de la lune, tout concourt à établir la plus parfaite identité entre le culte de Diane et celui de la mère du Christ.

Digitized by Google

En 1718, il a été trouvé, au village d'Annegray (16), berceau de l'abbaye de Luxeuil, et de l'ordre de Saint-Colomban, une Diane-lune en pierre, citée par Dom Martin*, Dom Grappin** et par M. Marc***.

La ville de Metz possédait un temple de Diane, près duquel se trouvaient des bains assez considérables pour admettre qu'ils appartenaient au même monument religieux; mais on ne sait si cette Diane médiomatricienne était une Diane génératrice et secourable****. Je le croirais assez néanmoins, car l'autel de notre cathédrale devant lequel les mères affligées apportent leurs enfants pour les consacrer à Marie, autel respecté depuis des siècles, et n'ayant pas, pour ainsi dire, changé de place, bien que l'édifice ait subi de nombreuses modifications, couvre à peu près le sacellum de l'ancien temple païen.

Un village au midi de Dôle porte le nom de *Saint-Ylie*, appellation remarquable en ce qu'elle ne dérive d'aucun martyrologe connu, l'église du lieu ne se trouvant pas même sous l'invocation de ce prétendu saint que Normand***** et plusieurs autres antiquaires pensent être *Ilythie*, déesse génératrice d'un ordre supérieur. En effet, cette déesse nommée indifféremment par les Romains *Ilithyia*, *Parta*, *Domina pariens*, se reflète dans les noms de *Parthey* (17) et de *Dam paris* (18), aussi

* Religion des Gaulois, t. II., p. 114.

** Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté, pour l'année 1788, p. 126-127.

*** Dissertation sur les monuments d'antiquité du département de la Haute-Saône. An XIV, p. 26.

**** Voyez la grande histoire de Metz, t. Ier. Voyez aussi mon discours prononcé au congrès scientifique de Metz, 1837, sur l'influence des idées religieuses. Section d'histoire, p. 73 et suiv.

***** Dissertation sur l'antiquité de la ville de Dôle, 1744, et supplément, 1746. V. la p. 124 de cette dissertation.

Digitized by Google

bien que dans celui de *Saint-Vlie*, communes voisines, liées entre elles par une forêt, jadis sacrée, qu'arrosaient les sources Apolloniennes de la Bleine*. Ajoutez à cela l'existence de plusieurs églises ou chapelles dédiées à la Vierge, à Notre-Dame de Bon-Secours; la découverte d'un buste de femme creux et en bronze, dont les yeux se mouvaient dans l'orbite et dont la bouche ouverte servait au passage des oracles**, et vous ne douterez plus que le versant méridional des Vosges et les premières pentes du Jura, n'aient servi de domaine au culte des divinités génératrices primordiales (19).

Concluons des faits qui précèdent, qu'un mythe complet sur la puissance fécondante, l'action conservatrice et la germination indéfinie de la nature, se déroule parfaitement dans le nord-est des Gaules. Ce mythe, émané d'une sphère fort élevée, embrassant d'abord l'univers tout entier avec ses lois d'harmonie, devient applicable à chaque degré de l'échelle des êtres, et personnifie les fonctions physiologiques des plantes, des animaux et de l'homme lui-même. Ce sont les sciences naturelles et médicales à leur enfance, groupées sous des symboles généraux.

D'abord on voit *Latone*, mère des êtres, fécondatrice suprême, surgir des chaos, naître au sein des mers, dans l'eau primordiale, et recevoir une île hyperboréenne pour berceau (l'Angleterre, ou l'Ecosse, ou l'Irlande). Devenue grosse du monde ou de ses germes représentés par une Androgynie divine, elle se change en louve, part accompagnée de loups et de trois vierges hyperboréennes, Argé, Opis et Loxo, personnifications probables de la *conception*, de la *gestation*, de l'*accouchement*.

* La *Bleine*, ruisseau de *Belen* ou *Belenus*.

** Ce buste creux a été décrit par Normand. Ouvr. cité.

Digitized by Google

Certaines légendes veulent que Mercure lui ait servi de conducteur. La présence du messager de l'Olympe dans un mythe latonique me semble très-naturelle, surtout si l'on rapproche notre Mercure indigène de l'Hermès indien, fils de la grande accoucheuse, de *Maïa* la génératrice.

Quoi qu'il en soit, Latone arrivée dans l'île flottante de Délos, y accouche de deux enfants, Apollon et Diane; Apollon-Grannus, Abelios, Bélène, principe mâle, lumière mâle, premier dédoublement de l'amour-coït, fécondateur et guérisseur; Diane-lune, Artémis principe ou lumière femelle, second dédoublement de l'amour-coït, féconde, secourable et médécatrice à la fois. L'accoucheuse c'est Ilythie (20), venue comme Latone des îles hyperboréennes pour neuf aunes de rubans; les couches durent neuf jours; elles s'opèrent avec pompe, devant les trois vierges précitées, secondées par les Perphères qui achèvent l'ouvrage d'Ilythie. Le poète Olen*, coryphée des missionnaires hyperboréens, chante la délivrance, et consacre ainsi des hymnes qu'on entendait encore du temps de Pausanias, dans le sanctuaire de Délos**.

De l'union d'Apollon-Bélène, germe mâle, avec Diane-lune, germe femelle, dérive le mystère des reproductions successives que présente la nature, et ce mythe significatif, émané presque tout entier du nord-est des Gaules, rend de plus en plus probable l'opinion que nous avons émise au congrès scientifique de Metz, sur les rapports religieux de nos ancêtres avec les castes hyperboréennes***.

* Il vivait quinze ou seize siècles avant Jésus-Christ.

** Pausanias, liv. x, ch. v.

*** V. la section d'histoire et d'archéologie du congrès de Metz, discours déjà cité.

Digitized by Google

Ils en avaient d'autres, non moins remarquables, avec les peuples voyageurs, envahissants par conquête ou par industrie, qui abandonnaient les plages cymmériennes pour des climats plus doux. Tels étaient les Cimbres, les Huns, les Teutons, venus par détachements au sein de la Gaule, avant d'y rouler comme l'avalanche, ou de s'y promener comme la tempête. Ces peuples occupaient déjà plusieurs contrées du nord-est de la France, lorsque César pénétra dans les Gaules ; et leurs croyances et leurs dieux y recevaient l'hospitalité.

Tels ont encore été ces barbares venus de la haute Asie, des montagnes du Caucase, des rives du Danube, peut-être même de la Perse ou de l'Inde, et dont nous venons de reconnaître les traces parmi les ruines de Soulosse (Vosges). Un monument des plus grossiers, haut de $0^m,77$ sur $0^m,60$ de large, représente une femme assise, les cuisses écartées, les parties génitales dans un état d'épanouissement, et devant elle un trou elliptique destiné sans doute à recevoir le fruit de la gestation. On ne saurait douter que cette femme ne fût une divinité génératrice ; mais quelle civilisation, grand Dieu, que celle d'un peuple à qui l'on est réduit de présenter des images aussi grossières pour frapper son intelligence obtuse !.... (V. Pl. I, Fig. 1.)

Plusieurs monuments semblables, appartenant peut-être aux mêmes peuplades, ont été découverts, il y a quelques années, dans la *mer de Fline*, étang des environs de Douai. Je ne sache pas qu'aucun archéologue ait eu l'idée de les décrire, faute de savoir en quel système mythique il fallait les grouper. Ces monuments, les uns en bois de chêne, les autres en fer de fonte et en bronze, représentaient des femmes nues, grossièrement exécutées, ayant une seule mamelle au milieu de

Digitized by Google

la poitrine et les parties sexuelles très-prononcées. Nous donnons planche I, figure 2 et 3, les figurines en métal. On a lieu de regretter que les statues en bois, hautes de 2 à 2^{m},33, soient tombées en pourriture lorsqu'on les retira du bourbier. Leur dessin confirmerait nos inductions sur les divinités génératrices primordiales de la Gaule.

Wodan, *Woden*, *Woldanus*, *Mercure-Wodan*, reflet palpable de l'Odin-Scandinave, souvent confondu avec Bélénus et Mercure, se rapproche singulièrement de ce dernier, et semble avoir été la divinité la plus répandue dans l'Armorique, la Séquanie et la Médiomatricie. On le trouve sous mille formes, avec divers attributs, en Alsace, dans les Vosges, sur les rives de la Moselle, de la Sarre, de la Meuse, mais principalement entre la Sarre-Rouge et la Scille. Dieu des sciences, des lettres, des arts et de toutes les industries, pensée personnifiée, Mercure, ou si l'on veut, Mercure-Wodan, est devenu souvent une déité secourable à laquelle les malades et les convalescents adressaient leurs vœux. Les inscriptions votives à Mercure, *pro salute*, sont nombreuses. Cette circonstance cependant ne suffirait pas pour l'élever au rang des divinités médicales, car, dans l'infortune, on se donne à tous les saints, comme jadis on se vouait à tous les dieux ; mais il y a de particulier dans la destinée mythologique de Mercure au nord-est des Gaules, qu'il se trouve souvent lié avec Apollon-guérisseur, dans l'expression des mêmes vœux*: il existe même une inscription séquanienne en l'honneur d'*Apollon-Mercure* (21). Les Maltais adoraient Mercure sous la figure d'Apollon, et Macrobe, dit positivement que ces deux grandes idéalités fabuleuses se confondaient en une seule.

* V Schœpflin, *Alsat. illustr.*, p. 459-467.

Digitized by Google

L'ancien jubé de la cathédrale de Metz, détruit depuis la révolution, présentait, entre autres objets antiques, deux médaillons d'origine romaine, fort intéressants pour l'histoire médicale du pays. Dans l'un des médaillons se trouvait un homme nu, assis, une coupe à la main, avec des fioles et des plantes à ses pieds; dans l'autre figurait un Mercure également nu, et assis sur une sorte de banc que recouvrait un tapis: il tenait de la main gauche l'un des angles du tapis, et, de la droite un caducée. On ne remarquait d'ailes, ni au caducée, ni aux mains, ni aux pieds du Mercure; un bonnet pointu lui couvrait la tête. C'était sans doute Mercure-Bélénus ou guérisseur, tel que nous le représente un monument cité par Spon*; il avait guéri le personnage placé vis-à-vis de lui, lequel paraissait s'applaudir du choix qu'il avait fait d'un tel médecin.

Une inscription trouvée, en 1821, à Sion, *Semita*, département de la Meurthe, semble appartenir au Mercure-médecin dont nous parlons; mais il est lié, dans l'expression des mêmes vœux, à une divinité topique, *Rosmerta*, qu'il convient d'élever au rang des génies bienfaiteurs de la Gaule. Voici cette inscription:

DEO MERCVRIO
ET RO — MERTAE
CARAN.... VS SACRI
PRO SALVTE VRBI
ET. FIL. V. S. L. M.

Deo Mercurio et Rosmertæ Caranuncius sacrificator pro salute urbis et filii, votum solvit lubens merito.

Caranuncius, sacrificateur, a élevé, de son plein gré, ce monument au dieu Mercure et à Rosmerta, pour le salut de la ville et de son fils.

* Recherches curieuses d'Antiquités. Lyon 1683, in-4°.

Digitized by Google

Ainsi, dans le second siècle de l'ère chrétienne, époque à laquelle remonte ce monument, il régnait, selon toute apparence, dans la ville de Sion, une maladie épidémique dont les ravages ont fait invoquer Mercure et Rosmerta. Depuis lors, la montagne de Sion, révérée des Lorrains catholiques comme elle l'était des Leucques, n'a point cessé d'attirer de nombreux pélerins qui vont y boire l'eau d'une fontaine miraculeuse.

Rosmerta paraît avoir eu des autels sur un territoire d'une assez vaste étendue, car on a trouvé, dans les ruines de Soulosse (Solimariaca) deux inscriptions votives en son honneur. Elles sont conservées au musée d'Epinal et doivent être publiées incessamment par M. Jollois, avec beaucoup d'autres antiquités Vosgiennes. Les voici :

MERCVRO ET
ROSMERT
CITVSMVS
SAMOTALI. FIL
V. S. L. M.

A Mercure et Rosmerta ; Citusmus, fils de Samotalus a consacré volontiers, ce monument. (V Pl. IV, Fig. 1.)

MERCVRIO
ROSMERT
SACR
VICANI SO
LIMARIAC

Les bourgeois de Solimariaca ont consacré ce temple à Mercure et à Rosmerta. (V. Pl. IV, Fig. 2.)

On a lieu de penser que le sanctuaire des divinités secourables de Soulosse se trouvait à proximité de la fontaine de Saint-Elophe dont la réputation s'est conservée jusqu'à nous. Le caractère des inscriptions leur

Digitized by Google

assigne une date correspondante au troisième siècle de l'ère chrétienne.

Les bénédictins auteurs de l'histoire de Metz, ont publié un monument très-curieux, découvert en 1755, à 6 mètres de profondeur, lorsque l'on creusait, rue Taison, les fondations de l'église des dames de la Congrégation *. Ce monument (Pl. II, Fig. 3), de forme cintrée, taillé en polygone inégal dans sa partie supérieure, consistait en une pierre de $0^m,29$ de hauteur, $0^m,24$ de largeur et $0^m,04$ d'épaisseur, laquelle posait perpendiculairement sur une dalle longue de 2^m et large de $1^m,14$. On n'a point trouvé d'inscription sur ces deux pierres, mais la plus petite présentait, à l'une de ses faces, un groupe de trois femmes exactement dessiné par les bénédictins, mais décrit avec de fauses attributions. Ils ont pensé que la divinité du milieu tenait de la main droite une patère, et, de la gauche une quenouille; que la divinité placée à droite portait deux fuseaux, et la troisième, à gauche, l'urne de vie et de mort, caractères, ajoutent-ils, qui ne permettent pas de méconnaître les trois Parques; d'autant plus que la tête à triple face sur laquelle s'appuie la divinité centrale signifie, selon eux, le passé, le présent et l'avenir.

Evidemment, nos doctes prédécesseurs ont fait une fable en voulant expliquer celle du bas-relief aux trois Parques. Il n'y a rien ici qui puisse personnifier des divinités génératrices, filles du destin ou de la nécessité; car, si l'on consulte les symboles mythiques du vieux monde, on voit les Parques considérées comme prophétesses, chanteuses, dispensatrices suprêmes des biens et des maux, présidant à la naissance aussi bien qu'à la mort, et liant, par un fil imperceptible, les instans

* V. Histoire de Metz, t. Ier, pl. VII, fig. 2, pag. 74 et suiv.

Digitized by Google

épars dont se composent toutes les existences humaines. A Corinthe, les Parques étaient représentées voilées; en Etrurie, on les offrait sous l'image de vieilles femmes en longs manteaux; à Rome, on a mis un livre entre les mains de Clotho, un globe et un os radius entre celles de Lachésis, et l'on a fait désigner du doigt, par l'implacable Atropos, un gnomon marquant le terme de l'existence*. Quelquefois, les Romains n'admettent que deux Parques; l'une qui file, c'est Clotho; l'autre tenant une baguette régulatrice des destinées, c'est Lachésis**. Les trois Parques de la ville de Lyon avaient à la main une pomme, symbole de fructification; enfin, l'idéal des Parques se composerait très-bien de trois nymphes à visage sévère, mais régulièrement beau, différenciées par la quenouille, le fuseau, les ciseaux; portant chacune la couronne d'or, et se drapant d'un long voile.... Mais, pas un seul de ces symboles ne se rencontre dans le bas-relief décrit par les bénédictins; il est donc permis de conclure, contrairement à leur assertion, qu'il ne représente point les Parques. Il ne saurait désigner non plus d'autres divinités génératrices, ni des déesses agricoles, encore moins des déités guerrières. A l'expression bienveillante de leur physionomie, à la similitude de leurs traits, à l'accord qui paraît exister entre elles, car elles semblent mues par une seule et même pensée, je crois devoir les prendre pour des divinités bienfaisantes, secourables et médicales. Effectivement, celle du milieu tient à la main gauche une palme, ou la tige d'une plante consacrée, plutôt qu'une quenouille; de la droite, elle présente le vase, la coupe où seront déposés les sucs épurés du dictame. La nymphe placée à gauche, a plutôt

* Musée Pio-Clementi, IV, 34.

** Même Recueil, IV, 25.

Digitized by Google

l'air d'une garde malade, offrant très-prosaïquement une tasse de tisanne, que l'urne des destinées humaines; enfin, la troisième porte à chaque main une bouteille en forme de lacrymatoire : si c'est une bouteille, celle qui se trouve à droite renferme sans doute une potion salutaire et désigne, par cela même, un traitement en activité; tandis que celle qui est tenue de la main gauche, se trouvant renversée, indique une cure terminée, un succès obtenu. Si l'on veut au contraire, admettre deux lacrymatoires, et nous appuyons volontiers cette idée; celui qui est à droite, rempli de larmes ou prêt à les recevoir, désignera la perte, la mort du sujet; celui qui est à gauche, son salut, sa résurrection, la cessation de toute inquiétude et de tout chagrin : plus de larmes désormais, on a renversé le lacrymatoire.

Ces trois femmes sont vêtues à peu près l'une comme l'autre : cependant, les deux accolytes ont en avant un prolongement d'étoffe qui semble indiquer une ouverture à leur robe. Leurs cheveux, bouclés circulairement, par zones, comme ceux des statues grœco-égyptiennes, sont surmontés, pour la nymphe du milieu, d'une couronne à trois feuilles déployées, formées par le lotus générateur; pour celle à gauche, d'un diadème, et pour la troisième, d'une sorte de bonnet phrygien. La tête a trois faces identiquement semblables, servant de piédestal, a les cheveux disposés comme ceux de la triade divine, et semble désigner l'action spéciale, quoique multiple de cette triade; savoir, la prophylactique, le traitement, la guérison, et, si l'on veut, l'invasion, l'accès, la convalescence ou la mort.

Les Grecs, les Gaulois de l'Asie-Mineure et les Celtes méridionaux admettaient, sous les noms *d'Hygie, Aceso, Iaso,* une triade médicale qui peut fort bien avoir eu

Digitized by Google

la plus grande analogie avec la nôtre. *Hygiè*, Υγιία, en latin *Hygia*, *Hygea*, personnification de la santé (*ὑγιεία*), était souvent représentée avec un sceptre, une baguette, une palme d'une main et un vase de l'autre. Aceso, Ακεσο, d'*Ακέομαι*, guérir, présidait à cette médication hygiénique, insaisissable, qu'exercent les corps célestes et les phénomènes de l'atmosphère. Enfin, Iaso, Ἰάσω, d'*Ἴασθα*, offrait la puissance médicinale elle-même, agissant par les remèdes. Ces trois grâces secourables, filles d'Esculape, semblent se refléter dans notre monument, qui remonte, sans doute, aux traditions grecques de l'Asie-Mineure, répandues sur le sol de la Gaule, par les colonies industrielles ou belligérantes. C'est une œuvre græco-celtique plutôt que romaine.

La déesse Hygie, que nous venons de grouper avec deux autres grâces médicales, était rarement adorée seule. Son culte se confondait volontiers avec celui d'Esculape, comme le prouve une inscription très-curieuse découverte sur les rives de la Moselle, aux environs de Coblentz, dans la contrée de l'Eifel, si riche en objets d'antiquité *.

FORTVNIS
SALVTARIBVS
ÆSCVLAPIO. HYG.
Q. VENIDIVS. RVF.
MARTIVS. MAXIM.
I. CALVINIANVS.
LEG. LEG. IM. : P.
LEG. AVG. PRA.
PROVINC. CI :I O
D....

Fortunis salutaribus, Æsculapio et Hygiæ Quintus

* Eiflia illustrata, etc., p. 567–568, pl. XVIII, fig. 69.

Digitized by Google

Venidius Rufus, Martius Maximus et Calvinianus legatus legionis primæ, Martiæ præfectus legionis Augustalis, prætor provinciæ citerioris. O. D.

Aux destins salutaires, à Esculape et Hygie, Quintus Venidius Rufus, Martius Maximus et Calvinianus, légat de la première légion, préfet de la légion de Mars dite Augustale, préteur de la province rhénane citérieure.

Cette inscription est d'autant plus intéressante, qu'elle se rattache à notre pays, et localise le culte d'Hygie ainsi que celui d'Esculape, émanation charnelle d'Apollon.

Un groupe triade trouvé à Metz, il y a plusieurs siècles, dessiné par l'antiquaire Boissard; publié pour la première fois par Grüter qui l'avait vu dans notre ville, chez le président Batilly, où il logeait momentanément*; fut reproduit dans *l'antiquité expliquée* de Montfaucon**, dans Schœpflin***; dans l'histoire de Metz****; et devint le texte d'une foule de commentaires. L'interprétation nouvelle que nous donnons à ce bas-relief, l'encadre si parfaitement dans notre histoire médicale, qu'il ne saurait en être séparé sans nuire à l'ensemble mythologique de l'ouvrage. (V. Pl. III, Fig. 1.)

Il représente trois femmes d'âge différent, quoique rapproché l'un de l'autre. Elles sont debout: leur pose, leurs airs de tête ont de l'harmonie; on les juge pénétrées de la même pensée, réfléchissant à ce qu'un même acte s'accomplisse. Leurs cheveux, courts et relevés, en touffe onduleuse, à chaque région temporale, laissent le front dégagé; leur cou, leurs avant-bras sont nus; un double vêtement les couvre; d'abord, c'est une sorte de sagum

* Inscription, pl. CXII.

** V. Dom Montfaucon, t. 1er, pl. LXXXV.

*** Alsatia illustr., p. 478 et suiv.

**** Tom. 1er, p. 72 et suiv.; pl. VII, fig. 2.

Digitized by Google

qui descend jusqu'aux pieds ; puis, par-dessus, un manteau à manches échancrées, tombant en arrière pour la divinité du milieu, et se retroussant latéralement pour les deux autres. Ce costume est, à très-peu de chose près, celui d'Hygie et de la déesse Salus, ressemblance qui établit un premier point de rapprochement entre ces deux divinités et les nôtres. La plus jeune de la triade, placée à droite, porte la main gauche sous sa robe, précisément aux parties sexuelles, la main droite sur sa poitrine; la seconde femme, placée à gauche, un peu plus âgée que la précédente, tient une main à la région utérine et montre de l'autre une fleur à demi épanouie ; la troisième fait voir des deux mains cette fleur très-bien ouverte, immédiatement au-dessus des parties génitales..... La plus jeune des trois femmes, vierge timide et modeste, n'a d'autre ornement que sa pudeur ; le front de la seconde présente un petit fleuron, lotus à trois feuilles, symbole de fécondité, de vertu prolifique ; la troisième, au contraire, a les cheveux couverts d'une calotte plus élevée que celle des accolytes, et porte, au milieu du front, un médaillon d'une forme ronde, signe de perpétuité. Remarquez encore qu'un manteau relevé comme celui des deux statues latérales, indique une action qui s'exécute immédiatement, un fait qui s'accomplit, tandis que le manteau de la figure du milieu, rejeté en arrière, signifie une attitude tranquille, un repos, le résultat d'un acte consommé. Enfin, si vous vous pénétrez bien de l'expression différente des trois femmes, vous verrez à droite une jeune fille, la tête naïvement inclinée, fille chaste et pure, couvrant de ses mains les charmes que lui a donnés la nature, mais disposée à prêter l'oreille aux doux propos des hommes; chez elle, la fleur virginale est cachée, mais

Digitized by Google

elle n'en a que plus d'attraits ; à gauche, c'est une femme déflorée dont les désirs se montrent à découvert, une femme qui a connu, pénétré les mystères de l'amour ; enfin la troisième, devenue féconde, revêtue du caractère sacré de mère et d'épouse, a pris dans le monde son attitude ; elle règne cette femme ; elle jouit de tous les privilèges attachés à son sexe, quand il a rempli la mission que lui impose l'ordre établi.

Ces observations posées, rien ne nous semble plus naturel que de voir dans les trois déesses maires, un groupe médical désignant le mystère de la génération, partagé en trois actes distincts, la copulation, la fécondation, la génération ; ou bien, les trois âges de la vie sexuelle chez la femme, puberté, jeunesse, âge mûr. L'inscription dont le monument était surmonté, confirme d'ailleurs notre opinion. On lisait :

IN
HONORE
DOMVS DIVI
NAE DIS MAIRABVS
VICANI VICI PACIS.

Les habitants de la rue de la Paix ont consacré ce monument aux déesses maires, en l'honneur de la maison impériale.

Or, ces déesses maires, qu'on les appelle Parques ou Matrones, qu'on en fasse des divinités champêtres ou domestiques, des vierges de bonne ou de mauvaise nouvelle, n'étaient autres que des génératrices souveraines, ou de hautes puissances médicales, présidant au développement de l'œuf humain, peut-être même à celui de l'humanité si l'on veut agrandir la sphère de leurs attributions.

Digitized by Google

Je dois à l'obligeante amitié de M. de Saulcy un dessin parfaitement exact du monument déposé au musée de Lyon et représentant les trois déesses maires (V. Pl. III, Fig. 2); monument précieux par son inscription puisqu'elle assigne un rôle médical à cette trinité symbolique. On y lit : MATR. AVG. PHLEGN. MED., c'est-à-dire *Matrabus augustis phlegmonum médicatricibus*, ou *Matrabus augustis Phlegnius* ou *Phlegmius médicus*. Dans le premier cas, les trois maires seraient considérées comme ayant le privilège de guérir les phlegmons, les tumeurs inflammatoires et généralement sans doute les phlegmasies de tout genre; dans le second, leur rôle médical aurait moins d'étendue; elles se trouveraient simplement sous l'invocation d'un praticien gallo-romain. Aussi, je tiens plus à la première de ces versions qu'à la seconde.

Les trois déesses, vues de face, ont une coiffure à oreille et une draperie assez ample qui leur couvre tout le corps excepté les bras. Elles sont assises et tiennent sur leurs genoux des pommes ou des grenades. La déesse du milieu porte en outre de la main gauche une corne d'abondance. L'attitude uniforme de ces femmes, l'expression de leur physionomie, l'état de repos où elles se trouvent paraissent indiquer un acte accompli. Les grenades désigneraient-elles, par hasard, le principe mâle et le principe femelle isolés chez deux de ces déesses, puis réunis chez la troisième et donnant lieu à un troisième principe celui de la fécondation ou de la vie? Je hasarde cette pensée, attendant qu'une autre vienne pour la remplacer.

Le dessin d'un bas-relief des plus curieux, trouvé à Nasium et que vient de m'envoyer M. Denis, ancien maire de Commercy, semble destiné à compléter nos idées sur le rôle médical assigné par les anciens aux déesses

Digitized by Google

maires (V. Pl. V). Ce bas-relief sert d'ornement à un pilastre quadrangulaire (22), en pierre du pays, qui a deux mètres de hauteur et trois décimètres de largeur à chacune de ses faces. Le chapiteau, formé de feuilles d'acanthe, et la sculpture placée immédiatement au-dessous, n'embrassent que deux côtés, car le monument aura servi d'encoignure dans la maison d'un médecin ou de quelque particulier riche, désireux de perpétuer le sentiment de sa gratitude envers les déesses maires.

Les sculptures, grossièrement exécutées, appartiennent au troisième, peut-être même au quatrième siècle de notre ère : elles sont surmontées d'une inscription gravée dans la plate-bande du chapiteau, et présentent deux sujets bien différents l'un de l'autre.

D'un côté, ce sont deux personnages, homme et femme, debout dans une niche cintrée. L'homme est imberbe, enveloppé d'un *pallium ;* ses cheveux sont courts ; il touche de la main droite le cou de la femme placée vis-à-vis de lui, pour compter, dirait-on, les pulsations de l'artère carotide et donner les conseils que réclame l'état de grossesse avancée de cette cliente. Elle est vêtue de la *stola* surmontée d'un manteau appelé *palla,* et porte sur la tête le *flammeum* ou voile du mariage, coiffure qui s'avance en pointe au-devant du front, sans couvrir les oreilles, et qui descend jusqu'à l'épaule gauche (23).

Au-dessous de ce bas-relief, on voit un enfant au berceau, entouré de langes qui ont la forme de notre maillot, et derrière lui trois femmes, dont l'une est coiffée d'une calotte qui semble ne faire qu'une pièce avec son manteau, tandis que les deux autres, plus jeunes, ont la tête nue. Toutes trois regardent le nouveau-né : elles veillent sur son avenir, et il y a lieu de présumer qu'on aura voulu faire figurer les trois déesses maires dans l'accom-

Digitized by Google

plissement de l'une des principales fonctions qui leur étaient dévolues.

L'autre côté du pilastre représente, selon M. Denis, qui pourrait bien avoir raison en ceci : 1° la *Vertu morale* sous la figure d'une femme assise, la tête nue, sans colliers ni pendants d'oreilles, vêtue d'une robe longue et tenant de la main droite, sur le genou, un disque ou un globe. Derrière elle un enfant s'élève dans les airs, et sans doute, c'est le présage des heureuses destinées d'un être qui, né sous l'influence secourable des divinités génératrices, marche appuyé de la première des vertus. Quelques éclats dans la pierre, l'usure du temps, ne permettent pas de distinguer la partie gauche du bas-relief, ainsi que la tête et les bras du personnage sculpté au-dessous : M. Denis prend ce dernier pour symbole de la vertu physique, mais je ne vois en lui aucun des caractères de force et de puissance propres à confirmer une semblable idée. Ne serait-ce pas plutôt un Mercure ou un Bacchus, jeune, entouré de banderoles flottantes, voyageant par le monde et préparant les voies heureuses où l'enfant devenu homme devra marcher.

C'est probablement le même individu qui, passé de l'enfance au second âge de la vie, caresse un lièvre, symbole de la constellation d'Orion sous laquelle il a peut-être vu le jour ; ou bien le lièvre exprime la timidité, la docilité du jeune homme, sa disposition à écouter les conseils de ses parents, dont l'union matrimoniale se trouverait caractérisée ici par un animal cher à Vénus, selon Philostrate, en raison de sa vertu prolifique.

Une inscription gravée dans l'apophyge qui remplace l'astragale du pilastre est ainsi conçue :

I.M(A) | GOVNVS IN VC · III MVS

Digitized by Google

« La lettre L, dit M. Denis, pointillée au commencement de la ligne, est légèrement saillante sur l'original, » bien que les autres caractères soient en creux. Par » cette différence, on aura voulu marquer un égard » respectueux pour la déesse du nom de laquelle cette » lettre est l'initiale. l'O qui suit l'M enclave un petit A » dans son centre ; une ligne perpendiculaire isole ce qui » précède de ce qui vient après. Après le C, il y a un » point, pour indiquer que ce n'est pas une lettre numérale à joindre aux trois I qui lui succèdent. Enfin » MVS est en minuscules. »

Cela posé, notre honorable ami traduit l'inscription de la manière suivante :

Lucinæ, mater ob adjutorium. Gounus in quintâ legione centurio HI Triariorum, monumento ou *meritò votum solvit.* C'est-à-dire :

« A Lucine, une mère reconnaissante de son secours, Gounus, centurion de Triaires dans la cinquième légion, a rempli un vœu pour l'érection de ce monument (ou bien) a rempli un vœu avec justice et à bon droit. »

N'ayant pas vu le monument nous ne pouvons ni infirmer, ni approuver l'explication donnée par M. Denis. Elle ne se rattache d'ailleurs que secondairement à notre objet, car tout l'intérêt repose dans les bas-reliefs allégoriques qu'elle accompagne.

Le culte des déesses mères, *matres, matronæ, mairæ,* paraît avoir été très-répandu dans les Gaules et la Germanie. Beaucoup d'inscriptions leur donnent les épithètes de Trévoises, Médiomatriciennes, Gauloises, Lyonnaises, Narbonnaises, Helvétiennes, Séquaniennes, selon les lieux où elles se trouvaient adorées*. Si des recherches attentives

* V. Menétrier, Hist. consulaire de Lyon, p. 128 ; — Jo. Smith, in Oppido Batavorum, cap. IX, p. 110 ; — Oudendorpius, in monumentis

Digitized by Google

venaient en aide de l'histoire, on découvrirait probablement leurs traces sur tous les points de l'Europe, car le mystère de la génération, partagé dans les trois actes, les trois temps qui le constituent, n'a pas manqué de frapper l'imagination de tous les peuples, et de réclamer des symboles identiques. Or, une triade féminine était la plus naturelle, la plus palpable et la plus vraie des personnifications (24).

Sans nous arrêter à l'opinion de Chorier et de Fabretti, qui font des déesses maires un groupe de divinités champêtres ; sans nous arrêter davantage au sentiment de Keisler qui voit en elles les femmes Druides, les prêtresses gauloises appelées sacrées par Plutarque et *matres familias*, mères de la grande famille, par César ; nous remarquerons, tout en éloignant l'idée d'un mythe pastoral, qu'il existe une certaine analogie entre les déesses maires et la triade dont parle Saint-Augustin sous les noms de *Seia, Segetia, Tutelina ; Seia*, protectrice du grain à l'état de germination ; *Segetia*, auguste tutrice du germe qui se développe en herbe, en épis ; *Tutelina*, gardienne des trésors de la moisson. Les plantes n'ont-elles pas leurs amours, leur évolution physiologique aussi bien que les hommes, et la nature, dans ses créations, tout en suivant des routes différentes, ne revient-elle pas sans cesse aux mêmes principes généraux, aux mêmes lois d'ensemble et d'harmonie ?....

Dom Martin, d'accord en cela avec le P. Ménétrier*,

Papen-Broekianis, p. 13, num. XII ; — Cannegieter in Brittenburgo, p. 21 ; — Grüter. Inscript., p. 91 ; — Spon., Mélanges d'Antiquité, p. 855 et suiv., éd. de Venise ; — Gisbertus Cuperus, in inscriptionibus Apotheosi Homeri adjectis, p. 128, éd. de Venise ; — Keyslerus, in Antiquit. Septentrion, etc.

* De la Religion des Gaulois, t. II, p. 156 ; — Hist. consul. de Lyon, p. 125–129.

Digitized by Google

regarde les déesses maires comme étant les trois Parques, mais il s'empresse d'ajouter : « Quand nous avançons que » les *Maires, mères, matrones* et *Dames* étaient les » Parques, nous ne les regardons pas sous l'idée de ces » divinités inflexibles et implacables, qu'on s'en forme » quelquefois, et aux décrets desquelles les dieux n'étaient » pas moins soumis que les hommes; mais nous enten- » dons trois déesses qui étaient sœurs, qui présidaient » à la conception et aux enfantements, et décidaient » de la longueur ou de la brièveté de la vie, du bonheur » ou du malheur des personnes, et enfin des richesses » ou de la pauvreté des familles, selon qu'on s'étudiait » à les gagner. »

L'abbé Bannier réfute cette opinion par des phrases plutôt que par des faits*; dom Montfaucon, plus sage, se borne à désigner les maires comme divinités topiques, mais il les décrit avec une telle légèreté que sa peinture se rapporte à un autre groupe**; Schœpflin, tout en regardant les déesses maires comme des divinités champêtres, ajoute, d'après le monument trouvé à Lyon et cité par le P. Ménétrier, qu'elles étaient également invoquées comme divinités secourables***. Ainsi, tout semble devoir confirmer notre opinion. Quant à l'âge du groupe, il appartient incontestablement à la belle époque de l'empire, car le dessin en est régulier, la draperie bien jetée, l'expression spirituelle et finement saisie.

Priape, dieu Mysien, arbitre suprême de la volupté pratique, phallc personnifié, se confondant avec *Eros*, l'amour, et marchant presque toujours entouré de Pans, de Satyres et de Silènes, êtres lascifs comme lui, qui

* Mém. de l'acad. royale des inscript. et belles-lettres, t. VII, p. 37.
** L'Antiquité expliquée. Supplément, t. I^er^, pl. LXXXV.
*** Alsat. Illustr., p. 482.

Digitized by Google

semblent destinés à la propagation de ses doctrines, par les préceptes aussi bien que par l'exemple ; Priape, dont nous ne connaissons aucun sanctuaire dans le nord-est des Gaules, s'y introduisit néanmoins, selon toute apparence, avant l'invasion romaine, car son image, reproduite planche II, figure 2, existait autrefois dans le comté de Daschbourg, près de Saint-Quirin, pays qu'on sait avoir été occupé par les Triboques. Cette statue en pierre, haute de 1^{m},20, ayant de longues oreilles, tenait le phalle de la main droite : le bras gauche se trouvant brisé, nous ignorons quel symbole pouvait s'y rattacher

Je ne sache pas que d'autres Priapes aient appartenu à notre pays*; mais le *phalle*, dédoublement ou personnification de cette divinité, s'est rencontré mainte fois dans nos fouilles. On en a trouvé plusieurs en ivoire et en bronze dans les ruines de Naix, de Scarpone, de Gran, de Metz et de l'Hiéraple.

Il ne faut pas croire, au reste, que *Priapus* et *Phallus* aient été, originairement, les symboles de voluptés obscènes, et qu'une société corrompue adorait en eux les organes de ses plaisirs. Ces idées pouvaient naître parmi des hordes belligérantes ou sauvages, au milieu des camps, au sein des forêts ; mais les classes instruites ne voyaient dans le dieu Priape, dans le dieu Phalle, dans la Vénus-plaisir, dont le piédestal était décoré de parties sexuelles en relief**, rien autre chose que les signes matériels de la génération.

* Au commencement du dix-huitième siècle, on a trouvé un Priape sur le mont Saint-Martin, entre Annegray et Faucogney.

** En 1824, j'ai vu à Nîmes un piédestal de cette nature.

Digitized by Google

NOTES.

(1) On ne sait si le nom d'Apollon est oriental ou grec : Celui que nous désignons en grec, sous le nom d'Apollon, s'appelle Ousiri (ou Haroéri ou Orus) en Egypte. L'histoire de ces trois personnifications solaires, génératrices, médicales est la même, aux localités près. Voyez Champollion jeune, Panth. Egypt. — Diodore de Sicile, liv. I, ch. XXV. — Macrob. Saturn., lib. I, cap. XXI. — Elian., hist. div., lib. I, cap. CI. — Plutarque, Is. et Osir., ch. XIII, XVI et XX. — Jablonski, liv. II, ch. IV, p. 222. — M. Jomard (Ant. d'Edfou dans la Desc. de l'Eg., t. I, ch. V., p. 27). — Dupuis, Origine des Cultes, t. II, p. 374 et suiv.; III, p. 328, éd. de Paris en 7 vol. — Fourmont. Réflexions critiques sur les hist. des anciens peuples chaldéens, hébreux, phéniciens, etc.; 1735, deux vol. in-4°, t. I, p. 174 et suiv. — Partie mythologique de la Biographie universelle, t. LIII, LIV, LV. V. les articles Apollon, Osiris, Haroéri, Baal, etc.

(2) Les inscriptions votives à *Gran, Grann, Grannus,* sont peu nombreuses : Grütter n'en cite que neuf (t. I^er, p. 37 et 38) trouvées en Allemagne, en Ecosse et en Italie. Les deux suivantes, qui ne figurent pas dans le recueil de cet antiquaire, appartiennent particulièrement à notre histoire, la première ayant été trouvée dans le Haut-Rhin, près de Colmar; la seconde, dans la contrée de l'Eifel (Rhin-et-Moselle).

APOLLIN GRAN
NOMOGOVNO
ARAM
Q. LICIN TRIO
D. S. D.

Apollini Granno Mogovno aram Q. Licinius Trio de suo dicat.
SCHOEPFLIN.

Digitized by Google

IN H DIL.....

APOLLINI GRANN.

NSC.... ATTIVS

In honore dilecti Apollini Granni nsc Attius.

V. Eckhart. De Apoll. Grann. — Jo. Daniel Schoepflinus. Alsatia illustrata, Celtica, Romana, Francica. II vol. in-fol.; Colmariæ 1751, t. 1er, tabula I et pag. 461. — Eiflia illustrata oder geographische und historische beschreibung der Eifel von Iohan Friedrich übersetst, etc., von Georg. Barsch. Roln am Rhein; 1824, in-8° de 576 pages, avec 21 planches. V. p. 568. Il est fâcheux que cet ouvrage sur la contrée de l'Eifelt, rempli d'érudition et de recherches curieuses, soit dépourvu de critique; et que ses planches aient été confiées à un artiste inhabile.

(3) Joseph Scaliger et Buttmann expliquent, dans notre sens, trois inscriptions Apolloniennes, mais latines, trouvées à Comminges. Dom Montfaucon, t. II, seconde partie de son Antiquité expliquée, p. 451, dit que la Novem populani vouait un culte particulier à *Abellios*. M. de de la Pilaye a découvert, dans l'église de Behuard, près d'Angers, une pierre conique appelée *Belion* ou *Abelion*, ayant probablement servi de piédestal à une statue du même dieu. Cette découverte se trouve signalée par mon savant confrère Beaulieu, dans les mémoires de la société royale des antiquaires de France pour 1839. Il existe à Garin en Arboust, département de la Haute-Garonne, une petite église dédiée à Saint-Pé, où l'on voit l'inscription suivante:

ABELIONI

DEO . FORTI . SVLPICI.

V. S. L. M.

Cette inscription transforme l'Abelios médical, en dieu fort, dieu puissant, moins peut-être sous le rapport de la force physique que sous celui de la force morale.

(4) On peut consulter, sur les *Rouelles*, la revue d'Austrasie, t. IV, p. 264 à 272; p. 352 à 359. Ces deux articles, accompagnés de lithographies, sont dus, le premier à M. Dufresne, de Toul; le second à M. Victor Simon, de Metz. Voyez aussi la revue de Numismatique et la notice du savant Akermann.

(5) Belenum deum vocant indigenæ, magnâque cum religione colunt, interpretantes Apollinem. Herodian., lib. VIII, cap. III. — Il existe

Digitized by Google

dans Grüter, t. 1er, p. 36, plusieurs inscriptions votives en l'honneur d'Apollon-Bélénus.

(6) Pausanias (In Achaicis) parle d'une Ἄρτεμις Λιμναῖα.

(7) Lyé est un mot en usage en Sicile, parce que ces insulaires croyaient devoir à Diane la guérison d'une douleur de rate qui régnait épidémiquement dans leur île.

(8) *Laphria*, épithète achaïenne, selon Pausanias.

(9) Οὖπις, Υ̓͂πις, Οὖπις, Ουπι ἀνασσα ιναῖι. (Hymne du poète Callimaque sur Diane, vers 204.)

(10) *Mylitta, faciens parere*, terme d'origine phénicienne.

(11) *Aphæa*, terme employé à Egine :
Ἀφαια, ἡ Δικτυννα καὶ Ἄρτεμις. Call., ouvrage cité, vers 198. חפיה *hhaffaia*, signifie en hébreu fille de chambre, dame de service.

(12) Strabon, liv. II, range *Britomartis* au nombre des Artemides ou Dianes. D'après Hesychyus, Ὄμαρτις signifie compagne : ce devait être la compagne d'Apollon, adorée dans les montagnes de l'île de Crète ; *Nympha cervorum venatrix*, dit un vieil auteur.

(13) *Diana* est la contraction de *dea* et *Iana ; dia, dea*, déesse ; *Iana*, nom sous lequel Varron a désigné la lune.

(14) Nous citerons Annegray (*Anna grata* ou *grates*) près de Faucogney, dans les Vosges ; le ru de *Mad*, ru de la *lune*, en patois ; Arlon, *ara lunæ ;* Lunéville, *villa lunæ ;* Mondorff, Monneren ou Mondren, Monbronn, Montenach, Munsthal, Monsberg, etc. Dans ces dernières localités, les villageois accordent encore à la lune une puissante influence médicatrice.

(15) Tels sont aussi, dans les Vosges, Sainte-Marie-en-Chanoi, Sainte-Marie-en-Chaud, Sainte-Marie-aux-Mines.

(16) Annegray était une ville du temps des Romains : *Erat tunc vasta Eremus Vosagus nomine, in quâ castrum erat dirutum olim, quod antiquorum traditio anagrates nuncupabant.*

(17) *Parthenos* était le surnom de Junon, de Minerve et de Diane, déesses qu'il faut confondre avec Isis la génératrice, dès qu'il s'agit de la protection spéciale que le sexe recevait dans les maux de l'enfantement. Horace a dit dans son poème séculaire :

Digitized by Google

Rite maturos aperire *Partus*,
Lenis *Illithya*, tuere matres,
Sive tu *Lucina* probas vocari
Seu genitalis
Diva : producas sobolem : patrumque
Prosperes decreta super jugandis
Fœminis, prolisque nova feraci
Lege maritâ.

(18) V. sur *Damparis* l'almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté, pour l'année 1785. Le mot *Dam* est souvent employé pour *saint ;* Dam-Marie, par exemple, village du Doubs, se trouve sous l'invocation de la Vierge.

(19) On peut, à cet égard, consulter un ouvrage fort savant intitulé : *Essai sur l'origine de la Séquanie, sur celle des contrées qui la composent, et des lieux qui en faisaient partie ;* par D. Monnier. Lons-le-Saulnier, Gauthier neveu, 1818. In-8° de 277 pages, avec carte et gravures. Il est à regretter que l'auteur ait souvent été beaucoup trop loin dans ses inductions étymologiques.

(20) *Illythie, Alitta, Mylitta* ont beaucoup de ressemblance avec la *Moulitta*, sage-femme des Hébreux. C'est la Junon-Lucine des Latins ; *Juno Lucina fer opem*, dit Térence ;

Tu Lucina dolentibus
Juno dicta puerperis. CATULLE.

(21) APOLLINI
MERCVRIO
NORBANVS
SINISSER. FE.
S. I.

Apollini Mercurio Norbanus Sinisserus fecit suis impensis.

(22) Il a été trouvé au fond d'un puits, sur le territoire d'une ferme dite la Malmaison, dans un terrrain appelé le Roucher, entre Moutiers et Morley (Meuse). M. le docteur Humbert père, célèbre orthopédiste de Morley, qui possède ce monument, en a fait exécuter le dessin tel qu'il est reproduit par nous.

(23) Dom Montfaucon a donné, t. III., p. 59, Pl. XXIV du supplé-

Digitized by Google

ment de son *Antiquité expliquée*, le dessin d'un monument de Celia qui représente une femme dans le même costume.

(24) On conserve à la bibliothèque publique de Besançon, un autel en pierre, de forme carrée, dont nous ignorons la date et le lieu d'origine, mais qui doit appartenir à l'ancienne Séquanie. Ce monument porte l'incription suivante :

MATRA
BVS SACR
VM OSCIA
MESSORI
ACIA VSA
M

D'autres monuments du même genre trouvés dans la basse Moselle, sur les rives du Rhin, dans le duché de Juliers, et tous consacrés aux déesses maires, sont décrits avec soin, je dirai même avec une érudition minutieuse, par le docteur Laurent Lersch. (*Centralmuseum Rheinländischer inschriften von Dr Laurenz Lersch. Bonn, beit habicht.* 1839, brochure in-8° de 72 pages, ornée de 2 lithographies.)

Voici ces inscriptions :

N° 1.

MATRONIS
AXSINGINEHIS
M. CATVLLNVS
PATERNVS
V. S. L. M.

Matronis Axsinginehis Marcus Catullinius Paternus votum solvit lubens merito.

N° 2.

MATRONIS
AFLIABVS
M. MARIVS
MARCELLVS
PRO SE ET SVIS
EX IMPERIO IPSARVM.

Matronis Afliabus Marcus Marius Marcellus pro se et suis ex imperio ipsarum.

Digitized by Google

N° 3.

MATRONIS HAMA
VEHIS. C. IVLIVS
PRIMVS ET CIVLIVS
QVARTVS EX IMPERIO
IPSARVM V. S. L. M.

Matronis Hamavehis Caius Iulius Primus et Caius Iulius Quartus ex imperio ipsarum votum solvit lubens merito.

N° 4.

MATRONI
AVMENAIEN
C GADINIVS
CASSIVS EX
IMPIPSARVM

Matronis Aumenaienis Caius Gadinius Cassius ex imperio ipsarum.

N° 5.

MATRONIS
ANDRVSTE
HIABVS
L SILVINIVS
RESPECTVS
V. S. L. M.

Matronis Andrustehiabus Lucius Silvinius Respectus votum solvit lubens merito.

N° 6.

MATRONIS
RVMANEHABVS
SACR
LVITELLIVS
CONSORSEXPLO
LEG VI VICTR

Matronis Rumanehabus sacrum Lucius Vitellius consors exploratorum legionis sextæ victricis.

N° 7.

MATRONIS
RVMNEHIS
ITEM AVLAITI
NEHIS. C. IVL
...TA ... ISDD.

Matronis Rumnehis item Aulaitinehis Caius Iulius.....

Digitized by Google

N° 8.

MATRONIS
VATVIABVS
NERSIHENIS
PRIMINIA
IVSTINA
PROSEETSVIS
EXIMPERIOIPLM

Matronis Vatviabus Nersihenis Priminia Iustina pro se et suis ex imperio ipsarum lubens merito.

N° 9.

.....
VALLAMN]
HIABVS
IVLIA GENETI
F. LELLA
EX IMPERIO

Matronis Vallamnehiabus Iulia Geneti filia Lella ex imperio.

Le monument N° 1, enclavé jadis dans l'église d'un village (Assinghausen), a été décrit par plusieurs antiquaires. V. *Beibl. Zur Koln, Zeit.* 1829, N° 15. — *Græff, grossherzogl. Antiq. zu Mannheim,* N° 24. — *Laurenz Lersch. Centralmuseum,* p. 25 et 26.

Le monument N° 2, indiqué par les auteurs précités, se trouvait dans l'église archiépiscopale de Cologne.

Le monument N° 3 a été découvert à Altorf, dans le duché de Juliers, si l'on en croit un manuscrit de 1582, conservé aux archives de Cologne.

Ces trois autels ont absolument les mêmes caractères architectoniques et les mêmes sculptures que divers monuments gallo-romains, déposés au musée archéologique de Metz. Les trois déesses maires placées dans une niche cintrée, ornée de pilastres et voûtée en coquille, sont drapées et assises sur une espèce de chaise longue. La forme des lettres et la grossièreté du travail semblent appartenir au quatrième siècle de notre ère; peut-être à la fin du troisième, mais pas au-delà.

Pour les monuments N^os^ 4 et 5, nous renvoyons à l'*Eiflia illustrata,* Pl. x, et à l'opuscule du docteur Lersch, p. 28.

Les inscriptions N° 6 et N° 7, indiquées par Grüter, comme ayant été trouvées à Rumanheim, viennent au contraire d'Altorf, selon

Digitized by Google

Aldenbrück. Grüter, trompé par cette origine, veut qu'on lise *Romanehis;* mais Hüpsch traduit la légende par *Rummehis Amaviatinehis;* version qui se rapproche singulièrement du texte manuscrit en date de 1582.

Le monument N° 8 existe au musée de Manheim. Il a été trouvé dans le duché de Juliers, avec d'autres autels votifs aux déesses maires dites *Vaturiabus* et *Gavadiabus*. V. *Græff das Grossherzogliche antiquarium in Mannheim.* 1837, N° 24–34.

Digitized by Google

TROISIÈME LETTRE.

L'eau, considérée dans son ensemble comme principe élémentaire, fut l'objet d'un culte étendu. Les Persans, les Egyptiens, les Indiens lui ont élevé des autels ; et ses vastes profondeurs se sont peuplées d'une foule de divinités et de génies particuliers. L'Océan, le Nil, le Gange, le Tibre, le Danube, le Rhin tenaient un rang distingué parmi les divinités secourables de l'Olympe. Ils le devaient à de nombreux bienfaits, aux voies de communication qu'ils ouvraient au commerce, à l'abondance de leurs produits, à la fertilité des terres qu'ils baignaient, aux vents frais qui caressaient leurs rivages, et peut-être aussi à l'action dévastatrice des flots, quand ils avaient rompu les digues que leur impose la nature ; car l'homme se prosterne volontiers devant les objets qu'il redoute *.

* Voy. Banier. *La Mythol. et les Fables expliquées par l'histoire ;* in-4° t. II, p. 379 et suiv.

Digitized by Google

Les peuplades celtiques et germaines ont eu, pour les eaux, la même vénération que les nations orientales. Chez nos ancêtres, les rivières, les lacs, les fontaines, les ruisseaux, les moindres sources d'eaux thermales étaient divinisés et peuplés d'une foule d'êtres surhumains qui s'en partageaient l'empire. Ainsi la Moselle et la Sarre augmentèrent le nombreux cortége des filles de l'Olympe où se trouvait depuis long-temps la Seille dont les sources salées obtenaient l'encens des Druides. On vit figurer, dans le même ensemble de personnifications mythiques, sur les rives de la Moselle, le *Montnach*, ruisseau de la nuit lunaire (1); le ru de *Mad*, ruisseau de la lune (2); le *Suran* des Séquaniens, la *Bleine* * sa voisine, le *Doye de Huron*, qui traversait, comme cette dernière, des gorges et des forêts sacrées **; le ruisseau d'*Heria*, près de Moirans (3); le ruisseau du *Chêne*, près d'Orgelet ***; le *Revhérier* de la chapelle Volant (4), qui baigne quelques villages où le souvenir d'Isis Diane-lune s'est perpétué dans les dénominations locales et la coiffure des femmes ****. A Plombières, c'était l'*Eau-Gronne, aquæ granni*, dont nous avons parlé précédemment; à Luxeuil, le *Breuchin*, *Brixia*, *Brissia* ou *Bricia*, nymphe adorée tantôt seule, tantôt avec le dieu *Luxovius* qui présidait sans doute aux sources thermales de cette localité.

Une inscription trouvée à Luxeuil, à une époque reculée, et qu'on avait transcrite sur la couverture d'un ancien manuscrit de la bibliothèque des bénédictins de cette ville, était ainsi conçue :

* *Essai sur l'Origine de la Séquanie*, etc., p. 230 et suiv.; 240.
** Id. p. 180–181.
*** Id. p. 179.
**** Id. p. 204.

Digitized by Google

...SSOIO
ET BRICIÆ
DIVIXTI
VS CONS
TANS
V. S. L. M.

Lussoio (pour Luxovio) *et Briciæ Divixtius Constans votum solvit lubens merito* *. Divixtius paraît avoir été un patricien de la Séquanie, dont la famille était nombreuse, car ce nom se trouve sur plusieurs monuments du pays.

Une autre inscription relative à *Luxovius* et *Brixia*, et consacrée par *Caius Julius Firmarius*, se lisait de la manière suivante :

LVXOVIO ET BRIXIÆ
C IVL FIRMAR
IVS L V S M

Dunod, *hist. de l'église de Besançon*, II, p. 117; Caylus, *Recueil d'antiq.* III, 336; M. Marc, I, 193; D. Grappin, *Mém.* inédit *sur la ville et l'abbaye de Luxeuil*, p. 9; l'abbé Baverel, dans son *Recueil*; Perreciot, dans une *dissertation présentée au concours de l'académie de Besançon*, en 1763, ont interprété, de différentes manières, le vœu de *Julius Firmarius*. Perreciot n'hésite point à faire de Firmarius *Jules César*, parce qu'il était de *Firmaro* **.

* V. *Affiches de la Franche-Comté*, 7 septembre 1781; *Mémoires et documents inédits, pour servir à l'histoire de la Franche-Comté, publiés par l'Académie de Besançon*. Besançon, 1838, in-8°, t. I, p. 147.

** *Mémoires et Docum. publ. par l'Académie de Besançon*, t. I, p. 146-147.

Digitized by Google

Enfin, une troisième inscription, mais dont quelques savants contestent l'antiquité, fut trouvée à Luxeuil, en 1781, au nord-ouest du grand bain actuel, et placée à l'hôtel de ville. Elle porte :

DIVA AVXI
BRICIA REG
CÆ AVG
COS
TIB ET PIS
DEDICATV
TEMPLVM

M. Marc ayant rapporté cette inscription dans les *mémoires de la Société d'Agriculture de la Haute-Saône*, 1,192, adopte pour version : *Diva auxiliaris Brixia, régnante Cæsare Augusto, consulibus Tiberio et Pisone, dedicatum templum* (5).

Parmi les fontaines que le culte des gallo-romains a consacrées, nous citerons, à trois kilomètres de Metz, la source salée de Saint-Julien ; la Bonne-Fontaine dont l'eau ferrugineuse et les frais ombrages attirent encore, dans les trois premiers jours de mai, beaucoup d'amoureux pélerins ; la source de Saint-Thiébault-lès-Gorze ; la fontaine Apollonienne de l'Hiéraple dédiée à Sainte-Hélène, près du village de Freming ; l'onde sacrée de la déesse Dirona, immortalisée par l'inscription suivante :

DEÆ DIRONÆ
MAIOR MAGIATI.
FILIVS.
V. S. L. M.

A la déesse Dirona, le fils aîné de Magiatus a consacré ce monument de son plein gré. Dom Calmet, *notice de Lorr.* t. 1,48-49, sur l'observation d'un curé

Digitized by Google

de Saint-Avold, transforme *Dirona* en *Féronia*, et met son temple, comme Virgile, au milieu des forêts, *viridi gaudens Feronia luco*, Æneid. lib. VII, v. 160. Mais *Dirona* est une déité topique secourable, une nymphe ondine appartenant sans doute à la mythologie gallo-romaine.

Au dehors du département de la Moselle, nous trouvons parmi les sources célèbres, les fontaines de Preny, de Hoff et de Saint-Quirin, dans la Meurthe (6); la fontaine de Saint-Elophe, près de Soulosse, arrondissement de Neuf-Château (7); celle du chêne, non loin de Bar-sur-Ornain (8); en Franche-Comté, la fontaine de Gujan, *Gurges Janæ*, à l'extrémité d'un faubourg de Dôle (9); celle du village de Goux (10); la sainte fontaine d'Epy ou d'Epiès (11), et tant d'autres eaux libératrices, dont l'énumération serait trop longue.

Chacune de ces sources possédait son génie particulier que les vierges ou les saints du christianisme ont remplacé; chacune avait sa statue, son sacellum, sa légende et son histoire fabuleuse conservée plus ou moins pure dans la mémoire traditionnelle des campagnards.

A bien plus forte raison en a-t-il été de la sorte pour les eaux thermales. Luxeuil, Bourbonne, Bains, Plombières, Niederbronn, Walsbronn, Bouxviller, Bleurville, etc., possédaient, comme tous les établissements de même nature, leur déité protectrice, leur temple et leurs prêtres-médecins faisant l'application des remèdes. Si les fouilles opérées jusqu'à présent dans ces diverses localités, ont fait découvrir peu de chose, cela tient aux malheurs des siècles écoulés, aux incendies, aux ravages des hordes barbares, à l'intérêt qu'avaient les premiers chrétiens missionnaires d'anéantir les objets qui pouvaient perpétuer l'idolâtrie; enfin, au goût tardif qu'on a montré pour les études archéologiques.

Digitized by Google

De toutes les sources thermales du nord-est de la France, Luxeuil (12) est la plus féconde en antiquités, celle où respire davantage le génie du peuple romain. On y a trouvé quantité de médailles gauloises, romaines et gallo-romaines, en or, en argent, en bronze; des monnaies consulaires, et surtout un grand nombre de Commode, d'Adrien, d'Antonin, de Gordien-le-Pieux, etc. Là, des salles élégantes, pavées d'albâtre et voûtées en tuf, recevaient dans leur vaste enceinte un peuple entier de baigneurs qui se livraient ensuite aux exercices gymnastiques sous un long péristile dont la colonnade s'étendait à plus de 400 mètres. On a déterré douze salles de l'hôtel des bains, les bases de la plupart des colonnes, des morceaux de frises, des chapiteaux sculptés en feuilles d'acanthe, ainsi que des pierres votives, des mosaïques, des tombeaux, des statues en pierre et en bronze, parmi lesquelles un Jupiter olympien *, un Mercure, etc. ciselés avec beaucoup d'art.

La ville formait, selon toute apparence (13) une ellipse longue d'environ 1 200 mètres dont les thermes occupaient le centre. Malgré les ravages des Huns et de toutes ces hordes barbares qui ont envahi la Gaule, Luxeuil possédait encore, à la fin du sixième siècle, quelques beaux restes d'une splendeur qui ne s'est jamais renouvelée depuis (14). Une rue dite *la rue des Romains*, traverse la ville dans toute son étendue et semble le dernier et triste écho de ses anciens habitants.

Plombières, petite ville située à 5 lieues d'Epinal, 3 de Remiremont et 24 de Nancy, dans une vallée profonde, quoiqu'elle dépasse d'environ 406 mètres le niveau de la mer, était trop voisine de Luxeuil, trop près surtout d'un *castrum stativum* établi en deça de Remiremont,

* V. D. Monnier. *Essai sur l'Origine de la Séquanie*, p. 211.

Digitized by Google

pour que ses eaux minérales fussent demeurées inconnues aux Romains. Ils paraissent en avoir tiré parti, car on a découvert, à Plombières, de vieilles constructions, des conduits cimentés, un égout, des fragments de statues, des armes, des médailles, et même quelques inscriptions qui lèvent tous les doutes à cet égard. Rouvroy, chargé par le duc Léopold d'inspecter les bains de cette ville, rapporte, dans le traité qu'il a publié *, une inscription votive qui consacre le souvenir d'une divinité secourable, sous le patronage de laquelle se trouvaient sans doute les eaux libératrices. L'inscription, gravée sur une plaque de cuivre, en caractères assez informes, était ainsi conçue :

DEÆO — NEPTVN.
IOVTISSIA
VESTINA
V. S. L. M.

Deæ opitimæ Neptunianæ, Joutissia Vestina votum solvit lubens merito. A l'excellente divinité neptunienne, ou fille de Neptune (c'est-à-dire nymphe des eaux), Joutissia Vestina s'acquitta volontiers du vœu qu'elle avait fait. Les mots DEÆ NEPTVNIANÆ, appartiennent à la basse latinité, et les lettres se trouvaient gravées avec une telle négligence, qu'on y reconnaissait la main d'un mauvais ouvrier abandonné à ses propres inspirations, dans un siècle peu éclairé. *Le grand bain* ou *bain des Romains*, consacre, à Plombières, le souvenir de ces dominateurs du monde. Mais, si l'on compare Plombières à Luxeuil, sous le rapport des antiquités, on ne doutera point que les eaux de cette seconde localité n'aient eu beaucoup

* *Petit Traité enseignant la vraie et assurée méthode pour boire les Eaux chaudes et minerales de Plombières*, par le sieur de Rouveroy, médecin à Plombières, natif du lieu. A Epinal; in-8°. V. p. 79.

Digitized by Google

plus de vogue que leur rivale dans les premiers siècles de notre ère. Ils la devaient à des principes plus actifs, reconnus depuis peu par M. Braconnot *.

Bourbonne-les-Bains, *aquæ Borvonis*, ville non moins célèbre que Luxeuil et Plombières, par ses eaux salines et thermales, s'élève, à 7 lieues de Langres, 13 lieues de Chaumont, dans la partie sud-est du Bassigny. Le sol de cette localité est riche en objets antiques. On y a découvert des pierres gravées, des médailles romaines, des inscriptions, des *ex voto*, des lares et des penates en bronze, le tombeau d'un comédien romain, avec épitaphe distincte et le masque d'un singe.

Une inscription célèbre, trouvée dans Bourbonne, mal donnée par Grüter et Reinesius, restituée par Schoepflin, *Alsatia illustrata*, p. 14, traduite de cent manières différentes, et cependant très-facile à lire, consacre le nom de *Borvo*, divinité topique qui a probablement servi d'étymologie à Bourbonne. Voici cette inscription :

BORVONI TH
MONAE. C. LA
TINIVS. RO
MANVS IN
G. PRO SALV
E. COCILIAE.
FIL. EX. VOTO

Reinesius *inscript.* p. 176, a cru lire : *Borboni thermarum, deo, Mammonæ, ca. Latinius. romanus. in. gallia. pro. salute. codicillæ. uxoris. ejus. ex. voto. erexit.* Le père Lempereur, jésuite, a lu : *Borvoni*

* *Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales des eaux de Luxeuil*; par Victor Reveillont. Paris, Bechet jeune, mars 1828; in-8° de 143 pages.

Digitized by Google

titulum hunc Monæ Cajus Jatinus Romanus in Gallia sup. consistens, pro salute Cocciliæ filiæ suæ, ex voto posuit, ou *poni curavit*. Dom Calmet, ouvr. cité, p. 149, se rapproche bien plus du vrai par cette traduction : *Borvoni. Thermonæ. C. Latinius. Romanus. in. Gallia. pro. salute. Cociliæ. filiæ. carissimæ. ex voto.* Malheureusement, la version de l'érudit bénédictin est fautive, contraire au sens grammatical, et laisse beaucoup à désirer.

Dans l'explication de Reinesius, rien ne justifie l'emploi des mots *deo Mammonæ*, pour *Monæ* ou *Termonæ*, *Latinius* pour *Latinus* ou *Jatinius*, *Gallia* pour la lettre *G* qu'il double à tort, *Codicillæ* pour *Cociliæ*, *uxoris ejus* pour *filiæ*. — Dans le thême du père Lempereur, les additions *titulum hunc.... in Gallia superiora consistens*, ne peuvent servir qu'à faire mentir l'histoire au lieu de l'éclairer. Pourquoi d'ailleurs substituer, sans motif, *coccilicæ* à *cociliæ?* Dom Calmet fait accorder ensemble un substantif et un adjectif d'un genre différent, *Borvoni et thermonæ* qu'il ne prend pas comme nom propre ; et il voit *Gallia* dans la lettre *G*, quoique la phrase *Romanus in Gallia* soit assez vide de sens.

Voilà trois interprétations qui ont couru le monde et qu'on trouvait reproduites en cinquante ouvrages, lorsque M. J. Berger de Xivrey a publié son excellente monographie sur Bourbonne*. Ce savant antiquaire voit dans notre inscription deux divinités distinctes, *Borvo* ou *Apollon-Borvo* et *Tamona* ou *Damona*, auxquelles *Caïus Jatinius Romanus ingenuus* fait un vœu pour le salut de sa fille *Cocilla*. Peut-être est-ce bien le véritable sens ; mais j'en doute encore, quant à la nature de la seconde divinité et à l'épithète *ingenuus*. Je lirais : *Borvoni* ou *Borboni thermarum, Monæ, Caius Jatinius Roma-*

* *Lettre à M. Haze.* Paris, 1828.

Digitized by Google

nus in gaudia ou bien *in gratulatione, pro salute Cociliæ filiæ ex voto.* Caius Jatinius, romain d'origine, a fait vœu, dans la joie de son âme, d'ériger ce monument à *Borbo*, qui préside aux eaux thermales, et à *Monna*, pour les remercier du salut de Cocilia, sa fille. Au reste, je soumets humblement cette variante à M. Berger de Xivrey, déclinant ma compétence devant la sienne.

Borbo et *Mona* sont ici deux divinités topiques absolument analogues à *Luxovius* et *Brixia*. Il pourrait même se faire qu'elles représentassent un dédoublement d'Apollon et de Diane-Lune, sous les noms d'*Apollo-Borbo* et de *Mona*, la lune. *Cocilia* est un nom d'origine gauloise avec désinence latine. Il se rencontre souvent dans les inscriptions séquaniennes, surtout à Langres. Probablement, Cocilia sera venue prendre les eaux à Bourbonne, pour se guérir d'une aménorrhée ou de quelque autre affection utérine, dont la guérison était du ressort de *Borbo*, et de cette *Mona* bienfaisante qui présidait aux fonctions menstruelles, comme la Lune-Diane.

Je souhaite, sans y compter, que mon interprétation soit la dernière, car il s'est élevé plus de contestations et de disputes à cet égard, dit le Dr Isidore Bourdon *, que la table votive en question ne contient de caractères. Entre autres difficultés équivoques, on trouve dans cette inscription, à la suite d'un T isolé, au bout de la première ligne, un malencontreux trou de balle qui a peut-être inspiré plus de conjectures que la fameuse dent d'or, que le cheveu miraculeux de Nisus ou les os souterrains de Mammouth.

* V. l'ouvrage intitulé : *Guide aux Eaux minérales de la France, de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie;* seconde édition. Paris 1837, in-18, p. 438 et suiv.

Digitized by Google

S'il était bien évident que le T fût suivi d'un H, au lieu d'un éclat, on pourrait aussi traduire TH, par *thermario*, en s'appuyant de l'inscription suivante trouvée à Metz.

D M
VIRINO
VERECVNDI. F.
THERMARIO.

Aux dieux mânes ; à Virinus, fils de Verecundus, baigneur, ou, *employé dans l'administration des thermes*. (Hist. de Metz, t. I, Pl. x, Fig. 1.) Seulement, l'épithète de *Thermario*, appliquée à *Borvoni*, serait prise dans une acception plus noble et plus élevée.

« On est loin aussi de s'accorder quant à l'étymologie du mot *Bourbonne*. Quelques écrivains, ayant lu dans Aimoin, *Vervona* au lieu de Bourbonne, en ont conclu que ce dernier mot venait de deux mots de la langue celtique ou slavone, *ver* ou *ber*, très-chaud, et *vona*, fontaine, comme qui dirait chaude fontaine. On n'a pas manqué ensuite d'étendre cette interprétation à Bourbon-l'Archambault, à Bourbon-Lancy, puis à la province du Bourbonnais, et à la famille même des Bourbons. » Des inductions semblables sont toujours plus fatales qu'utiles à l'histoire. Nous croyons devoir nous en tenir à l'opinion simple et naturelle qui fait dériver Bourbonne de *Borvo* (15) et compter parmi les autres titres d'ancienneté de ses sources thermales, les dénominations de *fontaine matrelle*, *fons matronæ* et *bain Patrice*, *balneum Patricii*.

Les sources de la ville de *Bains*, à 4 lieues de Plombières et 6 d'Épinal, paraissent avoir été courues comme les précédentes, dès la plus haute antiquité. Mais, jus-

Digitized by Google

qu'aujourd'hui, aucun ouvrage spécial n'a consacré leur histoire d'une manière complète et satisfaisante. On a trouvé, en 1750 et 1755, sur les rives du Baigneröt, ainsi qu'à l'origine des sources thermales de cette localité, plusieurs constructions romaines qui servaient à la conduite des eaux, et différentes médailles de Néron et de Vespasien. Dom Calmet, *notice de Lorraine*, p. 62 et suiv., parle de statues payennes qui se trouvaient incrustrées dans les murs de l'église paroissiale. Peut-être était-ce des divinités topiques et secourables.

Niederbronn, situé au pied de la pente orientale des Vosges, dans une agréable vallée, où serpentent la rivière de Falkenstein et la route de Bitche à Strasbourg, paraît avoir été jadis comme aujourd'hui, le plus important des établissements thermaux de l'Alsace *. A différentes époques, on y a découvert des sculptures de divinités payennes, des fondations romaines, un nombre immense de médailles à l'effigie des empereurs Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, jusqu'à Théodose et Arcadien, et d'autres objets curieux. Schœpflin ** cite ce pays comme très-riche en antiquités romaines. Il parle d'un fragment de colonne qu'une inscription consacrait à Jupiter, d'un bas-relief de Minerve trouvés à Niederbronn. Un grand autel déterré près des sources minérales, fut transporté à Strasbourg; un autre, à quatre faces, représentait Mercure, Apollon, Minerve, Hercule, ou peut-être des divinités topiques méconnues. On rencontre fréquemment, mais toujours à la profondeur de 2m,27 ou 2m,60 sous le sol actuel, des traces de pavé romain d'une belle

* *Description de Niederbronn et de ses Eaux minérales*; par J. Khun. Paris, Levrault 1835, in-8°, 240 pages, avec lithographie. Cet ouvrage érudit est écrit avec élégance.

** *Alsatia illustrata*; t. I, p. 447, 461, 473; et t. II, p. 238.

Digitized by Google

conservation *. Très-souvent encore on découvre, dans la plaine de Gumbrechtshoffen, au Riésacker (16), à à Reichs-Hoffen, Nehweiler, Langensulzbach, etc., des médailles, des *ex voto*, des inscriptions et des bas-reliefs dignes d'intérêt. Il est très-probable, dit le savant Schweighœuser **, qu'une religion, dans laquelle Mercure tenait le premier rang, aura influé sur le grand nombre de témoignages de son culte, que l'on rencontre dans ces environs, et la quantité extraordinaire de monuments antiques de tout genre que fournit cette contrée, ajoute le même écrivain, tient peut-être, en partie, à ce que la population médiomatriclenne a pu s'y maintenir plus qu'ailleurs en-deçà des Vosges (17).

Walsbronn, Valschbronn ou *Valsbronn*, c'est-à-dire, *fontaine des forêts*, est un village d'environ 1200 âmes, situé au pied d'une montagne, sur le ruisseau de *Schvartzbach*, arrondissement de Sarreguemines, à 132 kilomètres de Metz. Une grande voie romaine aboutissait à cette localité que dominait autrefois un château fort, de construction très-ancienne.

L'eau minérale de Walsbronn, bitumineuse, assez riche en pétrole blanc, attira, depuis les premiers temps de l'ère chrétienne, jusqu'au 18e siècle, la haute société du pays. On y avait établi des thermes, comme l'attestent plusieurs inscriptions votives et beaucoup de médailles de Posthume, Marc-Aurèle, Constantin, etc., trouvées près de la source libératrice. En 1756, Dom Tabouillot

* Roesselin. *Des Elsœss und gegen Lotringen grentzenden wasgawischen gebirgsgelegenheit, und commoditeten inn Victualien und Mineralien : und dann der mineralischen wassern, sonderlich dessen zu Niderbronn*, etc. Strasbourg 1593. Bernhart Jobin, in-12; 255 pages avec figures de médailles imprimées dans le texte.

** Antiquités d'Alsace, article Niederbronn.

Digitized by Google

et Dupré de Genest étant allés à Walsbronn pour suivre les travaux et les fouilles exécutés par Baligand, ingénieur de Stanislas, ils en rapportèrent l'inscription suivante demeurée inédite jusqu'à présent :

D. APOL..... SIRO. Æ ET NYMPHIS LOCI
CENTONIVS L. DICAVIT EX VOTO.

Deo Apollonio, Sironæ et Nymphis loci, Centonius lubens dicavit ex voto. Centonius a dédié ce monument, d'après le vœu qu'il en avait fait, au dieu Apollon, à *Sirona*, ainsi qu'aux nymphes locales.

Le nom de *Sirona* ou *Sironia* est nouveau pour notre pays ; mais la rencontre de cette nymphe ne nous étonne pas, car elle se trouve associée au culte d'Apollon dans plusieurs inscriptions votives trouvées aux environs de Rome, à Oppenheim et dans le Palatinat, qui touche, comme on sait, à la Lorraine allemande. Sirona devait présider, aussi bien que Luxovius et Borbo, à l'action médicatrice des bains ; mais son culte présentait apparemment un caractère moins local que celui de ces déités Séquaniennes.

Au-dessus de Saint-Avold, vers l'orient, il existe une source d'eau minérale que révèrent encore les campagnards. Cette source était sous le patronage de Diane-lune, dont la statue, en demi-relief, haute de 2^m à $2^m,33$ se voyait encore, mais mutilée et brisée, du temps de Dom Calmet. Notice de Lorraine 1, p. 48.

Enfin, le village de Bleurville, près de Darnay, possédait aussi, du temps des Romains, un établissement d'eaux minérales sur lequel M. Goury, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a fait de curieuses recherches. On y a découvert un long bassin, au pied de la montagne, des statuettes mutilées, et beaucoup de médailles du bas-empire.

Digitized by Google

Il existe bien encore d'autres sources thermales dans le nord-est de la France, qui sont fréquentées depuis une époque reculée; telles sont les eaux gazeuses de Bussang et de Contrexeville, dans les Vosges; les eaux acidules ferrugineuses de Laifour, en Ardennes; les eaux gazeuses de Sultzmatt, près du mont Heidenberg, etc... Mais, les peuples gallo-romains connaissaient-ils leurs propriétés ?

Si la Grèce a déifié les nymphes de l'Anigre pour les remercier de leurs eaux thermales (18); si la Provence a reconnu les bienfaits d'*Esterella*, déité des Voconces ou Ligures (Llœgres) (19); si la mythologie scandinave a consacré, sous le nom de *Laga*, les vertus des bains, nos ancêtres appréciaient également les sources minérales dont les avait dotés une nature bienfaisante.

L'histoire ne dit rien de très-positif quant à la manière dont ils en faisaient usage. Elle différait nécessairement selon le climat : et, ce qui tendrait à le prouver, c'est que, dans les pays froids, ils avaient établi, presque à toutes les sources, des cellules ou étuves sèches pour y provoquer la sueur. Ces étuves s'appelaient *Laconicon*, *laconica*. On les construisait ordinairement sous terre, en briques, en tuiles ou en pierres taillées avec soin. Schœpflin, le premier qui ait signalé la forme exacte des laconiques gauloises *, parle avec détails d'un monument de ce genre trouvé dans un bourg du Bas-Rhin, Bouxveiller. C'est, dit-il, un édifice carré, dont les murs présentent $5^{m},20$ de large, partagé en deux étages, dont l'inférieur contenait le feu destiné à échauffer l'étage supérieur. D'autres laconiques se trouvaient spécialement destinées aux bains de vapeur : on en a reconnu à Bouxveiller, Deux-Ponts, Walsbronn, où surgissent des eaux

* *Alsatt illustr.*, t. 1, p. 558.

Digitized by Google

minérales froides, tandis que Bade, Plombières, Bourbonne, Luxeuil, n'en ont pas présenté.

Selon toute apparence, les Romains avaient établi des bains de vapeurs sulfureux sur les rives de la Moselle, car Ausone a dit : « Comment décrire ces bains sulfureux construits le long du parapet du fleuve, lorsque » le souffle de Vulcain condense, dans des canaux bien » fermés, les flammes que l'ardeur du feu pousse au dehors? J'ai vu des baigneurs, épuisés par d'excessives » transpirations, préférer aux eaux froides des piscines » ou des étangs voisins, les eaux courantes de la rivière : » ils ne tardaient pas à s'y réchauffer en coupant les » flots à la nage »..... (20).

Cette manière de se baigner, est absolument celle qu'emploient les peuples du nord, et je ne serais pas éloigné de penser que les Romains l'eussent prise des Gaulois, plutôt que de leur en attribuer l'introduction chez nous.

Au reste, l'usage des bains, simples ou composés, chargés ou non de substances minérales, paraît avoir été, de tout temps, fort répandu dans le nord-est des Gaules. Les grandes villes telles que Metz et Trèves, possédaient plusieurs établissements thermaux; les petites localités en avaient au moins un, et l'on rencontre peu de temples, peu de palais qui n'offrent dans leurs dépendances des salles destinées spécialement à prendre des bains. Le marbre, le jaspe et le porphyre faisaient l'ornement de ces lieux somptueux. Le sénateur y venait comme l'athlète, la femme du grand monde comme la simple bourgeoise, des magistrats réglaient l'heure à laquelle s'ouvraient et se fermaient les *balnearia* et de nombreux esclaves étaient attentifs à concilier les règles de l'hygiène avec les charmes du bien-être. Généralement,

Digitized by Google

dans les petites villes, les temples, les palais, on isolait les *bains* de la *palestre* qui eût exigé trop d'espace, mais on doublait les bains, par bienséance, afin que les hommes fussent séparés des femmes. Par la suite, les deux sexes se baignèrent indifféremment ensemble, et plus d'une fois ces palais érigés pour la santé publique servirent aux calculs de la volupté. Dans la Séquanie, indépendamment des bains d'eaux minérales dont nous avons parlé, on cite les thermes de Jallerange, Saint-Sulpice, Poligny, Dole, Moirans, Osselle, Vaudrey, Corre, Magny, Travers, Mandeure et Besançon; dans le pays des Leucquois, ceux de Toul, de Nasium, de Gran, de Scarpone et de Soulosse; dans la médiomatricie, les bains de Sarrebourg, de Dieuze et de Metz; chez les Triboques, ceux de Strasbourg, et dans le voisinage de nos frontières, les établissements thermaux de Castellum, sur la Sarre, de Deux-Ponts, de Creutznacht, Echternacht, Bade, etc. Toutes ces localités ont offert une multitude de débris qui prouvent à quel point de luxe et de recherche nos ancêtres étaient arrivés dans l'usage qu'ils faisaient des bains (21).

Je termine ce que j'avais à dire sur les divinités ondines et médicales, par l'indication de l'un des plus beaux habitants de l'Olympe, *Télesphore*, dieu qui présidait à la convalescence. Ce personnage allégorique, appelé par les Epidauriens *Acesios*, par les habitants de Sicyone *Evemerion*, honoré d'un culte solennel à Pergame, est toujours représenté sous la figure d'un jeune homme, la tête couverte d'un bonnet pointu qui ne fait qu'une seule et même pièce avec un manteau sans manches descendant au-dessous des genoux. Il ne paraît pas qu'on ait jamais rencontré l'image de Télesphore aux environs de Metz, mais elle a été trouvée dans le Doubs à Be-

Digitized by Google

sançon et à Dieulouard, parmi les ruines de Scarpone. Je donne le dessin de cette dernière statuette (Pl. IV, Fig. 2); elle est en bronze, d'une exécution soignée; et haute de $0^m,044$.

On adorait Télesphore sous le toit domestique plutôt que dans les temples; il figurait au nombre des *Lares*, des dieux hospitaliers, c'était une espèce d'ange gardien que les dames romaines portaient avec elles, surtout lorsque des motifs de santé leur faisaient entreprendre un voyage aux eaux thermales. Peut-être, à leur retour, Télesphore obtenait-il près du lit, la place privilégiée que des mains pieuses accordent aujourd'hui, soit à la vierge Marie, soit au patron de la famille; peut-être aussi la reconnaissance le reléguait-elle au fond d'un tiroir avec le souvenir du médecin libérateur.....

Puissiez-vous, mon ami, demeurer long-temps encore sous la sauve-garde d'une divinité aussi bienfaisante, et jouir des sentiments de profonde estime et d'affection que vous portent tous ceux qui vous connaissent.

Digitized by Google

NOTES.

(1) Ce ruisseau coule au-dessus de Sierck. On voyait sur ses rives une chapelle dédiée à la Vierge, qui l'avait été précédemment à Diane-lune.

(2) Le ru de Mad se jette dans la Moselle au-dssous d'Arnaville. Entre le village et le ruisseau se trouve une chapelle sous l'invocation de Marie qui devient là, chaque année, l'objet de cérémonies particulières auxquelles préside une reine nommée à la pluralité des voix.

(3) Selon David de Saint-Georges, *iera aqua* signifie eau sacrée. On peut donner cette étymologie au *bief d'Héria* de la ville d'Antre, au ruisseau de l'*Hérisson* du val de Chambly (Franche-Comté), etc.

(4) Rev-Hérier ne peut venir que de *rivus hierus*.

(5) Le culte de Brixia a laissé des traces nombreuses dans les dénominations locales des rives du Breuchin. On y trouve *Breuche*, *Beulotte*-lès-Saint-Laurent, *Beulotte*-la-Guillaume; la *Broche; Breuche*, près la montagne de Saint-Martin; *Breuchotte;* le *Breuchot*; Saint-*Bresson* qui possède une église sous l'invocation de Saint-*Brice*. Il est intéressant d'observer que *Sainte-Marie-en-Chanoi* et *Sainte-Marie-en-Chaud*, localités fort distantes l'une de l'autre, mais situées sur la même rivière divinisée, dans des lieux jadis très-boisés, se trouvent chacune près d'un endroit qu'on appelle *Breuche*, nom dérivé de *Brixia;* et comme ces deux villages, sous l'invocation de Marie, rappellent en même temps le culte de Diane-lune, serait-ce forcer l'analogie de voir Diane et Brixia unies dans l'expression des mêmes vœux ?

(6) A Hoff, c'est la source de Sainte-Odille, renommée contre les maux d'yeux; à Saint-Quirin, l'eau guérit les blessures.

Digitized by Google

(7) Cette fontaine est sous une voûte pratiquée dans la montagne.

(8) Je connais en Franche-Comté et dans les Vosges, plusieurs sources dites du Chêne, dont la consécration peut très-bien remonter au culte des Druides.

(9) *Gurges Janæ*, source du *Jana*. Ce nom de *Jana* fut employé par Varron pour désigner la Lune. Les Romains avaient établi un aqueduc qui conduisait l'eau de Gujan dans la ville de Dôle. Voy. la *Dissert.* de Normand *sur l'antiquité de la ville de Dôle*, p. 73 et suiv., ainsi que les *Mémoires de la république séquanoise*, par Gollut, p. 210. Ce dernier donne une étymologie fausse à Gujan.

(10) Chifflet, dans son *Histoire de Besançon*, p. 128, a dit, en parlant de cette fontaine: *Vestigia sacri fontis restant in viculo Goux propè Dolam, ubi in perennis scaturiginis capite, columna marmorea antiquissima visitur, circà quam Tessellati pavimenti reliquiæ supersunt.* A Goux, à Goailles sur Salins, à Gourjon et Gourmois (Haute-Saône), à Goux-lès-Neuf-Châtel, à Guyans-en-Venne (Doubs), comme dans tous les lieux de l'ancienne Séquanie qui portent des noms analogues, le culte de la Vierge a remplacé celui de Diane-lune.

(11) *Epiès*, divinité d'origine égyptienne, est, à ce qu'on présume, la même qu'Osiris. Les colons, fondateurs du village, l'auront mis, ainsi que son eau miraculeuse, sous la protection du soleil. Au temps pascal, de nombreux pélerins se rendent encore à *Sainte-Fontaine*.

(12) La ville de Luxeuil, à 12 lieues de Besançon et 4 de Plombières, est située au nord de l'ancienne province de Franche-Comté. Les mots *Luxovius, Luxovium, Lossorium, Lexovium, Lixovium, Luxeu, Luxeuil,* dérivent, selon les étymologistes, du celtique *lix, lixa,* qui signifie *eau*. On en a fait *lixus,* bouilli dans l'eau, et *lixivium,* lessive, car un ancien vocabulaire porte: *Lixivium dicitur ad Lixem quod est aqua.* Selon saint Isidore, les hommes appelés *Lixæ aquarii* étaient chargés de porter de l'eau aux soldats de l'armée. Scaliger donne *lix* pour racine de *liquor;* Columelle (lib. XII, c. XVI), désigne la lessive sous le nom de *Lixivia*. Enfin, Guillaume-le-Breton appelle Lisieux *Lexovia* dans les vers suivants:

Lexovia fontis egena
Quæ pro fonte maras gaudet portare lutosas.

Ajoutons à ces étymologies que *lixare* signifie cuire dans l'eau chaude, et concluons-en que les noms de Luxeuil et de Lisieux, *Luxovium,*

Digitized by Google

Lexovia, ont la même origine et dérivent des sources thermales, des bains que les Gaulois ou les Romains y avaient établis.

(13) M. le colonel Fabert, à Metz, et M. le docteur Revillout, à Luxeuil, ont réuni divers objets d'antiquité trouvés dans l'emplacement de l'ancien *Luxovius*

(41) On lit dans Jonas, Vita S. Colombani, cap. IX apud Bedam, t. III, et Surium, t. VI : « Invenit (S. Colombanus) castrum fuisse » firmissimo olim munimine cultum à supradicto loco (Anagrates) dis- » tans plus minùs octo millibus, quem locum Luxovium priscæ tempora » nuncupaverant, ibi aquæ calidæ cultu eximio constructæ habebantur : » ibi imaginum lapideârum censitas vicina saltûs densabat, quas cultu » miserabili, rituque profano, vetusta paganorum tempora honorabant » quibusque execrabiles ceremonias litabant ; solæ ibi bestiæ ac feræ » ursorum, bubularum, luporum multorum frequentabant. » Voyez, pour plus de détails, *Traité historique des Eaux et Bains de Plombières, de Bourbonne, de Luxeuil* et *de Bains,* par le R. P. Dom Calmet. Nancy, Leseure, 1748 ; in-8° 333 pages, avec table et planches. Dunod, *Hist. des Séquaniens,* p. 33 ; Chifflet, *Vesontio,* pars 1, p. 19 ; D. Grappin, *Histoire abrégée du Comté de Bourgogne,* p. 12 ; *Dissertation* de M. Marc, p. 23 ; D. Monnier, *Essai sur l'origine de la Séquanie,* p. 207 et suiv. ; *Mémoires sur la ville de Poligny,* par M. Chevalier ; *Mémoires inédits publ. par l'acad. de Besançon,* t. I, p. 45 et suiv. — On a reproduit, dans presque tous les ouvrages écrits sur les antiquités de Luxeuil, une inscription célèbre, trouvée le 23 juillet 1755, derrière le bain neuf, et portant pour légende :

LIXOVII THERM
REPAR LABIENUS
JUSS C JVL CÆS
IMP.

Mais cette inscription, maladroitement inventée par quelque antiquaire à petits pieds, ne pourrait nous séduire. Le piége ressort du caractère des lettres et du verbe *reparare* mis pour *restituere* qui est la seule expression convenable. L'auteur d'une brochure assez remarquable publiée en 1838, sur Luxeuil, M. Victor Revillout, adopte néanmoins cette inscription comme vraie. De la part d'un homme de son mérite et de sa bonne foi, c'est une simple formule de politesse envers les Luxoviens.

(15) Dans les anciennes inscriptions on trouve souvent le B pour le V, et le V pour le B. Par exemple, *berna* pour *verna, bivus* pour

Digitized by Google

vivus, bixit pour *vixit, abe* pour *ave, acervo* pour *acerbo, avenas* pour *abenas, lebo manus* pour *levo manus, serbus* pour *servus*, etc.

(16) En 1786, on a trouvé là les restes d'une étuve romaine, décrits et gravés l'année suivante dans l'*Annuaire d'Alsace* que rédigeait Oberlin. On a découvert, en 1835, des vestiges semblables, près d'une source vive qui arrose la prairie située derrière la Grange.

(17) Les antiquaires feront bien de consulter, sur Niederbronn, l'ouvrage de Salomon Reisel intitulé : *Niderbronner Bades art, Eigenschafft, Wirckung und Gebrauch.* Strasbourg, 1664 ; in-12, 46 p. Le frontispice de ce livre présente réunies les figures de deux bassins, d'une partie de Niederbronn, de quelques médailles retirées des bassins, de l'inscription romaine de Vasenberg, etc.

(18) Elles se nommaient *Anigrides*. On les adorait surtout dans le Péloponèse et l'Elide. Les malades, après leur avoir offert des sacrifices dans une grotte (c'est-à-dire dans un bassin d'eau minérale), traversaient la rivière à la nage et se trouvaient guéris.

(19) Estérella rendait fécondes les femmes stériles. Les prêtres l'honoraient par des sacrifices sur la pierre *Stanza della fada*, et donnaient en breuvage, à leurs malades, les eaux sulfureuses, ferrugineuses, alumineuses qui abondent au midi de la France.

(20) Quid (memorem) quæ flumina substructa crepidine fumant.
Balnea, ferventi cum Mulciber haustas operto
Volvit anhelatas tectaria per cava flammas,
Inclusum glomerans æstu expirante vaporem ?
Vidi ego defessos multo sudore lavacri
Fastidisse lacus, et frigora piscinarum,
Ut vivis fruerentur aquis ; mox amne refotos
Plaudenti gelidum flumen pepulisse natatu.
AUSONII Mosella

(21) V., *sur les bains de Jallerange*, un *mémoire inédit* du professeur Seguin, conservé dans les archives de l'académie de Besançon ; *Mémoires sur la ville de Poligny*, par Chevalier, t. 1er ; *Dissertation couronnée en 1773, par l'académie de Besançon, sur les antiquités romaines trouvées en Franche-Comté*, par le P. Prudent, et insérée parmi les documents inédits dont nous avons déjà parlé, t. 1er, p. 12 et suiv. ; Schœpflin, Alsat. illustr., p. 529 et suiv. ; Hist. de Metz, par les bénédictins, 1er vol. ; Archives de l'académie royale de Metz.

Digitized by Google

QUATRIÈME LETTRE.

A Monsieur GAMA, ancien Chirurgien en chef d'armée, Chirurgien en chef et Premier Professeur honoraire du Val-de-Grâce, Officier de la Légion-d'Honneur, Grand'croix de l'ordre de Gustave Vasa, membre de l'Académie royale de Médecine de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes.

Digitized by Google

QUATRIÈME LETTRE.

MONSIEUR ET ANCIEN AMI,

S'il n'y avait point à Rome d'établissements comparables aux hospices modernes, à plus forte raison les villes de la Gaule devaient-elles en être privées, car elles ne présentaient aucune des conditions de fortune et de sécurité qu'on trouvait réunies dans la capitale du monde. Lorsqu'une catastrophe imprévue frappait à la fois un grand nombre de personnes, les gens riches leur portaient secours, les recueillaient chez eux *ab hospitalitate*, dit Vitruve *, par hospitalité, dans un corps du logis appelé *hospitalia*. Ils recevaient, jusqu'à parfaite guérison, tous les secours nécessaires, et les chefs de famille se faisaient une religion d'y pourvoir. Le récit que fait Tacite de la chute de l'amphithéâtre de Fidène, arrivée l'an 28 de l'ère chrétienne, prouve qu'en cette ville considérable du Latium, il n'y avait, ni infirmerie, ni hospice, ni refuge. « On

* *Architectura*, lib. VI, cap. X.

Digitized by Google

» déposa les blessés dans les palais des grands; on leur » procura des médecins et les choses nécessaires aux » pansements; en un mot, on suivit, à leur égard, » l'exemple des anciens qui, après les batailles impor- » tantes, retiraient les blessés chez eux, et les secouraient » de leurs mains et de leur fortune. » (1) Ces paroles, du plus consciencieux et du plus exact des historiens latins, s'appliquent à toutes les villes gauloises, même aux plus civilisées.

Cependant, les temples d'Esculape, de Bélénus, de Diane-Lune, et nous en avions plusieurs dans le nord-est de la France, devaient posséder quelques salles d'asile garnies de lits, où les indigents et les étrangers recevaient un traitement médical, en attendant que la divinité eût rendu ses oracles. C'est ce qu'on peut inférer du texte de Plaute, dont l'un des personnages, mis en scène, se plaint de l'inefficacité désespérante des remèdes d'Esculape contre la zône et les coliques dont il est tourmenté (2).

Les municipalités, institution fondamentale de l'ordre, puissance d'équilibre pour un gouvernement despotique, ayant introduit parmi nos ancêtres, leur régime de pondération, si je puis m'exprimer ainsi, n'ont pas cru devoir négliger l'art de guérir. Elles entretenaient des médecins salariés pour secourir la classe indigente (médecins que l'Allemagne a toujours conservés depuis, sous le nom de *Stads-Physicus*), tandis que d'autres gens de l'art appelés *Susceptores*, dirigeaient des maisons de santé auxquelles se rendaient un assez grand nombre d'élèves, appelés *Suscepti*. Il y avait, en outre, des médecins professeurs, depuis trois jusqu'à dix, selon la population des villes (3).

Enfin, les grands possédaient leur médecin commensal pour le service de la maison, où se trouvait une chambre

Digitized by Google

ou infirmerie, *valetudinarium* destinée aux esclaves malades *.

« Au reste, disent MM. Percy et Willaume (4), il faut remarquer que chez les peuples les plus célèbres de l'antiquité, mais surtout chez les Romains, la munificence du gouvernement, l'attention qu'il donnait aux grands objets de salubrité publique **; les soins et les dépenses des Ediles; l'établissement de magnifiques égouts entretenant la propreté dans les villes, d'aqueducs y portant de bonnes eaux, de portiques multipliés, de bains publics vastes et d'un prix à la portée du peuple, etc.; que toute cette prévoyance, tous ces soins, toute cette sollicitude, prévenaient les maladies que font naître et fixent souvent, chez les nations modernes, les petites vues, la lésine, les embarras pécuniaires du gouvernement, l'avidité du fisc, etc..... »

Je m'étonnerais que ces deux estimables auteurs eussent passé sous silence l'institution triumvirale en faveur de la santé, s'il en avait été question dans les ouvrages de leurs devanciers qu'ils ont soigneusement consultés. Les triumvirs dont s'agit, issus de la famille Acilia, formaient, selon toute apparence, une édilité sanitaire, présidaient aux thermes, à la distribution des secours, au classement des malades chez les particuliers; ils indiquaient les mesures d'hygiène nécessitées en telles ou telles circonstances, et s'entendaient probablement, à cet égard, avec les prêtres romains qui exerçaient une haute police médicale dirigée par le chef de l'état.

Plusieurs médailles d'argent, frappées en l'honneur des triumvirs de la santé, ont été trouvées dans notre pays:

* *Mercurialis Variæ Lectiones*, lib. I, cap. XII.

** *Curæ sanitatis publicæ exempla apud veteres. Dissertatio. Lipsiæ*, 1783.

Digitized by Google

j'en possède deux, l'une, tirée des ruines de Luxeuil, l'autre, sortie d'une fouille faite à Metz, il y a quelques années. La face de ces médailles représente la tête de la déesse Hygie, couronnée de lauriers, portant un collier et des pendants d'oreille, avec le mot SALVTIS pour légende; au revers, se trouve la déesse SALVS, debout, tenant à la main droite un serpent qu'elle regarde, et s'appuyant de la gauche sur une colonne. L'exergue est ainsi conçue : ACILIVSIII. VIR. VALETVIN. *Acilius, triumvir valetudinis.* Ces médailles servaient à la fois de monnaie courante et d'amulettes, car j'en ai vu plusieurs (celle de Metz est du nombre), percées d'un trou par lequel devait passer un chaînon, au moyen duquel les malades suspendaient la pièce à leur cou, comme souvenir ou témoignage de gratitude. (V. Pl. V, Fig. 2.)

Les médecins *susceptores* et les médecins *professores*, formaient en chaque municipalité, une espèce de collége dont les élèves *suscepti* suivaient les cours, soit pratiques, soit théoriques. Après un noviciat plus ou moins long, ces jeunes gens se rendaient à Rome, à moins qu'ils aimassent mieux terminer leurs études dans la Gaule. Antérieurement à l'ère chrétienne, l'académie Marseillaise, rivale préférée des écoles d'Athènes, jetait un vif éclat. On y enseignait la grammaire, la rhétorique, la poésie, la dialectique, l'astronomie, la médecine; et ces connaissances, liées par des principes généraux, devenaient la base d'éducation de tous les élèves indifféremment.

Dès que la conquête des Gaules eut pris ce caractère de stabilité qui permit de songer à une organisation sociale, les empereurs remplacèrent les collèges des Druides ou des prêtres Germains, par un certain nombre de lycées, et l'on tira de Marseille presque tous les professeurs chargés d'enseigner dans les autres villes. En peu

Digitized by Google

de temps, les écoles de Lyon, Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Arles, Poitiers, Clermont, Besançon, Trèves, etc., eurent acquis une haute célébrité. Cette dernière ville possédait, dans le second siècle, un gymnase scientifique, véritable académie, où des professeurs distingués luttaient de savoir et d'éloquence. « Pendant quatre siècles que le siége du prétoire fut fixé sur la Moselle, on y vit accourir de toutes parts, comme à la source des faveurs, ceux que leurs talents recommandaient au pouvoir. On s'empressait d'obtenir l'entrée du collége de Trèves, honoré qu'il était des regards du monarque; et les Romains et les Gaulois confondus, venaient aux mêmes écoles, puiser les mêmes principes et les mêmes doctrines. Rome apprit ainsi des Gaulois civilisés, qu'à côté de la gloire des armes, il en est une plus digne du sage et plus utile à la société, celle des lettres*. »

L'empereur Gratien (5) élève chéri d'Ausone (6), protecteur du lycée fondé à Trèves par Constance-Chlore, attirait dans sa capitale une foule d'illustrations et d'élèves, augmentait les émoluments des professeurs, et faisait en sorte que toutes les branches des connaissances humaines fussent cultivées. Le professeur d'éloquence recevait trente annones (*annua vel menstrua merces*); celui de latin vingt, et le professeur de grec douze**. Les autres maîtres étaient rétribués dans la même proportion, d'après l'importance de leur enseignement ou l'étendue de la ville, car toutes les grandes municipalités gauloises avaient une école***. La jurisprudence ne s'enseignait qu'à Rome; (7) la médecine, au contraire s'ap-

* V. mon *Histoire de la Civilisation dans le pays Messin.* Metz, 1829; in-8°, p. 80 et suiv.

** Cod. Theod. lib. XIII, tit. III; lib. II, an. 376.

*** Cod. Théod. lib. III, tit. III; lib. I.

Digitized by Google

prenait à peu près partout, car on la considérait comme une branche de cette philosophie générale qui embrassait, dans son ensemble, toutes les sciences mathématiques, littéraires et d'observation (8). L'élève suivait un praticien, *susceptor*, comme nous l'avons dit plus haut et complétait ses études dans une académie ; ou bien il fréquentait l'un des colléges sacerdotaux du pays. Ces colléges admettaient les deux sexes à l'initiation, circonstance qui explique la brillante réputation médicale des femmes prophétesses de la Gaule. OEmilia Hylaria, tante maternelle d'Ausone (*matertera*), ayant fait vœu de rester vierge, comme les anciennes prêtresses, exerçait la médecine, *more virum medicis artibus experiens.* (Ausonii Parentela.) Il en était sans doute de même d'une foule d'autres femmes ; surtout dans nos contrées où tant de monuments et de légendes rappellent le rôle des Druidesses (9). Ce partage des fonctions médicatrices entre les femmes et les hommes ; l'habitude qu'avaient nos ancêtres de mettre les phénomènes physiologiques et maladifs, les remèdes principaux sous l'influence de génies particuliers, sont des raisons pour penser que le nombre des médecins praticiens proprement dits, ayant une clientelle, devait être fort limité dans chaque ville. Peut-être même n'y avait-il de médecins en exercice que ceux qui se trouvaient retirés du service militaire. Au reste, anciennement comme aujourd'hui, chacun faisait de la médecine, chacun avait son remède d'affection, ses recettes ou ses amulettes. La tendresse et le malheur, la crainte et la sollicitude inspiraient confiance aux pratiques les plus bizarres, et des hommes adroits en profitaient pour abuser de la crédulité publique. Ce fut sans doute à la suite d'un vœu qu'une bonne mère, inquiète sur la santé de deux jeunes enfants, fit fabriquer

Digitized by Google

deux bagues qu'on trouva, il y a quelques années, au versant de la côte dite de Saint-Blaise (près Metz). Ces deux anneaux parfaitement identiques, sont faits pour la main d'un enfant en bas-âge; ils tiennent enchassés une pierre verte où figure un caducée, symbole du Mercure guérisseur dont on aura invoqué la puissance médicatrice.

Sous les Romains, les gens de l'art attachés aux armées exerçaient la médecine et la chirurgie. Auguste fixa le nombre des médecins militaires à dix pour chaque légion: c'était, terme moyen, un médecin pour six à sept cents hommes, puisque la légion comprenait six mille combattants et quelquefois plus*. Les médecins militaires jouissaient de l'exemption des charges municipales, du logement des gens de guerre, etc.; ils possédaient divers autres priviléges et parvenaient quelquefois à des emplois éminents, tels que le consulat, la dignité de préfet, de sextumvir, etc. (10). Les empereurs, les chefs d'armées désignaient aussi des médecins qui les suivaient en campagne pour leur service particulier. Tel a été Pomponia, médecin de Dioclétien (11). Marc Antoine et Lucius Verus voulaient que Galien les accompagnât dans l'expédition qu'ils ont faite en Germanie; mais l'illustre médecin de Pergame était trop pusillanime pour renoncer à ses habitudes domestiques. Il aima mieux rester à Rome et laisser partir ses illustres amis. Scribonius Largus, au contraire, suivit l'empereur Claude dans son expédition d'Angleterre**.

Rien ne prouve que le camp décrit par Polybe ait

* Jos. Henric. Boecler. *Dissertatio de legione romanâ, in Thes. Antiq. Roman.*, t. x.

** On peut consulter, sur la médecine militaire des Romains, les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. xxxvii; le *dix-huitième Mémoire de Lebeau, sur la légion romaine;* les *Aménités de Winckelmann*, p. 457, 466, etc.

Digitized by Google

ou une infirmerie. A cet époque, les soldats malades ou blessés devaient recevoir des soins dans leurs cantonnements ou dans des tentes spéciales, appelées *ægri contubernales*. Les médecins légionnaires venaient le visiter assidument, et leur faisaient fournir tous les secours réclamés par leur état. Le préfet du camp, type des intendants actuels, était chargé de la dépense, ce qui ne prouve pas, si l'on en juge par analogie, que les malades aient été mieux pour cela*.

Hyginus, surnommé l'arpenteur, contemporain de l'empereur Adrien, est le premier auteur de castramétation qui fasse mention d'un lieu particulièrement consacré aux malades d'une armée. Dans la distribution de son camp, destiné à trois légions ainsi qu'à leurs bagages, il détermine l'emplacement de l'hôpital *valetudinarium*, et celui de l'infirmerie pour les chevaux et les bêtes de somme, *veterinarium*. L'hôpital se trouvait à gauche de la voie prétorienne, non loin de la porte du même nom; l'infirmerie des chevaux qui en était voisine, demeurait sous la sauve-garde d'*Epona*, déesse tutélaire de l'espèce chevaline. Je viens de recevoir de la ville de Toul une inscription votive à cette divinité. La légende offre d'autant plus d'intérêt qu'elle consacre, en même temps, le souvenir du génie particulier des Leucques. Elle est ainsi conçue:

DEAE EPONAI
ET. GENIO. LEVC.
TIB. IVSTINIVS
TITIANVS
LEG
ANTON. IN
EX VO

* Veget., lib. II., cap. X.

Digitized by Google

Deæ Eponæ et Genio Leucorum Tiberius Justinius Titianus, legatus Antonii in... ex voto.

A la déesse Epone et au génie des Leucques, Tiberius Justinius Titianus, légat ou envoyé d'Antoine, etc.

L'autel quadrilatéral sur lequel cette inscription est gravée, a été tiré l'année dernière des ruines de *Nasium*, mine si féconde en antiquités romaines. Il représente, d'un côté la déesse *Epona*, revêtue d'une longue robe, la main droite appuyée sur la tête d'un jeune cheval, tandis qu'un autre cheval placé à sa gauche la regarde et semble l'invoquer; du côté opposé on aperçoit un guerrier sans doute *Titianus*, couvert de la *lorique*, peut-être aussi d'un *paludamentum* qu'il tient de la main gauche; son bras droit ne se voit pas; sa poitrine et ses jambes sont nues; il est chaussé de *caligules* ou bottines. M. Dufresne, avocat à Toul, possède ce morceau. Il a bien voulu nous en communiquer le dessin tel qu'il se trouve représenté planche VI. C'est jusqu'à présent le monument le plus curieux et le plus complet qui existe en l'honneur d'Epona (12).

Végèce (*De Re militari, lib. II, cap. X*), et quelques autres historiens, fournissent d'assez amples détails sur la manière dont les soldats romains malades ou blessés étaient soignés, sur les ambulances, les hôpitaux d'armée, leur personnel, etc. Des employés, *optiones valetudinarii**, sorte d'infirmiers, étaient chargés du service manuel de l'établissement; d'autres employés, *custodes è locis ægris***, gardiens, surveillans, inspecteurs, directeurs, économes, pourvoyaient aux besoins matériels. Tibère, si l'on en croit son flatteur Velleius Paterculus, Aurelien, Trajan, Germanicus, Alexandre Sévère apportaient le plus

* Grutér, Inscript. CCCXXIX, 9.

** Id., Inscript. DXXVIII.

Digitized by Google

grand soin à ce que les soldats en campagne reçussent tous les secours que pouvait réclamer leur état maladif (13).

Les villes du nord-est de la France ayant été presque toutes des camps retranchés plutôt que de paisibles municipes, ont dû présenter au complet l'organisation médicale dont le gouvernement romain avait pourvu ses armées; et l'on a d'autant plus lieu de le supposer, que les inscriptions relatives aux médecins, aux remèdes employés, généralement peu communes, sont assez nombreuses dans notre pays.

Boissard (t. VI. n° 66), et depuis lui Grüter p. DCXXXIV, n° 4, ont publié une inscription fort intéressante trouvée aux environs de Mayence, et qui se trouvait au mont Saint-Etienne de cette ville*. Elle était conçue de la manière suivante:

PEREGRINO
HELIODORO
CONSVMMATAE
PERITIAE. MEDICO
ET. MIRAE
PIETATIS. IVVENI
COMINIA FAVSTINA
MATER. INFELICISSIMA
F . C

Cominia Faustina, la plus malheureuse des mères, a fait élever ce monument à Héliodore Peregrinus, médecin d'une expérience consommée, et jeune homme d'une piété admirable.

L'*Eiflia illustrata*, tab. XV, inscript. 55, p. 556,

* *Moguntiæ in monti Sancti Stephani, in ædib. quæ Sampsonem pro insigni habent.*

Digitized by Google

indique, sans la décrire et sans l'interpréter, une inscription tumulaire d'un travail peu soigné, découverte dans l'ancien département de Rhin-et-Moselle. Elle est en l'honneur de IOCTAVNUS, médecin.

IOCTAVNO
MEDICOPF. C
ET INANNA

En 1832, des investigations archélogiques m'ayant conduit aux sources de la Sarre, j'y reconnus, vis-à-vis le village de Frakel-Fing, arrondissement de Sarrebourg, l'emplacement d'une ancienne *sub-urbana* appelée encore par les habitants du pays *Ariepolis*. Quelques fouilles m'eurent bientôt convaincu de l'exactitude des traditions orales. Indépendamment d'une quantité considérable de briques et de monnaies de bronze, je trouvai quelques pierres votives, parmi lesquelles un massif cubique d'environ 66 centimètres de côté, avec l'épitaphe suivante:

MARCELLANÓ MED. D.
LEG.... VIII COM.....
G... I P... ER,

Marcellano medico defuncto, legionis VIII commilitones grati posuere monumentum. A défunt Marcellanus; ses compagnons d'armes de la huitième légion ont érigé ce monument (14).

Marcellanus était un médecin militaire; mais à quel titre exerçait-il des fonctions médicales? Ces fonctions étaient-elles rétribuées et de quelle manière? avait-il un grade dans l'armée? Questions insolubles quant à présent, et que l'avenir n'éclairera peut-être jamais.

Une inscription tumulaire trouvée à Metz, recueillie par M. de Clervant, décrite par son ami Boissard (ouvr. cité),

Digitized by Google

reproduite par Grüter, p. DCXXXII, N° 7; par Dom Montfaucon dans le supplément de son antiquité expliquée, t. v. p. 103; et par les bénédictins auteurs de l'histoire de Metz, t. I. p. 106, planche XV, mérite de trouver place ici, en ce qu'elle signale l'existence d'un médecin méthodique, ayant probablement exercé son art parmi les habitants de Divodure. La voici telle que la donnent les bénédictins, d'après le monument lui-même :

Θ K
A ATTOA
AONIΩI
IATRΩI

M. X
KARMH
ANEΘ

Dom Montfaucon la traduit ainsi : *Θεοις καταχθονιοις Λουκιφ Απολλωνιῳ ιατρῳ μεθοδικῳ Χαιρε Καρμη ἀνέθηκεν*; aux dieux manes, à Lucius Apollonius, médecin méthodique, adieu. Carme a érigé ce monument. Grüter explique M. X, par les mots *Μάνης χάριν*.

Le nom d'Apollonius était si commun parmi les médecins grecs, qu'il pourrait fort bien se faire que ce fût un surnom donné par la flatterie, la reconnaissance, ou adopté par la vanité. Un praticien devenait-il célèbre, on le disait disciple d'Apollon, et le nom d'*Apollonius* remplaçait dès-lors l'ancien nom de famille. Suidas parle de plusieurs Apollonius; et le sénat de Lampsaque honora d'un marbre votif Apollonius Cyrus, médecin domicilié à Florence, qui donna des soins à la princesse Livia, femme de Drusus César. Notre *Απολλωνιῳ ιατρῳ*

Digitized by Google

μεθοδικός, devait être à peu près contemporain d'Apollonius Cyrus, car sa qualification de *méthodique* le place, par ordre de date, après Thémison de Laodicée qui vivait au commencement de l'ère chétienne.

Dom Martin Bouquet* et dom Cajot** rapportent une autre épitaphe trouvée à Metz, fort intéressante pour l'histoire de cette ville, parce qu'elle prouve que les jeunes médiomatriciens s'adonnaient à l'art de guérir:

VICTOR.... MEDIC.
MEDIOM. VXOR POSVIT.

Il faut lire: *Victorino medico mediomatrici uxor posuit:* à Victorinus, médecin médiomatricien. Son épouse a élevé ce monument.

Une inscription découverte à la fin du siècle dernier par mon oncle le savant dom Tabouillot, dans les décombres de l'un des parapets de l'ancienne citadelle messine, et demeurée inédite jusqu'à ce jour, se lisait de la manière suivante:

D. M.
C. ANTHIN.
MEDIC.
SORAN.....
IIIIII VIR. A...
PAR T A... I
MED. O....

Diis manibus. Caio Anthino Medico Soraniensi, sextumviri augustali, parentes ou parentela, et amici mediomatrici. Aux dieux manes. A Caius Anthinus So-

* Collection des historiens des Gaules, t. 1er, p. 141.
** Les antiquités de Metz, in-8°. Metz, 1760, p. 114.

Digitized by Google

fanien, médecin, Sextumvir Augustale, les parents ou amis du défunt, tous d'origine médiomatricienne, ou habitant le pays des médiomatriciens.

Quoique le T de la sixième ligne soit trop rapproché de la lettre A, et trop éloigné de la syllabe PAR, pour faire supposer qu'il appartient au substantif *parentela*, parentée, il est raisonnable de l'attribuer à ce dernier mot, devenu assez commun dans le style lapidaire de l'époque à laquelle se rattache l'inscription dont s'agit. C'est, au reste, une chose de peu d'importance. L'intérêt soulevé par les cinq lettres SORAN est bien plus grand, car elles désignent, ou l'un des descendants de l'illustre Soranus d'Ephèse, de ce fils de Ménandre qui porta l'école méthodique au plus haut point de splendeur, ou bien un médecin de la même secte, appelé pour cela *Soraniensis*, Soranien, disciple de Soranus. Quoi qu'il en soit de ces deux versions, notre médecin devait se trouver contemporain de Trajan ou d'Adrien, et il était l'un des six magistrats administrateurs que les empereurs avaient établis dans les colonies romaines. La présence de sa famille à Divodure (Metz), donne à penser qu'il en était originaire.

L'existence de plusieurs médecins dans le nord-est des Gaules, sous la domination romaine, se trouve donc bien constatée. Quant aux doctrines médicales qu'on y suivait, elles peuvent être ramenées à trois, l'*empirisme*, le *dogmatisme* et le *méthodisme*. Ausone a dit :

> ..... *Triplex quoque forma medendi,*
> *Quæ logos, aut methodos, cuique experientia nomen.*
>
> (Griphus ternarii numeri.)

Or, nul auteur n'était plus à même que ce poète,

Digitized by Google

fils de médecin, de connaître les théories qui couraient alors le monde.

Les *empiriques* rejetaient avec dédain l'hypothèse comme essentiellement corruptrice de l'observation; les *dogmatiques*, au contraire, marchaient d'après des règles établies, interrogeaient les causes et tâchaient de formuler la science en axiômes. « Mais les *empiriques* raisonnaient (si l'on peut s'exprimer ainsi), l'expérience, et les dogmatiques expérimentaient le raisonnement: ceux-ci regardaient comme causes, ce que ceux-là faisaient entrer dans l'histoire même de la maladie. L'analogie et l'induction étaient pour les empiriques ce qu'étaient pour les dogmatiques, l'enchaînement des dogmes et leur application aux plans de traitement*. »

La doctrine corpusculaire de Démocrite, complétée par Epicure, enseignée, propagée par Asclépiade et par les médecins-rhéteurs de son époque, leur ayant à peine survécu, donna naissance à d'autres idées dont l'apôtre fut Thémison, chef des *méthodistes*.

Les méthodistes divisaient les maladies en trois classes: celle des *fibres resserrées*, celle des *fibres lâches*, et celle qu'ils appelaient *mixtes*. Contre les premières ils employaient les relâchants; contre les secondes les resserrants, et contre les troisièmes une médication mixte, tantôt émolliente, tantôt tonique. Une maladie traînait-elle en longueur, ils avaient recours *au cercle résomptif ou métasyncritique*, enchaînement bizarre de remèdes appliqués à des époques fixes avec des conditions précisées d'avance.

Il existe un traité complet de médecine, rédigé par un

* Cabanis, Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine. Paris, Crapelet, an XII (1804); in-8°, p. 105.

Digitized by Google

gaulois, Marcel de Bordeaux, surnommé l'*empirique*. Ce médecin vivait sous Théodose (4e siècle), et paraît avoir eu l'intention de réunir l'empirisme au dogmatisme. Son ouvrage donne une idée de la manière dont la médecine s'exerçait dans les Gaules, aux premiers siècles de l'église*. Nous y renvoyons.

* Bordeu, œuvres complètes. Paris, Caille et Ravier, 1818, 2e vol., p. 566 et suiv.

Digitized by Google

NOTES.

(1) Tacit. Ann. lib. IV. « Cæterum, post recensem cladem, patuere » procerum domus, fomenta et medici passim præbiti; fuit urbs per » illos dies, quamquam moestâ facie veterum institutis similis qui, » magna post proelia saucios largitione et curâ sustentabant. »

(2) « Migrare certum est jam nunc è fano foràs quandò Œsculapii » ita sentio sententiam ut qui me nihil faciat, me salvum velit: va- » letudo decrescit, accrescit labor, nam jam quasi zonâ liena cinctus » ambulo. Geminos in ventre habere videor filios. »

Cappadox, Leno; Plauti Curculio; act. III, sc. I..

Selon Mercurialis (Var. Lection.; lib. I, cap. XII) les salles d'asile ouvertes dans la ville de Rome, servaient aussi de refuge aux étrangers qui devenaient malades lorsqu'on célébrait les grands jours auxquels accouraient en foule les peuples de l'Italie : « In insulâ Tiberinâ Œs- » culapii ædes sitæ erant et quodam alio loco in id extructo ut qui » ad ludos circenses venissent, si fortè fortunâ ægrotassent, haberent » ubi commodè curari possent. »

(3) Voici comment s'exprime, à cet égard, Guidon Pancirolli, dans son Traité des Magistratures municipales chez les Romains : « Medicos » quoque qui ægrotantes curarent, certo ipsis salario præstituto condu- » cebant; neque in hoc præses provinciæ interveniebat, sed curiales » ipsi, quos morum probitate et artis peritiâ spectatos cognovissent, » eligebant quibus suam, ipsi, et liberorum vitam committebant. Hi sunt » qui archiatri, id est principes medicorum vocantur..... Minores civi- » tates non nisi quinque medicos et ternos docentes habebant; majores » septem tantùm qui curarent, et quatuor qui utramque medicinam

Digitized by Google

» docerent; maximæ verò decem medicos..... Et fiscus, ubi civitates » reditibus carebant, è suo docentes conducebat. » (Tractatus de Magistrat. mun., cap. IV. In Grævii Thes. antiq. Roman. t. III.

(4) Mémoire couronné par la société des sciences, belles-lettres et arts de Mâcon, en 1812, sur la question suivante: « *Les anciens avaient-ils des établissements publics en faveur des indigents, des enfants orphelins, ou abandonnés; des malades et des militaires blessés; et s'ils n'en avaient point, qu'est-ce qui en tenait lieu?* par MM. Percy et Willaume. Paris, Méquignon l'aîné, 1813; in-8° de 122 pages. Cet opuscule, rédigé avec conscience et talent, porte pour épigraphe: *Melius est duos esse simul quam unum, habens enim emolumentum societatis suæ; si unus ceciderit, ab altero fulcietur.* Eccles., cap. IV, Paragr. 9.

(5) Ce monarque, né à Sirmium le 18 avril 359, empereur à 17 ans, périt assassiné le 25 août 383.

(6) Ausonius Magnus (Decius), né à Bordeaux vers l'an 309, mourut aux environs de cette ville, dans un âge très-avancé. Il avait habité long-temps les rives de la Moselle qu'il a chantées en beaux vers, comparables à ceux du siècle d'Auguste.

(7) Le poète Rutilius, contemporain de Théodose, a dit:

Facundus juvenis Gallorum nuper ab arvis
Missus Romani discere jura fori.

(8) Godfrid. In lib. XIII cod. Theodos., t. III, p. 42. Ausone, qui a chanté les professeurs de Bordeaux, range la médecine au nombre des connaissances qu'enseignaient les rhéteurs de son époque:

Valete manes inclytorum Rhetorum,
Valete doctores probi.
Historia si quos, vel poeticus stylus,
Forum ve fecit nobiles;
Medicæ vel artis, dogma vel Platonicum,
Dedit perenni gloriæ:
Et si qua cunctis cura viventum placet;
Juvatque honor superstitum;
Accipe mœstum carminis cultum mei.....

(9) Une inscription tumulaire qui existe au musée de Lyon, et dont je dois la connaissance à mon savant ami de Saulcy, consacre le souvenir de Minucia, femme médecin. Elle est ainsi conçue:

Digitized by Google

MINVCIA
D. L. ASTTE
MEDICA.

(10) On lit dans les décrétales de l'empereur Antonin : *Cum te medicum legionis secundæ adjutricis dicas, munera civilia quamdiù reipublicæ causâ abfueris, suscipere non cogeris.*

(11) Gruter rapporte, d'après Scaliger, une inscription tumulaire trouvée à Narbone et qui consacre le souvenir de ce Pomponia :

VIV
L. POMPONIA
I. I. DIOCLES. MEDICVS
SIBI. ET. ATILIAE
VARTAE. VXORI

Gruter, a Scaligero, p. DCXXXIII, N° 10.

(12) Une inscription à la déesse Epone a été trouvée, selon Hüpsch, sur la basse Moselle, aux environs d'Andernach. Cette inscription est ainsi conçue :

EPONAE
SACR
CACIV
OPTAT
MV
V

Eponæ sacrum Cacius optatus.... monumentum. Votum solvit lubens.

Les auteurs ne sont pas tout-à-fait d'accord relativement aux attributions divines d'Epone. Plutarque a dit : Ἐστι δέ θεὸς πρόνοιαν ἔχουμένη ἵππων. Tertulien en parle, apolog. XVI ; Minutius Félix la présente, c. XXVIII, comme ayant été la déesse des ânes : *Nisi quod vos et totos asinos in stabulis cum vestra vel Epona consecratis.* Aurélius adopte cette idée et la justifie en donnant au nom d'Epone ἐπι et ὄνος pour racine ; mais il n'est pas présumable que le nom d'une divinité soit formé d'une préposition et d'un substantif. J'aimerais mieux faire dériver Epone ou Hippone, de ἵππος, *epus*, et ὄνος. Au reste, il ne serait pas étonnant que notre déesse eût possédé sous sa domination les chevaux, les ânes et les mulets.

(13) Voici le témoignage rendu par Lampride sur Alexandre Sévère : « *Ægrotantes et vulneratos ipse visitavit per tentoria ; etiam ultimos*

Digitized by Google

et carpentis vexit, et omnibus necessariis adjuvit, et si fortè gravius laborassent, per civitates et agros patribus familias, hominibus, et sanctioribus matronis, eos distribuebat, impendio reddens quæ fecissent, sive convaluissent, sive periissent.

(14) C'est à la huitième légion qu'on attribue en grande partie l'érection des arches de Jouy. »

Digitized by Google

CINQUIÈME LETTRE.

A Monsieur Littré,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

(*Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*).

Digitized by Google

Digitized by Google

CINQUIÈME LETTRE.

MONSIEUR,

Il y avait à la suite des armées romaines et dans les principales municipes de la Gaule, un ordre de médecins qui, selon toute apparence, soignaient particulièrement les maladies des yeux et de la peau. Ces affections, plus communes jadis qu'aujourd'hui, en raison des coiffures et des vêtements à la mode, constituaient une branche importante de la pathologie et déterminaient l'emploi d'une infinité de remèdes qu'on trouve gravés sur les matrices des anciennes pharmacopoles. Si l'on juge de la fréquence des maladies herpétiques et oculaires dans le nord-est des Gaules, par les inscriptions qu'on y a trouvées à diverses époques, on peut établir qu'en aucune partie de l'Europe, elles n'ont été plus nombreuses; mais, sous ce rapport, nos richesses archéologiques ne tiennent-elles pas plutôt au soin qu'on a mis à les recueillir?

Les cachets de médecins oculistes sont des monuments précieux, puisqu'ils nous font connaître les usages thérapeutiques des anciens: je m'estime heureux de pouvoir en décrire quelques-uns d'inédits. Ceux qu'on a déjà publiés en divers ouvrages et que je reproduis ici, présenteront peut-être de l'intérêt aux hommes de l'art sous le rapport des nouvelles interprétations médicales aux-

Digitized by Google

quelles je me suis livré. Ils pourront, d'ailleurs, les vérifier par eux-mêmes et rectifier mes erreurs s'il y a lieu.

En 1828, on a trouvé au Sablon (banlieue de Metz), dans le ban de Saint-Pierre, un cachet de médecin oculiste, en argile cuite, de couleur brune, de forme carrée, ayant 0m,073 de face, et 0m,16 d'épaisseur. Il portait sur chacune de ses tranches, une inscription en lettres d'un bon style:

C. MANVCII JVN. DIAR. AD. L.

C. MANVCII JVN. COL. AD CLAR...

C. MANVCII JVN. ANODYN.....

C. MANVCII JVN. ON. AVR. AD O...

1. *Caii Manucii Junioris diarodon ad lippitudinem.*
2. *C. Manucii Junioris collyrium ad claritatem;*
3. *C. Manucii Junioris anodynum;*
4. *C. Manucii Junioris onguentum aureum ad oculos.*

1. *Diarodon* est un extrait de roses qui figure dans l'inscription d'une pierre sigillaire découverte à Bavay, en 1836 (1). Je remarquerai à l'occasion de ce substantif que la préposition grecque *dia* est employée fort souvent par les anciens médecins pour désigner des préparations pharmaceutiques. Ainsi l'on trouve dans les inscriptions sigillaires déjà connues, *dialepidos*, composition tirée de l'écaille; *diamysios*, extraite du vitriol; *diacrocos* faite avec le crocus, etc... *Dia* précédant les recettes de collyre, tient probablement la place de notre *recipe*. Beaucoup de noms pharmaceutiques modernes sont aussi formés du monosyllabe *dia* joint à un substantif, *diacode*, *diachylon*, *diapalme*.

Je traduis *ad. l.* par *ad lippitudinem* ou *ad lippas*, contre la chassie, le mal d'yeux; expression qui se retrouvera plus loin sur les clichés de *Nasium*.

Digitized by Google

2. *Collyrium ad claritatem*, pour la clarté de la vue, n'a pas besoin de commentaire.

3. Il en est de même d'*anodynum*, collyre anodin, adoucissant.

4. Quant à l'*onguentum aureum*, l'onguent d'or ou doré de la quatrième ligne, son épithète donne la plus haute idée de sa vertu et de son crédit dans le monde fashionable.

En 1837, un propriétaire du village de Daspich, près Thionville, a découvert sous le pavé d'une cour de sa maison, un cliché du même genre, destiné à reproduire, comme dans l'imprimerie actuelle, les caractères qui s'y trouvent gravés. Ce cliché, que nous avons sous les yeux, présente une longueur de $0^m,065$ et une largeur de $0^m,031$. Sa longueur ayant été sciée en biseau, l'épaisseur varie depuis $0^m,01$, jusqu'à $0^m,013$. Les bords longitudinaux portent chacun une inscription dont les lettres fort bien exécutées viennent s'offrir de la manière suivante :

Q. VALERI. SEXTI. STAC
TVM. AD CALIGINES
OPOBALSAMATVM.

C^A VITALI^A AMANDI
ONIS. CLORON

La première de ces inscriptions se lit avec la plus grande facilité ; elle désigne une *liqueur balsamique de Quintus Valérius Sextus contre la vue trouble ou les éblouissements.*

La seconde avait été mal indiquée lorsque je décrivis ce petit monument d'après une empreinte en cire* que

* V. Le *Courrier de la Moselle* du mois de septembre 1836, et l'*Annuaire de la Moselle* de 1837, p. 130-131.

Digitized by Google

m'avait adressée le propriétaire. Il s'agit d'un baume propre à rappeler les esprits vitaux ; *genia vitalia amandationis cloron.* (V. Pl. VII.)

1. Le *stactum ad caligines opobalsamatum* ne peut être rendu en français d'une manière satisfaisante, car nous ignorons ce que signifie positivement le mot *stactum.*

Plaute a dit : *tu mihi stacte, tu cinnamomum, tu rosa, tu croccinum et casia es.* (Cure. 1. 2, 6.) Si, comme est il présumable, les mots *stactum* et *stacte* désignent la même chose, il s'agirait d'un baume odorant, fort agréable, où entrait de l'écorce de cinamome, arbrisseau semblable au cannellier, de la rose, un parfum safrané et de la cannelle.

Peut-être aussi le *stactum* indiquait une liqueur odoriférante qui découlait par incision de l'arbre de mirrhe.

Opobalsamatum, adjectif de *stactum* vient du grec ὁποβάλσαμον, baume, et signifie balsamique. La plante dont la liqueur balsamique de Q. Valerius est extraite, se trouve représentée sur le cliché.

2. Nous avons traduit *genia vitalia* par esprits vitaux ; *amandionis* est la contraction *d'amandationis.*

Deux pierres plates tirées il y a vingt ans des ruines de Nasium, portaient les inscriptions suivantes :

Q. IVN. TAVRIANODY
NVM ADOMN. LIPP.

Q. IVNITAVRIDIALIBAN
ADSVPPVRAT. EXOVO

IVNI. TAVRI. CROCODSAR
COEACVMADASPRIT.

Digitized by Google

IVNITAVRICRODIALEP
ACCICATRI. — ESCABRIT.

IVNITAVRICROCODDA
MISVSACDIAI-ESIS-ERE

IVNITAVRICROCODPAC
CIANADCICA EREVM

Ces matrices d'étiquettes publiées imparfaitement par MM. Denis*, Dulaure** et Tôchon d'Anneci***, ont été lues ainsi :

1. *Quinti Junii Tauridi anodynum ad omnes lippas*, remède anodin de Quintus Junius Tauridus, pour tous les maux d'yeux ;

2. *Quinti Junii Tauridi olibanum ad suppurationes ex ovo ;* onguent extrait d'œuf pour les suppurations de Quintus Junius Tauridus ;

1. *Junii Tauridi crocodilia sarcocolla commis ad aspretudines ;* remède composé du crocodilia et de la gomme du sarcocolla, pour les boutons ou les aspérités de la peau, par Junius Tauridus ;

2. *Junii Tauridi crocodilia lepram ac cicatrices abripiens.* Crocodilia de Junius Tauridus, pour enlever les pustules et les cicatrices.

M. Denis n'a traduit aucune de ces inscriptions ; Dulaure et Tôchon d'Anneci ont interprété les quatre premières.

* *Narrateur de la Meuse*, numéro du 4 février 1808, p. 83, 84.

** V. *Explication de quelques inscriptions trouvées dans les ruines de Nasium*, par Dulaure. Mémoires de l'académie celtique, t. IV, p. 104 à 114, et p. 135, 136.

*** *Dissertation sur l'inscription grecque* IACONOC AYKION, *et sur les pierres antiques qui servaient de cachets aux médecins oculistes.* Par Tôchon d'Anneci. Paris, Michaud, 1816 ; in-4° de 73 pag., avec trois planches gravées.

Digitized by Google

Dulaure a rendu, comme on voit, *aliban* mot dépourvu de signification par *oliban*, se fondant sur ce que, dans le style lapidaire, l'*o* est souvent substitué à la première lettre de l'alphabet; il traduit *ex ovo* par *extrait de l'œuf*, parce que chez les Romains, l'œuf entrait dans la composition de plusieurs remèdes, et parce qu'on trouve dans les œuvres de Pline, un chapitre sur les propriétés de cette substance *. Les lettres *crocod*, rendues par *crocodilia* ne lui inspirent aucun doute, car les médecins employaient volontiers l'excrément d'un crocodile de terre pour enlever les taches et les aspérités de la peau; il pense que les syllabes *sarcoeacum* appartiennent aux mots *sarcocolla* et *commis; sarcocolla*, arbre médicinal dont parlent Pline et Dioscoride **; *Commis* pour *gummi*, gomme, *sarcocolla commis utilissima*, dit le naturaliste latin. Dulaure regarde *crodia* comme l'abrégé de *crocodilia*, remède spécialement destiné aux affections de la peau. Il n'hésite pas à traduire *lep* par *lepram*, lèpre, pustules. Pour trouver *cicatrices* au second membre de l'inscription, il réunit des syllabes que sépare un trait et suppose sans motif un *c* transporté de sa place à la fin du mot; reste *abrit* qu'il donne pour abréviation d'*abripiens* ou *abripientes* si *crocodilia* est au pluriel.

Tôchon d'Anneci propose la leçon suivante ***:

1. *Quinti Junii Tauri anodynum ad omnem lippitudinem.*

2. *Quinti Junii Tauri dialibanum ad suppurationes, ex ovo.*

* Hist. nat., lib. xxix, cap. iii.

** Hist. nat., lib. xxiv, cap. xiv, et lib. xii, cap. xi; Dioscorid., lib. iii, cap. xcix.

*** V. sa dissert., p. 83.

Digitized by Google

5. *Junii Tauri crocodes sarcofacum, ad aspritudinem.*

4. *Junii Tauri crocodes dialepidos ad cicatrices et scabritias.*

1. Le mot *Tauri*, comme l'observe Tôchon étant joint au mot *Dialiban*, Dulaure les a mal séparés, et s'est trouvé dans l'obligation de voir une erreur dans *aliban* dont il a fait *oliban*. Mais n'avons-nous pas le collyre *dialibanos* ou *dialibanum* cité par Galien et Marcellus Empiricus, collyre qui tire son nom de sa propre composition διὰ avec, λιβάνος l'encens, avec l'encens.

Il faut *lippitudo* pour lippa. Galien donne lui-même la signification de ce mot : *Exordium autem a frequentissimâ oculorum affectione sumam, quam propriè ophthalmiam, hoc est lippitudinem appellant. Est autem, velut didicistis, inflammatio tunicæ os capitis et calvariam ambientis.* (*De compos. pharmac. sec. loc. p.* 150.)

Anodynum est décrit par Nicolaüs Myrepsus dans son traité *De collyriis. Collyrium dictum Pelarion, quod etiam Antoninus, Monohemeron, et anodynon dicitur, quo usus est Apollinarius Syrus, probatum verò ab imperatore Antonino. Implet fossulas, et exterit cicatrices et dolorem mitigat.* L'auteur en donne ensuite la composition. *Nicolaüs Myrepsus*, p. 660, chap. 37 et p. 664, chap. 77.

Le mot *Dialibanum* se retrouve sur une pierre gravée du médecin oculiste *Tiberius Julius Clarus*, citée par Tôchon d'Anneci, p. 22. *Collyrium dialibano ad chamosim*, dit Alexandre de Tralles. Ce médecin donne la description du remède p. 173.

Marcellus Empiricus parle aussi du *collyrium dialibanos* et du *collyrium dialibanum*. Il se rapporte avec Alexandre de Tralles sur la manière de le préparer, et

Digitized by Google

sur son emploi, *ad suppurationes oculorum*, p. 280. Galien en fait mention. (Method. med. lib. XIV, p. 92.)

Crocod, selon Muratori et Falconnet, est l'abréviation de *crocodillium*; mais Wesseling et après lui Tôchon d'Anneci veulent que *crocod* désigne le *crocodes* dont parle Galien *, remède fabriqué avec le crocus.

Tôchon traduit *sarcoeacum* par *sarcofacum*, formé des mots grecs σὰρξ chair et φὰγο consumer. Ce *sarcofacum* se composait sans doute d'une pierre caustique qui détruisait les chairs, les excroissances. Les Grecs appelaient σαρκοφὰγὸς la pierre caustique qui consumait les corps et qu'on employait pour les tombeaux, et par extension, le médicament qui brûlait les chairs.

Ac cicatri-escabrit peut se rendre par les mots *ad cicatrices et scrabritias oculorum*, d'après un cachet trouvé à Mastricht (Trajectus ad Mosam), et publié par Saxius et Tôchon d'Anneci, N° 19.

Une pierre inédite, trouvée à Nais, en 1829, gravée en creux sur deux côtés, portait :

Q. IVN. TAVRI. DIASMVRN.
POST. INPET. LIPPIT.
IVN. TAVRI. ISOCHRYS.
AD SCABRIT. ET CLAR...OP

1. *Quinti Junii Tauri Diasmyrnes vel diasmyrrhea post impetum lippitudinis.*

2. *Junii Tauri Isochryson ad Scabritiem et claritatem optimum.*

1. Le mot *Diasmyrnes* se rencontre dans plusieurs inscriptions de ce genre. Il sera expliqué plus loin.

Scabrities signifie, ou la gale, ou des croûtes formées

* Robur autem auribus vel magis afferret iisdemque proficiet collyrium quod diaglaucium, quod glaucium recipit, vocant; præterea diarhodon, crocodes, nardicum. *De sanitate tuendâ*, p. 100.

Digitized by Google

sur des plaies, ou des boutons qui ont suppuré, et non une ophthalmie sèche comme le veut Caylus. *Claritas* est ici pour éclaircissement de la vue. Eh bien, l'*Isochryson* de Junius Taurus rendait en même temps à la peau sa souplesse, aux yeux leur éclat et leur force. Et cependant, tel est l'ingratitude des hommes qu'il n'a trouvé place dans aucun dictionnaire. Pour la *diasmyrne*, passe encore; aucune épithète ne le recommande, mais *l'excellent Isochryson!*.. Le temps devait-il oublier ses services? (2)

Le baron Marchant, à qui M. Denis avait donné la plupart des tablettes sigillaires tirées des fouilles de Nasium, céda les suivantes à Grivaud de la Vincelle qui les a fort bien décrites (3).

PREMIÈRE TABLETTE.

IVVI. TAVRI. DIASMYRNES
POST. INPETVM LIPPITV

IVN. TAVRI. THEODOTIVM
AD. OMNEM. LIPPITVDI

IVNI. TAVRI. AVTHEMERVMAD
EPIPHOR. ET OMNEM. LIPPITVD

IVN. TAVRI. PENICILLEM
AD. OMNEM. LIPPITVD

Il faut lire:

1. *Junii Tauri Diasmyrnes post impetum lippitudinis;*

2. *Junii Tauri Theodotium ad omnem lippitudinem;*

3. *Junii Tauri Authemerum ad epiphoram et omnem lippitudinem;*

Digitized by Google

*4. Junii Tauri penicillem ad omnem lippitudinem**.

Le mot *diasmyrnes*, composé de *dia*, avec, et de *Smyrnes* pour *Smyrnum*, vient sans doute du substantif Σμυρνα, myrrhe; il indique, selon toute apparence, un collyre détersif où entrait une certaine quantité de cette gomme résine. On l'employait, après les accidents inflammatoires, après l'apparition de la chassie et des humeurs, c'est-à-dire quand le travail de secrétion succédait à la sécheresse, à l'aridité qui signale la période d'excitation; *post inpetum lippitudinis*. (*Inpetum* est ici pour *impetum*.) L'oculiste Calenus employait le *diasmyrnes* au dernier degré de l'ophthalmie, lorsque l'irritation diminuait. *Se. Po. Caleni diasmyrnes ad sedatas lippitudines*, porte une pierre sigillaire trouvée en 1767 à Beauvais.

Theodotium, qu'on peut rendre par Θεοδοσιος, remède divin, ou Θεοδοτιον, préparation de sulfate de fer natif, servait comme le *diasmyrnes*, à déterger les yeux de l'humeur qui s'y portait. Cet arcane devait produire un effet merveilleux; c'était probablement quelque eau divine, quelque liqueur à la sultane, préconisée par le charlatanisme ou jouissant d'une réputation bien méritée.

L'*authemerum* mis ici pour *anthemerum*, composé d'Ανθέω fleurir et d'Ημέρος doux, était un collyre adoucissant, composé de fleurs émollientes, et non de camomille, comme le dit Grivaud de la Vincelle. On l'employait contre toute espèce d'ophthalmie, *omnis lippitudo*; mais surtout contre l'*epiphora*, inflammation, phlegmasie des paupières accompagnée de larmoiement.

Ces divers remèdes étaient appliqués comme aujourd'hui, sur la partie malade, au moyen de plumaceaux,

* Cette traduction, adoptée par Grivaud de la Vincelle, lui avait été communiquée par le baron Marchant.

Digitized by Google

de bourdonnets, de tentes et de pinceaux formés de linge fin, blanc de lessive, et de charpie. Le *penicillem* gravé pour *penicillum*, signifie tout cela (4).

DEUXIÈME TABLETTE.

LCLMARTINIDIAP
SORIC. AD CALIGIN
Q. IVN. TAVRI STACT. AD
SCABRITIEM. E CLAR †

LCLMARTINIEVOD
ES. ADASPRITVDIN

Lucii Claudii Martini diapsoricum ad caligines;
Quinti Junii Tauri stactum ad scabritiem et claritatem;
Lucii Claudii Martini evodes ad aspritudines.

Le mot *Diapsoricum* embarrassa Grivaud de la Vincelle; il ne nous embarrasse pas moins, car ψωρα signifie gale; et les anciens appelaient *Psorophthalmia* une ophthalmie galeuse. Cependant, on lit sur une petite tablette trouvée à Nîmes, et citée par Pochon, p. 67, le mot *Psoricum:* ce serait donc, dit la Vincelle, le nom générique d'une composition ou d'un onguent qu'Actuarius a plusieurs fois cité sous le nom de *Psoricum Aridum*, etc. D'autres auteurs en ont également fait mention. Le Diapsoricum était sans doute un collyre dans lequel on avait étendu l'*Unguentum Psoricum*, et qui servait à éclaircir la vue nébuleuse, ou *caligo*. V. Plinii lib. XVIII.

Nous avons dit plus haut ce que les Romains entendaient par *Scabrities*. *L'Isochryson* et le *Stactum* étaient employés, comme on voit, dans les mêmes circonstances; *ad scabritiem et claritatem.*

Le mot *claritas* ne saurait être rendu par éclaircisse-

Digitized by Google

ment de la vue, selon l'interprétation de Grivaud de la Vincelle ; car eût-on jamais cherché à combattre, par des remèdes, un avantage de cette nature. Sans doute, il s'agit ici des éblouissements ou des phénomènes de la nyctalopie auxquels on remédiait en appliquant le *stactum* qui faisait contracter la pupille. A la rigueur on pourrait encore interpréter l'action *ad claritatem*, en disant que le *stactum* servait à enlever les taies qui se formaient sur les yeux, ainsi que certaines rugosités de la peau ; le malade était alors rendu à la lumière, *ad claritatem* (5).

L'*evodes* de Cl. Martinus, expression dérivée sans doute d'Εὐῳδής, qui répand une bonne odeur, constituait une liqueur odoriférante, dessicative, qui servait à la fois de cosmétique et de remède. Ce pouvait être aussi une substance épilatoire, car les gallo-romains ne se faisaient pas faute d'en user. Le mot *evodes* existe sur une tablette trouvée à Lyon, publiée dans plusieurs ouvrages et citée par Tôchon d'Anneci, p. 65 et 66, N^os^ XIV, XV.

La tablette que nous venons de décrire porte les noms de Q. Junius Taurus et de L. Claudius Martinus ; particularité d'autant plus remarquable que, sur environ quarante monuments du même genre, il ne s'en trouve que deux exemples, l'un sur notre tablette, l'autre sur celle découverte à Bavay.

« Mettait-on dans les pharmacies, sur les vases qui contenaient les médicaments, non-seulement le nom du pharmacopole qui les débitait, mais encore celui du médecin qui en avait composé d'une efficacité reconnue? Dans cette supposition Martinus aurait été un oculiste renommé, auteur des baumes et des collyres que le pharmacien Taurus débitait à Nasium. Peut-être aussi ce Martinus n'était-il que le successeur de Taurus, dans la

Digitized by Google

boutique duquel il avait trouvé des tablettes déjà gravées et qu'il avait continué d'employer, changements faciles sur une pierre tendre comme la stéatite.

» Ce qui nous confirmerait dans notre premier sentiment, que les noms du médecin se trouvent comme ceux du pharmacien sur les tablettes sigillaires dont il s'agit, c'est que sur celle de Bavay on lit :

C. Juli Flori Basilium ad chemosim.

L. Sil. Barbari Palliadi ad oculorum (Vulnera).

» Le Basilium (onguent royal) était employé par Florus à guérir le chémosis, et Barbarus Palliadus s'en servait comme d'un spécifique propre à cicatriser les plaies de cette même partie. » (Grivaud de la Vincelle, ouv. cité.)

TROISIÈME TABLETTE.

Q. IVN. TAVRI FLOGIVM.
ADGEN AS ET. CLARITAT.

Q. IVN. TAVRI STAC
TVM DELACRIM.

1. *Quinti Juni Tauri Flogium ad genas et claritatem;*

2. *Quinti Juni Tauri stractum delacrymatorium.*

Le flogium de Junius Taurus était-il un cosmétique pour entretenir la fraîcheur du teint et l'éclat des yeux, ou bien une pommade, une eau distillée, une mixture éclaircissant la vue, guérissant les fluxions ou les gerçures du visage? Si le mot *gena* est employé ici dans le sens donné par Cicéron, il désigne les joues; il signifie, au contraire, la paupière supérieure, si l'on s'arrête à la pensée de Pline. Dans ce dernier cas, le flogium aurait pu servir à combattre la procidence du muscle palpébral.

Les mots qui avoisinent *flogium* ou *phlogium*, dans le

Digitized by Google

dictionnaire, sont *flogites*, *phloginos*, pierre brillante à laquelle les médecins de l'antiquité accordaient une propriété astringente. Etait-ce une hématite, une marcascite, un grenat ?

Le baron Marchant a fait de *flogium* la contraction de *florilegium*, et l'a traduit par eau de mille fleurs. D'autres ont pensé que *phlogium* pouvait signifier une dissolution de *phloginos*, pierre brillante dont parle Pline (lib. XXXVII, *gemm. de simpl. med.*)* Grivaud de la Vincelle** pense qu'il s'agit ici d'une préparation de *viola rubescens*, *phlox* de Pline, l'F se trouvant employé pour PH, comme cela se voit fréquemment dans le style lapidaire de l'époque. *Flogium* pourrait dériver aussi de φλοξ flamme ou de φλογιον, flammèche ***.

Grivaud de la Vincelle explique la seconde ligne de la troisième tablette, par *stactum delacrymatorium*, quoiqu'il y ait eu d'autres leçons, telles que *stactum delacrymatum*. Cet auteur croit qu'il s'agit d'un baume ou d'un collyre propre à guérir le larmoiement involontaire ou la fistule lacrymale. Pline indique des collyres de ce genre en usage dans les cas d'obstruction des points lacrymaux ****. Marchant et M. Denis pensent, au contraire, que le *stactum delacrymatorium* provoquait les larmes et pouvait servir aux pleureuses publiques dans les cérémonies funèbres. Quoi qu'il en soit des propriétés réelles ou imaginaires du *stactum*, nous devons admettre que, sous cette dénomination officinale, les pharmaciens rangeaient plusieurs baumes plus ou moins toniques et astringents, dont les propriétés se trouvent spécialisées

* Journal de la Meuse, 1808, p. 402.
** Ouvr. cité.
*** Id.
**** V. Hist. nat., lib. XX, XXIV, XXXIV.

Digitized by Google

dans les inscriptions par des adjectifs, tels que *opobalsamatum*, *delacrymatorium*, etc.

Voici quatre inscriptions du même genre que les précédentes, gravées sur les faces latérales d'une petite pierre carrée de couleur vert-gris, trouvée en 1808 à Nasium dans l'emplacement d'une ancienne fabrique de poterie. Grivaud de la Vincelle et Tôchon d'Anneci, n'en parlent pas.

LIVNIPHILINIDIAM
ISVSADDIADIATHETOL

LIVNIPHILINIDIALE
PIDOSADASPRTECICAT

LIVNIPHILINISTAC
TVMOPOBADCLARIT

LIVNIPHILINIDIAPSO
RICVMADGENSCISTECL

Ces inscriptions, soumises à Dulaure, le 14 mars 1808, n'ont pu être déchiffrées par lui. (Narrateur de la Meuse, p. 194). On peut les rendre de la manière suivante :

1. *Lucii Junii Philini diapasma mistum usitatum ad diapedesim diathesim tollendam ;*

2. *Lucii Junii Philini diapasma lepidosarcomates ad aspritudines et cicatrices ;*

3. *Lucii Junii Philini stactum opobalsamicum ad claritatem*

4. *Lucii Junii Philini diapasma psoricùm ad genas scissas et clavos.*

Pommade de Lucius Junius Philinus, composition usitée pour faire cesser la tendance aux hémorrhagies (*mistura usitata*).

Pommade de Lucius Junius Philinus, propre à enlever, à adoucir les aspérités, les rides ou les cicatrices.

Digitized by Google

Gouttes apobalsamiques de myrrhe, distillées par Lucius Junius Philinus, pour éclaircir la vue.

Pommade antipsorique de Lucius Junius Philinus, propre à guérir les gerçures des joues, et les clous ou furoncles.

Une tablette oblongue (Pl. VII), en stéatite opaque, de couleur verdâtre, n'ayant la forme d'aucune des pierres sigillaires trouvées jusqu'alors, fut tirée en 1830 des ruines de Nasium, et recueillie par M. Denis, qui a bien voulu me la faire connaître *. Elle offre deux centimètres et demi d'épaisseur sur cinq et demi de hauteur, et sept en largeur. Trois de ses tranches sont gravées en caractères d'un mauvais style, et peu lisibles, tandis que la tête d'Esculape, qui occupe un des rebords, indique le faire d'un artiste intelligent. Ces caractères, au reste, ne paraissent pas avoir été tous gravés à la même époque, car le mot PSORI se présente avec des lettres disposées en sens contraire des deux autres lignes opposées, qu'on traduit par STACTV | GLY.... PTI, c'est-à-dire, *stactum glycyrrhisonum* ou *glycysideum ptilose*, baume de myrte avec mixtion de réglisse ou de pivoine; *stactum psoricum*, baume préparé contre les éruptions de la peau. Nul doute que, dans l'esprit du graveur, *stactum* devait se placer tour à tour devant GLY, PTI et PSORI.

Glycyrrhison désigne la réglisse; *Glycyside* la pivoine; *Ptilosis*, du grec *ptilos*, indique une affection du bord des paupières. Les auteurs anciens emploient fréquemment l'adjectif *psoricum* ou *diapsoricum*, pour désigner les affections propres à la surface cutanée, les dartres, la gale, la teigne, etc.

* Cet estimable antiquaire a parlé de la tablette en question dans le *Narrateur de la Meuse* du 21 juin 1830.

Digitized by Google

Celsus, Scribonius Largus*, Pline, Actuarius**, Dioscoride***, Galien, Marcellus Empiricus****, parlent de ce remède avec assez de détails.

Diapsoricum ad caliginem et asprítudinem oculorum, dit Scribonius Largus; *Psoricum Áridum ad majores oculi angulos erosos;..... Ælii Psoricum*, dit Actuarius. Marcellus Empiricus, donne la description du psoricum, qu'il appelle aussi *stratioticum*, et ajoute: *Ut auctori ejus remedii de experimento credamus, duodecim annorum cœco intrà dies viginti Visum restituisse se dicit;* si l'on en croit l'auteur de ce remède, il a rendu, au bout de vingt jours, la vue à une personne qui était aveugle depuis douze ans.

Nous avons bien lieu de regretter que le monument sigillaire, à tête d'Esculape, soit sorti de la province pour enrichir le musée de Vienne (Autriche). Nul autre, peut-être, ne viendra le remplacer.

Le 18 avril 1606, on a trouvé dans les ruines de Mandeure une pierre sigillaire, décrite sans beaucoup de succès par le naturaliste Jean Bauhin (6), publiée depuis par Muratori, Caylus, Walchius, Saxius, Févret de Saint-Mémin*****, Tôchon d'Anneci******, et reproduite dans les *Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté*, t. 1, p. 158. Conservée au château de Montbéliard, par le duc Fréderic de Wurtemberg, elle fut donnée à l'illustre Schœpflin,

* *Facit hoc collyrium benè quod psoricum dicitur,* p. 32.

** Chapitre *De affectione oculorum*, chap. v.

*** Ch. viii.

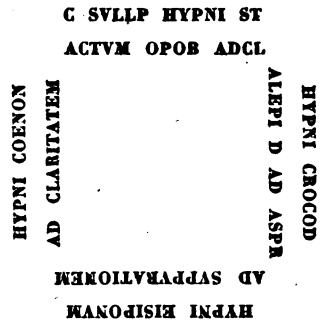
**** Livre v, chap. cxvi.

***** Mémoires de la commission départementale d'antiquités de la Côte-d'Or.

****** Il la désigne sous le nom de *lapis Epamduodorensis.*

Digitized by Google

et devint ensuite la propriété de la ville de Strasbourg. Ses inscriptions se présentent ainsi :



1. *Caii Sulpicii hypni stactum opobalsamatum ad claritatem ;*
2. *Hypni crocodes dialepidium ad aspritudines ;*
3. *Hypni lysiponium ad suppurationem ;*
4. *Hypni coenon ad claritatem.*

Il s'agit, comme on voit, de quatre remèdes employés par *Caius Sulpitius Hypnus*. Nous connaissons le *stactum* ; le *crocodes* ou *crocodeum* indique une préparation safranée ou un médicament dans lequel entrait de la fiente de crocodyle de terre. Le *dialepidum* ou *dialepidotium* fait supposer qu'il y avait de la poudre d'écailles de poisson jointe au crocodes, pour enlever les aspérités, les rugosités de la peau. Lucius Caemus Paternus avait aussi inventé un *crocodes ad aspritudines*. (Tablette des jésuites de Lyon déjà citée.)

Le *lysiponium* devait être une pommade légèrement dessicative, destinée à diminuer la suppuration et à préparer la cicatrisation des plaies.

Le *coenon* achevait la guérison des ophthalmies,

Digitized by Google

rongeait les taies de la conjonctive, fortifiait la vue, etc. C'était un remède *ad claritatem*, collyre sec ou liquide.

Sous la dénomination de *lapis vesontinus*, Tôchon d'Anneci a reproduit quatre inscriptions sigillaires déjà données par Caylus, Dunod, Walchius et Saxius. Ces inscriptions, sont ainsi conçues :

L. SACCI MENANDR. CHELIDONIM AD CA.
L. SACCI MENANDR. MELINVM. DELACR.
L. SACCI MENANDRI THALASSEROS DELAC.
L. SACCI MENAN. DIASPHORIC. AD SC.

1. *Lucii Sacci Menandri Chelidonium ad caligines;*
2. *L. S. Menandri Melinum delacrymatorium;*
3. *L. S. Menandri thalasseros delacrymatorium;*
4. L. S. *Menandri diasphoricum ad scabritiem.*

Tout cela s'entend avec facilité. Le *chelidonium* était un onguent ou une pommade, formé avec la petite chélidoine (*chelidium*) ou scrofulaire de Pline. Il guérissait les gerçures de la peau et le caligo.

Le *melinum*, composé, selon le naturaliste romain, avec une espèce d'alun tiré de l'île de Melos, s'employait comme styptique et astringent, contre le larmoiement involontaire.

Le *thalasseros*, collyre liquide auquel l'eau de mer et l'eau de pluie servaient de véhicule, se prescrivait aussi dans les cas d'atonie du muscle palpébral, ou d'engorgement du canal et des points lacrimaux. On peut consulter Marcellus Empiricus sur les propriétés merveilleuses du collyre *delacrymatorium*, p. 281 ; et Galien sur le collyre *thalasseros* ou *thalasserum*, p. 116.

Le *diasphoricum* jouissait, comme les remèdes précédents, d'une vertu tonique et résolutive.

Nous remarquerons en passant, que le nom de Mé-

Digitized by Google

nandre, porté par l'oculiste Bisontin, est historique. Etait-ce le chef même de la secte des méthodistes, le père de Soranus d'Ephèse, ou l'un de ses disciples?

Voici une inscription trouvée en 1732, à Besançon, dans les fondations de l'église de Saint-Pierre. Elle fut donnée par Dunod, Muratori, Caylus, Walchius, Saxius, Baverel *, Tôchon d'Anneci, et reproduite dans les mémoires pour servir à l'histoire de la Franche-Comté, t. 1, p. 159 :

G SAT SABINIA
NI DIACHERALE

Cette inscription, gravée en deux lignes parallèles, se lisait, comme les précédentes, sur une pierre (*lapis Vesontinus*) longue de 0^m,108, large de 0^m,047, épaisse de 0^m,009.

Il s'agit d'un oculiste appelé *Sabinianus*, et du collyre *diacherale*, qu'on préparait, selon Falconet, avec la cendre brûlée du hérisson mêlée à du miel. C'était, par conséquent, un remède légèrement astringent, puisque la cendre, quelle qu'elle soit, contient toujours de la potasse.

Avant de terminer ce que nous avions à dire sur les monuments sigillaires des médecins gallo-romains fixés dans nos contrées, nous rappellerons les images gravées qu'on ajoutait quelquefois aux caractères alphabétiques des inscriptions. Ainsi, parmi les nôtres, se trouvent la tête d'Esculape, des plantes, une feuille, un fruit et une croix. La tête du dieu de la médecine se conçoit, la plante libératrice également, mais la croix que fait-elle ici? Serait-elle déjà un symbole de salut? Il faudrait admettre dès lors, l'introduction des idées chrétiennes dans le nord-est des Gaules bien avant la chûte de Nasium, sous Julien

* Recueil d'inscriptions antiques.

Digitized by Google

l'Apostat. Quoi qu'il en soit, les symboles précités appartenaient sans doute à plusieurs officines différentes.

En 1829, on m'envoya de Toul une bouteille en terre d'un grain rouge, large à sa base, effilée à son col, pouvant contenir un litre de liquide, bouteille dans laquelle se trouvaient quelques résidus desséchés de matières végétales, et dont le ventre présentait le mot grec Δοδρα. Je ne doutai pas un instant que ce ne fût un vase destiné à contenir la célèbre potion Dodra, et je me rappelai ces deux vers du poète Ausone :

Dodra vocor. Quâ causa? novem species gero. Quæ sunt?
Jus, aqua, mel, vinum, panis, piper, herba, oléum, sal.

Je me nomme Dodra. Pourquoi? parce que je suis composée de neuf choses. Quelles sont-elles? Du jus, de l'eau, du miel, du vin, du pain, du poivre, de l'herbe, de l'huile et du sel.

Δόδρα τόδος και ἀριθμὸς ἔχω μέλι, οἶνον, ἔλαιον,
ἄρτον, ἅλας, βοτάνην, ζωμὸν, ὕδωρ, πιπερι.

Indépendamment des inscriptions précitées, M. Marchant en possédait quelques autres trouvées à Nasium, et qui n'appartenaient pas à l'officine d'un médecin oculiste. Nous ne savons aujourd'hui ce qu'elles sont devenues. On lisait, par exemple, sur un *pocillum*, petit vase, les lettres grecques διακ..ν qui ne peuvent signifier que διακοδίων, dont les latins ont fait *diacodion*, et les français *diacode*, remède soporatif composé avec des têtes de pavot. Sur un autre vase étaient les mots : PSILOT... POT qu'on peut traduire par *psilothri potus* ou *potio*, boisson ou potion de coulevrée blanche. Le substantif *psilothrum*, dérivé du grec φλωτρόν désignait aussi un médicament propre à faire tomber les poils.

Digitized by Google

A défaut de vases à la Médicis en fine porcelaine, de bocaux en cristal, d'étiquettes dorées et de tout le *jucundum* des pharmacies modernes, les modestes officines romaines du nord-est des Gaules, avaient des peintures à fresque qui représentaient, comme dans les temples d'Esculape et d'Apollon, les bienfaits de la médecine ou des allégories consolantes pour celui qui souffre. Entre autres choses, je me rappelle avoir vu dans des débris sortis des ruines de Scarpone, un homme nu dont la jambe droite était entourée de bandelettes, et au-dessus de laquelle un serpent se tenait suspendu. Ce devait être Esculape représenté sous la figure d'un reptile, et la fresque me parut un ex-voto de quelque malade reconnaissant.

Je désire, Monsieur, que dans cette longue nomenclature d'inscriptions et de remèdes, vous trouviez des faits propres à vous intéresser.

Sans leur donner plus d'importance qu'ils n'en méritent, j'ai voulu vous les soumettre, parce qu'au savant traducteur d'Hippocrate doit appartenir désormais l'initiative des questions à résoudre sur l'archéologie médicale.

Veuillez agréer, etc.

Digitized by Google

NOTES.

(1) Cette pierre, polie, couleur d'ardoise, est un carré de 0^m,041 de côté et de 0^m,007 d'épaisseur; les quatre tranches portent des caractères latins gravés en creux. Ces caractères sont nets, bien conservés, et portent deux lignes sur chaque tranche.

Voici les quatre inscriptions :

L. ANTONI. EPICTETI
DIALEPIDOS AD. DIA.

L. ANTONI. EPICTETI
DIAMYSIOS AD. G.

L. ANTONI. EPICTETI
STACTVM AD. CLA.

L. ANTONI. EPICTETI
DIARODON AD. IMP.

Cette pierre doit être le cachet d'un pharmacien de l'ancienne Bavai, nommé LVCIVS ANTONIVS EPICTETVS, qui imprimait son nom et ceux des drogues de son officine sur les vases ou enveloppes qui les contenaient.

Les abréviations qui terminent les inscriptions désignent sans doute les maux pour lesquels les remèdes étaient composés, d'autant plus qu'elles sont toutes précédées de la prépositiion *ad*, qui peut signifier ici, *contre*.

Digitized by Google

(2) *Dyasmyrnes* se retrouve sur une pierre sigillaire, publiée par Tôchon d'Annecy, sous le nom de *lapis Divionensis* (pierre de Dijon).

M. IVL. CHARITONIS. ISOCHRYS. AD CLAR.
M. IVL. CHARITONIS DIAPSA... *
M. IVL. CHARITONIS DIABHOD. AD FERY.
M. IVL. CHARITONIS DIASMYRN... D. E. **

Publ. par Sc. Maffei, Muratori, Caylus, Walchius, Saxius.

(3) *Recueil de monuments antiques, la plupart inédits et découverts dans l'ancienne Gaule*, ouvrage enrichi de cartes et planches en taille-douce, qui peut faire suite aux Recueils du comte de Caylus et de la Sauvagère. 1817; Paris, Treuttel et Wurtz. 2 vol. in-4°, t. II, p. 279 à 289. Pl. XXXVI.

Grivaud est un des antiquaires de l'époque, dont les traductions d'inscriptions sont le plus satisfaisantes. Il ne force pas le sens, et l'on peut le prendre pour guide avec une certitude presque entière. Etranger à la médecine, il a commis peu d'erreurs dans l'explication des pierres sigillaires qu'il rapporte.

(4) M. Denis a donné, d'après le baron Marchant, dans le Narrateur de la Meuse du 18 juin 1808, p. 401, quelques explications sur *Penicillum*, *Anthemorum*, *Theodotium* et *Diasmyrnes*; elles se rapprochent des nôtres et en diffèrent sous quelques rapports.

(5) On trouve dans Caylus (Recueil d'Antiq.), t. 1er, p. 225), l'inscription sigillaire suivante :

Quintiliani stactum ad claritatem.

Sur la pierre de Beauvais, on lisait :

..... *Stactum obobals. ad.* c'est-à-dire, *stactum opobalsamatum ad cicatrices.*

Sur une tablette conservée jadis dans le cabinet des jésuites de Lyon, se trouvait l'inscription : *L. Caemi Paterni stacton* (pour stactum) *ad caliginem scabritiem et claritatem.*

Dioscoride (lib. I, cap. LXXIII) parle d'une préparation faite avec la myrrhe à laquelle il donne le nom de Στακτον, de Στάκτος, qui tombe goutte à goutte. Ce serait alors un baume distillé; mais il ne pouvait avoir qu'une propriété tonique, astringente ou détersive, si d'autres substances n'y étaient pas jointes.

* Il faut lire *diapso* pour *diapserium*.
** Il faut peut-être lire *ad. e.* ad Epiphoras.

Digitized by Google

(6) Voici la lettre écrite en cette occasion, par Jean Bauhin, au duc de Wurtemberg :

« Lapis hic delineatus, quem Illust. Tuæ Cels. mittit egregius vir » D. Guillelmus Duvernoy, scriba in senatu civium urbis T. C. Montbel- » gardensis, repertus est anno restitutionis mundi 1606, mensis aprilis 18, » inter rudera tui Epamanduoduri sive *Mandeure*, qui sanè meretur » propter antiquitatem, ut reservatur in thesauro T. C. rerum variarum » et mirabilium cumulatiss. ex omnibus partibus orbis coacervato. Is » lapis est magnitudinis per iconem propositæ, quadratus, spissitudinis » etiam quam demonstrat icon ut duæ lineæ litterarum secundum la- » tera sint inscriptæ. Lapidis autem substantia non admodùm dura, » est optima coticula pro acuendis subtilibus cultellis pennariis; color » ei cinereus, qui tingitur affigando aureum aut argentum. Litteræ in » toto circuitu ascripta sunt romanæ sive latinæ benè formatæ, sculptæ » inverto ordine ac eo modo quo parantur sigilla, quæ difficulter legi » possunt, nisi ceræ aut argillæ aut gypso imprimantur : quod ubi fit » apparent quales in icone secundâ proponuntur. Principium nondùm » certo adnimadvertimus, nec etiam quid denotent, denotent, nec quis » fuerit usus. Basileæ neminem invenimus qui nobis potuerit interpre- » tari; fortè D^s D^r Oswaldus Gabelkoverus *, qui antiquitatibus de- » lectatur, lucem adferre poterit. Audio Heidelbergæ esse professorem » antiquitatibus valdè addictum et peritum iis. Observo pleraque verba » esse græca latinis litteris scripta, quæ medica videntur. »

Bauhin place ici le dessin du cachet et ajoute l'interprétation suivante :

C. SVLP. Quærendum an aliquis consul romanus.
HYPNI. Græce denotat somnum.
STACTVM. Sive stacte. Græcis est pretiosus myrrhæ liquor.
OPOB. Opobalsamum græce est excellentiss. liquor balsami.
AD.
CL. Claritatem.
HYPNI. Somnus.
CROCODDI.
ALEPIDADASPRI.
HYPNI LISIPONVM. Somni solvens dolorem.
AD SVPPVRATION.
HYPNI COENON. somni communio.
AD CLARITATEM.

* Médecin, historiographe et antiquaire de Stuttgard, mort dans cette ville en 1616.

Digitized by Google

Quidam existimant fuisse sigillum, quibus Sulpitius monebat diverso modo suam amasiam de suâ voluntate. Quidam alii putant amuletum esse adversus aliquos morbos

ILL. T. C.

humillimus servus et medicus,

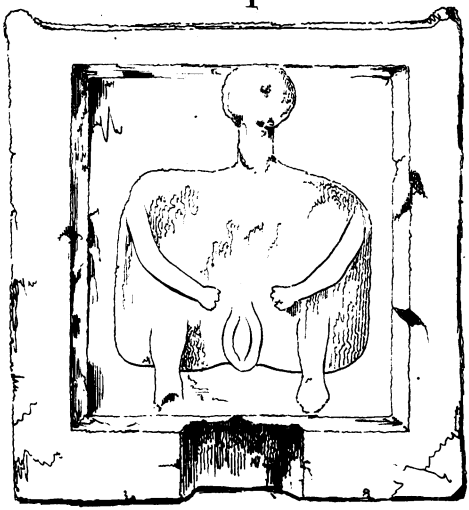
J. BAUHINUS, D.

Bauhin, comme on voit, n'a pas été très-heureux dans son interprétation. Sa lettre, publiée par M. Duvernoy, ancien bibliothécaire à Montbéliard, se trouve dans l'opuscule intitulé : *Notices sur quelques médecins, naturalistes et agronomes nés ou établis à Montbéliard dès le seizième siècle.* Besançon, impr. de Charles Deis, 1835; page 22 et suivantes.

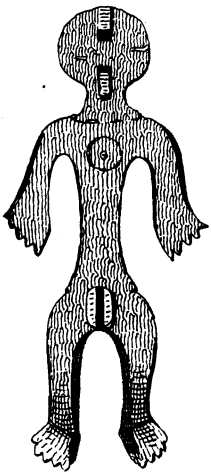
En terminant mon opuscule, je reçus de Paris la *Lettre à M. Hase sur une inscription latine du second siècle, trouvée à Bourbonne-lès-Bains, le 6 janvier 1833, et sur l'histoire de cette ville ; par Jules Berger de Xivrey.* Paris. Aimé-André, in-8° 1833. L'inscription découverte par ce savant assigne dans l'olympe gallo-romain, un rang définitif à *Borvonus* et *Damona.* Aussi je n'hésite point à lire avec lui, sur l'ancien monument : *Borvoni, Tamonæ C. Jatinius Romanus Ingenuus pro salute Cocillæ filiæ. Ex voto.* Sur le nouveau : *Deo Apollini Borvoni et Damonæ C. Daminius Ferox, civis Lingonus, ex voto.*

Digitized by Google

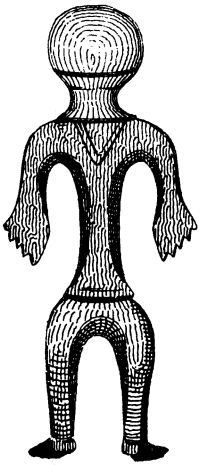
1



2.



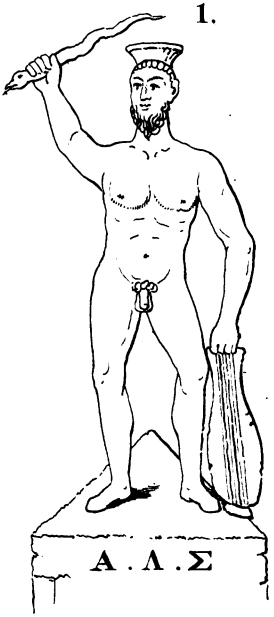
3.



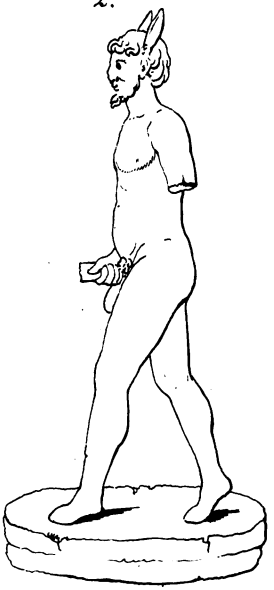
Digitized by Google

Digitized by Google

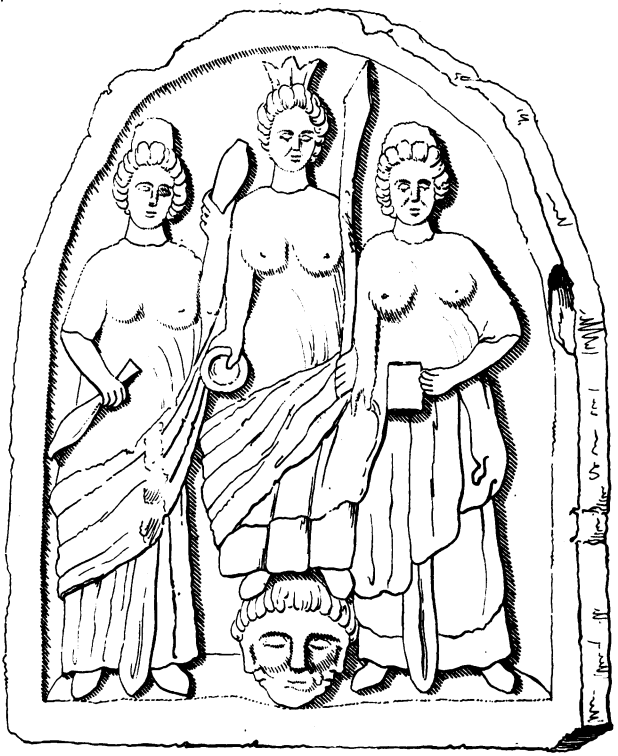
1.



2.



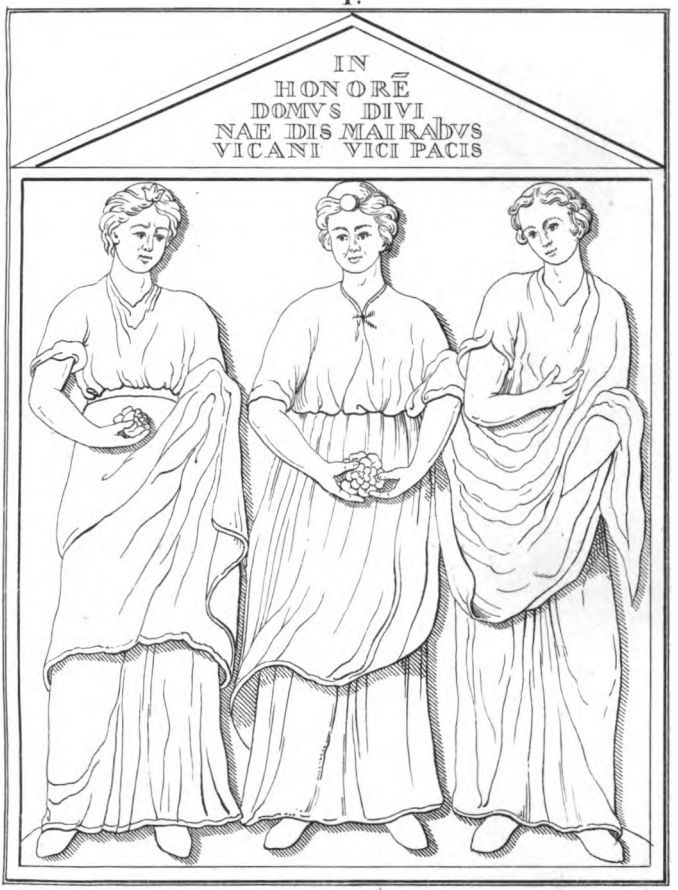
3.



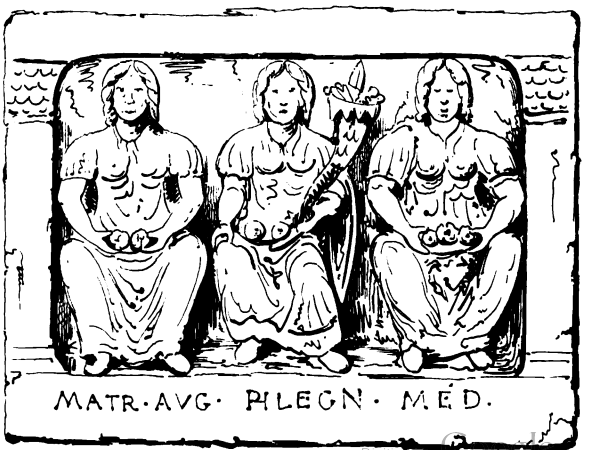
Digitized by Google

Digitized by Google

1.



2.



Digitized by Google

Lith. Nouvian. pinx.

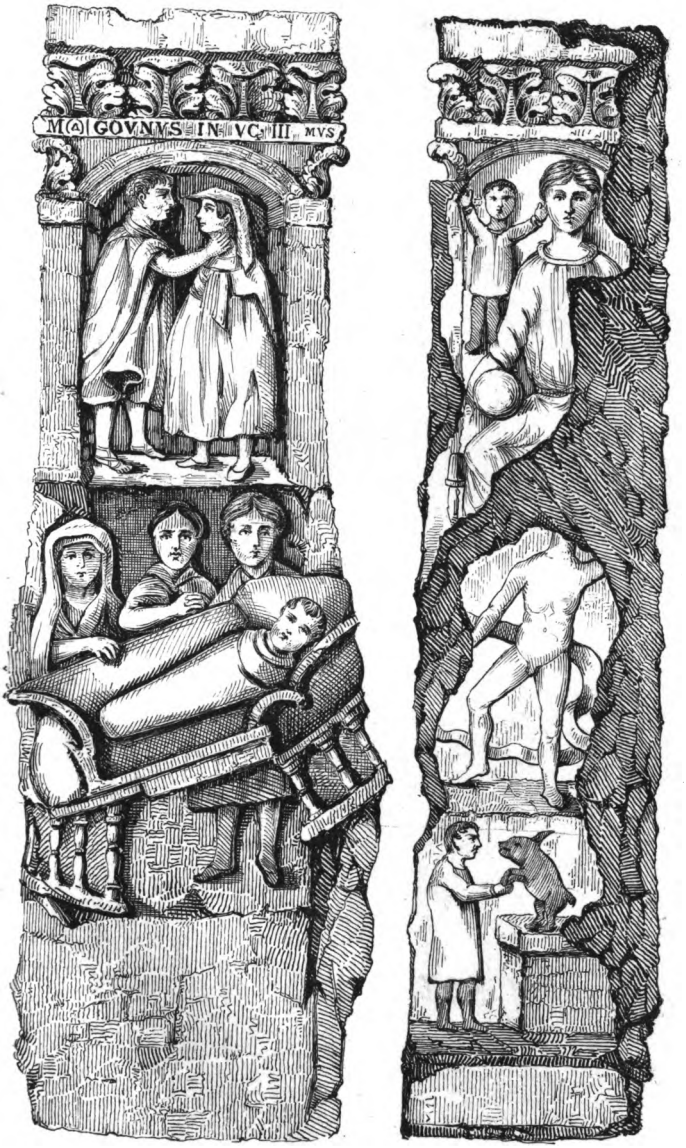
Digitized by Google

1.

2.

Digitized by Google

Digitized by Google

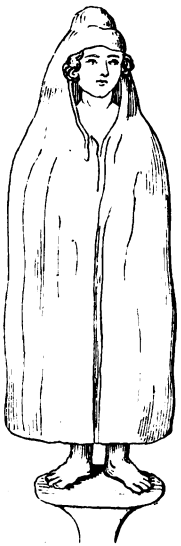


Lith. de Verronnais, à Metz.

Digitized by Google

Télesphore & Médaille des Triumvirs de la santé.

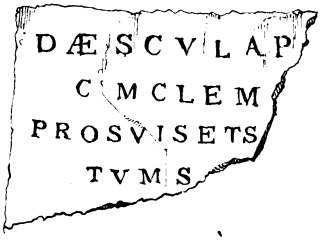
1



2

2

Inscription trouvée au Hiéraple.

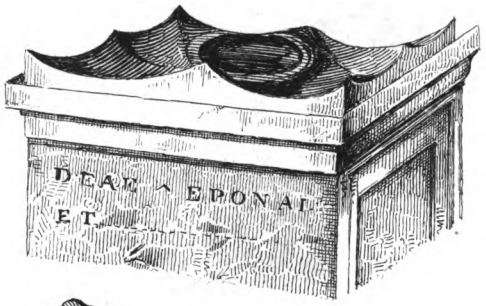


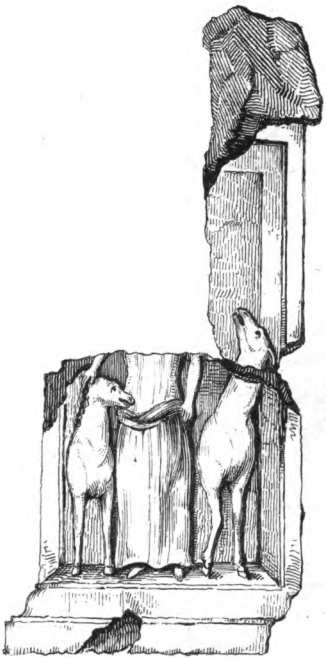
Lith. de Verronnais, à Metz.

Digitized by Google

Digitized by Google

Monument d'Epona.





3 C.

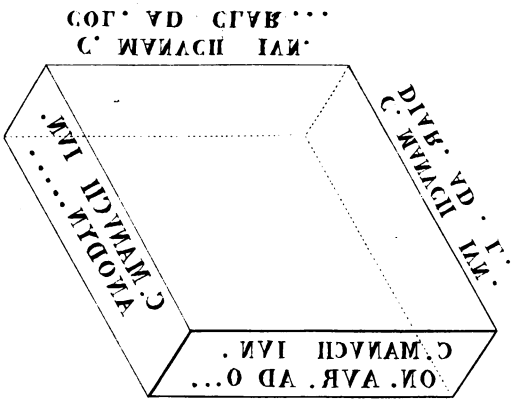
2 C.

1 C.

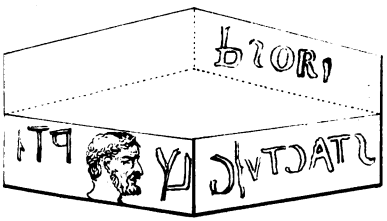
Lith. de Verronnais, à Metz.

Digitized by Google

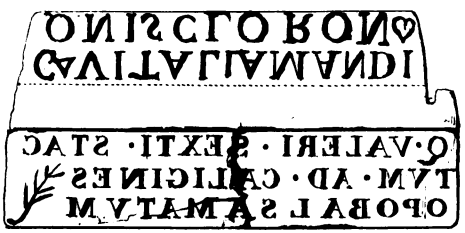
Digitized by Google



N.° 3.



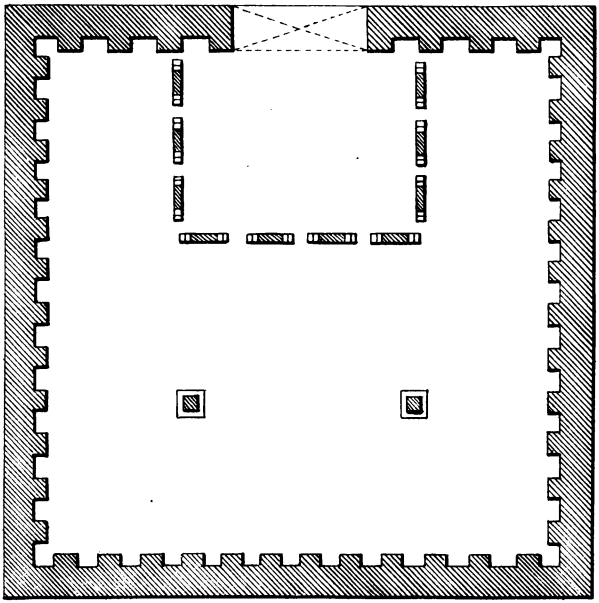
N.° 2.



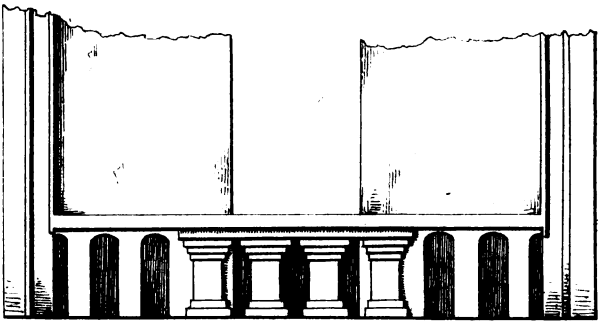
Lith. de Verronnais, à Metz.

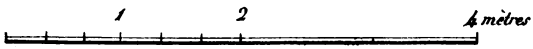
Digitized by Google

Digitized by Google



Laconium de Bouxviller.





Lith. de Verronnais, à Metz.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECHERCHES

SUR

L'ÉCRITURE CELTIBÉRIENNE,

OU

Essai de classification

DES MONNAIES AUTONOMES DE L'ESPAGNE,

PAR

F. DE SAULCY,

CAPITAINE D'ARTILLERIE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE METZ,
CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET
BELLES-LETTRES (INSTITUT DE FRANCE).

Digitized by Google

Digitized by Google

NUMISMATIQUE

CELTIBÉRIENNE.

Tenter de débrouiller les légendes des monnaies antiques de l'Espagne, c'est aborder un problème bien difficile et dont la solution a vivement préoccupé les antiquaires et les philologues. Jusqu'ici, malheureusement, leurs écrits n'ont servi qu'à rendre la question plus inextricable encore, grâce à l'esprit de système bien arrêté que chacun apportait dans ses études sur l'écriture celtibérienne. Je croirais perdre un temps précieux en retraçant l'histoire des explications parfois si étranges que ces légendes ont successivement reçues des savants exclusifs qui n'y voulaient voir, ceux-ci que du phénicien, ceux-là que du basque. Il serait par trop facile de prouver que les interprétations proposées par eux sont presque toujours fautives, et souvent même assez bouffonnes; d'ailleurs c'est chose faite pour quiconque s'est occupé de classer les monnaies celtibériennes à l'aide de l'un des ouvrages spéciaux écrits sur la matière, soit en Espagne par Lastanosa, Velasquez, Bayer, Florez, Erro, etc.; soit en

Digitized by Google

Italie, par l'illustre Sestini lui-même. Aucun des systèmes de lecture proposés jusqu'à ce jour ne pouvant supporter le plus léger examen *, il fallait évidemment fermer les livres déjà publiés et chercher à tâtons quelques faits nouveaux qui vinssent offrir des bases assez solides pour soutenir l'édifice entier d'une classification rationnelle.

Guillaume de Humboldt ** dans les conclusions de son Essai de recherches sur les habitants de l'Espagne, par le moyen de la langue basque, a fait bonne justice des erreurs accréditées avant lui, tout en indiquant la seule voie par laquelle il était possible d'arriver à une appréciation exacte de la vérité. Après avoir établi que les Basques modernes sont les Ibériens, parce que la comparaison des anciens noms de lieux avec le basque, prouve que le basque était la langue des Ibériens, et que cette langue était parlée dans toute la péninsule, il ajoute qu'il faut étudier exclusivement les monuments ibériens sur lesquels se retrouvent des légendes en écritures nationales.

Il ne faut pas, dit-il, examiner les gravures de Velasquez, Lastanosa, Florez, Erro et autres, mais bien les médailles elles-mêmes; parce que tous ont des préjugés pour ou contre le basque, et que leurs explications sont d'ailleurs fort arbitraires; les uns suppriment des voyelles, contractent des syllabes, etc., etc.; d'autres font des alphabets où le même caractère reçoit plusieurs valeurs, où la même valeur est exprimée par divers caractères. Ce sont autant d'imperfections qui, selon Guillaume de Humboldt, doivent inspirer une extrême défiance.

* Je n'en veux pour preuve que la transcription des deux alphabets d'Erro et de Sestini. Pl. I et II.

** *Prüfung der untersuchungen über die urbewohner hispanien, vermittelst des vaskischen sprache.* Berlin, 1821.

Digitized by Google

Sans contredit il n'y avait plus d'autre parti à prendre que celui d'étudier les monuments eux-mêmes et rien que les monuments, pour peu que l'on désirât arriver à quelque chose de positif; mais il fallait avoir à sa disposition une riche série de ces monuments, ou se voir forcé de recourir aux recueils gravés par les numismatistes espagnols ou italiens, et par suite se fatiguer en pure perte à déduire des conclusions de la comparaison de légendes incomplètes ou inexactes en tout ou en partie.

C'est à cette fâcheuse nécessité que s'est trouvé réduit tout récemment l'un des plus habiles philologues de l'Allemagne, le Dr Grotefend jeune, qui, raisonnant sur des légendes erronées, n'a pu nécessairement parvenir qu'à un petit nombre de résultats réels. Dans des conditions plus favorables, le Dr Grotefend eût sans aucun doute jeté une vive lumière sinon sur toutes, du moins sur la plupart des légendes celtibériennes déjà recueillies.

Lorsqu'en octobre 1837, ce savant publia la planche lithographiée dans laquelle il avait inscrit toutes les légendes celtibériennes parvenues à sa connaissance, expliquées ou non, il fit un appel à tous les philologues qui seraient tentés de s'occuper du même problème, ou qui pourraient l'aider à rectifier les légendes extraites par lui des recueils gravés.

Je me mis aussitôt à la recherche des antiques monnaies espagnoles; je recueillis un nombre vraiment immense de légendes, avec variantes, dans les collections publiques et privées, et j'eus bientôt assez de matériaux pour pouvoir entreprendre le travail comparatif que je publie aujourd'hui.

Qu'il me suffise de dire que j'ai étudié plus de deux mille monnaies celtibériennes, et que toutes les légendes

Digitized by Google

copiées par moi, l'ont été avec une religieuse exactitude. La planche III donne le tableau de toutes ces légendes avec leurs variantes.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, je me suis fait un devoir de ne comparer mes attributions à celles qu'avaient proposées mes devanciers, que lorsque je me suis vu bien fixé sur la valeur des légendes que j'analysais. En aucun cas je n'ai pu négliger les inductions premières que devait me fournir l'étude des types monétaires et de la fabrique.

Un premier travail qu'il était impossible d'éluder, c'était le dépouillement des géographes de l'antiquité. Il importait d'avoir un catalogue par ordre alphabétique de tous les noms géographiques cités par Strabon, Ptolémée, Pline, etc., etc. Ce n'est donc qu'après avoir achevé cet inventaire que j'ai pu m'appliquer à l'étude des légendes celtibériennes.

Il ne faut pourtant pas se faire illusion sur l'importance de cette ressource ; en voici la cause : les géographes grecs et latins, fatigués de transcrire des noms qu'ils étaient forcés d'estropier pour les représenter, tant bien que mal, avec les sons de leurs idiomes prétentieux, les géographes, dis-je, croyaient rendre un grand service à leurs lecteurs en leur épargnant la peine de lire des noms qu'ils taxaient de barbares. Aussi Pline, le plus fidèle de tous, n'hésite-t-il pas à dire, en maint passage, qu'il ne se sent pas le courage de surmonter le dégoût que lui inspirent les dénominations nationales des vieilles peuplades de l'Espagne ; en conséquence il élague avec indifférence la plupart des noms de peuples, et l'on peut juger de la facilité d'élimination qu'il se permet, en jetant les yeux sur le résumé suivant des notions géographiques qu'il nous a transmises sur l'Espagne.

Il la partage, comme tous les autres géographes, en

Digitized by Google

trois grandes divisions territoriales ou provinces, nommées la Bétique, la Tarraconaise et la Lusitanique.

Chacune de ces provinces est subdivisée en conventions juridiques qui, à leur tour, se partagent en petits pays habités par des peuplades particulières ayant chacune leur *oppidum* ou métropole.

La Bétique contient quatre de ces conventions juridiques, dont les siéges ou chefs-lieux sont Gades, Corduba, Astigi et Hispalis. Suivant Pline, cent soixante-quinze *oppida* sont répartis entre ces différentes conventions : dans ce nombre sont comptés neuf colonies, huit municipes, vingt-neuf villes latines, c'est-à-dire jouissant des droits de l'antique Latium, six villes libres, trois alliées et cent vingt stipendiaires. De toutes ces villes, Pline ne cite pas la moitié ; Ptolémée n'en mentionne que quatre-vingt-quatre.

La Tarraconaise contient sept conventions juridiques dont les noms suivent : *Conventus Carthaginensis, Tarraconensis, Cæsaraugustanus, Cluniensis, Asturum, Lucensis et Bracarum.*

En outre de deux cent quatre-vingt-quatorze villes secondaires et dépendantes des *oppida*, la Tarraconaise contenait cent soixante-dix-neuf de ces derniers, comprenant douze colonies, treize municipes, dix-huit villes latines, une alliée et cent trente-cinq stipendiaires.

Voici du reste la répartition que fait Pline, de toutes ces différentes cités primordiales ou secondaires, entre chacune des conventions juridiques.

A la convention de Tarracon appartiennent quarante-trois peuples, dont onze seulement sont nommés par lui.

A Cæsaraugusta cent cinquante-deux, dont trente sont nommés.

A Carthago soixante-quinze, dont dix-neuf sont nommés.

Digitized by Google

A Clunia soixante-huit, dont dix-huit sont nommés.

A Asturica vingt-deux, dont quatre sont nommés.

A Lucus seize, dont deux sont nommés.

Enfin, à Bracara vingt-quatre, dont sept sont nommés.

La Lusitanique comprend trois conventions juridiques, dont les siéges sont Emerita, Pax Julia et Scalabis. Quarante-six *oppida* dépendent de ces trois conventions, et cette fois Pline les nomme tous. Dans ce nombre sont cinq colonies, un municipe, trois villes latines et trente-sept stipendiaires.

Il y a vraiment une sorte de fatalité attachée à la prédilection avec laquelle Pline a mentionné toutes les villes de la Lusitanique dont nous n'aurons presque pas à nous occuper dans le travail qui va suivre, tandis qu'il nomme à peine le quart des villes de la Tarraconaise *, province à laquelle appartiennent presque toutes les monnaies dites celtibériennes.

On voit donc qu'en opérant le dépouillement des géographes de l'antiquité, je ne devais pas m'attendre à trouver dans le répertoire que j'obtiendrais, une ressource complète, c'est-à-dire la clef de toutes les légendes celtibériennes recueillies. Quoi qu'il en pût arriver, je ne devais pas moins commencer par là, comme je l'ai fait. Dès-lors, la marche à suivre était toute simple et naturelle; il s'agissait de procéder toujours du connu à

* Il en nomme quatre-vingts sur trois cent cinquante-sept. Ptolémée, il est vrai, donne les noms de deux cent soixante-quinze villes de la Tarraconaise; mais il ne nous resterait pas moins encore quatre-vingt-deux noms inconnus, si l'on admettait, ce qui n'est pas du tout probable, que Ptolémée n'a omis aucune des villes primordiales pour citer des villes secondaires. Dans tous les cas, au dire de Pline, la Tarraconaise comprenait quatre cent soixante-treize villes de tous rangs, et il en reste toujours cent quatre-vingt-dix-huit dont les noms ne paraissent nulle part.

Digitized by Google

l'inconnu, et c'est en marchant à tâtons dans cette voie lente mais sûre, que je crois être parvenu à l'appréciation des signes alphabétiques de l'ancienne Espagne. Je dis *je crois*, parce que la solution d'un problème archéologique de ce genre peut malheureusement se présenter sous beaucoup de formes différentes et que partant l'on ne peut, sans outrecuidance, avoir la prétention d'imposer aux autres ses propres opinions, quelque bien établies qu'on les suppose. C'est donc, je le déclare sincèrement, avec une extrême réserve que je propose aujourd'hui mes nouvelles explications des légendes celtibériennes. D'ailleurs, toutes les fois que j'ai douté de ma lecture, je me suis fait un devoir d'enregistrer le pour et le contre, en laissant au lecteur le soin de décider lui-même.

En résumé, le travail que je livre à la publicité, je l'ai entrepris avec courage, j'ose le dire, et je l'ai poursuivi avec opiniâtreté sans me laisser rebuter par des difficultés en apparence insurmontables. Maintenant, ai-je eu le bonheur de voir un peu plus clair que mes devanciers; c'est ce dont je n'ose me flatter, et ce que je ne penserai que lorsque mes nouvelles attributions auront été sanctionnées par l'adoption des hommes spéciaux auxquels je soumets, en toute humilité, le fruit de mes veilles. Si j'ai réussi, leur approbation sera pour moi la plus douce des récompenses. Si je me suis trompé, je ne me croirai pas moins bien payé de ma peine, puisque l'on m'aura mis à même de reconnaître mon erreur.

Avant d'entrer en matière, il importe d'examiner quelques faits généraux qui dominent tous les autres, et dont l'appréciation ne peut manquer d'éclairer notre marche.

Digitized by Google

Je m'occuperai d'abord de l'antiquité présumable des monnaies à légendes celtibériennes.

On s'est trop hâté, je crois, d'assigner une origine très-reculée aux monnaies purement celtibériennes. On est toujours tenté de croire que les monuments que l'on ne comprend pas, appartiennent à une époque fort éloignée, et le plus souvent c'est tout le contraire qui a lieu. Aussi est-il arrivé nombre de fois que des inscriptions et des médailles auxquelles on avait attribué, de confiance, une antiquité trop élevée, ont dû, plus tard, grâce à une interprétation sainement établie, redescendre beaucoup plus bas dans les tableaux chronologiques. Les monnaies celtibériennes me paraissent parfaitement dans ce cas, et ce ne serait qu'avec répugnance que je me déciderais à les considérer comme des monuments antérieurs de plus de deux siècles au règne d'Auguste.

Ces monnaies sont d'argent et de cuivre, et je n'hésite pas à déclarer que le système monétaire qu'elles constituent est calqué sur le système monétaire de la république romaine. En effet, pour quiconque voudra se donner la peine d'examiner la chose de près, il sera facile de voir immédiatement que les monnaies celtibériennes d'argent sont les copies fidèles des premiers deniers consulaires. Ceux-ci ont pour type à peu près constant la tête de Pallas ou de toute autre divinité, et au revers les Dioscures*: sur nos pièces celtibériennes nous retrouvons, au droit, une tête de divinité, et au revers un cavalier avec divers attributs. Ce type est une dégéné-

* Ce type des dioscures caractérise constamment les plus anciens deniers des familles romaines, ainsi que l'observe Havercamp, en disant, à propos d'un denier de M. Junius : « Dioscurorum typus antiquitatem nummis familiarum conciliare solet, undè ad altiora » reipublicæ tempora designatio hujus denarii spectat. »

Digitized by Google

rescence évidente du type des Dioscures. Pour les monnaies de cuivre, la ressemblance n'est pas aussi frappante. Presque toujours, en effet, les artistes espagnols se sont arrêtés à copier fidèlement sur les monnaies de cuivre les types qu'ils avaient trouvés bons pour celles d'argent. Remarquons, cependant, qu'il existe entre les monuments du système monétaire italique et certaines pièces du système monétaire celtibérien, un point de contact qui prouve jusqu'à l'évidence l'espèce de servilité avec laquelle les peuplades espagnoles ont calqué les monnaies italiques. Ainsi nous verrons paraître, sur des pièces de cuivre éminemment celtibériennes, les indices habituels de la valeur monétaire des analogues frappées en Italie et à Rome même, c'est-à-dire que ces pièces nous présenteront les globules dont le nombre désigne, au premier coup-d'œil, chacune des subdivisions de l'*as* *. Puisque le système monétaire celtibérien n'est qu'une imitation du système monétaire italique, il lui est postérieur ; c'est une conséquence rigoureuse.

Je n'ai pas la prétention de fixer d'une manière positive l'époque à laquelle toutes ces monnaies, dont la fabrique et le style prouvent la contemporanéité, ont été mises en circulation par les cités espagnoles.

Néanmoins, je ne pense pas m'exposer à commettre une grande erreur en admettant que le système monétaire celtibérien fut établi pendant les luttes que l'Espagne soutint à diverses reprises et avec tant d'énergie, pour défendre

* Il est si vrai que les monnaies celtibériennes ont été fabriquées à l'imitation des deniers consulaires, que les faux-monnayeurs celtibériens se sont exercés à imiter les deniers romains fourrés, et y sont parvenus à merveille, ainsi que le prouvent les collections. C'est là un indice d'une civilisation bien avancée ; en d'autres termes d'une démoralisation qui ne put être importée que par les Romains.

Digitized by Google

sa liberté contre les envahissements des Romains. Ce ne fut probablement pas dès le début de leurs guerres contre les armées de la république, que les Espagnols comprirent le besoin de frapper des monnaies nationales ; sans doute, les espèces romaines avaient pénétré dans l'Espagne, ou du moins dans la Tarraconaise entière, et y circulaient depuis long-temps avec faveur, lorsque les enfants du sol, songèrent à créer un système monétaire, comme celui que nous allons étudier, et qui porte des traces si évidentes de l'influence toute romaine sous laquelle il fut conçu.

Chacun sait qu'après la guerre de Numance, l'Espagne subjugée par les armes victorieuses de P. Cornelius Scipio, fut déclarée province romaine (140 ans avant l'ère chrétienne ; an de Rome 611). Si donc, depuis ce moment, les cités espagnoles usèrent encore du droit de frapper des monnaies, cela ne pût plus avoir lieu qu'avec l'assentiment de leurs nouveaux maîtres, et sans doute, ceux-ci durent exiger impérieusement que l'on fit usage de la langue latine pour composer les légendes des espèces dont ils toléraient la fabrication. Plus tard, il est vrai (entre les années 84 et 74 avant l'ère chrétienne), l'Espagne entière s'émut à la voix de Sertorius, et se souleva, mais non pas contre la domination romaine que le chef de la révolte lui-même faisait respecter. Il ne s'agissait pour Sertorius que de résister aux oppresseurs de la république, et Plutarque, en écrivant l'histoire de ce grand homme, n'a pas manqué de le laver du crime de trahison envers la mère patrie. Ceux-là que Sertorius combattait avec les bandes celtibériennes, ceux-là étaient les traîtres. Il n'y a donc pas lieu de croire que ce fut pendant la guerre de Sertorius que le système monétaire celtibérien prit naissance. Peut-être

Digitized by Google

pourrait-on objecter que Sertorius pour resserrer encore les liens des peuplades qui l'adoraient et qui combattaient pour lui, put tolérer l'émission de monnaies inscrites de légendes en langue celtibérienne. A cela, je répondrai qu'en adoptant cette mesure, il n'eût pas manqué d'exiger qu'il fût constaté par des légendes latines que ces monnaies étaient frappées pour le service de la république ; je ne crois donc pas qu'à l'époque de Sertorius, des monnaies celtibériennes proprement dites aient été fabriquées de nouveau. De la nature mêmes des types celtibériens, je me suis cru en droit de conclure que les monnaies qui les portent avaient été calquées sur les espèces courantes de la république romaine, c'est-à-dire sur les deniers et as consulaires ; de là se déduit facilement la limite supérieure que l'on peut attribuer à l'antiquité des monnaies celtibériennes. Quant à la limite inférieure, elle me paraît fixée par la date même de la réduction de l'Espagne en province romaine ; c'est-à-dire que les monnaies celtibériennes pures ont été nécessairement frappées antérieurement à l'année 140 avant l'ère chrétienne.

Ici je crois devoir rapporter quelques passages de Tite-Live, passages dont l'appréciation intéresse trop vivement la question de l'antiquité présumable des monnaies celtibériennes, pour que je puisse me dispenser de les citer. Jusqu'ici beaucoup de savants numismatistes se sont fortement préoccupés de leur véritable sens qu'il est important de fixer définitivement. Nous lisons dans Tite-Live 1° (lib. XXXIV, cap. 10) : « argenti infecti tulit » (Helvius) in ærarium quatuordecim millia pondo septin- » genta triginta duo : et signati bigatorum septemdecim » millia viginti tria, et oscensis argenti viginti millia qua- » dringenta triginta octo. 2° (Ibidem) Hic quoque (Q. Mi- » nucius) tulit argenti pondo triginta quatuor millia octin-

Digitized by Google

» genta: bigatorum septuaginta octo millia, et oscensis » argenti ducenta septuaginta octo millia. 3° (lib. XXXIV, » cap. 46) Per eos dies collega ejus (L. Valerii Flacci) » M. Porcius Cato ex Hispaniâ triumphavit et tulit in eo » triumpho argenti infecti viginti quinque millia pondo, » bigati centum viginti tria millia, oscensis quingenta » quadraginta: auri pondo mille quadringenta. 4° (lib. XL, » cap. 43) Tulit (Q. Fulvius Flaccus) in triumpho coronas » aureas centum viginti quatuor: prætera auri pondo » triginta unum, et signati oscensis nummûm centum » septuagenta tria millia ducentos. »

Examinons successivement chacun de ces passages. Le premier, dans l'énumération des métaux précieux enlevés aux Espagnols, mentionne 1° *argentum infectum*, c'est-à-dire de l'argent en barres; 2° *argentum signatum*, c'est-à-dire de l'argent monnayé; 3° et enfin *argentum oscense*, c'est-à-dire de l'argent d'Osca. Remarquons que le premier membre de phrase, dans lequel il est question de l'argent en barres, est bien séparé du deuxième, dans lequel il s'agit: d'abord de l'argent monnayé qui avait un cours universel sous le nom de *bigati* (ce sont les deniers consulaires de nos collections); puis de l'argent d'Osca. Cette dernière dénomination est si peu facile à comprendre que les opinions des érudits sont complètement partagées sur son compte. Les uns remarquant que les mots *argentum oscense* sont séparés de ceux *argentum infectum*, et placés dans la même phrase que l'*argentum signatum*, en concluent qu'il s'agit d'*argentum oscense signatum*: dès lors, le passage désigne pour eux 20438 pièces de l'argent d'Osca monnayé; les autres s'appuyant sur ce que le mot *argentum* seul se trouve répété après l'adjectif *oscense*, et sans adjonction de l'épithète caractéristique *signati*, supposent qu'il ne peut être ques-

Digitized by Google

tion que d'argent brut extrait de mines existant vraisemblablement dans le territoire d'Osca. Ce qui donne surtout du poids à cette deuxième opinion, c'est la certitude que le mot *argentum* isolé n'a jamais eu la valeur des mots *pecunia*, ou mieux *moneta*. Toutefois comme la division de la phrase semble établir d'une manière irrécusable une sorte de classement entre l'*argentum infectum* et l'*argentum signatum*, il me semble que l'on pourrait traduire le passage de la manière suivante, en sous-entendant le mot *nummum* pour tout le second membre de phrase, ce qui est plus naturel que de sous-entendre d'abord ce mot, et aussitôt après le mot *pondo*: Il apporta au trésor 14 732 livres d'argent en barres; et en argent monnayé, 17 023 pièces dites *bigati*, et 20 438 pièces fabriquées avec l'argent d'Osca.

Je reviendrai tout à l'heure sur l'expression *argentum oscense* qui mérite une discussion toute spéciale.

Le deuxième passage de Tite-Live présente exactement la même structure que le premier, sauf que les mots *infectum* et *signatum argentum* s'y trouvent omis, par la raison que le deuxième membre de phrase commence encore par l'énumération des *bigati*. Je propose donc de traduire ainsi: Celui-ci apporta encore 34 800 livres d'argent en barres; 78 000 *bigati* et 278 000 pièces fabriquées avec l'argent d'Osca.

Le troisième passage me paraît comporter le sens suivant: A cette époque son collègue M. Porcius Cato eut les honneurs du triomphe pour ses succès en Espagne; il apporta dans ce triomphe 25 000 livres d'argent en barres; 123 000 *bigati*, 540 000 pièces fabriquées avec l'argent d'Osca, 1 400 livres d'or.

Le quatrième et dernier passage est plus explicite et ne permet plus d'incertitudes, il se traduit immédiate-

Digitized by Google

ment ainsi : Il apporta dans ce triomphe 124 couronnes d'or, plus 31 livres d'or en barres, et 173200 pièces en argent d'Osca monnayé.

Voyons actuellement ce que peut signifier le mot *argentum oscense*. Faut-il dans l'épithète *oscense* voir un mot qui spécifie une localité, en excluant toutes les autres localités métallifères de l'Espagne ; voilà ce que je ne saurais admettre. Reportons-nous à l'origine de la domination romaine. Les vainqueurs se donnèrent-ils la peine d'apprendre, pour les employer, les noms nationaux, et par conséquent barbares pour eux, de tous les lieux où existaient des exploitations de mines ? Très-probablement ils n'en firent rien, puisque les géographes eux-mêmes et Pline entre autres, qui n'avaient pas d'excuse à alléguer en faveur de leur négligence, se sont dispensés sans scrupule, d'écrire les noms celtibériens, dont les consonnances les rebutaient. Osca devint une des villes les plus importantes de l'Espagne après la venue des Romains, puisque Sertorius en fit sa métropole, et que d'ailleurs, elle fut érigée en municipe. Il est donc bien probable que les Romains familiarisés avec le nom d'Osca, durent étendre ce nom à ce qui provenait non-seulement de cette ville, mais encore de toute l'Espagne en passant par Osca pour arriver en Italie ; de là, sans aucun doute, le nom de pièces frappées avec l'argent dit d'Osca, c'est-à-dire avec l'argent extrait des mines de l'Espagne. Si l'on m'objectait que cette hypothèse est peu naturelle, je répondrais que les Romains méprisant la langue celtibérienne, et voyant les mêmes types à très-peu de chose près sur toutes les monnaies qui leur provenaient de l'Espagne, en firent une grande classe sous la dénomination de *nummi oscenses*, faute de pouvoir lire et préciser les noms de chacune des villes qui avaient émis ces différentes mon-

Digitized by Google

naies ; en cela ils ne firent que ce que nous faisons nous-mêmes en nommant indistinctement *médailles romaines*, les monnaies frappées à Rome, à Constantinople, à Sirmium, à Trèves, à Antioche, à Alexandrie, etc., etc. Quant à la richesse métallique du sol de l'Espagne, elle est constatée par le passage suivant de Pline, « metallis » plumbi, ferri, æris, argenti, auri tota fermè Hispania » scatet. » Il n'y a pas là de mention particulière pour Osca, c'est donc avec raison, je crois, que j'ai conclu que les mots *argentum oscense* forment un nom générique et non spécifique, de l'argent obtenu des mines de l'Espagne. Peut-être d'ailleurs, y avait-il à Osca des usines d'exploitation ou d'affinage assez importantes pour que le nom de leurs produits ait pu s'appliquer aux produits de toutes les autres usines du pays.

Revenons actuellement aux conséquences qui découlent des passages extraits de la narration de Tite-Live.

La monnaie celtibérienne dite : *argentum signatum oscense* avait donc cours en Espagne dans les années où eurent lieu les cérémonies triomphales auxquelles correspondent les quatres passages en question. Or, leurs dates respectives sont :

1° L'an de Rome 557 (195 avant l'ère chrétienne), pour les triomphes d'Helvius et de Q. Minucius, qui furent célébrés à deux mois de distance ;

2° L'an de Rome 558 (194 avant l'ère chrétienne), pour le triomphe de M. Porcius Cato ;

3° Enfin, l'an de Rome 572 (179 avant l'ère chrétienne), pour le triomphe de Q. Fulvius Flaccus.

La guerre de Numance fut terminée l'an de Rome 611 (140 avant l'ère chrétienne), donc, soixante ans avant cet événement, les monnaies autonomes qui portent dans les cabinets numismatiques le nom générique de mon-

Digitized by Google

naies celtibériennes, avaient cours chez les peuplades espagnoles *.

Tout bien considéré, je regarde les monnaies celtibériennes au type uniforme du cavalier, type qui n'a pu pénétrer jusqu'aux extrémités de la Bétique que dans un moment où l'Espagne entière était animée d'une même pensée ; je les regarde, dis-je, comme ayant été fabriquées dans le siècle qui précéda la guerre de Numance.

Jusqu'ici je n'ai point fait usage d'une preuve de plus, qui, cependant, n'est pas à négliger. Ces types, éminemment celtibériens, nous les retrouvons sur quelques monnaies à légendes purement latines ; donc, la substitution de la langue étrangère à la langue nationale sur des pièces de même type et de même fabrique, prouve que ces types étaient encore en usage lorsque l'emploi de la langue latine fut imposé aux vaincus. Or ceci dut avoir lieu dès que l'Espagne eut été déclarée province romaine.

Il existe des monnaies bilingues, celtibériennes et latines ; donc les Espagnols ne renoncèrent pas à leur idiome tant qu'ils jouirent de quelque liberté. Pline, en donnant la description de l'Espagne, énumère des cités libres, des municipes, des colonies et des villes stipendiaires ; évidemment les cités libres ne renoncèrent pas de leur propre volonté à se servir de leur langue nationale, et de là, peut-être, est venue la présence d'une légende locale

* Il existe de beaux deniers consulaires des familles Cornelia et Domitia figurés dans Havercamp, et offrant le nom OSCA avec la tête ordinaire des deniers d'argent celtibériens ; mais ces deniers qui appartiennent le premier à P. Lentulus Spinter, envoyé en Espagne avec la toute-puissance, l'an de Rome 694, et le second à Cn. Domitius Calvinus, qui reçut le titre d'*imperator* pour ses victoires sur les Accétans, l'an de Rome 709, ces deniers, dis-je, sont trop modernes pour que leur examen puisse être de quelqu'utilité dans la discussion qui nous occupe.

Digitized by Google

celtibérienne, et d'une autre légende locale, mais latine, sur les monnaies bilingues dont j'aurai à parler plus tard. Si donc le même nom de lieu paraît dans les deux langues et sur la même pièce, c'est que sans doute la cité libre qui fabriquait sa monnaie, tenait à la rendre intelligible pour les Latins qui s'étaient fixés sur son territoire; c'est là, du reste, une curieuse question dont je n'ai point à m'occuper spécialement, et je laisse à de plus habiles le soin de l'élucider.

En définitive, les monnaies celtibériennes sont assez modernes, relativement à l'antiquité qu'on s'est plu quelquefois à leur attribuer *.

Maintenant voyons quelles sont les influences étrangères qui ont dû nécessairement concourir à former l'alphabet celtibérien, ou mieux les alphabets celtibériens. Strabon nous apprend que les Turditans et les Turdules étaient les plus civilisés de tous les peuples d'Espagne; qu'ils étaient lettrés; qu'ils possédaient des ouvrages écrits dans leur langue nationale, tels que des poèmes, qui remontaient, suivant eux, à plus de six mille ans. Le même auteur ajoute que les autres peuples connaissaient aussi l'usage de l'écriture, mais que les caractères qu'ils employaient étaient variés comme leurs dialectes. Que conclure de ceci? que l'influence de la civilisation phénicienne fut la première qui vint éclairer l'Espagne, et que, par suite, la première écriture espagnole dériva de la phénicienne, et prit naissance dans la Bétique. Nous recon-

* Strabon lui-même nous fournit une preuve de ce fait, lorsqu'il nous apprend que les Lusitaniens habitant l'intérieur des terres, trafiquaient par voie d'échange, au lieu de se servir de monnaies; « ou bien, » ajoute-t-il, ils ont des lames de métal qu'ils coupent par morceaux, à » mesure qu'ils en ont besoin, pour payer ce qu'ils achètent. »

(Liv. III; p. 155, éd. de 1620.)

Digitized by Google

naîtrons effectivement une physionomie toute orientale aux légendes des monnaies celtibériennes, et notamment à celles des monnaies turditanes, qui offrent toujours des légendes écrites de droite à gauche, avec suppression des voyelles. Strabon nous assure que ces caractères se modifiaient chez les différentes peuplades, et prenaient, ainsi que le langage, des formes différentes; de là ressort cette conséquence nécessaire, qu'un élément différent de l'élément phénicien, et marchant en sens inverse, imposait à son tour des modifications notables aux systèmes alphabétiques adoptés dans chaque contrée. Quel est ce second élément? c'est incontestablement l'élément grec ou plutôt italique. Le sytème monétaire du nord de l'Espagne présente dans plusieurs cités, des traces non équivoques d'une imitation parfaite du système italique; si donc les peuplades espagnoles du nord adoptèrent le système monétaire, et jusqu'aux indices de valeur employés dans les provinces græco-italiques, elles durent adopter également les signes alphabétiques usités dans les mêmes régions qui leur fournissaient tout le reste*.

En résumé, à Emporiæ, à Rhoda, nous trouvons des types et des légendes purement grecs: à Gades, nous trouvons des légendes purement phéniciennes. De ces deux points extrêmes, les deux systèmes d'écriture marchèrent très-probablement à la rencontre l'un de l'autre, et de là cette diversité d'alphabets signalée par Strabon. Ce qui concourt à prouver la contemporanéité des monnaies

* Plutarque (vie de Sertorius) nous apprend que Sertorius avait établi à Osca un collége où les jeunes espagnols de distinction étaient admis gratuitement, pour s'y livrer à l'étude des langues grecque et latine. Il est incontestable qu'une pareille institution dut exercer une influence immense sur les idiomes nationaux, et ce fut elle peut-être qui fit disparaître les légendes celtibériennes des monnaies frappées en Espagne.

Digitized by Google

celtibériennes au cavalier, et en quelque sorte à légitimer leur attribution à l'époque de la guerre de Numance, c'est l'espèce d'unité alphabétique qui se présente sur toutes les pièces frappées au même type, unité qui ressortira plus tard de l'examen des légendes. Cette unité ne peut avoir existé qu'assez tard, et semble coïncider avec les derniers efforts de la nationalité espagnole.

Donc alors l'alphabet celtibérien, après avoir subi beaucoup de modifications successives, était définitivement fixé, et les signes qui le composaient avaient reçu une valeur constante et bien déterminée, quelle que fût leur origine, phénicienne ou grecque; de là ce mélange de caractères éminemment grecs, et de caractères empruntés à une autre source.

Il ne me reste plus qu'à mentionner un dernier fait déjà signalé par les auteurs, et qu'il importe néanmoins de rappeler ici; c'est celui des alliances de ville à ville, alliances dont les monnaies présentent souvent un témoignage irrécusable. Chacun connaît les pièces à légendes latines, mais au type celtibérien, qui offrent les deux noms de Bilbilis et d'Italica. Ces deux villes, quoique fort éloignées l'une de l'autre, avaient donc contracté entre elles une association qui fut constatée par l'émission de monnaies présentant les noms des deux cités amies, et devant avoir cours chez les deux peuples indifféremment. Bilbilis est une ville de la Tarraconaise, Italica est une ville de la Bétique; donc il n'y a pas lieu de s'étonner si les légendes celtibériennes nous offrent des indices d'alliances analogues, et nous devons croire que celles-ci se multiplièrent lorsque l'Espagne cherchait à ressaisir sa liberté, et à se soustraire au joug abhorré des Romains.

Digitized by Google

Ceci posé, je vais suivre la marche que j'ai adoptée, et m'efforcer d'assigner aux lettres celtibériennes la véritable valeur qu'elles comportent, en procédant méthodiquement et en recherchant d'abord les explications qui ne peuvent présenter aucune ambiguité.

Une remarque féconde en résultats nous donne immédiatement la valeur d'un assez bon nombre de caractères; c'est que la substitution des caractères romains aux celtibériens ne peut avoir eu lieu tout d'un coup, et que, par suite, certaines légendes latines doivent présenter un mélange de lettres romaines et celtibériennes dont la valeur respective se déduit immédiatement de la lecture indubitable du mot.

Voici effectivement une série de légendes de ce genre, à l'aide desquelles il nous sera possible de dresser un premier alphabet celtibérien, dont la valeur est à l'abri de toute discussion.

ILIPLA, Légende 1, entre deux épis (voir le tableau général). ℞ Cavalier la lance en arrêt, un croissant et la lettre A; cabinet de M. Rollin. — C'est l'Illipula de Ptolémée et probablement l'Ilipa qui, dans l'Itinéraire d'Antonin, se trouve sur la route qui conduit de l'embouchure de l'Anas à Emérita. Aujourd'hui Niebla a pris la place d'Ilipla, et Florez remarque qu'on trouve fréquemment dans cette localité des monnaies à la légende ILIPLA.

ONVBA, Lég. 2; MR. du cabinet du roi. — Onoba, ville de la Bétique, aujourd'hui Huelva.

OBIPPO, Lég. 3; cabinet de feu M. le docteur Gorcy, de Metz.

ACINIPPO, Lég. 4; cabinet du roi. — Ville de la Bétique, aujourd'hui Ronda-la-Vieja.

CAST, Lég. 5; GB. du cabinet du roi. — Castulo ville de la Tarraconaise, aujourd'hui Calzona.

Digitized by Google

EBVSITANV, Lég. 6 ; PB. du cabinet du roi. — Ebysus, île située sur les côtes de la Tarraconaise, aujourd'hui Iviça.

KARTEIA, CARTEIA, Lég. 7 ; cabinet du roi. — Carteia, ville de la Bétique, aujourd'hui Rocadilla.

OBVLVCO, OBOLIC, OBLCO, Lég. 8 ; cabinet du roi. — Monnaies d'Obulco ville de la Bétique, aujourd'hui Porcuna.

OSTVR, Lég. 9 ; cabinet de feu M. Gorcy.

CARIZ, Lég. 10 ; MB. du cabinet du roi. — Carissa, ville de la Bétique, aujourd'hui Corixa.

EMΠOΔEITΩN, Lég. 11 ; argent, cabinet du roi. — Emporiæ, ville de la Tarraconaise, aujourd'hui Ampurias.

CELT. AAB. EX. S. C. ℞ Cavalier la lance en arrêt, TOLE, Lég. 12 ; GB du cabinet du roi *.

De l'examen de ces légendes découlent immédiatement les faits suivants :

* Cette monnaie, dont les analogues de MB. et de PB. sont décrits par Sestini, a probablement été frappée à Tolède, ville des Carpetans, en commémoration d'une alliance de cette ville avec deux autres cités dont les noms nous sont représentés par les mots CELT. AMB. Nous avons déjà reconnu un fait complètement analogue dans les monnaies de Bilbilis et d'Italica. Florez voyait dans la légende CELT. AMB les mots *Celtiber Ambustus* qui, suivant lui, devaient désigner le héros de Tolède. Sestini considère ces mêmes mots comme désignant une famille celtibérienne puissante, et traduit les signes EX. S. C par *ex seniorum consensu*. Toutefois il ajoute que cette interprétation n'est bonne qu'autant que l'on regarde les autonomes de Tolède comme antérieures à la domination romaine. Pour moi, je ne puis adopter cette explication. L'emploi du latin est un indice évident de postériorité à cet événement, et je crois qu'il faut regarder ces monnaies comme frappées *ex senatus consulto*, avec le consentement du sénat, pour une alliance de Tolède avec les deux cités suivantes : Celti de la Bétique (mentionnée par Pline et dans l'Itinéraire d'Antonin), et Amba, ville de la Bétique, connue seulement par ses monuments numismatiques.

Digitized by Google

Γ, Ϙ et Ր représentent notre lettre P.

ᚦ est un B.

Ꝩ ... un E, voisin de l'I.

⊙ ... un O.

↑ ... un T.

N ... un N.

K ... un C dur.

ʅ ... une S.

Δ remplace parfois notre lettre K.

Velasquez (Tab. VIII, Fig. 3) donne une pièce d'Emporiæ avec la légende MVNICI EMPORIA, Lég. 13.

Le même (Tab. VIII, Fig. 6) donne une médaille d'Ilurco avec la légende YLVRCON, Lég. 14. Donc ces deux légendes nous prouvent de plus que < est l'équivalent du signe K ou de notre C dur, et que le signe Ч se prononçait I et était, par suite, l'équivalent de forme et de son de l'upsilon grec.

Dans Sestini (Classes générales) nous trouvons les légendes suivantes, dont les variantes sont utiles à étudier. OSET, OSSET, OSSHT, Lég. 15. — EPORA, AIPORA, Lég. 16. — ILIPLA, ILIPENSE, Lég. 1. — IPAGRO, Lég. 17. — ILITVRGI, ILOITVRGENSE, Lég. 18. — IRIPPO, Lég. 19. — SISAPO, SISIPO, SISIP, Lég. 20.

Dans les légendes d'Osset, E remplacé par H, nous montre que ce signe n'est autre chose que l'η grec, et qu'il se prononçait comme lui, en recevant un son voisin de l'I. Ce même nom est écrit par une ou deux S indifféremment : donc une consonne, bien qu'elle ne fût écrite qu'une seule fois, pouvait être doublée par une convention quelconque, que nous ne connaissons pas et dont la langue arabe, par exemple, a fait usage en adoptant le

Digitized by Google

Techdyd (*a*). Le changement de E en AI dans Aipora, d'I en OI dans Iloiturgense, de I en A dans Sisapo, nous montre tout ce que l'accentuation des voyelles avait de vague et d'indéterminé. Enfin, nous avons la valeur des signes ᛚ, Γ et Ϛ. Je doute de la correction du signe ᛣ.

Les trois variantes du nom d'Obulco, nous montrent que l'orthographe des légendes locales a subi de nombreuses modifications lorsqu'il s'est agi de représenter ces légendes en écriture latine. Il est de toute évidence que ces modifications successives doivent nous présenter des traces non équivoques du système orthographique primitif, à l'aide duquel les noms étaient représentés lorsqu'on employait l'écriture nationale. Voici dès-lors le fait dont ces légendes d'Obulco nous démontrent l'existence : les voyelles, dont la valeur chez tous les peuples orientaux, est si vague, qu'elles sont généralement supprimées dans la langue écrite, étaient soumises à la même incertitude de prononciation dans la langue celtibérienne, et par suite se supprimaient dans l'écriture qui en était l'image. C'est très-certainement à cette cause qu'est due la différence si tranchée que l'on remarque entre les noms de lieu de l'ancienne Espagne, suivant qu'ils nous sont transmis par tel ou tel géographe *.

* A ce sujet, il n'est pas sans intérêt d'observer que de tous les auteurs, celui qui a représenté le plus convenablement les noms des villes espagnoles, est Pline, dont les dénominations sont à très-peu près identiques avec celles que nous retrouvons sur les monuments, c'est-à-dire sur les monnaies elles-mêmes. Voici des exemples qui prouvent cette assertion.

TARRACONAISE.

MONNAIES.	PLINE.	MONNAIES.	PLINE.
Carisa.............	Carissa.	Clunia..............	Clunia.
Carbula...........	Carbula.	Graccurris.........	Graccurris.
Celsa..............	Celsa.	Iliturgi.............	Illiturgi.

Nous avons déjà remarqué plus haut que l'écriture celtibérienne avait nécessairement subi des modifications dues à l'influence directe de la langue phénicienne. L'omission des voyelles fut sans doute la principale de ces modifications.

D'après ce que nous venons de voir, nous avons déjà une série de caractères dont la valeur est bien définie, et ne peut être le sujet d'un doute.

Nous allons immédiatement en augmenter le nombre, en analysant d'autres faits qui présentent tout autant de certitude, et nous nous trouverons dès-lors à même de construire un premier alphabet dont la légitimité ne pourra point être mise en question. Ces faits, dont l'examen est si favorable à l'étude que nous poursuivons, se déduisent de la comparaison des monnaies bilingues, c'est-à-dire des monnaies qui offrent tout à la fois une légende celtibérienne et une légende latine équivalente. Le nombre de

MONNAIES.	PLINE.	MONNAIES.	PLINE.
Ilici.....	Illici.	Sacili.....	Sacili.
Ilerda.....	Ilerda.	Searo.....	Siarum.
Ilurco.....	Ilurco.	Sisapo.....	Sisapo.
Lacipo.....	Lacippo.	Segovia	Segovia.
Lastigi.....	Lastigi.	Tarraco.....	Tarracon.
Obulco.....	Obulco.	Toletum	Toletum.
Oripo.....	Orippo.	Turiaso.....	Turiason.

LUSITANIQUE.

Balsa.....	Balsa.	Osonoba.....	Osonoba.
Colip.....	Colippo.	Salacia.....	Salacia.
Myrtil.....	Myrtilis.		

BÉTIQUE.

Acci.....	Accitana colonia	Barea.....	Barea.
Acinipo.....	Acinippo.	Callet.....	Callat.
Asido.....	Asido.	Karteia.....	Carteia.
Asta.....	Asta.		

Digitized by Google

ces précieux monuments est malheureusement fort restreint; voici les pièces que je connais:

□ R/ OBLCO.
✕ R/ CARBVLA.
Lég. 21. R/ GILL.
Lég. 22. R/ OSI.
Lég. 23. R/ CEL.

Cherchons maintenant à analyser ces légendes celtibériennes. La dernière nous offre quatre signes dont le premier et le dernier nous sont déjà connus; ce sont un C dur et un E. Le deuxième est identique avec le lambda grec, et si nous nous laissons guider par l'analogie de la légende latine CEL, nous ne pouvons conserver de doute sur la valeur du signe ∧; c'est bien une L. Quant au troisième signe, ce doit être une consonne, puisqu'il précède la voyelle E; si donc c'est une S d'origine græco-italique, comme cela paraît évident, nous avons le mot KLSE, dans lequel une voyelle brève se trouve omise par suite du caractère tout oriental de la langue écrite. Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce mot le nom Kelsa, d'une ville des Ilergètes, citée par Strabon, Ptolémée et Pline. On voit d'ailleurs ce nom transcrit en lettres latines, sur la pièce même qui porte le nom celtibérien KLSE. Nous avons ainsi deux nouvelles lettres à inscrire dans notre alphabet, savoir: L et S.

Cette légende est lue *Celce* ou *Celcea*, *Celsa*, par Erro; *Celse*, *Celsa*, par Sestini; *Clse*, *Celsa*, par M. Grotefend. Tout le monde est donc parfaitement d'accord sur sa valeur.

Maintenant que nous connaissons la signification de la légende celtibérienne de KELSA, nous devons nécessairement attribuer à cette ville toutes les autonomes celti-

Digitized by Google

bériennes portant cette légende. Elles présentent les types suivants :

GB. MB. Tête, trois poissons. — ℞ Cavalier tenant une palme. (Cabinets du roi et de M. Faure, à Villefranche-sur-Saône.)

MB. Tête, trois poissons. — ℞ Cheval libre, étoile. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête, trois poissons. — ℞ Cheval bridé, croissant. (Cabinet du roi.)

PB. Tête, trois poissons. — ℞ Parties antérieures d'un cheval. (Cabinet du roi.)

Kelsa était située sur l'Ebre ; voilà pourquoi ses monnaies ont constamment des poissons pour type accessoire.

Passons actuellement à la légende 22, — ℞ OSI, qui est donnée par Velasquez, XV, 3 ; Florez, XXXVII, 7 ; Mionnet, supplément, IV, 35 ; Dumège, cartons de l'Institut, mémoire sur Vieille-Toulouse. Des quatre premiers signes, l'initial seul nous est inconnu. Si, comme tout à l'heure, à propos de KELSA, nous nous laissons guider par la légende latine OSI, nous ne pouvons douter qu'il s'agisse de la ville située dans le pays des Edetans, et que Pline appelle *Ossigerda*, Ptolémée Ὀσιγέρδα. Or, les signes déjà connus nous donnent SEK ; donc le premier nous représente une consonnance voisine de l'O latin et que nous devons, par comparaison avec les caractères græco-italiques connus, considérer comme un A prononcé largement. Nous avons donc ASEK. Le cinquième signe n'est pas la voyelle E que nous avons déjà vue supprimée dans le nom de KELSA où elle occupait une position parfaitement analogue entre la consonne ⟨ et une liquide ; on peut donc la supposer supprimée ici par la même raison orthographique, et dès-lors nous devons prévoir que les deux derniers signes sont les équivalents de notre R et de notre D :

Digitized by Google

mais ce n'est là qu'une présomption, et nous n'avons pas encore le droit d'admettre ces deux valeurs comme démontrées. Ce que nous pouvons conclure de l'analyse de cette légende, c'est que les valeurs attribuées jusqu'ici aux signes , et sont bonnes et confirmées, et que de plus, le signe avait une valeur analogue à celle de notre O ou d'un A ouvert*. Nous verrons par la suite que la légende celtibérienne 21 doit se lire ASEKERT, ainsi que l'avait deviné le Dr Grotefend qui l'a traduite par OSAKRT.

Quant à la légende 21, — GILI, dans laquelle nous ne connaissons que le signe mitoyen L, nous reconnaîtrons tout à l'heure qu'elle doit se lire GLI, pour GILI, et qu'elle n'est que la transcription celtibérienne du mot latin GILI, qui l'accompagne sur la même monnaie.

Enfin les deux premières légendes bilingues, dans lesquelles la partie celtibérienne ne se sompose que d'un seul caractère, ne peuvent que nous amener à supposer que le signe représente l'initiale du nom OBULCO, et l'initiale du nom CARBULA.

Nous sommes arrêtés maintenant par la nécessité de recourir à l'examen d'autres faits, si nous voulons faire quelques pas de plus dans l'investigation que nous avons entreprise ; car nous ne pouvons procéder en disant que tel signe *doit* avoir telle valeur, il faut le prouver, pour

* Ce qui vient corroborer cette présomption, c'est que la même ville nommée par Pline Ostippo, est nommée Astapa par Tite-Live et Appien. C'est aujourd'hui Estepa près d'Osuna. Nous verrons plus tard que tous les noms terminés par les Latins en *ipo* sont terminés en celtibérien par .

Digitized by Google

que notre système de lecture s'établisse d'une manière stable.

Après avoir épuisé les légendes bilingues accouplées, il nous reste encore une ressource ; c'est l'étude des légendes latines et celtibériennes, qui sûrement sont équivalentes, parce qu'elles se rencontrent sur des monnaies dont les types sont tellement identiques, qu'il est impossible de ne pas assigner la même origine aux pièces qui les portent.

Toutes les collections renferment des monnaies de MB. au droit desquelles paraît une tête à cheveux bouclés, et au revers, un cavalier galoppant la lance en arrêt, et accompagné de la légende 24. Or, il existe également des pièces, du même module, du même type et de la même fabrique, sur lesquelles on lit, du côté de la tête, BILBILIS, et au revers, ITALICA ; ce sont évidemment des monnaies d'alliance frappées en commun par Bilbilis des Celtibères, et par Italica des Turditans. Rapprochons maintenant les monnaies à légende celtibérienne des monnaies latines, et nous ne pourrons méconnaître dans le mot celtibérien, l'équivalent du mot latin BILBILIS. Dans le nom celtibérien de KELSA, nous avons vu que l'E placé entre deux consonnes dont la seconde est une liquide, se supprimait dans la langue écrite ; donc, le même fait devait se reproduire dans le nom de BILBILIS ; c'est ce qui arrive en effet. Dans la légende qui nous occupe, nous connaissons le premier, le troisième et le sixième signe ; le deuxième et le quatrième sont identiques ; d'où il résulte que les deux premières syllabes du mot à découvrir étaient identiques elles-mêmes. La consonne représentée par le deuxième et par le quatrième signe est certainement une liquide, elle offre une grande analogie avec le lambda ; c'est donc

Digitized by Google

une L, et nous arrivons forcément alors à la transcription BLBLIS, qui nous donne le nom BILBILIS ou BELBELIS, de la ville capitale des Celtibères. Remarquons ici un premier exemple de la variété, que la position géographique apportait dans la forme des signes alphabétiques. Nous avons trouvé à IRIPPO le caractère ⊦ employé avec la valeur P, valeur que nous observons à peu près constamment dans les légendes appartenant aux monnaies de la Bétique; le même signe se présente ici avec la valeur L. Il y a cependant certitude égale dans l'interprétation double de ce même caractère. En effet, nous avons deux légendes d'IRIPPO citées plus haut, qui prouvent que dans la Bétique, ⊢ était l'équivalent de ⊦, et notre légende de BILBILIS, se trouverait par conséquent composée d'abord de quatre signes équivalents placés à la suite l'un de l'autre; ceci n'étant pas possible, force est de donner dans ce cas une valeur différente de P au signe ⊦. En définitive, il serait impossible de trouver un autre nom que BILBILIS qui pût être représenté par les caractères de la légende celtibérienne que nous étudions; il faut donc y voir BILBILIS, et dès-lors, rien n'est plus facile que d'assigner à chaque lettre sa valeur particulière.

On voit que l'analyse de cette légende nous fournit un caractère de plus; c'est le signe ⊧ qui, très-certainement, a la valeur d'un I, analogue à l'Yâ arabe ou à notre Ï, et qui, dans les légendes celtibériennes se présente constamment avec cette valeur.

Velasquez (Tab. XIV, Fig. 6), donne une pièce semblable avec la légende 25, qu'il a lue incorrectement par suite d'un défaut de conservation, et interprétée KARAENS, en y voyant le nom des Carenses, de Pline.

Erro reproduit la même faute, mais en lisant GARANEZ qu'il prend pour un nom de ville.

Digitized by Google

Sestini ne s'est pas trompé sur la valeur de cette légende, et cette valeur a été depuis pleinement adoptée par le docteur Grotefend. Elle ne présente donc pas d'incertitude.

Voici les types qui se présentent sur les autres autonomes de Bilbilis.

MB. Tête, M. — ℞ Cheval; Lég. 24. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, ⌐. — ℞ Cheval; Lég. 24. (Cabinet du roi.)

Nous sommes en mesure actuellement de revenir sur la légende bilingue 21, — ℞ GILI, et d'en déterminer la valeur. Les deux derniers signes se lisent indubitablement LI; donc, le premier représente le G initial du mot latin GILI. Ce signe devait être suivi d'une voyelle brève supprimée comme dans les noms de KELSA et de BILBILIS, et nous retrouvons lettre pour lettre le mot GILI qui devait vraisemblablement se prononcer *djili* ou *dzili*, le signe ⌡ ayant la valeur du Djim arabe ou du G italien devant un I ou un E, ou enfin du Dzêta grec dont il offre à peu près la forme, mais renversée.

Reste à trouver l'attribution de ce nom GILI. Les types de la monnaie qui le porte sont une tête au droit, et au revers un cavalier au galop, tenant une palme de la main droite. Un specimen de cette monnaie déterré à Vieille-Toulouse, est cité par M. Dumège (cartons de l'Institut), et Velasquez (Tab. XV, Fig. 1, et 2), en donne deux exemplaires. Ce dernier traduit la légende celtibérienne par SLEN ou SALEN, et y voit le nom des SALENI ou SALINI, peuplade voisine des Cantabres, citée par Pomponius Mela et Ptolémée. Toutefois, Velasquez exprime des doutes sur sa lecture et ajoute qu'il faut peut-être lire SAEN, et par suite classer ces pièces à Sentica, ville des Vaccéens, citée par Ptolémée. Plus tard cet auteur changea définitivement d'avis, et écrivit de sa

Digitized by Google

main en marge d'un exemplaire de son livre, consulté par Sestini, que cette pièce devait être classée aux Κίλπιοι, de Ptolémée, Cileni, de Pline, confédérés avec les Saleni.

Florez (Tab. LXII, Fig. 1), reproduit la même monnaie, qu'il classe à Zilis, ville de la Mauritanie Tingitane, devenue colonie romaine, sous le nom de *colonia Augusta Julia Constantia Zilis*, et soumise à la juridiction qui régissait la Bétique.

Erro lit ZALEN comme Velasquez.

Sestini attribue la pièce en question, dont il lit la légende GILI, à la localité citée dans l'Itinéraire d'Antonin, sous le nom d'Aquis Celenis; celle-ci appartenant aux Cileni, de Pline, se trouvait, par suite, au nombre des villes annexées à la convention juridique de Bracara.

Je ne puis admettre cette classification; le nom des Cileni, par suite de son orthographe constante, devait se prononcer *Kileni*, et non *Djileni*. Or, comme nous trouverons des monnaies portant, en toutes lettres, le nom KILINI il faut, pour la légende GILI, chercher une attribution différente de celles que les auteurs ont fait connaître.

Cette monnaie, par ses types, appartient au nord de l'Espagne: Pline cite, chez les Astures, une peuplade à laquelle il donne le nom de Zoëlæ *: je propose donc,

* Je transcris ici la note suivante du P. Hardouin (Pline, éd. du Dauphin), parce qu'elle est intéressante, en ce qu'elle peut servir à déterminer un peu plus clairement la situation du pays des Zoëlæ.

« Zoëlæ, a quibus Zoëlicum linum nomen traxit (Plinius, lib. XIX, » sect. 2); nondudùm ex Hispaniâ Zoëlicum venit in Italiam, plagis » utilissimum; civitas ea Gallæciæ, et oceano propinqua. » Les Zoëlæ sont nommés par Pline avec les Pæsici, qui habitaient la presqu'île connue aujourd'hui sous le nom de Coruna, les Cigurri, probablement

Digitized by Google

à mon tour, de voir dans les pièces en question, des monnaies frappées par cette peuplade. Nous savons que la lettre I dans le nom d'Iliturgi, pouvait se changer en OI, et donner Iloiturgi; rien n'empêche d'admettre de même que les Zoëlæ ou Zoïlæ, de Pline, aient été nommés ailleurs Zilæ ou Zili. Quoi qu'il en soit, la valeur du caractère ʃ se trouve déterminée d'une manière certaine, par la seule comparaison de la légende bilingue, celtibérienne et latine.

Un MB. du cabinet de M. Rollin, présente, au droit, une tête et une palme; au revers, un cavalier portant une palme, et au-dessous, la même légende 21, des Astures-Zoëles. Ce type est celui des monnaies de Kelsa des Ilergètes; donc, il s'agit bien d'une nation du nord de l'Espagne. Nous devons observer que ces monnaies ont en tout point une grande analogie avec celles de Kelsa; ainsi, non-seulement elles en offrent les types, mais encore elles se présentent quelquefois comme elles, avec la même légende locale, exprimée d'un côté, en caractères latins, et de l'autre, en caractères celtibériens.

Je passe maintenant à l'étude de quelques autres pièces celtibériennes et latines qui nous fourniront encore plusieurs valeurs alphabétiques.

les mêmes que les Egurri de Ptolémée et les Lancienses qui étaient placés au point où se trouve aujourd'hui Oviedo. La position des Zoëles, peut donc, assez approximativement, être placée au nord d'Oviedo et vers la côte.

Ptolémée cite chez les Astures, une ville qu'il appelle Gigia; n'y aurait-il pas dans ce nom une faute de copiste: et ne serait-il pas permis de soupçonner que le nom correct de cette ville était Gilia?

Digitized by Google

Des monnaies de cuivre de MB. présentent les types suivants :

Tête, accompagnée d'une palme et d'un poisson. — ℞ SEGOBRIGA ; cavalier galoppant la lance en arrêt. (Cabinet du roi.)

Tête d'Auguste, AVGVSTVS DIVI. F. — ℞ Comme la précédente, SEGOBRIGA. (Cabinet du roi.)

D'autres monnaies du même module, et purement celtibériennes, se rencontrent avec les types suivants :

Tête, accompagnée d'une palme et d'un poisson ; dessous, la lettre M. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt; Lég. 26. (Cabinet du roi, Sestini, Pl. VI, 15).

Ces mêmes types se retrouvent sur de nombreuses pièces d'argent.

Les deux légendes latines et celtibériennes ont indubitablement le même sens. Voyons donc à nous rendre compte du mot celtibérien : il se compose de huit caractères dont cinq nous sont connus, et nous avons ainsi à former un nom de ville avec les éléments suivants, .E.B.IKS., en remplaçant les lettres inconnues par des points. Si maintenant nous comparons cette légende à son équivalente latine, nous pourrons assigner aux trois signes douteux la valeur qu'ils comportent. Le premier est évidemment une S dure, c'est le Sigma grec, mais renversé et dans une position qui se rencontre fréquemment dans la palæographie græco-italique. Le troisième signe tient évidemment la position du G dur de la légende latine, et comme il ne se trouve aucun signe entre ce G et le B suivant, il en faut conclure que l'O bref intercalé dans la prononciation du nom Segobrica se supprimait dans l'écriture. Reste enfin le cinquième signe, qui, de toute nécessité, doit prendre la valeur R, en sorte que nous avons le mot SEGBRIKS qui, par la

Digitized by Google

restitution des voyelles brèves supprimées, devient SEGOBRIKES. Cette légende nous prouve que l'orthographe latine Segobriga est vicieuse, et que Pline a eu raison d'écrire *Segobrica*, en se conformant à la prononciation des Celtibériens eux-mêmes.

Remarquons ici que l'avant-dernier signe que nous connaissons parfaitement, est constamment accompagné, dans les légendes de Segobrica, d'un petit trait (ainsi ⟨) diversement placé, et qui peut-être indique que ce signe devait comporter le son de la voyelle E. Ceci est une hypothèse à laquelle d'ailleurs je ne tiens nullement et qui ne fait rien à l'affaire; l'important était de reconnaître le nom de Segobrica dans la légende celtibérienne, et ce nom s'y retrouve sans aucun doute. Nous avons maintenant les valeurs de quelques lettres de plus à intercaler dans notre premier alphabet. Nous trouvons deux caractères différents pour la consonne S; il faut donc admettre qu'il y avait une différence de prononciation entre M et ϟ; peut-être le premier signe était-il une S dure ou fortement accentuée, comme le Shad arabe, tandis que ϟ était une S plus douce, analogue au Sin arabe.

Sestini, lisant cette légende MERBRIKS, attribue les pièces qui la portent à Merobriga des Oretans. Cette lecture aurait dû néanmoins lui paraître vicieuse par suite de l'emploi des deux caractères si dissemblables ⧖ et ◊ pour représenter la même consonne.

Le docteur Grotefend a bien senti ce vice de lecture et n'a pas hésité à traduire par SAGBRICS, en retrouvant dans ce mot le nom de la Segobrica des Celtibères, aujourd'hui Segorbe. Cette ville étant située sur l'Uduba, de Pline, rivière qui arrosait aussi Sagunte, aujourd'hui Murviedro, il est tout naturel de trouver un poisson parmi les types accessoires de ses monnaies.

Digitized by Google

Tout le monde connaît les belles pièces d'argent d'Emporiæ, offrant la légende grecque ΕΜΠΟΡΕΙΤΩΝ. J'ai trouvé dans le cabinet de M. Rollin une de ces pièces, ayant au droit la même tête accompagnée de trois poissons, qui paraît constamment sur les drachmes d'Emporiæ; seulement au revers on voit, au lieu du pégase ordinaire, un bige accompagné de la seule lettre -Ε qui est évidemment l'initale du nom des Emporitains; cette lettre est donc un E que nous retrouverons plus tard dans beaucoup de légendes.

Les monnaies frappées par le municipe d'Ilerda présentent le type suivant :

MB. Tête d'Auguste, IMP. AVGVST. DIVI. F. — Louve. MVN. ILERDA.

D'autres MB. du cabinet du roi présentent une tête sans légende, et au revers, une louve avec la légende 28.

Ces types identiques nous conduisent à voir dans le nom latin ILERDA, l'équivalent du mot celtibérien 28. Dans cette légende, trois signes nous sont déjà bien connus; ils nous forcent à lire immédiatement ILER en donnant au troisième signe la valeur que nous venons de lui attribuer, par une simple présomption, sur la monnaie d'Emporiæ. Quant au cinquième que nous avons rencontré déjà sur une monnaie de Carbula, je n'hésite pas à le regarder comme l'équivalent du χ grec, et de l'X espagnole moderne, avec sa prononciation gutturale. Ilerda était la capitale des Ilergètes; mais je pense que le nom du peuple doit être dérivé de celui de la ville; si donc les Ilergètes ont pris ce nom, c'est que primitivement leur capitale se nommait *Ilerga* et non *Ilerda*. Il est d'ailleurs fort possible que du nom primitif Ιλεργητες on ait fait plus tard Ιλεργητες, en adoucissant la lettre gutturale. Nous retrouverons plus tard cette lettre ✕

Digitized by Google

dans beaucoup de légendes celtibériennes, et nous verrons que la valeur que je viens de lui attribuer n'est pas hypothétique, mais représente réellement la consonnance du caractère celtibérien ⋋.

D'autres monnaies autonomes des Ilergètes, présentent les types suivants :

MB. Tête, trois poissons. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 28. (Cabinet du roi.)

GB. Tête. — ℞ Même type ; Lég. 28. (Cabinet du roi.)

Les poissons paraissent ici, parce qu'Ilerda était placée sur la rivière *Sicoris*, la Sègre de nos jours.

Une variante de cette légende nous prouve que c'est avec raison que dans le nom de Bilbilis, nous avons considéré le signe ⋌ comme un homophone du signe ⋀.

Voici comment Erro traduit la légende 28 : « *Nilietza,* » ciudad abundante de lanas, situada en una subida. » Du reste, cette interprétation baroque ne l'empêche pas de classer à Ilerda la pièce qui porte cette légende.

Sestini attribuant au troisième signe la valeur R, lit cette légende ILERKA⋋ ou ILERDA⋋ pour Ilerda. Cette leçon vicieuse, basée sur une mauvaise interprétation des lettres ⟒ et ◇ n'a pas moins conduit l'habile antiquaire à classer convenablement les monnaies celtibériennes en question.

Le docteur Grotefend lit ILERT, en attribuant au signe ⋋ la valeur de notre T. Cette erreur est une de celles qui l'ont fourvoyé et l'ont mis dans l'impossibilité de déchiffrer un plus grand nombre de légendes ; elle a tenu, sans doute, à ce que, préoccupé de l'idée que la légende concernait la ville d'Ilerda, le savant philologue n'a pas pensé qu'elle pouvait désigner la peuplade elle-même, c'est-à-dire les Ilergètes.

On voit donc que sans grands efforts et par l'examen de faits simples et clairs, nous sommes arrivés à dé-

Digitized by Google

terminer avec certitude un bon nombre de caractères celtibériens. Nous avons été mis en mesure de rédiger un premier alphabet (Pl. IV) que nous pouvons immédiatement enrichir de tous les signes homophones fournis par la comparaison des légendes offrant plusieurs variantes. Cette addition des homophones nous donne un second alphabet (Pl. V) beaucoup plus complet, à l'aide duquel nous allons essayer de débrouiller les nombreuses légendes encore indéterminées que nous retrouvons sur les monnaies celtibériennes.

Je vais donc prendre successivement toutes ces légendes et chercher si en employant l'alphabet que je viens d'établir, on peut obtenir pour elles une interprétation qui présente quelqu'apparence de vérité, et qui s'accorde surtout avec les types monétaires.

Peut-être aurais-je dû suivre un ordre géographique dans les développements auxquels je vais passer ; mais comme je n'ai pas assez de confiance en moi-même pour proposer de prime-abord un renversement complet des classifications adoptées jusqu'ici, j'ai mieux aimé laisser à mon travail la forme que lui a donné le hasard, ou plutôt la méthode de recherches que je m'étais imposée. Je discuterai donc les interprétations auxquelles j'ai cru devoir m'arrêter dans l'ordre même où je les ai trouvées. Beaucoup de ces interprétations me paraissent incontestables ; d'autres sont fort douteuses ; et si je me décide à les proposer, c'est que par mon exemple, j'espère amener de plus habiles à s'occuper sérieusement du problème intéressant que je n'aurai pas eu le bonheur de résoudre complètement*.

* Je me dispenserai de constater les homophonies qui se présenteront, parce qu'elles ressortiront suffisamment du tableau général des légendes.

Digitized by Google

LÉGENDES 29 ET 31.

Ces deux légendes que je regarde comme équivalentes se trouvent sur des monnaies offrant les types suivants :

AR. Lég. 29, tête. — R/ Cavalier au galop, armé d'une lance; Lég. 30.

MB. Lég. 29 ou Lég. 31, tête, poisson. — R/ Cavalier au galop, armé d'une lance; Lég. 32.

MB. Tête, poisson. — R/ Cavalier au galop, armé d'une lance; Lég. 33. (Cabinet du roi.)

Nous voyons sur des monnaies semblables de cuivre la légende 29 remplacée par la légende 31 ; c'est donc avec raison que j'ai pu considérer ces deux mots comme ayant une signification à peu près identique ; voyons s'il est possible de déterminer celle-ci.

Dans la légende 31, tout, hormis le premier signe, nous est déjà connu, et nous avons le mot .RBGÉ dans lequel le G comporte un son dur et guttural. Ici une remarque précieuse de Guillaume de Humbolt nous vient en aide. Ce savant a reconnu que pas un nom géographique de l'ancienne Espagne, ainsi que cela se présente dans le basque, ne commence par une R ou par une consonne suivie immédiatement d'une R. Il a de plus montré que si le contraire avait lieu dans un ou deux cas exceptionnels, cela tenait à l'origine étrangère des noms qui offraient cette anomalie ; c'est donc une voyelle qui précède l'R du nom qui nous occupe, et en nous laissant guider par une analogie frappante, nous ne pouvons méconnaître un A dans le premier signe.

Ceci posé, que trouvons-nous dans les deux légendes en question ? Les deux mots ARBA, ARBGÉ qui, avec l'introduction régulière des voyelles brèves, deviennent AREBA et AREBAGÉ.

Digitized by Google

Je le demande maintenant, peut-on se défendre de la tentation bien naturelle de voir dans ces deux mots le nom de la peuplade que les anciens géographes ont appelée les Arevaques? La pièce du cabinet du roi, sur laquelle la légende celtibérienne est remplacée par la légende latine ARFA, que je crois avoir bien et dûment reconnue, viendrait à merveille prouver qu'il faut lire ARBA devenu plus tard ARFA, par la mutation si facile et si fréquente dans tous les idiomes méridionaux du B en V ou F; mais malheureusement le mauvais état de conservation de cette précieuse monnaie, empêche de rien conclure de son existence.

Quoi qu'il en soit, entre AREVACÆ et AREBAGÉ, il y a une si grande analogie que lire un des deux mots, c'est lire l'autre. En admettant que le dernier représente le nom du peuple Arevaque, on doit croire que la légende AREBA, désigne le fleuve Areva sur les bords duquel il habitait et dont, au rapport de Pline (lib. III, p. 306; éd. du Dauphin), il avait tiré son nom. Le poisson qui accompagne ordinairement cette légende prouve au moins que le peuple dont il s'agit était fixé sur les bords d'un fleuve et s'adonnait à la pêche.

Je propose donc de voir dorénavant dans les légendes en question, le nom des Arevaques et du fleuve qui arrose leur pays. Les Arevaques étaient assez voisins de la Segobrica des Celtibères, pour qu'il n'y ait rien que de très-naturel à retrouver les mêmes types, sur les monnaies des deux peuples.

Florez classe à un *municipium Arvense* de la Bétique, toutes les monnaies à la légende 29.

Erro rejette la classification de Florez; il lit ARBA ou AREBA et retrouve avec raison dans cette légende le nom des Arebaques ou Arevaques, nom qu'il dérive des deux

Digitized by Google

racines Basques *ar*, *ara*, *area* (plaine), *ba* (extension profonde), lesquelles réunies désignent, suivant lui, *un peuple situé dans de grandes plaines.*

Sestini renonce à interpréter cette légende, tout en refusant d'adopter l'opinion de certains antiquaires espagnols qui, lisant αφρα, prétendent qu'il s'agit ici d'un promontoire, sur lequel était un temple dédié à Vénus, et qui portait le nom d'*Aphrodisium pyrenaïcum.*

Enfin, le docteur Grotefend ne propose aucune explication de la légende 29, à cause de la valeur erronée qu'il attribue au signe ⋀.

LÉGENDE 34.

Je n'ai vu que deux exemplaires de la monnaie qui présente cette légende. Tous deux font partie de la collection de M. Rollin; ce sont deux MB. On y voit au droit, une tête accompagnée de la légende 35. Sur l'un des exemplaires on remarque en outre un poisson; sur tous deux, le revers offre un cavalier galoppant la lance en arrêt, et au-dessous la légende 34.

Il s'agit de trouver la signification de cette légende dont les trois signes nous sont connus, et nous donnent le mot IBA.

Sestini me paraît avoir deviné juste en pensant que ce mot désigne la ville que Tite-Live appelle IBE (L. XXVIII, c. 21). Cet historien raconte que deux espagnols puissants, nommés Corbi et Orsua, profitant des jeux de gladiateurs donnés par Scipion, à Carthagène, l'an de Rome 547, descendirent dans l'arène sous le prétexte frivole de faire preuve de valeur, mais dans le dessein réel de s'y disputer, le glaive à la main, la possession de la ville d'Ibe;

Digitized by Google

cette ville ne se trouvant mentionnée qu'à propos de ce fait et par le seul Tite-Live, il est impossible d'en deviner la véritable position.

Les monnaies même peuvent cependant nous fournir un léger indice sur la situation d'Ibe ou Iba. En effet, les types qui se rencontrent sur les pièces de cette ville, sont tellement semblables à ceux des analogues frappés à Helmantica, aujourd'hui Salamanque, qu'il est évident que ces deux villes étaient assez voisines; c'est précisément cette similitude des types qui m'empêche de voir dans la légende 54 le commencement du nom d'Ipagro, ville de la Bétique.

De plus, le poisson qui se rencontre sur ces pièces permet de supposer qu'Iba était située sur les bords d'une rivière, peut-être même, comme Salamanque, sur le Tormes.

L'étude des deux variantes de cette légende nous montre que le signe ⊱ était l'équivalent du signe A.

Velasquez (Tab. xv, Fig. 5) a publié une monnaie de ce genre, dont il lisait la légende NERA, en y trouvant le nom de la peuplade qui habitait le voisinage du cap Nérium.

Erro, lisant de droite à gauche, traduit cette légende par ARAN, mot qui signifie, suivant lui, *plaine étendue*.

Sestini rejette la lecture de Velasquez et attribue cette monnaie à l'Ibe de Tite-Live.

Enfin M. Grotefend, reproduisant cette légende d'après Velasquez et Sestini, n'adopte pas la leçon du dernier et n'en propose pas de nouvelle.

Digitized by Google

LÉGENDES 36.

Il n'y a aucune incertitude sur la valeur des signes qui composent la deuxième de ces légendes. Ils forment le mot BRIAIE, et comme la première variante est évidemment l'équivalente de la seconde, nous en concluons immédiatement que les deux signes ⋀ et ⋀ sont homophones et les équivalents de notre A.

Reste à trouver la signification du mot BRIAIE. Il se rencontre sur des MB. qui portent au droit une tête, et au revers un bœuf (cabinet du roi). Ce type, qui est presque universel sur les monnaies de moyen module frappées dans la Bétique, nous prouve tout d'abord que les pièces en question appartiennent au midi de l'Espagne, et que, par suite, la localité dont elles présentent le nom, ne doit pas appartenir au nord de la Tarraconaise.

Ptolémée, en énumérant les villes de la Bétique, mentionne, dans le pays des Bastules, une cité maritime nommée Βαρια.

Pline, qui la place dans la Tarraconaise, l'appelle Barea, et ce nom se retrouve avec la même orthographe sur des autonomes latines, décrites par Sestini. Cette ville a été remplacée par la moderne Vera, près de Muxacra, Murgis, de Ptolémée et de Pline, Murgi des médailles. Entre le nom grec Βαρια, le nom latin Barea et les noms celtibériens BRIAI, BRIAIE qui, par l'addition de la voyelle brève supprimée, deviennent BARIAI et BARIAIE, il existe une analogie assez forte pour qu'il soit permis de classer à la Βαρια de Ptolémée, les pièces de fabrique bétique offrant la légende celtibérienne en question.

On ne pourrait objecter contre cette attribution, que l'emploi des caractères celtibériens purs sur une pièce

Digitized by Google

d'une ville bastule; mais cette objection tombe devant le fait certain de l'existence des monnaies, à légendes celtibériennes pures, frappées avec les noms d'Urson et d'Onoba, autres villes de la Bétique.

D'autres villes d'Espagne ont un nom à peu près semblable: ainsi nous trouvons chez les Berons, Varia; chez les Caristes, Velia; et chez les Edetans, Belia; mais le type, essentiellement propre à la Bétique, des monnaies en question, ne permet pas de les attribuer à une peuplade de la Tarraconaise.

Sestini n'a pas mentionné cette légende.

M. Grotefend (Nos 17 et 18), en donne, d'après Mionnet, deux variantes incorrectes. Il n'en traduit que les quatre premiers signes qu'il lit BRIG.

LÉGENDE 37.

Ces légendes se lisent sur des MB. offrant les types suivants :

Tête, poisson. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt. (Cabinet de M. Rollin.)

Tête, trois poissons. — ℞ Cavalier tenant une palme. (Cabinet du roi.)

Sestini donne (Tab. IX, Fig. 4) une figure de cette monnaie; la légende y est écrite comme au numéro 38 tandis que dans le texte elle est copiée sous la forme 39. Je puis garantir l'exactitude de ma transcription.

Analysons cette légende; toutes les lettres nous en sont connues et nous avons SPLAIB ou SBLAIB. Remarquons que nous rencontrons une terminaison en tout semblable à celle de la légende dans laquelle nous avons trouvé plus haut le nom de la Βαῖσα de Ptolémée. Puisque le nom

Digitized by Google

Barcia ou Barea était rendu dans la langue celtibérienne par le mot BRIAIE, nous pouvons admettre sans difficulté, que le mot celtibérien SPLAIE a dû fournir aux Latins un nom comme Spala ou Spalea.

Pline mentionne, sous le nom d'Ispalenses ou de Spalenses, une peuplade de la Tarraconaise, agrégée à la convention juridique de Saragosse et non à celle de Carthagène, comme ledit Sestini ; très-certainement ce nom convient aux habitants de la Spala ou Spalea dont nous retrouvons la légende sur les monnaies en question *.

Lastanosa (Tab. XXV, Fig. 1) a publié une monnaie semblable, mais avec la légende incorrecte 40.

Velasquez (Tab. XIV, Fig. 9) en donne une pareille, mais avec la légende 41, qu'il lit SPALENY, et qu'il attribue aux Spalenses de Pline.

Sestini, ne s'embarrassant pas de la présence des deux signes consécutifs équivalents ⩓, traduit le premier par A et le second par L. Il obtient ainsi le mot SPALIE dont il fait le nom Spalio de la ville des Spalenses de Pline. Cette forme ne saurait être exacte puisqu'alors les Latins eussent tout naturellement appelé le peuple Spalionenses et non Spalenses. Il faut donc s'en tenir à l'une des deux formes Spala, Spalea.

M. Grotefend qui a étudié cette légende sur la monnaie elle-même, l'a copiée avec exactitude (N° 79), mais n'en a point donné d'explication.

Le nom des Spalenses n'existe pas dans toutes les éditions de Pline, et celle du Dauphin, entre autres, ne le porte

* Le P. Hardouin (nota XXII ad lib. III Plinii, édition du Dauphin) a supprimé le nom des Ispalenses que les éditions antérieures à celle commentée par lui, avaient intercalés dans les peuples annexés à la juridiction de Saragosse. Les manuscrits qu'il a suivis ne citent pas ce nom, de la présence duquel il s'étonne.

Digitized by Google

pas. Les monuments numismatiques ne viendraient-ils pas prouver que c'était avec raison qu'une peuplade nommée les Spalenses, était classée parmi celles qui dépendaient de la convention juridique de Cæsaraugusta? je suis bien tenté de le croire, en voyant que le type du cavalier tenant une palme, type éminemment propre aux provinces celtibériennes du nord, type essentiel des Ilergètes, se retrouve sur les monnaies de Spala. Les poissons placés sur les monnaies de cette ville démontrent en outre qu'elle était située sur les côtes ou sur les rives d'un fleuve.

LÉGENDE 42.

Cette légende se rencontre sur des pièces offrant les types suivants :

MB. Tête barbue, poisson, initiale de la légende 42. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt, au-dessus un croissant. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

PB. Tête, poisson, initiale de la légende 42. — ℞ Cheval bridé, dessus M, dessous légende 42. (Cabinet du roi.)

PB. Tête, initiale de la légende 42. — ℞ Cheval, ...; Lég. 43. (Cabinet de feu M. Gorcy, de Metz.)

Sestini (Tab. VI, Fig. 18) donne la figure d'un exemplaire de la première des trois monnaies que je viens de décrire; la légende y est celle du numéro 44, c'est-à-dire que le dernier signe est tout à fait semblable au T des légendes déjà passées en revue, de Castulo et de Toletum. Si c'est réellement un T, nous avons ORSPT pour traduction de la légende; mais il est tout naturel qu'il y ait de l'incertitude sur un signe qui peut être traduit

Digitized by Google

par A ou par T suivant que les traits qui le forment sont plus ou moins longs, suivant que le trait vertical atteint ou n'atteint pas le sommet de l'angle formé par les deux traits obliques. J'avoue que, sans la présence des deux légendes de Castulo et de Toletum, j'hésiterais à établir une distinction basée sur de si faibles différences, et que j'aimerais mieux voir constamment un A dans le caractère ↑, quelle que fût la longueur respective des traits qui le constituent; dans les légendes que j'ai recueillies, je trouve assez d'incertitude pour ne pouvoir préciser s'il faut lire ORSPT ou ORSPA.

Dans le premier cas en substituant les voyelles brèves, nous avons un nom qui peut être lu OROSPET, et par suite ressemble parfaitement au mot OROSPEDA, nom d'un groupe de montagnes qui se relie à la Sierra Morena. Alors il faudrait admettre, comme le fait Sestini, qu'une des peuplades habitant le pied de cette montagne avait une ville à laquelle était appliqué le nom de la montagne elle-même; malheureusement aucun des anciens géographes ne mentionne une cité du nom d'Orospeda.

Bien donc que cette version puisse jusqu'à un certain point paraître convenable, j'avoue qu'elle ne me satisfait pas pleinement. Voyons maintenant s'il est possible de trouver une autre attribution, pour la pièce en question en donnant au dernier signe la valeur d'un A. Nous avons, en substituant les voyelles brèves omises, un nom qui peut se lire ORISIPA pour Orisipo et qui n'est plus tronqué comme le nom OROSPET, pour Orospeda.

Pline cite dans la Lusitanique une ville du nom d'Olisipo; or, la substitution de l'L à l'R est un fait philologique très-ordinaire; on peut donc regarder le mot Orisipo comme l'équivalent d'Olisipo. Olisipo donnait son nom au promontoire qui porte aujourd'hui celui de capo di

Digitized by Google

Rocca Sintra, suivant le P. Hardouin. Quoi qu'il en soit, Olisipo qui était une ville de l'Estramadure moderne, située nécessairement assez près de Leïria et d'Alcobaça, élevées sur les ruines de Colippo et de Burobritium, aura probablement été remplacée elle-même par Lisbonne, dont le nom rappelle celui de la ville antique.

Maintenant faut-il classer à Olisipo de la Lusitanique les monnaies celtibériennes à la légende ORISIPO? c'est ce que je n'admettrais que bien difficilement. Chacun pourra choisir des deux attributions à Orospeda ou Olisipo, celle qui lui paraîtra la plus convenable. Toutefois, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que la présence du type du cavalier armé de la lance, offre un argument en faveur de l'attribution à une localité moins éloignée que Olisipo du centre de la Celtibérie. Aurait-il existé dans l'ancienne Espagne, une cité du nom d'Orisipo, oubliée par les géographes? c'est ce que je ne saurais dire*.

* Ce qui est certain, c'est que les monnaies à la légende 42 ont une identité parfaite de type et de fabrique avec les pièces que nous classerons plus tard à Orisia, capitale des Oretans; par conséquent, il y a tout lieu de croire que ces monnaies ont été frappées dans des localités assez voisines. Il existe sur la côte, à distance à peu près égale entre l'embouchure de l'Ebre et Valence, une ville qui, de nos jours, s'appelle encore Oropesa. Une simple transposition de lettres ferait de ce nom le nom Orosepa, bien voisin de notre mot celtibérien. Je ne sais jusqu'à quel point le fait analogue relatif au nom primitif Ilerda, devenu Lerida dans les temps modernes, pourrait autoriser l'adoption d'une hypothèse de ce genre pour Oropesa; en tout cas, s'il en était ainsi, les types du cavalier la lance en arrêt, et du poisson placé au droit, seraient parfaitement d'accord avec l'origine des pièces qui les portent.

Une autre Oropesa se trouve dans les terres, à quelques lieues de la rive droite du Tage et à la pointe extrême de la Castille vieille; sa position loin d'un grand cours d'eau, empêche naturellement de lui donner des monnaies sur lesquelles paraissent des poissons.

Une des pièces décrites plus haut offre les globules, indice des valeurs

Digitized by Google

Erro traduit cette légende *Otzeri*, mot qui, suivant lui, signifie *peuple froid!*

Nous avons vu plus haut que Sestini lit ORSPT et retrouve dans ce mot le nom Orospeda.

Enfin, M. Grotefend rapportant cette légende d'après Sestini, n'en donne aucune explication.

LÉGENDES 45 ET 47.

Ces deux légendes équivalentes, se rencontrent sur des monnaies offrant les types suivants:

AR. Tête, ⊙. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt; Lég. 45. (Cabinet du roi.)

AR. Tête. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt; Lég. 47. (Cabinet du roi.)

MB. Tête et trois poissons. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt; Lég. 47. (Cabinet du roi.)

MB. Tête et deux poissons. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt; Lég. 45 (cabinet du roi), ou Lég. 46 (Sestini, Pl. IX, 17).

Tous les signes de ces légendes nous sont connus, et nous pouvons les traduire immédiatement de la manière suivante $\overset{\text{BREGR}}{\text{BKS}}$. BREGRBK.

La première de ces deux formes nous prouve d'abord que le mot séparé BKS, doit être considéré isolément et ne fait pas suite au premier groupe de cinq lettres BREGR. Nous devons donc analyser à part chacun de ces deux mots.

monétaires des espèces italiques, globules que nous retrouvons sur les monnaies de plusieurs autres villes d'Espagne; il y a donc lieu de croire que l'Orisipo en question avait quelqu'importance et entretenait des relations fréquentes avec l'Italie.

Digitized by Google

Le sens du premier n'est pas difficile à deviner. Ptolémée, dans son énumération des peuples de la Tarraconaise cite les Brœcarii, dont la ville capitale, nommée Brœcara ou mieux Bracara, suivant quelques éditions, est devenue la moderne Braga. Incontestablement, la légende celtibérienne en question désigne le peuple Bracare. La comparaison du nom moderne Braga avec le nom Bracara, et avec celui que nous fournit la légende celtibérienne, nous démontre que l'équivalent du caractère ⨯ est bien un G dur et aspiré, voisin du χ grec, que les Celtibériens représentaient par le signe ⨯, signe qui, dans l'espagnol moderne, a conservé la même valeur sans altération.

Nous devons donc sans hésitation classer aux Bracares toutes les pièces qui offrent la légende analysée, et je ne pense pas qu'il y ait d'attribution numismatique plus rigoureuse que celle-là.

Les poissons qui paraissent sur cette monnaie, ont évidemment trait à la situation de Bracara sur la rivière nommée de nos jours le Cavailo, ou à l'habitation de la peuplade Bracare entre deux fleuves, le Minho et le Douro.

Quant au mot trilittéral BKS, il est bien moins aisé d'en deviner le sens. Remarquons d'abord que très-souvent il sert de terminaison aux légendes celtibériennes, et sur des pièces de fabrique très-différente; on ne peut donc être tenté d'y voir le nom d'une ville dans laquelle auraient été frappées des monnaies d'alliance avec d'autres cités espagnoles, indiquées par les premières portions des légendes.

Si donc ces trois caractères forment un nom de ville, ce doit être le nom de la ville alliée, et non pas de celle où se fabriquaient les monnaies. En admettant cette

Digitized by Google

hypothèse, on ne trouve qu'une ville de l'antique Espagne, qui puisse être désignée par ces trois lettres, c'est la Bucasis des Accetans, citée par Ptolémée ; faute de mieux, nous adopterons cette attribution que je regarde tout le premier comme fort douteuse.

Sestini lisant les deux mots sans les séparer, transcrit cette légende de la manière suivante : BiREReBeCHaS ou ViREReVeCHaS, et en conséquence, il n'hésite pas à classer les monnaies qui la portent à la ville des Autrigons nommée Virovesca par Pline, Βουρουεσκα ou Ουιρουεσκα par Ptolémée, Virovesca dans l'Itinéraire d'Antonin, et Briviesca de nos jours.

Les antiquaires espagnols, dont l'opinion a guidé Sestini dans son attribution, traduisent cette légende les uns par BDEReDBeCHaS, les autres par VBEReDVeCHaS, ou VÆEReDVeCHaS.

Il serait inutile d'insister sur l'inexactitude de toutes ces transcriptions, aucune d'elles ne pouvant soutenir le moindre examen.

M. Grotefend qui l'a bien senti, reproduit ces deux légendes (Nos 50 et 51), mais ne cherche pas à les interpréter.

LÉGENDE 48.

Un curieux MB. celtibérien du cabinet du roi présente les types suivants :

Tête accompagnée de trois poissons. — R/ Cavalier la lance en arrêt ; dessous la légende 48. Sur un exemplaire appartenant à M. Bohl de Coblentz, j'ai cru voir la deuxième variante.

Dans cette légende, les trois derniers caractères nous

Digitized by Google

sont connus, et se lisent SKN; mais il faut déterminer les signes précédents. Or, jusqu'ici toutes les fois que nous nous sommes laissé guider par l'analogie des caractères incertains avec les caractères des anciens alphabets græco-italiques, nous sommes arrivés à des valeurs convenables; si donc cette fois encore nous en faisons autant, nous devons donner au signe la valeur d'Ω ou d'un O fortement accentué. Le caractère qui précède est évidemment l'équivalent du signe déjà connu; nous avons donc pour fin de la légende le mot EOSKN.

Deux I viennent avant la lettre E, et il n'est pas facile d'en trouver la valeur précise; peut-être d'ailleurs ces deux jambages ne représentent-ils pas correctement la lettre que le graveur celtibérien a voulu tracer; s'il en était ainsi, ce pourrait être une H mal formée, auquel cas nous aurions le mot IEOSKN; ou bien le premier des deux I conservant sa valeur, le second devrait être pris pour un mal formé, auquel cas nous aurions ILEOSKN.

Quelle que soit la leçon que l'on adopte, la légende me paraît concerner une des deux villes suivantes: ou bien c'est la cité des Ilergètes nommée par Ptolémée, Osca, par Strabon, Ileosca, par Velleius Paterculus, Ætosca, et par les Espagnols de nos jours, Huesca (cette ville située sur l'Alcanadre, l'un des affluents de l'Ebre, était de la convention juridique de Saragosse): ou bien c'est une ville également nommée Osca par Pline, mais située sur les confins de la Bétique, et remplacée, suivant l'opinion des auteurs espagnols, par Huescar, qui se trouve sur les limites du royaume de Grenade et de la nouvelle Castille. Pline met cette ville au rang de celles qui dépendent de la convention de Cordoue, et l'attribue à la nation des Bastitans, qu'il confond probablement avec les Bastules; Ptolémée la donne aux Turditans. Le type du cavalier

Digitized by Google

armé de la lance, me fait pencher fortement en faveur de l'Osca des Bastules, parce qu'il ne convient nullement à l'Osca des Ilergètes.

M. Grotefend (N° 78), reproduit cette légende d'après Mionnet, mais n'en donne pas d'explication.

LÉGENDES 49, 50 52 ET 54.

Les pièces qui présentent ces différentes légendes accouplées, forment un groupe bien distinct parmi les monnaies celtibériennes, à cause de leur style, de leur fabrique et de leurs types qui sont si parfaitement identiques, que l'on serait d'abord tenté de considérer les deux espèces comme ayant été fabriquées dans une seule et même ville (celle qui est mentionnée du côté de la tête), pour perpétuer la mémoire des alliances conclues par cette ville avec deux cités voisines, et à la même époque. Nous serons pourtant forcés de reconnaître à des indices certains, que le lieu de fabrication de ces monnaies est cette fois comme toujours, inscrit au revers et sous le cavalier. Mais si les deux villes nommées de ce côté sont précisément à très-petite distance l'une de l'autre, l'identité des types fournira une preuve de plus en faveur de la traduction que je vais proposer.

Occupons-nous d'abord des deux premières légendes. Les types qui les accompagnent sont les suivants :

℞. Tête ; Lég. 49. — ℞ Cavalier au galop, tenant une épée de la main droite ; Lég. 50. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Tous les caractères qui se présentent ici nous sont connus, et les deux mots se transcrivent immédiatement

Digitized by Google

ONGK et ONEBN. En introduisant les voyelles brèves supprimées, nous obtenons ONEGK et ONEBEN.

Ces mots offrent une assez grande ressemblance avec les noms de deux villes citées par les anciens géographes. La première est Oningis, que Pline mentionne parmi les cités de la Bétique, dépendant de la convention juridique d'Astigi (aujourd'hui Ecija).

Le P. Hardouin (nota XIV, ad librum tertium Plinii, éd. du Dauphin) montre que le texte même de Pline réfute l'opinion de Mariana, qui retrouvait Oningis à Jaen, localité qui dut être évidemment de la convention de Cordoue; il montre de plus que Tite-Live (lib. XXVIII, p. 319), en parlant d'Oringis, place cette ville près de Cadix et de l'Océan, en ajoutant qu'elle fut détruite par Scipion. S'il faut, comme le fait le P. Hardouin, regarder Oningis et Oringis comme une seule et même ville, on pourrait, de la présence du nom de cette ville sur une monnaie celtibérienne, tirer un argument en faveur de l'opinion qui ferait remonter ces monnaies au-delà de l'époque de Scipion. Remarquons toutefois que Pline, qui ne manque pas de dire, à propos de Munda, rasée après la défaite des fils de Pompée : « Inter quæ *fuit* Munda » cum Pompeii filio capta » cite Oningis comme existant au moment où il écrit, et que par suite l'argument en question n'aurait pas une grande valeur, pour peu qu'on s'en tînt à la lettre du texte de l'illustre géographe.

Quant à la deuxième ville indiquée par les légendes, c'est l'Onoba de Ptolémée, de Pline et de Strabon, l'Onuba des médailles, Huelva de nos jours. Onoba, d'après le texte de Pline et celui même de Ptolémée *, était une ville de la juridiction de Cordoue, située dans les terres,

Pline (lib. III, pag. 293; éd. du Dauphin). — Ptolémée (lib. II, cap. 4.

Digitized by Google

assez loin du Bétis (Guadalquivir), et dans le voisinage d'Epora (aujourd'hui Montoro) et de Sacilis (Alcorrucen). Il ne faut donc pas confondre cet Onoba avec l'Onoba Æstuaria qui existait vers l'embouchure de l'Anas, au point où se trouve actuellement Gibraléon, et non à Gibraltar, comme le croit le P. Hardouin.

Sestini, d'après une dissertation de D. Antonio del Barco, avait déjà regardé Huelva comme placée sur les ruines d'Onoba. Ce qui est certain, c'est que cette ville ne peut être sur la rive droite du Bétis et encore moins placée à Gibraléon.

Remarquons d'abord qu'en transcrivant la première légende en caractères grecs, nous aurions Ωνεγχ, et que ce mot, une fois muni d'une terminaison grecque, deviendrait Ωνεγχις et se prononcerait *onenkis*, en donnant au χ sa valeur gutturale. Très-certainement il y a une assez grande analogie entre le mot celtibérien écrit en caractères dont trois sur quatre sont empruntés à l'alphabet grec, et le nom même de l'Oningis de Pline, pour que l'on puisse se croire fondé à retrouver ce nom dans la légende 49.

Nous avons vu, d'après les textes et les médailles latines, que la deuxième voyelle du nom d'Onoba était d'une accentuation assez incertaine, puisque l'on trouve Onoba dans les auteurs et Onuba sur les monnaies; il n'y a donc rien de bien extraordinaire à voir le même nom écrit Oneba par les Celtibériens eux-mêmes. Nous pouvons dès-lors considérer la légende 50 comme représentant l'Onoba de la Bétique. En conséquence, ces monnaies auraient été frappées à Onoba, en commémoration de l'alliance de cette ville avec Oningis.

Il n'y a pas de poissons du côté de la tête, et c'est un indice, faible il est vrai, de la situation méditerranée d'Onoba.

Digitized by Google

Erro s'est occupé des monnaies qui présentent ces deux légendes qu'il a traduites de la manière suivante : lisant la première de droite à gauche, il la transcrit ZAZNAR ou ZUAZNAR, et traduit *Ciudad situada en una profondidad*, ou bien *Pueblo situado en una subida aspera*. Quand à la légende 50 qu'il a mal lue, puisqu'il la copie comme 51, il la traduit par ERNIRIAN qui veut dire suivant lui : *Medalla batida en la Ciudad de Erni*. Il est inutile d'insister sur de semblables explications.

Sestini ne cite pas les monnaies dont nous venons de nous occuper, mais à propos de celles qui vont suivre et sur lesquelles nous rencontrons encore la légende d'Oningis, il transcrit cette légende ONRCH, qu'il interprète ORGIA, en y retrouvant la cité des Ilergètes nommée Orcia par Ptolémée, cité qui, suivant les uns, a donné son nom au golfe d'Urgel, ou qui, suivant les autres, a été remplacée par la ville moderne d'Orgagna.

M. Grotefend (N^os^ 74 et 75), a copié ces deux légendes dans l'ouvrage de Mionnet, mais n'a pas essayé de les expliquer.

Je passe actuellement à l'analyse de la deuxième légende qui se rencontre accouplée avec celle que j'ai pensé devoir appliquer à Oningis ; voici d'abord quels sont les types qui l'accompagnent :

AR. Lég. 49, tête. — ℞ Cavalier l'épée à la main ; Lég. 52. (Cabinet du roi.)

MB. Même légende, tête, poisson. — ℞ Même type ; Lég. 54 (Cabinet du roi.)

MB. Pas de légende, même type. — ℞ Même type, même légende. (Cabinet du roi.)

Ainsi que je l'ai déjà dit, le type du cavalier tenant une épée, nous démontre que les pièces en question

Digitized by Google

ont été fabriquées dans le voisinage d'Onoba, puisque les monnaies de cette dernière ville présentent ce même type. Remarquons maintenant que la pièce de MB., sur laquelle la légende 54 se trouve seule, prouve que toutes ces pièces ont été frappées dans la ville désignée par cette légende, et en souvenir de son alliance avec Oningis.

Cherchons maintenant quelle peut être cette ville. La légende qui nous occupe offre deux variantes, qui n'en ont pas moins la même valeur; ainsi, nous avons les deux formes 52 et 54. Si nous cherchons à transcrire ces deux mots en lettres latines, nous voyons tout d'abord, qu'à l'exception du premier, tous les caractères ont une valeur déjà déterminée, et, abstraction faite de cette première lettre, nous avons .SONES et .RSONES. Le premier signe est donc une voyelle, et en procédant par l'exclusion de celles que nous connaissons déjà, nous pouvons affirmer que ce signe doit être un U ou un I, ou mieux l'un et l'autre, puisque dans l'alphabet grec l'upsilon a la valeur d'un I dont il conserve le son.

Nous avons donc ISONES ou USONES, et IRSONES ou URSONES. Il ne nous est pas difficile maintenant de reconnaître dans ces mots le nom d'une cité de la Bétique, dont il est souvent question dans les auteurs : c'est évidemment l'Ursone des médailles latines, Urso de Ptolémée, Urson de Strabon, Ορσωνα d'Appien, Ursaon d'Hirtius, Urso (surnommée Gemina Urbanorum), de Pline, Osuna de nos jours *. Cette ville était annexée à la convention juridique d'Astigi, comme Oningis. Nous devons croire que parmi les monnaies décrites plus haut, la dernière

* Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le nom moderne Osuna sans la consonne R, s'accorde avec celles de nos légendes dans lesquelles la consonne équivalente ◇ se trouve supprimée.

Digitized by Google

est une autonome d'Urson, et que celles qui présentent deux légendes ont été frappées dans la même ville, mais en mémoire de son alliance avec Oningis. Les pièces de cuivre offrent au droit un poisson, par conséquent Urson devait être située sur un cours d'eau. Osuna est effectivement près de l'un des affluents du Bétis. Onoba, Urson et Oningis sont des villes voisines, donc il n'y a rien que de très-naturel dans l'identité des types *.

Nous avons déjà vu comment Erro traduit le mot celtibérien 49. Il donne à la deuxième légende la forme incorrecte 53, et la lisant de droite à gauche, il la transcrit ZENTAI et y voit le nom de Sentica.

Sestini lit AISONES ou ASONES et traduit par ÆSONA, ville des Ilergètes, nommée Æsona ou Iessona, dans les inscriptions qu'il rapporte.

M. Grotefend donne, sans les expliquer, les deux variantes de cette légende (Fig. 76 et 77).

LÉGENDE 55.

Nous trouvons cette légende sur des monnaies qui présentent les types suivants :

AR. Tête, intiale de la légende 55. — R/ Cavalier galoppant la lance en arrêt ; Lég. 55. (Cabinet du roi.)

* Quant à la présence des caractères celtibériens purs, elle ne saurait nous étonner, si nous considérons que Pline (lib. III, c. III, p. 295, éd. du Dauphin), parlant des Celtiques, habitants de la partie de l'Andalousie comprise entre le Bétis et Badajoz, dit : « Celticos a » celtiberis ex Lusitaniâ advenisse manifestum est, sacris, linguâ, » oppidorum vocabulis. » Onoba, Urson et Oningis étaient assez près des Celtiques pour adopter pleinement leur alphabet.

Digitized by Google

MB. Tête, même initiale. — ℞ Même type; Lég. 55. (Cabinets du roi et de M. Rollin.).

PB. Tête, même initiale. — ℞ Cheval ailé; Lég. 55. (Cabinet du roi.)

Le type du cavalier armé d'une lance nous ramène dans la Tarraconaise; quant à celui du cheval ailé (que nous ne retrouverons que sur des pièces classées plus loin à Helmantica et aux Onenses), il peut être aussi considéré comme étant propre à la Tarraconaise. Voyons s'il existe dans cette vaste province une cité qui puisse revendiquer les monnaies en question.

Toutes les lettres de la légende celtibérienne nous sont connues; elles forment le mot OLIGIE ou OLIZIE. Or, la capitale des Oretans, nommée Oria par Strabon et Oreton par Ptolémée, est désignée par Etienne de Byzance sous le nom d'Ὀρισία. Certes, entre les deux mots OLIZIE et Ὀρισία il y a une analogie assez grande pour que l'on puisse, sans grande chance d'erreur, regarder l'un comme n'étant qu'une transcription de l'autre, mais légèrement modifié par des différences de prononciation. Nous sommes donc amenés à considérer les pièces en question comme ayant été frappées dans la capitale des Oretans.

Quant aux initiales qui paraissent au droit, elles sont évidemment celles du nom qui se voit inscrit au revers, et elles jouent ici le même rôle que les initiales B et S placées au droit des monnaies de Bilbilis et de Segobrica.

Nous avons plus haut parlé de la cité des Ilergètes que Ptolémée appelle Orcia, Orgia; peut-être pourrait-on chercher à lui attribuer les pièces en question; mais Orgia était une ville maritime et nous ne trouvons pas ici l'indice habituel d'une pareille situation; d'ailleurs les monnaies des Ilergètes offrent d'ordinaire un cavalier tenant une palme, et non pas un cavalier armé d'une

Digitized by Google

lance ; je ne pense donc pas qu'on puisse élever de difficulté sérieuse contre l'attribution que je propose, en faveur de l'Ορτσια des Oretans.

Sestini qui traduit cette légende par ΟΛΙΓΗΡ ou OLIGER, n'en conclut pas moins qu'elle indique la ville que les latins ont nommée Osicerda, l'Ossigerda de Pline, dont nous avons déjà rencontré le nom celtibérien. Ce serait perdre son temps que de réfuter une semblable attribution ; il me suffit donc de la mentionner.

M. Grotefend (Nos 28, 29) raporte deux variantes de cette légende, qu'il laisse inexpliquées. La seconde extraite de Velasquez (XIII, 10), est précieuse, en ce qu'elle démontre l'homophonie des signes ⋔ et ⋋.

LÉGENDES 56 ET 57.

Ici se placent naturellement, à cause de la présence de la syllabe ⋈⋀, des monnaies celtibériennes dont je ne puis deviner l'attribution. Je me contenterai donc de mentionner les diverses hypothèses qu'elles peuvent faire naître.

Voici la description de leurs types :

MB. Tête. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 57. (Cabinet du roi.)

MB. De meilleure fabrique. Mêmes types ; Lég. 56. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, ⋈⋀. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 56. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, ⟨. — ℞ Même type ; Lég. 57. (Cabinet de M. Rollin.)

Digitized by Google

PB. Tête. — ℞ Parties antérieures d'un cheval ailé ; Lég. 56. (Cabinet de M. Rollin.)

Le type du cavalier tenant une palme, appartient spécialement aux peuplades du nord de l'Espagne. Il en est de même de celui qui se présente sur la pièce de petit bronze, puisqu'il ne se rencontre que sur les monnaies de Kissa, ville des Accetans, et de Setisacum, ville des Murboges.

Les légendes qui nous occupent diffèrent entre elles en ce que le signe initial se trouve quelquefois supprimé. On pourrait dès-lors admettre qu'il ne fait pas partie essentielle du nom cherché, parce que ce n'est jamais sur le premier caractère d'une légende que portent les variantes, mais bien sur les derniers, suivant que cette légende est plus ou moins abrégée. Quoi qu'il en soit, nous avons les deux mots ESĖ, ESI ; IESĖ, IESI, si nous nous en tenons aux valeurs alphabétiques déjà reconnues.

En nous laissant guider par la présence de la syllabe OL qui, d'après ce que nous avons vu plus haut, peut être considérée comme désignant les Oretans, il serait possible de voir dans la légende le nom celtibérien de la Biatia de Ptolémée : mais c'est plus que douteux.

Si, d'un autre côté, on donne au signe M la valeur de notre M ainsi que nous serons forcés de le faire lorsqu'il s'agira de la légende d'Helmantica, on trouve EMĖ, EMI ; IEMĖ, IEMI. C'est la version que Sestini a cru devoir adopter, et par suite de laquelle il a classé ces monnaies à Hemeroscopium, ville d'origine marseillaise que Strabon place entre Carthagène et l'embouchure du fleuve Sucron. Sestini connaissait pourtant les pièces à la légende 56, qui eussent dû modifier son opinion. D'ailleurs, le nom d'Hemeroscopium étant formé de deux mots grecs, dont l'un s'écrit Ημερα et non Εμερα,

Digitized by Google

il ne peut être question de cette ville dans une légende dont la transcription en lettres grecques donnerait le mot Εμη. L'attribution de Sestini ne peut donc être adoptée.

Il nous reste une troisième hypothèse qui, malheureusement, n'est guère plus admissible que la précédente. Elle est fondée sur l'existence d'une légende barbare d'Emporiæ, décrite par Mionnet (Supplément, IX, 38, Rhoda). Cette légende se présente sous la forme 58, et il est aisé d'y retrouver le mot Ερπορτη, équivalent évident du mot grec Εμπορίτων, mais qui a subi des modifications toutes dans l'esprit du système alphabétique des Celtibériens; ainsi, les deux voyelles ι et ω sont supprimées. Il est clair que dans cette légende le signe H tient la place d'un Π, avec lequel il a d'ailleurs une assez grande analogie. Si donc, on admettait que dans les légendes qui nous occupent, le caractère H dût recevoir cette même valeur, on aurait les deux mots ESP ou IESP, qui pourraient designer Iespus des Accetans. Nous avons vu qu'un des MB. décrits plus haut offre au droit la lettre ⟨ et dans cette supposition celle-ci pourrait être prise pour l'initiale du nom des Contestans. Je le repète, tout ceci est plus que douteux, et je renonce prudemment à me prononcer en faveur de l'une quelconque des deux interprétations autres que celle de Sestini.

Si enfin l'on donnait à la fois au signe M la valeur M et au signe H la valeur P, on aurait les deux mots EMP et IEMP, et comme le signe initial ⋀ ne fait pas essentiellement partie de la légende à deviner, on pourrait y voir l'initiale du nom de la peuplade à laquelle appartenait Emporiæ, c'est-à-dire les Indigètes.

Voilà bien des hypothèses pour un mot de quatre lettres, je me hâte donc de l'abandonner en souhaitant que d'autres

Digitized by Google

soient plus habiles que moi, et parviennent à en débrouiller le sens.

Nous avons vu que Sestini donnait à Hemeroscopium la pièce à la légende 57.

M. Grotefend reproduit ces deux légendes (Nos 107 et 113), mais ne les explique pas.

LÉGENDE 59.

Sestini (Pl. III, Fig. 7 et 8) a le premier rapproché d'une manière fort heureuse deux monnaies de cuivre qui, très-certainement, ont la même origine. Sur les deux pièces, au droit paraît une tête laurée et barbue, et au revers un cheval galoppant librement à gauche. La première porte la légende latine SACILI (cabinet du roi), et la seconde, la légende celtibérienne 59 (cabinet de M. Rollin). Il y a donc tout lieu de croire que ces deux légendes ont la même signification. Voyons s'il est possible d'obtenir aisément par décomposition des deux caractères celtibériens, une légende complète qui représente le mot SACILI. Ce mot, en ne négligeant aucune voyelle, devrait être écrit SAKILI, mais on doit supposer que la voyelle brève placée à la suite du ⟨ put être supprimée.

Analysons maintenant la légende à déchiffrer, le premier signe est bien le ⟊ initial du nom; or, le second qui n'est pas une lettre celtibérienne devient, lorsqu'on le coupe en deux, par sa partie supérieure ⋀, par sa partie inférieure ⋀ ou ⟨ et enfin, si on le renverse en entier ⋈; nous aurions donc en définitive tous les caractères qui concourent à la composition du mot SAKLI;

Digitized by Google

toutefois il est plus raisonnable de ne pas chercher le 𐌍, dans le dernier signe, en sorte que la légende se réduit à SAKL pour SAKIL. Certes, si cet exemple de caractère monogrammatique était le seul qui se présentât dans les légendes celtibériennes, on serait en droit de rejeter de prime-abord et sans examen, l'explication que je propose; mais nous retrouverons des monogrammes analogues à Kissa, à Ebysus, etc., etc., et d'ailleurs, cet usage de composer les caractères s'est conservé jusque sous les Romains, puisque nous rencontrons sur des monnaies latines de l'antique Espagne, les légendes 2, 20 et 61, etc. (cabinet du roi.)

On peut, du reste, m'objecter ici que, puisque le second signe de la légende celtibérienne représente tant de lettres à lui seul, il n'en coûtait pas plus de lui faire représenter également l'S initiale du nom SACILI. Ma réponse est toute prête et la voici: un autre MB. du cabinet du roi, offre au droit la même tête avec le caractère 60; au revers un bœuf et une couronne avec la légende 62, écrite en lettres qui diffèrent sensiblement des celtibériennes. Je crois fermement que le signe celtibérien 60, tient ici la place de la légende 59, et donne implicitement le même nom SAKL de Sacilis.

Sacilis, nommé par Ptolémée Σακιλις, et par Pline, Sacili, comme sur les monnaies latines, est placée par le premier vers l'intérieur des terres, au pays des Turdules, et par le second, parmi les villes de la convention de Corduba, non situées sur les bords du Bétis. Effectivement, les recherches des antiquaires espagnols ont prouvé que Sacilis, qui devint un municipe sous la domination romaine, était située dans la localité nommée actuellement Alcorrucen. La meilleure preuve à l'appui de cette opinion, est la rencontre fréquente sur le sol d'Alcorrucen, des monnaies à la légende SACILI.

Digitized by Google

Sestini, regardant comme puniques les deux signes celtibériens que je viens d'analyser, trouve dans le premier un Tzade, et dans le second un Coph; par suite, il recompose le mot TSaC, qu'il regarde comme syllabe initiale du nom phénicien de Sacilis. De plus, de la présence du cheval, type qu'il considère comme essentiellement punique, il conclut que Sacilis fut fondée par les Phéniciens ou les Carthaginois.

LÉGENDE 63.

Nous avons vu que l'attribution aux Cilins des monnaies à la légende celtibérienne 21, accompagnée ou non de son équivalente latine GILI, devait être abandonnée. Voici maintenant la description d'autres monnaies qui appartiennent incontestablement aux Cilins.

MB. Tête, une palme et un poisson. — Ꝛ. Cavalier la lance en arrêt; Lég. 63. (Cabinet de M. Rollin.)

La transcription de cette légende, en caractères latins, nous donne KLIN ou KILIN en réintégrant la voyelle supprimée. Ici la ressemblance des noms est telle qu'il n'y a pas d'erreur possible; il s'agit bien certainement des Kilins ou Cilins, Κιλινοι de Ptolémée, Cileni, de Pline, dont la capitale est nommée Aquæ Calidæ, Υδατα Θερμα par Ptolémée, Orense de nos jours. Dans l'Itinéraire d'Antonin la route de Braga à Astorga, tracée le long des côtes, passe par Aquis Celenis.

Il n'y a pas de doute sur l'identité des localités citées dans l'Itinéraire et par Pline, puisque celui-ci classe les Cilins parmi les peuplades attachées à la convention de Lugo. Le poisson qui paraît sur cette pièce rend parfai-

Digitized by Google

tement compte de la position des Cilins sur celle des routes de Braga à Astorga qui longe les côtes.

Cette légende, qui est demeurée inconnue à M. Grotefend, était cependant mentionnée par Sestini (N° 4 des indéterminées). Celui-ci la lisant correctement CILIN, l'appliquait par suite, avec toute raison, aux Cilins, sans songer, pour cela, à corriger son attribution au même peuple, des monnaies à la légende 21.

LÉGENDE 64.

La légende, dont je vais actuellement m'occuper, est une de celles que l'on rencontre le plus fréquemment; elle se lit sur des monnaies d'argent et de cuivre, aux types suivants :

AR. MB. Tête barbue, un poisson et un soc de charrue (ou deux poissons sur le MB.). — R/ Cavalier brandissant un épieu.

La comparaison des diverses variantes de cette légende, nous fait reconnaître une assez grande incorrection dans les légendes celtibériennes. Ainsi, dans le même mot, nous voyons des caractères différents avoir exactement la même valeur. Il est donc toujours prudent de ne procéder qu'avec une extrême circonspection dans la détermination des signes alphabétiques celtibériens.

Velasquez (Ensayo, etc., page 123), nous apprend qu'un vase rempli de monnaies de cette espèce, d'argent et de cuivre, fut trouvé près des ruines de l'antique Castulon, et il en conclut que ces monnaies avaient été fabriquées dans une localité très-voisine.

Il n'y a pas malheureusement d'induction à tirer de la

Digitized by Google

nature du type, puisque, parmi les monnaies celtibériennes, il ne s'en présente aucune autre sur laquelle se rencontre le cavalier tenant un épieu.

On ne peut hésiter sur la valeur de cette légende. Tous les caractères qui la composent sont bien déterminés, et l'on doit la lire BRSBÈS, ou en rétablissant les voyelles, BERSABÈS.

Cherchons quelle peut être la localité à laquelle appartient ce nom. Ptolémée cite deux villes dont les noms légèrement modifiés peuvent être représentés par la légende en question : ce sont Βουρσαδα des Celtibères, et Βερταβα des Edetans. Hirtius (Bell. hisp. cap. 22), cite une ville Espagnole sous le nom de Bursavola ou Bursabona.

Pline mentionne parmi les peuples qui sont annexés à la convention juridique de Saragosse, les Bursaonenses, qui sont probablement les habitants de Bursada. Enfin, au dire de Sestini, un fragment de Tite-Live découvert depuis peu d'années à Rome, contient le nom de Bursaba. A laquelle des deux localités citées par Ptolémée, donnerons-nous les monnaies en question ? c'est ce qu'il est bien difficile de décider.

La position de Castulon devrait ici venir à notre secours, puisque nous avons lieu de croire que cette ville était peu distante de celle qui nous occupe. Or, Castulon appartenait aux Oretans, et Bernaba placée par Ptolémée chez les Edetans, ne pouvait par conséquent être dans le voisinage de Castulon ; Bursada des Celtibères devait en être plus près *. De plus pour donner

* Il arrive quelquefois qu'une trouvaille de monnaies anciennes accumulées, ne prouve rien contre une attribution. Je ne citerai qu'un fait à l'appui de cette assertion : c'est que près de Valence (Drôme), on a déterré quelques centaines de pièces gauloises des Eburons et de Tournai.

Digitized by Google

ces monnaies aux Edetans, il faudrait supposer qu'il y a dans le nom Βεργαϐα une faute de copiste et que ce nom a remplacé dans le texte, le mot Βερσαϐα écrit comme celui que nous trouvons sur nos monnaies; tout cela est bien embarrassant. Je crois cependant devoir pencher en faveur de Bursada des Celtibères, parce qu'elle était plus près que Bernaba, du pays des Oretans.

Bursada et Ergavica appartenaient au même peuple, et nous verrons qu'il y a des points de ressemblance entre les monnaies de ces deux villes.

Le premier auteur qui ait essayé d'expliquer cette légende celtibérienne est Bayer; il crut pouvoir la lire ORSOES, et classa par suite les monnaies qui la présentent, à Urson de la Bétique.

Sestini donnant du même coup au caractère ▷ les valeurs différentes P, B, V, D, lit BVRSADES ou BVRSABES, et classe ces monnaies à Bursada des Celtibères.

M. Grotefend (N° 73) qui a copié cette légende sur les monnaies elles-mêmes, n'essaye pas de la traduire.

Remarquons en passant la singulière position du caractère ꟁ. Il est évident que lorsque la lettre latine R remplaça le signe celtibérien ◁, un reste de vieille habitude, fit que les graveurs lui donnèrent la même position renversée qu'affectait le caractère équivalent de leur écriture nationale, et que plus tard seulement on en vint à reproduire exactement la lettre latine. Cette remarque n'est pas sans intérêt, ce me semble, parce qu'elle prouve qu'au moment où se frappèrent les monnaies de Bersaba, l'alphabet latin commençait à se faire jour en détrônant les vieilles lettres celtibériennes. Un pareil fait se trouve parfaitement placé, chronologiquement parlant, à l'époque de la guerre de Numance.

Digitized by Google

LÉGENDE 65.

Les monnaies celtibériennes pures qui portent cette légende isolée, sont assez rares. Voici quels en sont les types :

MB. Tête nue, derrière un caducée. — ℞ Cavalier galoppant la lance en arrêt, au-dessus une étoile ; Lég. 65. (Cabinet du roi.) *

Cette même légende se rencontre sur les pièces bilingues suivantes :

GB. Tête casquée, INV. SAGV. — ℞ Une proue de vaisseau, au-dessus une victoire et une palme ; Lég. 65. (Cabinet du roi.)

GB. Tête casquée ; Lég. 66 — ℞ Même type et même légende que sur la précédente. (Cab. de M. Rollin.)

MB. Tête casquée, SAGVN. AVG. — ℞ Proue, caducée, IMP. ; Lég. 65.

Voyons ce que nous démontre la comparaison des types et des légendes de ces différentes monnaies.

D'abord les pièces celtibériennes pures appartiennent, sans aucun doute, à la ville dont le nom était représenté par le mot 65, et le caducée paraît être un type propre à cette même ville.

La légende latine INV. SAGV. prouve, sans contestation possible, que la pièce qui la porte ne fut frappée qu'après la conquête définitive de l'Espagne, et lorsque Sagunte, qui avait été réduite en cendres par Annibal eût été relevée de ses ruines, et que son dévouement aux Romains eût été récompensé par des privilèges et le surnom d'*invincible*.

* Le cavalier galoppant la lance en arrêt et accompagné d'une étoile, se retrouve sur des pièces dont les légendes seront analysées ailleurs. Ce que je veux constater ici, c'est que quelles que soient les différentes villes représentées par ces légendes, elles doivent être assez voisines les unes des autres.

Digitized by Google

Le GB. d'Auguste encore inédit, et sur lequel se lisent les mots IMP. AVG. placés l'un d'un côté, l'autre de l'autre de la pièce avec les deux légendes locales SAGVN et 65, prouve que sous Auguste, l'alphabet celtibérien n'était pas encore tombé en désuétude. On ne trouvera pas étrange, j'espère, que je prenne acte de ce fait précieux pour corroborer mon opinion sur la faible antiquité des pièces celtibériennes *.

Je crois que l'on peut, sans grande chance d'erreur, admettre que la pièce à la légende pompeuse *Invictum Saguntum*, a réellement été frappée dans cette ville, et que le nom celtibérien placé au revers, est celui d'une ville amie avec laquelle Sagunte avait contracté une étroite alliance, ou plutôt le nom national de Sagunte elle-même.

Par contre, s'il y a réellement ici deux noms de ville, la pièce d'Auguste sur laquelle le nom de Sagunte se trouve inscrit sans l'addition de sa glorieuse épithète, pourrait avoir été fabriquée dans la ville que désigne le mot celtibérien. Dans tous les cas, le caducée, symbole d'un commerce florissant, que nous retrouvons sur cette pièce, s'y montre, ainsi que sur les autonomes à la légende celtibérienne isolée, comme une sorte de complément de cette légende.

Ceci posé, je passe à l'analyse du mot celtibérien 65. Les quatre caractères qui le composent sont parfaitement

* Cet exemple n'est pas le seul, et je puis citer un MB. bilingue du cabinet du roi, portant d'un côté le nom bien déterminé BAILO, et de l'autre le mot AVG accompagné d'une légende en caractères qui me sont inconnus. L'emploi de ce mot AVG nous ramène nécessairement à une époque postérieure à Sertorius, et à laquelle pourtant l'usage des écritures nationales n'était pas encore aboli dans l'Espagne asservie. On trouvera cette légende dans le tableau général parmi celles qui demeurent inexpliquées pour moi.

Digitized by Google

déterminés, et leur ensemble nous donne PIRSÉ, PERSÉ ou PARSÉ; BIRSÉ, BERSÉ ou BARSÉ.

Il y a loin de là au nom de Sagunte, Saguntum de Strabon, de Ptolémée, de Pline et de Tite-Live, Zacantha de Polybe, et Zacynthus d'Etienne de Byzance. Serait-ce le nom national de Sagunte, puisque celui-ci est d'origine grecque? c'est ce que je ne saurais dire, aucun auteur ne faisant mention d'un nom semblable qui aurait été porté par Sagunte. Faut-il chercher ailleurs et regarder le mot en question comme représentant une ville alliée de Sagunte? alors quelle pourrait être cette ville?

Sestini, pour se tirer d'embarras, suppose que, partie d'une ville de la Bétique nommée, dans l'Itinéraire d'Antonin, Perseiana ou Perceiana, une colonie étrangère vint se fixer à Sagunte pour s'y livrer au commerce, et qu'après y avoir prospéré, cette colonie fut bientôt assez puissante pour frapper monnaie en son propre nom. Franchement, s'il était permis de recourir à des hypothèses de ce genre, il n'y aurait plus de problèmes dans la science numismatique. Du reste, il paraît que Sestini lui-même n'était pas bien convaincu lorsqu'il parlait de Perseiana, car après avoir transcrit les lettres celtibériennes qu'il regardait comme les initiales du nom de cette ville, il se hâte d'ajouter: « Seppur non stanno per BaR, cioè » Barcino (oggi Barcellona) in concordia con Sagunto. » Après avoir eu cette idée, le savant abbé la perdit complètement de vue, pour revenir à Perseiana, puisque plus tard (page 190), il renonça à l'explication qu'il avait donnée (page 106) de la légende 71, pour reconnaître dans celle-ci le nom entier de Perseiana.

Pour ma part, je serais assez tenté de voir dans le mot BARSÉ, le nom de la ville des Lætans ou Laletans, Barcinon de Ptolémée et de Pline, Barcelonne de nos

Digitized by Google

jours, si malheureusement cette attribution n'était pas fondée sur la prononciation moderne et non sur l'ancienne.

D'autres villes encore ont des noms quelque peu analogues à celui que présente la légende celtibérienne: ce sont: Belsinum et Bursada des Celtibères, Balsa de la Lusitanique, Bergidium et Bergusia des Ilergètes, Bergidium des Astures; mais je ne vois aucun fait matériel qui puisse militer en leur faveur, tandis que la présence d'emblèmes du commerce et de symboles purement maritimes, convient parfaitement à la situation de Sagunte.

Du reste, la légende 65 se présentant avec une forme tout-à-fait semblable à celle du nom de Kelsa, il semble tout naturel d'admettre, par analogie, que cette courte légende est complète (ce qui n'aurait pas lieu s'il s'agissait de Barcelonne), et doit se lire BERSA ou PERSA*. Je me hâte donc de terminer une discussion qui ne me menerait à aucun résultat, en souhaitant qu'un plus heureux parvienne à deviner le mot de cette énigme.

Erro lit URERZE, et traduit *ville maritime*.

M. Grotefend donne trois variantes de cette légende (N^os 39, 40, 41), mais la troisième qu'il a copiée dans Florez, est incorrecte; du reste, il ne hasarde aucune explication.

LÉGENDE 73.

J'ai rencontré cette légende sur une belle monnaie de cuivre, dont les types sont les suivants:

MB. Tête accompagnée de deux poissons, ⊙. — R/ Cavalier tenant une palme; Lég. 73. (Cabinet du roi.)

L'inspection seule des types de cette belle monnaie, nous apprend qu'elle appartient au nord de l'Espagne et

* La citadelle de Carthagène se nommait Birsa. Voilà une coïncidence assez singulière.

Digitized by Google

à une ville située, soit sur la côte, soit au bord d'un fleuve. Toutes les lettres de la légende nous sont connues, et leur ensemble nous donne OÉLIÈGS, OÉLIÈGES. Remarquons maintenant que dans les noms latinisés, les syllabes VA, VE représentent presque toujours des diphtongues; ainsi, par exemple, le nom latin Vaccæi, de Pline, étant l'équivalent du nom grec Ουαχχαιοι de Ptolémée, on peut, sans trop hasarder, supposer que la diphtongue OE peut correspondre en latin à la syllabe VE. Ceci admis, notre nom celtibérien devient VELIEGES, et présente aussitôt une très-grande analogie avec les noms de quelques villes, parmi lesquelles nous devrons choisir celle à qui les monnaies en question conviennent le mieux. Nous avons d'abord, dans la Bétique, Velia Julia, des Turdules, que les types monétaires excluent tout d'abord. Nous avons ensuite Vellica des Cantabres, dont le nom présente une ressemblance assez grande avec le nom celtibérien qui nous occupe, et cependant ce n'est pas encore la ville à laquelle je crois devoir donner la préférence.

Pline mentionne parmi les villes des Caristes, les Καρισσιοι de Ptolémée, la cité de Velia, que Ptolémée nomme Ουελια. Certes, il serait difficile de rencontrer une analogie plus parfaite que celle qui existe entre le mot Ουελια et le mot celtibérien OÉLIÈGAS *. Je n'hésite donc pas à classer la pièce en question à Velia des Caristes, peuplade établie au bord de la mer, parce que légende et types concourent à confirmer cette attribution.

Sestini, dans ses classes générales, rapporte la monnaie que je viens de décrire, et la donne à la Theloris des Accetans (Telobis de quelques éditions), aujourd'hui Torilla.

* La terminaison GS qui se rencontre assez fréquemment dans les légendes celtibériennes, me paraît une désinence particulière à la langue.

Digitized by Google

M. Grotefend (N °85) donne la même légende d'après Sestini et ne l'explique pas.

LÉGENDE 74.

On trouve dans un mémoire manuscrit de M. Dumège (cartons de l'institut), la mention d'une monnaie celtibérienne portant la légende 74 et déterrée à Vieille-Toulouse; cette légende qui se transcrit immédiatement OEEKR, me paraît composée de deux parties, dont l'une OE serait la syllabe initiale d'un nom comme Velia, et dont l'autre EKR, qui peut se lire EKUR, représenterait la peuplade asture désignée par Ptolémée sous le nom d'Égurres; ce sont, vraisemblablement par suite d'une erreur de copiste, les mêmes que les Cigurri de Pline. Une autre nation callaïque est nommée par Pline, OEguiarri ou Egovarri (elle était attachée à la convention de Lugo); et, si l'on regardait la variante OEguiarri comme la plus exacte, on pourrait supposer que la légende entière donne le nom national de ce peuple; mais, comme on rencontre souvent le mot EKR isolé ou en composition, je n'ose admettre cette hypothèse, et j'aime mieux voir ici le nom des Egurres, de Ptolémée.

Erro traduit la même légende par les mots ERZE-ERR, ERZE-ERRI qui, suivant lui, signifient *cité de la côte*, ou *ville maritime*.

Cette même légende est reproduite sans explication par M. Grotefend (N° 125), d'après Velasquez (XVIII, 8 et 9).

Je regrette vivement de ne pas connaître la description exacte des types de ces monnaies, types dont la comparaison, avec ceux des pièces de Velia, ne serait pas sans importance; malheureusement je n'ai pas sous la main l'ouvrage

Digitized by Google

de Velasquez. Dans tous les cas, si la syllabe OE désignait Velia, il y aurait tout lieu de croire que la monnaie n'a pas été frappée dans cette ville, mais bien chez les Egurres, puisque le nom de Velia s'écrivait, à Velia même, par ⊙ et non par ⋈.

Au reste, il est impossible de tenir sérieusement à une attribution basée sur deux seules lettres, quand, d'ailleurs, ces deux lettres peuvent s'appliquer à beaucoup de noms différents et avec la même probabilité.

LÉGENDE 75.

Nous venons d'étudier une monnaie des Caristes, et de reconnaître les types qui la distinguent; nous allons actuellement nous occuper d'autres pièces qui appartiennent incontestablement à une peuplade voisine des Caristes, aux Pelendons: ceux-ci habitaient un peu plus au sud, dans les terres situées sur la rive droite de l'Ebre. Aussi verrons-nous ici le type du cavalier tenant une palme, type essentiellement propre au nord de l'Espagne, paraître concurremment sur les monnaies de la même ville avec le cavalier la lance en arrêt, qui constitue le type celtibérien par excellence, c'est-à-dire celui du centre de la Péninsule.

Voici la description de ces monnaies:

GB. Tête, sceptre. — ℞ Cavalier tenant une palme; Lég. 75. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

GB. Tête, sceptre; Lég. 76. — ℞ Cavalier tenant une palme; Lég. 75. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête ornée d'un bandeau, ⩕. — ℞ Cheval bridé; au-dessus un croissant; Lég. 75. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Digitized by Google

MB. Tête, SAETABI. — ℞ Cavalier tenant une palme, Lég. 75. (Cabinet du roi.) Un GB. semblable avec SAETABIS fait partie du cabinet de M. Rollin.

MB. Tête, palme; Lég. 76. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 75. (Cabinet du roi). Un exemplaire semblable, sans la légende 76 fait partie du cabinet de M. Rollin.

Les caractères de la légende celtibérienne ont une valeur assez bien déterminée pour qu'il soit possible de la traduire immédiatement par SBIÉ; en introduisant la voyelle brève supprimée, nous avons SEBIÉ ou SABIÉ. Cette fois il n'y a pas de discussion possible, et il s'agit incontestablement de la ville que Ptolémée cite dans le pays des Pelendons et qu'il nomme Savia.

Voyons ce que nous apprennent les types. Nous connaissons le type du cavalier la lance en arrêt à Bilbilis, à Helemantica, et chez les Arevaques; celui du cavalier tenant une palme à Kissa, à Ilerda: le type du cheval bridé galoppant, se retrouve à Helemantica, à Ilerda, à Bilbilis, à Kissa et à Setisacum; donc la cité dont il s'agit était à la fois voisine de toutes ces villes. C'est ce qui arrive en effet, puisque les Pelendons confinaient également avec les Celtibères, les Ilergètes, les Murboges et les Arevaques; on voit qu'il serait difficile de trouver une ville plus convenable que Savia, sous le rapport des types.

Evidemment, les pièces à la légende celtibérienne en question sont des autonomes de Savia. Quant à celles qui présentent au droit le nom de Setabis des Contestans, ce sont de toute évidence des monnaies d'alliance frappées à Savia, et analogues à celles que nous avons déjà rencontrées, et qui furent frappées à Bilbilis, avec le nom d'Italica *, à Tolède avec les noms de Celti et d'Amba.

* Nous étudierons plus loin d'autres monnaies bilingues frappées dans

Digitized by Google

Au lieu de SBIÉ, Erro lit MARNAI, IMARNAI, et fait de ce mot le nom d'une ville Imarnaia dont il explique ainsi le sens : « Ciudad que esta situada en la falda de una » cima. » Il regarde les bilingues avec le nom de Setabis, comme des pièces d'alliance de cette ville avec Imarnaia ; renversant ensuite le signe ⩛, il en fait un Z qu'il prend pour l'initiale de Zedabia, Setabis, et par suite, il voit encore dans les pièces de Savia, portant au droit ce caractère, des monnaies d'alliance d'Imarnaia et de Setabis. Erro est si fortement pénétré de la bonté de son explication, que rencontrant un MB. au droit duquel paraît une tête, et derrière celle-ci une lance, il fait de cette arme un I initial d'Imarnaia ; puis trouvant au revers les deux signes ⩛I, il les regarde comme la première et la dernière lettre du mot Empori pour Emporiæ. De pareilles rêveries n'ont pas besoin d'être discutées.

Sestini supposant, d'après l'inspection des pièces bilingues de Setabis et de Savia, que la légende celtibérienne est l'équivalente de la légende latine, s'efforce de retrouver dans la première un mot qui ressemble au nom SAETABI. Il lit donc SPIR ou SBIR, et pour arriver plus commodément à son explication, il imagine que les Celtibériens avaient l'habitude de contracter leurs légendes en supprimant toutes les lettres intermédiaires de leurs mots, et en ne faisant grâce qu'aux lettres extrêmes. Il déduit ce principe au moins étrange de l'existence de la légende IL-SE dans laquelle il ne veut voir qu'une contraction d'Ilipense*. Il faut en convenir, une contraction de ce

la Bétique en commémoration des alliances d'Asta et Ipagro, d'Urson et Astapa, d'Obulco et Ispalis, d'Obuleo et Astapa, d'Asido et Astapa.

* La légende IL-SE est très-certainement l'assemblage des syllabes initiales de deux noms de ville. La première désigne vraisemblablement le municipe Ilipense, et la seconde une quelconque des villes de la

Digitized by Google

genre serait un peu forte, et si l'on adoptait un pareil système d'interprétation, on échapperait aisément à la triste chance de laisser des légendes inexpliquées. En aucun cas je ne voudrais avoir recours à une hypothèse aussi bizarre, et j'aimerais mieux, cent fois de suite, avouer humblement que si je n'explique pas, c'est que je ne comprends pas.

Sestini, lisant SBIR, regarde sans hésitation ce mot comme une contraction toute naturelle du mot SETABIR dont l'R finale peut très-facilement, dit-il, avoir été changée en S par les Latins, pour adoucir la consonnance.

On voit jusqu'où peut conduire la ferme volonté de faire concorder les faits matériels avec une opinion bien arrêtée à l'avance.

Enfin, M. Grotefend reproduit cette légende (N° 37) et la lit SBIE, en attribuant les monnaies qui la portent à la ville des Turditans nommée Seria par Ptolémée et Pline.

LÉGENDE 77.

Cette légende se rencontre sur des monnaies qui offrent les types suivants :

MB. Tête, trois poissons. — R/ Cavalier tenant une palme ; Lég. 77. (Cabinet du roi.)

Les pièces à la même légende, décrites par Sestini, présentent au droit une tête et un caducée.

Bétique dont les noms suivent : Selambina des Bastules, Setida, Seria des Turditans, Selia, Setia des Turdules, ou même enfin Setabis des Contestans.

Digitized by Google

On doit penser tout d'abord et à la simple inspection des types, qu'il s'agit ici d'une ville très-commerçante et située sur les rives d'un fleuve, si ce n'est même au bord de la mer; de plus, la présence du cavalier tenant une palme, semble indiquer immédiatement la position septentrionale de la ville; mais s'il est facile de déduire ces différents faits de l'examen des types, il ne l'est plus autant de reconnaître le nom du lieu que représente la légende celtibérienne.

Transcrite en caractères latins, elle nous donne LBZNE, et ce mot, en y restituant les voyelles brèves supprimées, peut se lire LIBIZONE, comme l'admet Sestini; toute autre combinaison, dans laquelle les articulations essentielles ne varieraient pas, satisferait également. Cette fois, je suis obligé d'adopter l'attribution de Sestini, faute d'en pouvoir trouver une autre qui me paraisse meilleure. Parmi les villes appartenant aux Oretans, il s'en trouve une dont le nom se présente avec des différences très-notables dans les auteurs qui traitent de la géographie de l'ancienne Espagne; c'est Libisocade Ptolémée, Libisosona de Pline, Libisosia de l'Itinéraire d'Antonin* (éd. des Aldes), colonia Libisosanorum d'une inscription, du règne de Marc-Aurèle, rapportée par Grüter (P. CCLX, 3), Lebazuza ou Lezuza de nos jours (village des environs de Cuenca). L'inscription précitée et l'Itinéraire se trouvent seuls d'accord; mais, comme ils sont de près de trois siècles postérieurs à l'émission des monnaies celtibériennes qui nous occupent, on peut, jusqu'à un certain point, supposer que le nom primitif était Libizona; qu'il fut altéré en Libisosona dans le texte de Pline, par un copiste qui

* La Martinière nomme cette ville Libisona, d'après l'Itinéraire d'Antonin.

Digitized by Google

redoubla, par inadvertance, la syllabe SO, et en Libisoca dans le texte de Ptolémée, par la simple substitution d'un K à une N.

Sestini décrit une seconde pièce offrant, suivant lui, la légende 78; dès-lors, celle-ci devrait nécessairement se prononcer LIBIZIN, et nous aurions ainsi une nouvelle forme du nom cherché; mais j'avoue que je n'ai pas une grande confiance dans la transcription de cette légende, qui me semble incorrecte. Observons maintenant que le type du cavalier tenant une palme, n'est pas aussi fortement en désaccord, qu'il le paraît au premier abord, avec l'opinion qui place la localité dont le nom celtibérien était LBZNE dans le pays des Oretans; car, ainsi que nous le verrons bientôt, nous retrouvons ce même type à Libora, ville des Carpetans, située plus au sud encore que Libizona.

Libizona est bien dans l'intérieur des terres, mais au bord du Sucro (Jucar de nos jours), en sorte que la présence des poissons, comme type accessoire, est très-naturelle.

Quant à l'autre type secondaire du caducée, il se retrouve sur les monnaies de Libora, avec le cavalier tenant une palme; donc, tout bien considéré, on doit, je crois, adopter l'opinion de Sestini.

M. Grotefend donne, sans les expliquer, les variantes connues de cette légende (N^os^ 82, 83, 84).

Digitized by Google

LÉGENDE 79.

Cette légende se rencontre sur les monnaies suivantes :

MB. Tête, palme. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Leg. 79. (Cabinet du roi.)

Nous retrouvons cette même palme sur les monnaies des Ilergètes et des Pelendons de Savia; on peut donc supposer que la cité à laquelle appartiennent les pièces en question, était située dans le voisinage de ces deux peuples. Le cavalier armé d'une lance se trouve aussi sur les pièces de Savia, bien que le type le plus habituel de cette ville soit le cavalier tenant une palme ; par suite la ville que nous cherchons était plus près des Pelendons que des Ilergètes. Or, la légende transcrite en caractères latins, nous donne le mot LBIE, qui devient MEBIÉ, LIBIÉ ou LVBIÉ, par l'introduction de la voyelle brève supprimée ; cherchons donc dans le nord de la Tarraconaise, un nom de ville ou de peuple qui ressemble au nom celtibérien obtenu.

Parmi les nations stipendiaires de la convention juridique de Saragosse, Pline mentionne les Lubienses qui, par suite, habitaient une ville nommée Lubia. Comme malheureusement les Lubienses se trouvent, dans Pline, cités parmi des peuplades rangées par ordre alphabétique, on n'en peut rien conclure sur la position de Lubia. Mais, d'un autre côté, nous trouvons dans l'Itinéraire d'Antonin, une station nommée Lybia (édition des Aldes), placée sur la route de Saragosse à Briviesca (*Cæsaraugusta ad virovescam*), entre Tritium et Segisamunculum. Tritium est des Berons, Segisamunculum des Autrigons ; il y a donc identité entre Lubia, métropole des Lubienses, de Pline, et Lybia de l'Itinéraire *.

* Ptolémée cite chez les Berons Oliba, qu'Etienne de Byzance

Digitized by Google

En résumé, Lybia se trouvant chez les Berons ou les Autrigons, était très-voisine de Savia, et par conséquent l'induction tirée de la similitude des types, nous a convenablement dirigés dans notre recherche. Je n'hésite donc pas à reconnaître dans les pièces qui nous occupent, des monnaies frappées à Lybia, chez les Lubienses, de Pline.

La légende 79, restée inconnue à Sestini, a été reproduite, d'après Mionnet, par M. Grotefend (N° 38). Celui-ci la lit LRIE, mais avec un point de doute, et ne fait l'application de ce nom à aucune ville espagnole.

LÉGENDES 80, 81 et 82.

Nous venons d'étudier et de classer les monnaies celtibériennes qui offrent le nom de Lybia des Berons; nous allons actuellement analyser la légende d'une seconde classe de monnaies qui appartiennent, à mon avis, à la même nation. En voici la description:

nomme Olbia. Peut-être cette dernière ville n'est-elle autre chose que la Lybia dont nous venons de nous occuper; c'est l'opinion de la plupart des auteurs. Quant à celle qui d'Oliba fait Olite, et de Tritium-metallum Tafalla, elle est insoutenable, et il suffit, pour s'en convaincre, de lire dans l'Itinéraire, la route de Milan en Espagne. Les villes espagnoles en question sont disposées dans l'ordre suivant :

CÆSARea AUGUSTA.
CASCANTO.
CALAGORRA.
VERELA (*Varia des Berons*).
ARITIO (*Tritium des Berons*).
LYBIA.
SEGISAMUNCLO (*Segisamunculum des Autrigons*).
VERONESCA (*Virovesca*).

Donc, cette route ne pouvait de Calahorra revenir en arrière et remonter à Olite et à Tafalla, pour redescendre ensuite à Briviesca, dont Lybia n'est éloignée que de dix-sept mille pas.

Digitized by Google

GB. Tête. — ℞ Cavalier tenant une palme; Lég. 80. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête. — ℞ Même type; Lég. 81. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 82. (Cabinet de M. Rollin.)

Sestini (Tab. ultima, Fig. 5 et 6) donne les deux premières pièces que je viens de décrire, mais avec des légendes incorrectes qu'il lit néanmoins LBIESCIN, en attribuant ces monnaies aux Lybiens, habitant de la Lybia mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin.

Je crains de m'être trompé, malgré toute l'attention que j'ai apportée dans la recherche des légendes, en transcrivant celle du MB. au type du cavalier la lance en arrêt, et je crois que le premier signe est réellement un Λ ordinaire. Quant aux deux premières variantes je les regarde comme correctes, et c'est de celles-là seulement que je dois m'occuper.

Si nous transcrivons en lettres latines le mot celtibérien en question, nous trouvons LBIESKN et LEB.ES.... probablement LEBIESKN. Analysons maintenant cette légende. Il est évident d'abord que les premières radicales LBI sont identiques avec celles que nous avons appliquées, avec toute apparence de raison, à Lybia des Berons; donc il s'agit encore ici de Lybia. Mais que signifie le mot final ESKEN? ce peut être la terminaison celtibérienne ordinaire des noms pluriel de peuples, et la fréquence des terminaisons semblables pourrait le faire croire*; ou bien encore le mot ESKEN est un mot distinct dont la

* Nous verrons que les habitants d'Illiberis se nomment Illiberiken sur leurs monnaies, en sorte que cette terminaison KEN semble bien une désinence celtibérienne, équivalente de la désinence latine *enses*.

Digitized by Google

valeur est importante à déterminer. Examinons cette seconde hypothèse.

Guillaume de Humboldt, dans son savant ouvrage sur l'antique Espagne, établit le fait suivant, dont l'application nous donnerait, je crois, la solution du problème, s'il était bien établi que la légende dont il s'agit dût se décomposer en deux mots distincts, et ne fût pas simplement l'équivalent celtibérien de l'adjectif latin *lubienses*. Les Basques modernes, dit-il, ne se donnent pas à eux-mêmes le nom de *Basocoac*, mais bien celui d'*Euscaldunac*; ils appellent leur pays *Euscaleria* ou *Euskererria*, et leur langue *Euscara*, *Euskera* et *Escuara*. Ces mots se terminent, le premier par *aldunac*, qui dérive de la racine *aldea*, partie, et d'une désinence adjectivale, le deuxième par *erria*, contrée, pays, enfin le troisième par *ara* ou *era*, finale indiquant la conformité; donc, conclut Humboldt, le nom national des Basques, dans leur langue, est Euskes ou Eskes, mot que les étrangers ont corrompu pour en faire celui de *Basques*.

Si maintenant, comme le pense le même écrivain, les Basques modernes sont les anciens Ibériens, on pourrait, sans grands efforts d'imagination, voir dans la légende en question les Eskes de Lybia, ou, ce qui revient au même, les Lybiens.

Je ne me permettrai pas de choisir entre ces deux suppositions, et je laisse aux philologues exercés le soin de les discuter, si toutefois elles leur paraissent dignes d'un examen sérieux.

J'ai dit plus haut que Sestini attribuait aux Lybiens les monnaies que je viens de décrire.

M. Grotefend n'a pas connu leur légende.

Digitized by Google

LÉGENDES 83 ET 85.

Les deux légendes dont je vais actuellement m'occuper se rencontrent sur une série très-nombreuse de monnaies de tous modules, présentant les types suivants :

AR. Tête. — ℞ Cavalier tenant une palme et conduisant deux chevaux ; Lég. 85. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, caducée. — ℞ Cheval, . ; Lég. 85. (Cabinet du roi.) — Tête et épi. (Sestini, V, 5.)

PB. Tête, .. — ℞ Poisson ; Lég. 85. (Cabinet du roi.)

PB. Tête, caducée. — ℞ Parties antérieures d'un cheval ailé ou sans ailes, ... ; Lég. 85. (Sestini, V, 16.) (Cabinet du roi.)

PB. Tête, ... — ℞ Dauphin, ... ; Lég. 85. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête de Diane, ... — ℞ Lion ; Lég. 85. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête, ... — ℞ Cheval paissant avec ou sans les quatre points ; Lég. 85. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, corne d'abondance ou proue de navire, fer de lance, diota (torche, massue, palme, Sestini, V). — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 85 ou 83. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, ⊢ ou P. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 85. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête, ✕. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 85. (Cabinet du roi.)

MB. Tête ; Lég. 86. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 85. Autres avec les légendes 87 (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête, Ψ — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 83. (Cabinet du roi.)

Digitized by Google

PB. Tête, Δ. — ℞ Cheval bridé; Lég. 85. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête, M ⋈. — ℞ Cheval bridé; Lég. 84. (Sestini, V, 15.)

PB. Tête, ⋈. — ℞ Cheval marchant; Lég. 85. ou 83. (Cabinet du roi.)

PB. Tête. — ℞ Coq; Lég. 85. (Collection de feu M. Gorcy)

La ville qui a frappé tant d'espèces variées et qui les a fabriquées avec une perfection de style et de gravure qui ne se rencontre dans aucune autre cité d'Espagne, la ville qui a complètement imité le système monétaire italique, probablement pour faciliter ses relations commerciales, et sûrement à cause des nombreux marchands latins qui la fréquentaient, cette ville, dis-je, doit avoir été riche et florissante; cherchons-en le nom. Il est évident d'abord que les deux formes de la légende sont équivalentes, puisqu'elles se rencontrent indifféremment sur des monnaies identiques; de là, nous devons conclure que lorsqu'une consonne sifflante était doublée dans la prononciation, elle pouvait se supprimer dans l'écriture, mais que lorsqu'on en tenait compte, la voyelle brève qui la précédait, devait reparaître. Sestini frappé de la différence de forme des caractères ⟨ et ⋖ a cru devoir adopter l'opinion des antiquaires espagnols qui regardent le petit trait ajouté au ⟨ ordinaire comme assignant à cette lettre la valeur complexe KE ou KI: je ne puis admettre ce principe; car la légende se rencontre presqu'aussi souvent écrite par ⟨ que par ⋖; il est vrai que le signe ⋖ ne paraît pas une seule fois dans la légende la plus complète. C'est naturellement celle-ci que nous devons tanscrire pour obtenir le nom celtibérien de la ville cherchée. Cette transcription nous donne immédiate-

Digitized by Google

ment KESSE, et ce nom doit s'appliquer nécessairement à une ville du nord de l'Espagne, voisine des autres villes dans lesquelles le type du cavalier tenant une palme était en faveur.

Il n'y a plus la moindre difficulté à préciser la localité à laquelle appartiennent toutes ces monnaies; c'est, sans aucun doute possible, Kissa des Accetans. Cette ville, citée par Polybe (l. III, c. 76), sous le nom de Κισσα, fut témoin de la défaite des Carthaginois, par Scipion. Tite-Live (l. XXI, p. 20) appelle le même lieu *Scissum*, et son nom se trouve également altéré en Κιννα, dans Ptolémée, sans doute par quelqu'erreur de copiste. Ceci est d'autant plus vraisemblable, que Ptolémée, comme l'observe très-judicieusement Sestini, n'eût eu garde de passer sous silence une ville comme Kissa. Pline cite les Cincenses parmi les peuplades stipendiaires du nord de la Tarraconaise; il est très-probable que c'est Cissenses qu'il faut lire, en reconnaissant, dans ce nom, les habitants de Kissa; en effet, la Kinna de Ptolémée était chez les Accetans et les Cincenses, de Pline, étaient de la convention juridique de Saragosse.

En résumé, Kissa devait être située sur les bords de l'Ebre, et probablement assez près de Salduba, qui ne devint célèbre que sous le règne d'Auguste, et lorsque cette ville eût quitté son nom national pour prendre celui de Cæsaraugusta; peut-être est-ce à cette époque que Kissa perdit de son importance, éclipsée qu'elle fut par sa puissante voisine. Quoi qu'il en soit, il ne peut y avoir de doute, et toutes ces monnaies appartiennent bien légitimement à la Kissa de Polybe. Quant aux lettres celtibériennes isolées qui se lisent au droit de quelques-unes des pièces que j'ai décrites, je renonce prudemment à les expliquer, pour ne pas me lancer dans le champ des

Digitized by Google

conjectures; toutefois, celles qui se lisent sans difficulté IL, peuvent désigner les Ilergètes voisins des Accetans, ou leur capitale Ilerda.

Velasquez (Ensayo, etc, tab. XV, 7, 8 et 9), donne trois des monnaies en question, sur lesquelles il lit CESE, CESSE ou LESE, LESSE; en conséquence il les attribue aux Cosetans ou aux Lacetans.

Erro lit LEZE ou LASSE, et voit dans ce mot le nom d'une ville inconnue.

Sestini lit KESSE, et traduit avec raison par Kissa.

M. Grotefend (Nos 26, 27 et 104), donne trois variantes de la légende de Kissa :

La première, qu'il a lue sur une médaille, est incorrecte ; son dernier signe est certainement un ⊬. Il la lit CSD avec doute, et attribue la pièce qui la porte à Cesada :

Il lit bien la seconde CSA, mais n'ose en conclure qu'il s'agit de Kissa :

Enfin, la troisième, qui est la légende complète, est laissée sans explication par M. Grotefend. Le premier signe de cette troisième légende est ⋖. Je présume qu'il y a erreur, parce que je n'ai jamais rencontré ce signe dans le mot entier KESSE.

LÉGENDE 88.

La légende dont nous allons actuellement nous occuper, se rencontre sur une série nombreuse de monnaies de tous modules; elle s'y présente, soit isolée, soit accompagnée d'autres mots qui, par conséquent, demandent une explication particulière. Nous nous efforcerons de la trouver pour chacun d'eux, après que nous aurons analysé la

Digitized by Google

première légende. Voyons d'abord quels sont les types qui paraissent avec elle.

GB. Tête casquée. — ℞ Cheval ailé, palme; Lég. 88. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

GB. Tête casquée; Lég. 68. — ℞ Cheval ailé; Lég. 88 et 95. (Cabinet du roi.)

GB. Tête casquée; Lég. 89. — ℞ cheval ailé; Lég. 88 (Cabinet du roi.)

MB. Tête, ⊬I ou pas de légende. — ℞ Cheval ailé (type d'Emporiæ); Lég. 88. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête casquée. — ℞ Lion; Lég. 88. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête casquée; Lég. 88. — ℞ Lion; Lég. 90. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête casquée; Lég. 67. — ℞ Lion; Lég. 91 et 88. (Cabinet du roi.)

PB. Tête casquée. — ℞ Lion, couronne; Lég. 88. (Cab. du roi.)

PB. Tête casquée, ⊬. — ℞ Lion, couronné; Lég. 88. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête casquée; Lég. 88. — ℞ Bœuf cornupète; Lég. 92, ou bœuf, croissant; Lég. 93. (Cabinet du roi.)

PB. Tête casquée; Lég. 88. — ℞ Cheval marin; Lég. 94. (Cabinet du roi.)

Il est facile de reconnaître que ces types, tout-à-fait en désaccord avec ceux des monnaies de fabrique celtibérienne, ont une analogie parfaite avec ceux des espèces d'Emporiæ; aussi Sestini a-t-il classé en masse à cette ville toutes les pièces à la légende celtibérienne en question, en supposant toutefois que celle-ci contenait les noms de deux villes alliées d'Emporiæ; mais n'anticipons point.

Digitized by Google

Nous voyons que les pièces évidemment autonomes de la localité désignée par la légende celtibérienne 88, offrent constamment au droit, la tête casquée de Pallas, et au revers, Pegase volant ou un lion, avec ou sans une couronne, type que l'on retrouve aussi au revers des monnaies d'Emporiæ *.

Nous pouvons donc admettre, en toute certitude, que la ville que nous cherchons appartient au nord de l'Espagne. La légende, transcrite en caractères latins, nous donne ANEKSKN, et avec les voyelles ANEKESKEN.

Ici se présentent deux explications de cette légende. Nous trouvons, dans Pline, parmi les peuples stipendiaires attachés à la convention juridique de Tarracon, les Onenses dont le nom est intercalé entre ceux des Aquicaldenses et des Bæculenses. Les Aquicaldenses étaient les habitants d'Aquæ calidæ des Ausetans (aujourd'hui Caldes, à quelques lieues de Barcelonne). Les Bæculenses habitaient Bæcula, ville du même peuple, située entre Ausa (Vic), et Geronda (Girone). Ces deux villes des Ausetans sont fort près d'Emporiæ; il est donc probable que les Onenses habitaient une ville nommée Ona, située dans le voisinage d'Emporiæ et peut-être même aussi chez les Indigètes. Remarquons ici que Pline, classant toujours les noms de lieux et de peuples par ordre alphabétique, il doit y avoir erreur dans l'initiale du nom des Onenses, puisqu'ils sont placés entre les Aquicaldenses et les Bæculenses; c'est donc Anenses qu'il faut lire. Du reste, il n'y a pas lieu de s'étonner de cette confusion, puisque nous avons reconnu déjà que le signe ⋀ des Celtibériens devait avoir un son très-ouvert et voisin de l'O. Nous pouvons donc supposer que, dans la légende celtibérienne ANEKESKEN,

* Le lion, au revers de la tête casquée, se rencontre à Kissa.

Digitized by Google

il s'agit des Anenses ou Onenses, de Pline. Nous avons rencontré déjà une terminaison semblable sur les monnaies de Lybia, qui présentent les deux légendes LIBIE et LIBIESKEN, et nous avons vu que cette terminaison pouvait être la désinence ordinaire des noms de peuple dans la langue celtibérienne, ou qu'elle pouvait encore désigner le nom générique des habitants de l'antique Espagne, les Eskes, de telle sorte, que Libiesken signifiait les Eskes de Lybia, comme Anekesken, les Eskes d'Ana. Hâtons-nous d'ajouter que, malheureusement, la légende n'est pas ANEESKEN, mais bien ANEKESKEN. Alors, le K, intercalé entre les deux E successifs, l'est-il par un principe euphonique de la langue nationale ? c'est ce que j'ignore complètement. Quoi qu'il en soit, la première hypothèse sur la légende qui nous occupe, consiste à l'appliquer aux Onenses ou mieux Anenses, de Pline ; et cette hypothèse a le mérite de rendre parfaitement compte de l'identité des types d'Emporiæ, avec les types qui accompagnent la légende ANEKESKEN.

Passons à la seconde interprétation. Dans l'énumération donnée par Ptoléméc, des villes situées dans le pays des Autrigons, nous trouvons Aniecuia. Il pourrait donc se faire que la légende ANEKESKEN signifiât les Aniecuiens, les habitants d'Aniecuia.

Mais, s'il en était ainsi, il deviendrait au moins fort difficile d'expliquer la parfaite identité des types, pour deux villes situées à une très-grande distance l'une de l'autre, et séparées par nombre d'autres villes où les types celtibériens étaient seuls employés. De plus, la fabrique des monnaies à la légende ANEKESKEN est réellement grecque, et nullement espagnole ; elle est la même qu'à Emporiæ et à Rhoda, et la cause évidente de ce fait est le voisinage des villes gallo-grecques de la Narbonnaise. J'avoue donc

Digitized by Google

que, pour ma part, je donne de beaucoup la préférence à la pemière leçon, et que je crois devoir classer à Ana, ville habitée par les Anenses, de Pline, et sans doute très-voisine d'Emporiæ, toutes les pièces à la légende ANEKESKEN.

Voyons maintenant comment cette légende a été expliquée jusqu'ici.

Erro fait un ◇ du ⋀ initial, et lit en conséquence IZNICZLEN, qu'il complète *izenic-ez-len*, puis il traduit ainsi : *Sin nombre antes, esto es, ciudad obscura.*

Sestini lit TNRCSCN, qu'il complète *Tanraciscin*, et qu'il traduit par décomposition *Tanra, Tarra, Tarracon, Ciscin, Cissa;* en conséquence toutes les pièces à la légende ANEKESKEN, sont pour lui des monnaies frappées à Emporiæ, dont elles ne portent pas le nom, en commémoration d'une alliance de cette ville avec Tarracon et Kissa.

Il eût été beaucoup plus naturel, et peut-être même exact de supposer que la légende *Anekesken* contenait le nom national de la population espagnole d'Emporiæ, population qui, suivant l'assertion formelle de Tite-Live et de Strabon, vivait complètement séparée de la colonie grecque. Dans cette hypothèse, ne serait-il pas permis de faire un seul et même peuple des Onenses, de Pline et des habitants d'Emporiæ, de race celtibérienne? Dès lors, la similitude des types serait un fait matériel nécessaire dont l'explication ne présenterait plus la moindre difficulté.

M. Grotefend (Nos 31 et 32) donne sans traduction deux variantes de cette légende; mais la seconde, tirée de Florez, est incorrecte; c'est, du reste, la même qu'a copiée Erro.

Digitized by Google

LÉGENDES 66, 67 ET 68.

Le mot dont nous avons actuellement à nous occuper se rencontre, ainsi que nous l'avons vu, sur deux des pièces à la légende ANEKESKEN, décrites plus haut, et tirées du cabinet du roi. Il est fâcheux que sur le GB. le commencement du mot soit effacé. Sur le MB., la lettre 𐌊 paraît renversée d'un côté de la tête de Pallas, et le reste de l'autre côté, de telle sorte qu'il n'est pas sûr que le tout ne fasse qu'un seul mot. Je dirai même plus, il est fort peu probable que dans ce cas, les deux portions de légende doivent être réunies, précisément à cause de la rencontre fréquente sur les monnaies des Anenses, des lettres 𐌊 I ou même de la première seule. Quant à la troisième variante, elle paraît dans une légende malheureusement fort incertaine, à cause du mauvais état de la pièce qui la porte. Cette pièce est un GB. du cabinet de M. Rollin, que j'ai décrit plus haut parmi les monnaies qui offrent la légende 65; elle provient du musée de Hedervar, en sorte que c'est précisément celle que Sestini lui-même a étudiée.

Si nous transcrivons en lettres latines les trois mots en question, nous trouvons*...KROLES (probablement IKROLES), EBKOLS (ou BKOLES, seulement, si l'on sépare le caractère E), et enfin IGROLES. Il faut en convenir, si ces trois mots représentent le même nom, ce nom est écrit avec des différences si fortes, qu'on est à peu près certain à l'avance qu'il est tout-à-fait étranger à la langue celtibérienne. Remarquons de plus que, dans la deuxième variante, le signe ♢ est remplacé par le signe ⊳ qui a constamment la valeur

* La lettre K qui entre dans ces transcriptions, comporte le son du χ grec.

Digitized by Google

d'un B, dans les légendes celtibériennes, et qui ne se rencontre avec la valeur du P grec auquel il ressemble, que dans un très-petit nombre de cas exceptionnels, tels qu'à Urce, ainsi que nous le verrons plus tard, et dans une variante de la légende 71 *.

Nous avons donc, en définitive, IKROLES, ERKOLS, IGROLES; de ces trois mots, le second, si l'on y fait rentrer la voyelle brève supprimée, devient ERKOLES, et il est bien permis, dès-lors, de céder à la tentation de retrouver dans ce mot, ainsi que l'a fait Sestini, le nom latin *Hercules*, altéré d'une manière plus ou moins bizarre, à son passage dans l'diome celtibérien.

Il devient facile alors d'expliquer l'étrange incertitude qui se remarque dans l'orthographe de ce nom emprunté à une langue étrangère; mais ce qu'il est moins facile de comprendre, c'est la présence du nom d'Hercule écrit à côté de la tête de Pallas, à moins que l'on n'admette que les Celtibériens ne pouvant placer à la fois la tête de Pallas et celle d'Hercule, qu'ils tenaient à voir figurer sur leurs monnaies, imaginèrent d'y graver au droit l'effigie de l'une des deux divinités privilégiées et le nom de l'autre, en se réservant le revers, pour y placer leurs types nationaux.

En résumé, je croirai, jusqu'à plus ample informé, que Sestini a deviné juste, mais je ne le croirai qu'avec une extrême réserve; car il pourrait bien arriver qu'une monnaie à fleur de coin, vînt offrir une légende assez nette et assez explicite pour renverser la version du savant abbé.

* La lettre ⊬ étant renversée sur cette pièce, on pourrait supposer que le caractère ◁ lui-même s'est trouvé renversé, ainsi ▷, par une faute du graveur, semblable à la première.

Digitized by Google

Remarquons en passant que cette même légende se présente sur les monnaies de Sagunte offrant le nom celtibérien Persa ou Bersa. Il y a dans ce fait une coïncidence assez remarquable. Saguntum et Emporiæ sont deux noms étrangers à la langue nationale, parce qu'ils appartiennent à des villes d'origine grecque, dont les mots Persa et Ana pourraient bien être les noms celtibériens; il y a donc une très-grande similitude entre les monnaies qui offrent ces deux légendes. Ceci du reste, n'a rien qui doive nous surprendre : Emporiæ et Sagunte étaient les deux ports les plus commerçants de la Tarraconaise, et une origine commune ainsi que des relations continuelles devaient naturellement amener les deux peuples à une certaine conformité d'idées, dont nous retrouvons probablement les traces sur les monnaies.

Erro a pris cette légende dans Florez, qui lui-même l'a donnée d'une manière incorrecte (N° 86); il lit *Jaun Zorlema*, ce qui, suivant lui, veut dire *Seigneur* ou *Dieu du commerce*.

M. Grotefend (N^os^ 33 et 48) reproduit sans explication deux variantes dont la dernière n'est autre chose que celle de Florez et d'Erro.

LÉGENDE 95.

Nous trouvons cette légende sur une monnaie frappée évidemment dans la cité des Anenses, et présentant la légende caractéristique ANEKESKEN; si donc la première désigne, comme il y a tout lieu de le supposer, un ou des noms de peuples, il s'agit de peuples alliés des Anenses.

La transcription de cette légende nous donne ILERBERR, et comme il ne se rencontre dans le voisinage des Anenses

Digitized by Google

aucune peuplade dont le nom puisse être représenté convenablement par cet ensemble de lettres, il faut naturellement essayer si, en le décomposant de la manière la plus simple, on parvient à un résultat satisfaisant. Le mot se compose de huit caractères et en le coupant en deux groupes égaux, on obtient d'un côté ILER, de l'autre BRER; dès-lors plus de difficultés, le premier groupe désigne clairement les Ilergètes proches voisins des Anenses, et le second les Bracares, peuple assez éloigné, mais d'une puissance telle qu'il n'y a rien que de vraisemblable à ce que les Anenses aient recherché son alliance. Nous avons constaté, d'ailleurs, à propos des confédérations de Bilbilis et d'Italica, de Savia et de Setabis, que chez les anciens habitants de l'Espagne, la distance ne mettait nullement obstacle à la conclusion des traités de ce genre; je pense donc que l'on peut admettre que la monnaie en question a été frappée chez les Anenses, en souvenir d'une alliance de ce peuple avec les Ilergètes, leurs voisins, et les Bracares.

Nous devons observer ici que le nom des Bracares est toujours écrit sous la forme 47, sur les monnaies de leur propre pays; il y a donc une assez grande dissemblance entre les deux variantes de ce nom : cela tient certainement à la différence des prononciations particulières à chaque province. Ainsi, pour ne parler que des Bracares, les auteurs les appellent indifféremment Brœcarii, Brœcharii et Bracares, tandis que, dans le pays même, la prononciation de ce mot s'est conservée plus fidèlement dans les noms modernes de Bragança et de Braga. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la diversité de forme affectée par ce nom.

Sestini, classant à Emporiæ la pièce qui présente cette légende, traduit, ainsi que nous l'avons déjà vu, au lieu

Digitized by Google

de ANEKESKEN, *Tnr, Ciscin*, et au lieu d'*Ilerbrkr, Iler, Bedecir*. Il conclut de là que la pièce est frappée en commémoration d'une alliance d'Emporiæ ou de Rhoda avec Tarracon, Kissa, Ilerda et Bedesa.

M. Grotefend (N^os^ 9 et 10) donne deux variantes de cette légende : la première d'après Mionnet (c'est celle que j'ai moi-même étudiée); la seconde qui est incorrecte, d'après Sestini. Il traduit bien les quatre premières lettres ILER, mais il laisse le reste sans explication.

LÉGENDE 91.

Cette légende trilittérale se trouve, ainsi que nous l'avons vu plus haut, sur une monnaie des Anenses; mais comme malheureusement elle n'est pas complète, il est fort difficile de l'expliquer d'une manière certaine. Sa transcription en caractères latins, nous donne le mot KRI, KERI, dans lequel le K doit avoir un son fortement aspiré. Cherchons quels sont les noms géographiques auxquels on peut appliquer ce mot.

Nous avons d'abord les Carenses, de Pline, dont la dénomination dérive probablement d'un nom de ville de la forme Cara. L'emplacement de cette ville est un lieu encore appelé de nos jours, Cares, et situé près de Puente la Reyna, à quelques lieues de Pampelune. Une inscription rapportée par Ambroise Morales, mentionne les *Karenses*. La forme KERI, de la légende, me semble exclure d'abord les Carenses.

Nous avons ensuite les Cariètes, de Pline, Καριητιοι, de Ptolémée, lesquels étaient attachés à la convention juridique de Clunia.

Digitized by Google

Puis enfin, dans la convention juridique de Tarracon, nous trouvons les Κερροιταροι, de Ptolémée, Κερρηταροι, de Strabon, Κερητάνοι, de Dion, Cerretani, de Pline, surnommés Juliani, du nom de leur capitale Julia Libyca, la Ιουλια Λιβυκα, de Ptolémée, et très-probablement la Llivia de nos jours, ville située sur la Sègre, près de Puicerda.

De ces trois attributions, la dernière est celle qui me paraît présenter le plus de probabilités en sa faveur : les Cerretans étaient, sans aucun doute, voisins des Ausenses, et le mot celtibérien que nous analysons, peut avoir une forme identique avec le mot KSE, que nous avons reconnu pour être l'équivalent de KESSE. Nous aurions donc ici, en supposant une recomposition analogue, un mot KERRI, qui équivaudrait évidemment aux premières syllabes des mots Κερροιταροι, Κερρηταροι. Remarquons en passant que le son voyelle que comporte le ρ est assez peu déterminé, puisque les uns l'ont représenté par la diphtongue οι, et les autres par un η. Or, nous avons vu, dans les légendes ILITVRGI, ILOITVRGI, que, parfois, l'I pouvait se confondre avec la diphtongue OI dans la prononciation des noms celtibériens traduits en lettres latines; de plus, l'η grec avait la valeur d'un I; c'est donc avec raison, je crois, que l'on peut regarder le mot 91, comme représentant le nom des Cerretans, dont s'est formé le nom moderne de la Cerdagne, au milieu de laquelle se trouve Llivia, la Julia Libyca de Ptolémée.

Sestini cite la pièce qui présente cette légende, à propos des prétendues monnaies d'alliance d'Emporiæ et de Rhoda avec d'autres villes ; il ne cherche pas à l'interpréter.

M. Grotefend (N° 21) reproduit cette légende d'après Mionnet, la lit TRI et l'explique par Turiaso.

Digitized by Google

LÉGENDES 90 ET 71.

Ce mot trilittéral se rencontre isolé sur une des monnaies des Anenses que nous avons décrites plus haut.

Il se présente encore, à n'en pouvoir douter, mais en composition cette fois, dans la légende 71 ; voyons quels sont les types qui l'accompagnent.

AR. Tête de Pallas. — ℞ Taureau, croissant ; Lég. 71. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

AR. Tête laurée, poisson ou étoile ; Lég. 71. — ℞ Taureau à tête humaine, croissant. (Cab. du roi et de M. Rollin.) — La légende inscrite ou non dans un cartouche.

AR. Tête de Pallas. — ℞ Taureau ; Lég. 96. (Cabinet du roi.)

MB. S. proue ; Lég. 71. — ℞ Coquille. (Cab. du roi.)

AR. Tête. — ℞ Taureau courant ; Lég. 71. (Cabinet de M. Rollin.)

AR. Tête ornée d'un bandeau. — ℞ Taureau cornupète ; Lég. 71. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Nous retrouvons le mot 90, sur des monnaies fabriquées évidemment dans des lieux différents, quoique probablement peu distants l'un de l'autre. Ainsi ce mot est isolé sur une monnaie des Anenses, et en composition sur celles que je regarde comme ayant été frappées dans la ville dont le nom celtibérien était Persa ou Bersa *.

Cherchons, d'abord, s'il est possible de déterminer le sens de ce mot. Il se lit immédiatement EKR, et notre choix ne peut porter sur un grand nombre de noms, les

* Nous nous sommes occupé plus haut de la légende 74, dans laquelle entre encore en composition le mot 90.

Digitized by Google

deux seuls qui offrent quelqu'analogie avec le mot celtibérien, étant les suivants, Egelesta, Egelestani, Egurri.

Egelesta, de Pline, Εγελαστα, de Strabon, Ετελιστα de Ptolémée, vraisemblablement par suite d'une erreur de copiste, était une ville des Carpetans, nommée de nos jours Uniesta, et située près de Cuenca, dans la nouvelle Castille. Il y aurait trop d'hypothèses à faire pour retrouver ce nom dans la légende 90; restent donc les Egurres, auxquels je propose d'appliquer cette légende. C'était une peuplade asture possédant, d'après Ptolémée, une ville qu'il appelle Forum Egurrorum. Ces Egurri sont très-probablement les mêmes que les Cigurri, de Pline.

Quant à leur position, elle est indiquée dans l'Itinéraire d'Antonin; en effet, sur la route de Bracara à Asturica (Astorga), nous trouvons (éd. des Aldes):

PRÆSIDIO.....
NEMETOBRIGA ..... MP. XIII (*Nemetobriga Tiburorum*, Ptolémée).
FORO ..... MP. XVIIII (*Forum Egurrorum*, Ptolémée.)
GEMESTARIO..... MP. XVIII.....
BELGIDO..... MP. XIII (*Bergidium*, Ptolémée.)
INTERÆRACONIO FLAVIO MP. XX (*Interamnium flavium*, Ptolémée.)
ASTURICA..... MP. XXX (*Amacorum*, Ptolémée.)

L'emplacement d'aucune de ces villes n'étant aujourd'hui bien déterminé, on ne peut en déduire celui du *Forum* des Egurres; mais on peut, au moins, en conclure que la distance *maximum* de cette ville à Astorga, ne saurait dépasser 81 000 pas. Ortelius prétend retrouver le *Forum Egurrorum* à *Medina de rio seco* près de Valladolid; cependant il est évidemment impossible que cette localité ait jamais été placée sur une route de Bracara à Astorga; cela saute aux yeux, pour peu que l'on examine une carte d'Espagne. Ainsi, les Egurres étaient vraisemblablement

Digitized by Google

établis entre les Kilins et Astorga. Quant au Belgidum, Bergidum, de l'Itinéraire, c'est le Bergidium flavium des Astures, qu'il ne faut pas confondre avec le Bergidium des Ilergètes.

Une fois cette explication adoptée, il devient probable que les monnaies, à la légende 71, sont des espèces d'argent fabriquées dans la ville qui portait le nom celtibérien Persa ou Bersa. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que nous avons étudié bon nombre de monnaies différentes de cuivre, frappées dans cette ville, et pas une seule d'argent. L'absence des monnaies de ce métal serait au moins bien singulière, à en juger par l'importance commerciale que devait avoir la ville en question, ainsi que nous le révèlent les types de ses espèces de cuivre. Tout, jusqu'ici, s'est accordé pour prouver que Persa était maritime et devait se trouver sur la même côte que Barcelonne, Emporiæ et Sagunte; une nouvelle considération va mettre ces deux faits hors de doute. La pièce de MB, décrite plus haut et offrant pour types une proue de vaisseau et une coquille, démontre à elle seule que la Persa celtibérienne avait un port. Maintenant, quels sont les types des pièces d'argent? ce sont, d'un côté, la tête casquée de Pallas, des monnaies d'Emporiæ, ou la tête de Diane, des drachmes de Marseille; au revers, nous trouvons ou un taureau cornupète, autre type évidemment emprunté aux monnaies grecques de Marseille, ou un taureau à face humaine, type copié des monnaies grecques de la Campanie et de la Sicile, comme tous ceux d'Emporiæ et de Rhoda. Ces pièces d'argent sont d'un style et d'une fabrique infiniment supérieurs à tout ce que l'on connaît de monnaies celtibériennes; elles ont donc été frappées sous l'influence de la civilisation grecque, au milieu d'une population dont les relations

Digitized by Google

avec les Grecs étaient extrêmement fréquentes, comme cela avait lieu pour les habitants d'Emporiæ, de Rhoda et de Sagunte.

Erro n'a étudié que la légende incorrecte 72, qu'il lit *erze, erzeer.* Ces mots, suivant lui signifient *ville située sur la côte.*

Sestini, qui ne s'occupe pas de la légende trilittérale 90, lit la légende composée PERSECHAR. Mais, après avoir reconnu dans ce mot (page 107) le nom Bersical d'une prétendue ville des Ilergètes, que Tragia regarde comme oubliée par Ptolémée, Sestini (page 190) voit dans cette même légende le nom entier de la Perceiana qui est mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin.

M. Grotefend (Nos 45, 46 et 47) donne, sans explications, trois variantes qu'il a tirées de Florez et de Sestini. Quant à la légende 90, il la reproduit également sans interprétation, sous le N° 35 de son tableau.

LÉGENDE 97.

Cette légende se présente sur la pièce suivante :

MB. Tête, diota. — R/ Cavalier tenant une palme ; Lég. 97. (Cabinet du roi.)

Sestini (Tab. ult., Fig. 11) donne une pièce du même module, sur laquelle on voit un porc derrière la tête du droit. Ne sachant comment expliquer la légende celtibérienne de cette monnaie, le savant abbé a recours à sa bizarre méthode de contraction, il lit ETSR, qu'il recompose en ETOBESIR, mot qu'il considère comme l'équivalent du nom d'Etobesa, que Ptolémée mentionne parmi les villes de l'Edetanie. Il serait inutile de s'arrêter plus long-temps

Digitized by Google

à cette étrange explication ; voyons donc s'il est possible d'en trouver une plus satisfaisante.

Tous les types de la monnaie que je viens de décrire, se retrouvent sur une pièce de Kissa ; il y a donc lieu de croire que la localité désignée par la légende celtibérienne en question, était voisine de Kissa.

Cette légende transcrite en lettres latines, nous donne EASÉ ou EAMÉ, et nous savons de plus que la voyelle ⋀ est un A très-ouvert et voisin de notre lettre O.

Si nous admettons, maintenant, que le troisième signe est une M, le mot EAMÉ ne ressemble qu'au nom Vama, d'une ville de la Bétique ; il faut donc renoncer à cette hypothèse.

Si, au contraire, nous lisons EASÉ, EOSÉ, deux attributions se présentent ; ainsi, nous avons chez les Vascons Οιαρσω, de Ptolémée, Iarso, de Martien, Olarso, de Pline, Oiarço, de nos jours, village situé à deux lieues de Fontarabie ; mais le nom de Ptolémée paraît incorrect, précisément à cause de l'accord unanime qui place une R avant l'S de la syllabe finale.

Si donc, le nom donné par Ptolémée, doit être, comme cela paraît certain, recomposé en Οιαρσω, il n'y a plus aucune analogie entre ce nom et celui de la légende celtibérienne ; ce n'est donc pas de cette ville qu'il s'agit.

Heureusement, la seconde hypothèse ne présente pas les mêmes sujets de doute. Nous avons vu que le nom celtibérien pouvait être rendu en caractères latins par EASÉ, EOSÉ ; il est difficile, dès-lors, de ne pas trouver une très-grande ressemblance entre ce mot et le nom Ausa, qui se prononçait certainement Aousa et Aousæ, au génitif.

Ausa est citée par Ptolémée, au nombre des villes des Αυθιτανοι, nommés plus correctement Ausetani par Pline et

Digitized by Google

par Tite-Live. Les Ausetans possédaient, en outre, Aquæ calidæ (Caldes, près Barcelonne), Bæcula, Βαικουλα (entre Vic et Girone), et Gerunda (Girone); Ausa est nommée de nos jours Vic d'Osona, ou simplement Vic. Cette ville était située dans le voisinage des Ilergètes, et par suite il n'y a rien que de très-naturel à retrouver, sur ses monnaies, les types constants des autonomes du nord de l'Espagne.

M. Grotefend (N° 19) donne cette légende qu'il traduit AUSA, en l'appliquant, ainsi que je l'ai fait, à Ausa des Ausetans; seulement il donne aux deux premières lettres les valeurs A, U prononcé *ou*, valeurs que je ne saurais admettre.

LÉGENDE 98.

Cette légende se présente sur des monnaies offrant les types suivants :

GB. et MB. Tête laurée, derrière, une oreille. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 98. (Cab. de M. Rollin.)

MB. Tête avec un bandeau. — ℞ Cheval libre; Lég 98. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête. — ℞ Dauphin; Lég. 98. (Cabinet du roi.)

Sestini décrit encore, 1° un GB. présentant un dauphin derrière la tête du droit, 2° un PB. sur lequel paraît au droit une tête ornée d'un étroit bandeau et d'un collier, et au revers un cheval libre courant.

Nous retrouvons le type du cheval libre sur le MB. à Bilbilis, à Kissa, à Savia, à Ilerda, etc.; sur le PB., à Kissa, à Helmantica, à Setisacum, etc.; le Dauphin se voit, comme ici, au revers des PB. de Kissa, de Sagunte, etc., etc.: Ces deux types étaient donc d'un usage

Digitized by Google

fréquent et répandu. Quant au cavalier armé de la lance, il se rencontre habituellemeat sur les monnaies des cités centrales de l'Espagne; les pièces qui nous occupent ont donc été très-probablement frappées au-delà de l'Ebre.

La légende transcrite en lettres latines donne le mot ILDRÈ ou ILDRI, car le signe Δ que nous voyons paraître pour la première fois, présente, au milieu de caractères dont la plupart sont empruntés à l'alphabet grec, trop d'analogie avec le Δ pour qu'on ne soit pas tenté tout d'abord de lui en reconnaître la valeur.

Malheureusement ce mot Ildrè, Ildri, ne peut s'appliquer à aucun nom de lieu connu, que d'une manière assez peu évidente, et pour arriver à lui trouver une attribution, il faut supposer, dans les écrits qui nous fournissent tous les documents géographiques que nous possédons sur l'antique Espagne, des erreurs de copie qui ont altéré les noms primitifs. Evidemment une pareille manière de procéder est vicieuse, et je sens parfaitement que pour celui qui veut écrire sur un sujet traité *ex professo*, plus de dix-huit siècles avant lui, par des hommes dont le nom ne périra jamais, je sens, dis-je, que c'est une pitoyable ressource que de supposer dans les anciens textes des inexactitudes que l'on réforme à sa convenance, pour donner une apparence de raison à ses propres opinions. On ne saurait être trop sobre d'un semblable moyen, précisément parce qu'il est fort commode, et bien que réellement quelques ouvrages géographiques et l'Itinéraire d'Antonin en particulier, présentent dans les éditions réimprimées, des incorrections tellement palpables que chacun peut les reconnaître de prime-abord, je ne me hasarderai jamais à donner comme certaine, une explication basée sur une hypothèse de ce

Digitized by Google

genre. J'arrive donc aux suppositions que l'on peut faire à propos du nom Ildrè; voici d'abord l'opinion de Sestini :

On trouve dans l'Itinéraire d'Antonin sur la route d'Arles à Castulon, les stations suivantes (éd. des Aldes) :

DERDOSA..... (*Tortose*)
INTIBILI... MP. XXIIII.....
ILDUM..... MP. XXIIII.....
SEPELACI.. MP. XXIIII.....
SACUNDUM. MP. XXII (*Sagunte.*)

Josias Simler dans sa dissertation intitulée, *Nota in Antonini Itinerarium*, etc., etc., cite la variante Iduni du nom Ildum, trouvée par lui dans quelques exemplaires.

Sestini admet en premier lieu que cette variante doit être écrite Ilduni, pour s'accorder avec celle de l'édition des Aldes; puis il suppose qu'il y a dans ce mot une erreur de copiste, basée sur la permutation, toute simple à son avis, de l'R en N; il en conclut que la localité de l'Itinéraire s'appelait Ilduri, et que les monnaies à la légende en question lui doivent être attribuées. Quoi qu'il en soit, Ildum ou Ilduni se trouvait sur la côte et à distance à peu près égale entre Tortose et Sagunte.

Il est évident que cette interprétation reste encore tout entière à prouver.

D'un autre côté, dans Ptolémée, nous trouvons Διλουρον parmi les villes des Lætans, et une simple transposition de lettre analogue à celle que le temps a effectuée dans les noms Ilerda et Lerida, ferait de ce nom le mot Ιλδουρον tout-à-fait semblable à celui qui nous occupe; mais cette fois les types suffisent à eux seuls pour réfuter cette supposition. En effet, le cavalier qui paraît au revers porte la lance et non pas la palme qui caractérise toutes les

Digitized by Google

monnaies celtibériennes du nord de l'Espagne ; je ne pense donc pas que l'on puisse songer à classer à Diluron les pièces en question. Je me hâte maintenant d'ajouter que cette explication, que l'on serait peut-être tenté d'adopter sur la foi de Ptolémée, ne serait en aucune façon soutenable. Ptolémée seul nomme Diluron (Διλουρον), et il est de toute évidence qu'un copiste a changé en Δ l'A initial du mot Αιλουρον. En voici la preuve : Pline cite, à côté de Barcelonne, les deux villes Bætulo, Iluro, que Pomponius Mela nomme Bætullo, Eluro. Iluro, Eluro, n'est autre chose que l'Αιλουρον de Ptolémée et non Διλουρον, comme l'ont écrit les copistes ; par suite on ne peut baser aucune attribution sur le nom Diluron.

On voit que de ces deux explications hypothétiques, la seule qui soit d'accord avec les types, est celle qui donne les monnaies en question à Ildum ou Ilduni de l'Itinéraire. Ce qui est certain, en définitive, c'est que ces pièces appartiennent à la région centrale de l'Espagne ; mais voilà tout ce qu'il est possible d'affirmer.

Erro donne, d'après Velasquez, une mauvaise copie de la légende que nous venons d'étudier (99), et la lisant de droite à gauche, il trouve *Araran*, qu'il traduit : *peuple situé dans une grande plaine.*

Nous avons déjà vu l'opinion de Sestini.

M. Grotefend copie (Nos 123 et 124) la même légende vicieuse que Erro et celle de Sestini ; du reste, il n'explique ni l'une ni l'autre *.

* Dans son savant ouvrage, Guillaume de Humboldt cite deux fois le nom Ilduri comme un nom d'origine évidemment basque. Il le fait dériver de *hildoa* sillon, ou d'*iria, ilia,* ville, et *ura,* eau ; mais il ajoute qu'il est difficile de bien distinguer les dérivés respectifs des mots *ura,* eau ; *uria, ulia ; iria, ilia,* ville, lieu ; et *ituria,* source.

Digitized by Google

LÉGENDE 100.

Cette légende se trouve sur les monnaies suivantes :

MB. Tête, caducée. — ℞ Cavalier tenant une palme; Lég. 100. (Cabinet du roi.)

Tête, épi, deux poissons ou un seulement; Lég. 100. (Cabinet de feu M. Varnier.)

MB. Tête. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 100. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête, caducée. — ℞ Cheval libre; Lég. 100. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête, caducée. — ℞ Cheval bridé courant; Lég. 100. (Cabinet de M. Rollin.)

Cette légende se transcrit immédiatement LBARÈ ou mieux LBORÈ pour LIBORÈ. Cherchons quelle est la ville à laquelle appartient ce nom. Nous observons ici les deux types celtibériens, c'est-à-dire ceux du nord et du centre de l'Espagne, et leur présence simultanée dans la même localité, semble prouver que celle-ci se trouvait à peu près intermédiaire entre les deux régions.

On se rappelle que nous avons déjà reconnu un fait exactement semblable à Lybia, chez les Berons et à Savia, chez les Pelendons; on pourrait donc croire que la ville dont il s'agit se trouvait dans le voisinage de ces deux peuplades. Malheureusement, on ne connaît dans cette contrée aucune cité dont le nom ressemble à celui de la légende celtibérienne.

Si nous remarquons maintenant qu'à Libizona, chez les Oretans (près de Cuenca), nous trouvons le cavalier tenant une palme, tandis qu'à Helmantica (Salamanque) nous retrouvons (ainsi que nous le verrons plus loin) le cavalier la lance en arrêt, il devient assez naturel que, dans une ville située entre ces deux points, nous ren-

Digitized by Google

contrions les deux types à la fois, par la même raison qui les fait paraître concurremment à Savia et à Lybia. Or, à quinze lieues ouest de Tolède et sur le Tage, se trouve Talavera la Reyna qui a remplacé, selon toute probabilité, l'antique ville que Ptolémée nomme Libora, et qu'il place chez les Carpetans. Talavera est à environ trente-deux lieues et au sud-est de Salamanque; elle est à cinquante lieues à peu près, et à l'ouest de Cuenca; la position de Libora était donc presque intermédiaire entre deux villes où chacun des deux différents types était en usage. Du reste je ne veux pas m'exagérer la valeur d'une semblable induction, et l'argument le plus favorable à cette interprétation est en définitive la conformité rigoureuse qui existe entre le mot celtibérien des monnaies et le nom donné par Ptolémée à la ville des Carpetans.

Nous trouvons encore dans la Tarraconaise et chez les Edetans, une Ebora citée par Ptolémée; mais rien n'autorise à croire que cette ville ait porté le nom de Libora comme la ville des Carpetans, pour laquelle le témoignage de Ptolémée est formel. S'il en était ainsi il n'y aurait aucun doute, et la présence des types essentiellement propres à l'Edetanie comme aux autres provinces du nord, deviendrait une preuve concluante de la légitimité de cette attribution.

Sestini transcrit cette légende LoBeTDE ou LoBeTDI et y trouve en conséquence le nom de la métropole des Lobetans, Λωβητον de Ptolémée, sur l'emplacement de laquelle on croit que s'est élevée Albarracin. Cette classification n'a pas besoin d'être réfutée.

M. Grotefend (Nos 80 et 81) donne, d'après Mionnet et Sestini, deux variantes de cette légende. Bien entendu qu'il rejette la version de Sestini comme inadmissible.

Digitized by Google

LÉGENDE 101.

Cette légende se rencontre sur les monnaies suivantes : GB. et MB. Tête ; derrière, un porc. — ℞. Cavalier tenant une palme ; Lég. 101. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Ces types sont identiques avec ceux de l'une des monnaies offrant la légende EOSE que j'ai cru devoir appliquer à Ausa des Ausetans ; il y a donc certitude que la légende en question doit représenter le nom d'une cité, ou mieux, à cause de sa terminaison, d'un peuple du nord de l'Espagne.

Si nous transcrivons cette légende en lettres latines, nous obtenons BASESKN, BOSESKN ou PASESKN, POSESKN. Dès-lors deux attributions se présentent : il s'agit des Pæsici, ou des Bascones, Vascones, des Latins ; examinons ces deux hypothèses différentes.

Les Pæsici de Pline, Παισικοι de Ptolémée, habitaient la presqu'île connue de nos jours sous le nom de Coruna, la Corogne, et placée sur la côte nord de la Gallice ; ils appartenaient à la nation des Astures. Cette première attribution, outre qu'elle est peu d'accord avec le type, a le défaut de ne pas présenter une analogie frappante entre le nom celtibérien et les noms latins ou grecs du même peuple.

Quant aux Bascons ou Vascons dont parlent Strabon, Ptolémée et Pline, ils possédaient, à n'en pas douter, le pays de Guipuscoa (Vasconum Saltus de Pline) ; ils occupaient aussi le pied des Pyrénées, après les Cerretans avec lesquels ils confinaient ; en un mot, les Bascons n'étaient autres que les habitants de la moderne Navarre. Cette fois, il y a une ressemblance frappante entre le mot

Digitized by Google

BASESKEN et le nom moderne des provinces basques, dont le Guipuscoa fait partie. Il y a, de plus, une convenance parfaite dans le choix des types employés par les Bascons, assez proches voisins d'Ausa : je n'hésite donc pas à donner la préférence à cette seconde attribution qui me paraît réunir en sa faveur toutes les apparences de probabilité.

Sestini transcrivant cette légende BTeMESCiN, suppose qu'une R qui lui manque a été négligée, et voit alors avec conviction dans ce mot le nom de Termisus, ville des Arevaques, la Termis de Ptolémée et de Pline, la Τερμισσος d'Appien. Cette explication doit évidemment être rejetée.

M. Grotefend (N° 106) donne, d'après Mionnet et sans interprétation, une variante que je ne crois pas correcte.

LÉGENDE 102.

On n'a pas oublié que lorsque j'ai tenté d'analyser plus haut la légende celtibérienne des monnaies bilingues d'Osicerda, j'ai dit que nous reconnaîtrions plus tard que cette légende devait se transcrire OSEKERT. Nous n'avons plus effectivement le moindre doute sur la valeur de l'avant-dernier signe, valeur que nous avons reconnue dans vingt légendes différentes ; force est donc de donner au dernier la valeur d'un T, pour que le mot celtibérien ait pu donner naissance aux noms grecs et latins de la même ville ; en effet nous avons déjà trouvé que le D latin était représenté par les anciens Espagnols à l'aide du Delta grec.

Nous allons voir actuellement se confirmer, par la lec-

Digitized by Google

ture d'un nouveau mot, la valeur attribuée au dernier signe du nom OSEKERT.

Les diverses variantes de la légende 102 se rencontrent sur les monnaies suivantes :

MB. Tête, trois poissons. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 102. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

PB. (Belle fabrique.) Tête, trois poissons. — ℞ Cheval ailé à mi-corps ; Lég. 102. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête, trois poissons. — ℞ Cheval bridé, ... ; Lég. 102. (Cabinet de M. Rollin.)

La dernière des pièces que je viens de citer prouve que la ville dont nous allons chercher le nom avait adopté, comme Kissa, le système monétaire italique ; des types de la première, nous pouvons de plus conclure que la localité dont il s'agit était située sur les bords d'une rivière, et dans le nord de l'Espagne ; enfin les trois types des monnaies énumérées ci-dessus, se retrouvent sur celles de Kissa, ville des Accetans, située sur l'Ebre, et fort près de Cæsaraugusta.

Si nous transcrivons en lettres latines les légendes qui nous occupent, nous trouvons les mots SETIS, SETISKN, ou SETISAKEN. Dans cette dernière, la désinence KEN est la terminaison adjectivale des noms celtibériens de peuplades. Or nous trouvons chez les Murboges (Μουρβογοι de Ptolémée), nation placée à côté des Vaccéens et des Pelendons, une ville que Ptolémée nomme Setisacum, Σετισακον. La ressemblance entre le mot celtibérien et le nom rapporté par Ptolémée est telle, que je suis tenté de croire que cet illustre géographe, écrivant sous la dictée de quelque voyageur qui lui donnait des renseignements sur l'Espagne, aura confondu le nom de la ville avec le nom national de ses habitants. Je pense donc que Σετισακον n'est autre chose que le nom du peuple

Digitized by Google

qui habitait une ville dont le nom devait être Setis ou Setisa.

Pline cite vers le même point, un peuple de la convention juridique de Clunia (aujourd'hui Coruna del Conte, entre Aranda de Duero, et Osma), qu'il nomme Turmodigi ; mais comme ce nom ne se rencontre que là, on peut soupçonner qu'il n'a pas été transmis correctement, et qu'il faudrait peut-être le remplacer par celui des Murboges. Quoi qu'il en soit, je pense que la légende SETISKEN doit être appliquée à la ville des Murboges, nommée Setisacum.

Cette ville pouvait être située au bord de l'Ebre, et dès-lors il n'y aurait rien que de très-naturel dans l'analogie parfaite des types de Setis et de Kissa.

Lastanosa (Tab. XXIV, Fig. 18) a publié le premier une pièce de ce genre, dans la légende de laquelle il remplaçait l'avant-dernier signe K par une S.

Velasquez (Tab. XV, Fig. 6) traduit cette légende par SETHENSCEN, et doute en conséquence s'il faut l'attribuer à Setelsis des Accetans ou aux habitants de Sentica, les Senticenses.

Sestini, tout en rejetant la transcription donnée par Velasquez, lit SETHISCIN, et trouve aussi dans ce mot le nom de Setelsis.

M. Grotefend (Nos 65 et 66) donne les deux variantes de la légende, qu'il transcrit SATIS et SATISC ; par suite il conjecture que ces légendes concernent Sitia ou Setida de la Bétique, ou Setia de la Tarraconaise ; les types, ainsi qu'on l'a vu, s'opposent formellement à l'adoption de la première de ces attributions.

Digitized by Google

LÉGENDE 103.

Voici encore un nom de peuple bien caractérisé par sa terminaison KEN, et si nous faisons abstraction de cette désinence, il nous reste le mot ILERKS ou ILERKES. Voyons d'abord quels sont les types que cette légende accompagne. Je trouve les pièces suivantes :

MB. Tête, épi ou palme. — ℞ Cavalier tenant une palme; Lég. 103. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

PB. Tête. — ℞ Cheval; Lég. 103. (Cabinet du roi.)

Ces types sont identiques avec ceux que nous rencontrons sur les monnaies d'Ilerda et de Kelsa, villes des Ilergètes, sauf pourtant que nous ne trouvons plus les poissons, indices de la situation de Kelsa sur les rives de l'Ebre et d'Ilerda sur celles de la Sègre. Néanmoins je regarde comme indubitable que la légende en question représente le nom national du peuple d'Ilerda, ou mieux encore des Ilergètes en général. Peut-être quelqu'un voudrait-il retrouver dans cette légende le nom des habitants d'Ilurco, ville de la Bétique; mais cette situation suffit à elle seule pour empêcher de songer à une attribution qui serait complètement en désaccord avec les types.

J'avouerai que primitivement j'avais cru, comme Sestini, voir dans cette légende celtibérienne, un double nom ainsi que dans le mot ILERBERR, analysé plus haut. Opérant donc une décomposition analogue à celle qui, dans cette légende, m'a fait reconnaître les Ilergètes et les Bracares, je lisais, d'abord, ILER pour les Ilergètes, puis KSKEN ou KISSEKEN, pour les habitants de Kissa. Mais la différence de forme des deux mots, dont l'un paraît un substantif singulier, tandis que l'autre serait un adjectif pluriel, m'a fait revenir de cette opinion, et renoncer à

Digitized by Google

l'idée que les Kissenses pussent être mentionnés dans cette légende. Dès-lors, je n'y ai plus vu que les Ilergètes, les Ilerkesken des Celtibériens, et je me suis de plus en plus convaincu que cette leçon était la seule bonne.

Sestini cite des monnaies de MB., sur lesquelles les types ne diffèrent des précédents, qu'en ce que derrière la tête du droit, on voit un sceptre ou une haste; de plus, la légende aurait la forme 104 qu'il lit Ιλερδαχ — Κισσε, en y reconnaissant les deux noms d'Ilerda et de Kissa, dont l'alliance serait consacrée par ces monnaies. Je n'ai rencontré nulle part cette légende, en laquelle j'ai d'autant moins de confiance, que Sestini n'a pas jugé à propos de faire graver la pièce qui la porte, tandis qu'il a donné soigneusement (Tab. VII, Fig. 9 et 10) deux bien légères variétés de la pièce à la légende correcte ILERKSKN. Je ne puis, je l'avoue, me défendre d'un doute fâcheux au sujet de cette pièce, que je regarderai, jusqu'à plus ample informé, comme supposée pour donner du poids à l'attribution à Ilerda, alliée avec Kissa, des pièces à la légende correcte. Celle-ci est lue par Sestini ILeRD—CiSCiN*.

M. Grotefend (N° 7) reproduit la légende ILERCSE, d'après Sestini, et la lit ILERCSA, en proposant, mais dubitativement, d'y reconnaître le nom d'Ilarcuris, ville que Ptolémée place chez les Carpetans. La forme même de la légende, non moins que le type, s'oppose à ce que cette explication puisse être adoptée.

* C'est par suite d'une faute de gravure, sans doute, que la troisième pièce décrite par Sestini, d'après Mionnet, porte la légende ILERKSN; je ne pense pas que cette variante existe réellement.

Digitized by Google

LÉGENDE 105.

Voici quels sont les types qui accompagnent cette légende.

MB. Tête; Lég. 106. — ℞ Cheval marin ailé; Lég. 105. (Cabinets du roi et de M. Rollin.) — Un PB. donné par Sestini, offre les mêmes types.

MB. Tête voilée, ⅂ I. — ℞ Bœuf courant, au-dessus, une couronne; Lég. 105; — sur quelques-uns, au-dessous, Lég. 107. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête voilée (fabrique plus barbare); Lég. 108. — ℞ Bœuf courant; Lég. 105. (Cabinet du roi.)

MB. Tête voilée; Lég. 105. — ℞ Bœuf courant; pas de légende. (Cabinet de feu M. Varnier.)

La légende 105, transcrite en lettres latines, nous donne le mot NERÈNKN, ou NERINIKEN, dont nous allons chercher d'explication.

D'abord, les types que nous rencontrons ici, sont tout-à-fait en désaccord avec ceux des monnaies celtibériennes ordinaires. Les pièces avec lesquelles celles dont il s'agit offrent un peu d'analogie, sont celles que j'ai classées aux Anenses; donc les types de ces monnaies à la légende 105, peuvent être regardés comme propres à une peuplade située, ainsi que les Anenses, dans le nord de l'Espagne, et dont le nom est représenté par la légende NERINIKEN, que sa forme même fait reconnaître pour un nom pluriel de peuple. Si nous faisons abstraction de la désinence adjectivale KEN, il nous reste, pour la forme radicale du nom cherché, le mot NERIN ou NERÈN.

Nous trouvons dans Pline et dans P. Mela, une peuplade artabre ou mieux arrotrebe, nommée Celtici Neriæ, du cap Nerium, Νήριον Ἄκρον, de Ptolémée, Promontorium

Digitized by Google

Celticum, de Pline (cap Finistère de nos jours), autour duquel elle était établie; on peut donc admettre qu'il s'agit des Neriens de Pline. Il est vrai que nous trouvons encore un nom analogue parmi ceux des peuplades de la convention de Lugo, qui vivaient entre le fleuve Navilubio le Ναουιλλοιων, de Ptolémée, le Rio de Miranda de nos jours, et le cap Nerium ou cap Finistère; c'étaient les Cibarci, les Egovarri, surnommés Namarini, les Iadoni et les Arrotrebæ, dont les noms sont écrits ainsi qu'il suit sur d'autres manuscrits: Cibarci, OEguiarri, *Cognomine* Narini, Iadoni, Arroni, Arrotrebæ. Ces Narini ou Namarini, bien distincts des Celtici Neriæ (puisque ceux-ci ne sont nommés qu'un peu plus loin par Pline, et au-delà du fleuve Florius, le Rio Lezaro de nos jours), pourraient donc revendiquer les pièces en question, s'il était bien établi que leur surnom fût réellement Narini et non Namarini. Malheureusement il n'en est pas ainsi, et je crois dès-lors, qu'il est sage de classer toutes ces monnaies aux Artabres Neriens, plutôt qu'à la peuplade des Egovarres. D'ailleurs, le mot celtibérien n'est pas Nariniken, mais bien Neriniken, et par suite, se rapproche plus du nom Νηριον, Nérium, que du nom Narini, supposé correct.

On pourrait objecter ici que ces monnaies n'offrent aucun des emblèmes propres aux peuplades établies sur les côtes; mais cette objection ne serait pas moins applicable aux Egovarres, puisque ceux-ci habitaient également le rivage de la mer, et par conséquent elle ne prouverait rien.

Je propose donc, en définitive, d'attribuer les monnaies à la légende NERINIKEN aux Arrotrebes Neriens, Celtici Neriæ ou Nerii, des auteurs latins.

Chose étrange! Sestini reconnaît que la légende qui vient de nous occuper, correspond en grec à NEPHNKIN,

Digitized by Google

et il en conclut que ce mot est le nom de la ville que Ptolémée appelle Nardinium.

M. Grotefend (N° 67) reproduit, d'après Sestini, cette même légende, dont il ne hasarde aucune explication.

LÉGENDE 106.

On a vu, en lisant la description des différentes monnaies à la légende NERINIKEN, qu'elles présentaient quelquefois, en outre, la légende 106, dont la transcription en lettres latines, nous donne immédiatement EKK ; il y a tout lieu de croire que ce mot désigne une peuplade alliée des Neriens. Nous trouvons parmi les nations attachées à la convention juridique de Bracara, celle des Hequæsi, de Pline, Equæsi d'une inscription rapportée par Grüter (page 245). Ces Equæses étant assez rapprochés des Neriens, on peut supposer que c'est bien d'eux qu'il s'agit dans le mot celtibérien en question.

Sestini renversant les deux derniers signes, en fait des Λ et lit par suite ELL, qu'il interprète Elliberis ou Illiberis. Cette explication est mauvaise de tout point.

M. Grotefend donne, sans interprétation, deux variantes de cette légende (N^os^ 70 et 71).

LÉGENDE 108.

Voici une autre légende qui se rencontre sur les monnaies des Artabres Neriens ; sa transcription nous donne EARS ou EORS. En supposant encore qu'il est le nom d'une nation alliée des Neriens, on pourrait peut-

Digitized by Google

être y voir les Æbisoques, peuplade de la convention de Bracara, comprise dans la même inscription citée plus haut, à propos des Equæses. Il est clair que les trois voyelles successives E, O, I, n'ont pu se rendre en latin qu'à l'aide d'une consonne telle que le B ou le V. Si l'on supposait de plus, à la fin de ce mot, la désinence adjectivale ordinaire, on obtiendrait un mot Eoiseken assez analogue au nom latin Æbisoci: cette explication du reste est bien hypothétique.

Sestini lisant RHOTIS le mot que je viens de transcrire EOIS, propose en conséquence d'y voir Rhodis pour Rhoda.

M. Grotefend (N° 68) se contente de reproduire cette légende, d'après Sestini et Mionnet.

Resterait à expliquer les syllabes ⋉I, où Sestini voit les initiales d'Emporiæ, et MH dont il ne parle point. De pareilles légendes doivent être négligées, précisément parce qu'elles se prêtent à un trop grand nombre d'explications tout aussi peu probables les unes que les autres.

LÉGENDE 109.

La légende dont nous allons nous occuper accompagne les types suivants :

AR. Tête et trois poissons. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 109. (Cabinet du roi.)

Cette légende, composée de douze caractères, est évidemment trop longue pour qu'elle ne contienne qu'un seul nom. Il faut donc la décomposer, et pour ce faire je n'hésite pas à employer la méthode la plus simple,

Digitized by Google

c'est-à-dire que je partage le mot en deux groupes de six lettres, pour rechercher à part l'explication de chacun de ces groupes : nous avons ainsi les deux mots ILERKS et PELIRVN.

Le type que nous venons de décrire est très-certainement propre au nord de l'Espagne et aux pays situés le long de l'Ebre ou de la Sègre ; voyons maintenant si les mots celtibériens obtenus peuvent s'appliquer facilement à des peuplades établies dans ces contrées.

Le premier mot ILERKS ou mieux ILERKES, nous est bien connu ; il désigne sans aucun doute les Ilergètes. Quant au second, dont il n'est pas aussi facile de trouver l'explication, je propose, tout en regardant mon attribution comme un peu hasardée, de lire le nom des Pelendons, de Pline et de Ptolémée, Pellendones, d'une inscription rapportée par Grüter. Les Pelendons étaient une peuplade de la race des Celtibères, fixée dans le pays où le Durius (le Douro) prend sa source, et attachée à la convention juridique de Clunia. Nous avons étudié déjà plus haut les monnaies de cuivre frappées à Savia, l'une de leurs villes ; ces monnaies, ainsi que nous l'avons constaté, ne présentent pas de poissons autour de la tête comme nous les retrouvons ici, donc les pièces qui nous occupent actuellement n'ont pu être frappées dans la même localité. Si, par suite, on admet que c'est bien le nom des Pelendons qui suit le nom des Ilergètes, il faut admettre aussi que ces belles monnaies ont été fabriquées à Ilerda même, sur les bords de la Sègre, en commémoration d'une alliance des Ilergètes avec les Pelendons. Reste à faire voir maintenant qu'il est possible de retrouver ici le nom des Pelendons.

Le mot que nous obtenons dans la deuxième partie de la légende est PELIRVN. Or chacun le sait, l'une des

Digitized by Google

permutations de lettres les plus fréquentes, est celle de R en D ou réciproquement: ainsi nous trouvons sur les monnaies de Larinum la légende LADINO; sur une pièce d'Emporiæ la légende ΕΜΠΟΔΕΙΤΩΝ; enfin Guillaume de Humboldt, dans ses intéressantes recherches sur l'antique Espagne (chap. 8), remarque que dans la langue basque qui, suivant lui, n'est autre que l'ancienne langue ibérienne, l'R simple a un son voisin du D. Ceci une fois admis, notre mot PELIRVN deviendrait sensiblement équivalent à PELIDVN, et ce dernier mot offrirait déjà une ressemblance assez grande avec le nom des Pelendons, pour qu'il n'y eût pas d'inconvénient à traduire le premier par le second. On pourrait même à la rigueur supposer que le signe ⋈ représente à la fois l'I et l'N qui se retrouvent si facilement dans ce même signe, et dès-lors on aurait le mot PELINDVN; cette hypothèse étant un peu trop subtile, je n'ai garde de m'y arrêter. Je ne lis donc en définitive que PELIDVN, et je n'en persiste pas moins à retrouver dans ce mot le nom des Pelendons.

Sestini, dans cette légende qu'il transcrit: ILERDAχ—SUBEDIDIN (il fait à tort dans son texte un Δ de la deuxième lettre du second groupe), reconnaît le nom d'Ilerda et de Sebendunum, ville des Castellans. L'incorrection que je viens de signaler permettait seule de proposer cette lecture; il est clair que dès qu'elle est reconnue, il n'est plus possible de chercher dans la légende le nom de Sebendunum.

M. Grotefend (N° 5) reproduit cette même légende et n'en traduit que le commencement ILERT—S..... Le premier mot, ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le dire, lui paraît la véritable forme celtibérienne du nom d'Ilerda.

Digitized by Google

LÉGENDES 110 ET 111.

Les légendes dont nous allons nous occuper se présentent avec les types suivants :

AR. Tête, à gauche Λ, dessous M, à droite Δ. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 111. (Cabinets du roi et de M. Rollin.) — Sestini (IX, 6), donne un MB. qui présente le même type et la même légende.

MB. Tête, poisson Λ. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 111. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, trois poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 111. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, Λ — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 111. (Cabinet de M. Rollin.)

Il importe d'abord de bien fixer l'ordre dans lequel les trois signes de la légende 110 doivent être placés.

Il suffit pour y parvenir, de considérer les monnaies identiques de types et de fabrique, offrant les légendes 112 et 113. Ces pièces sont évidemment du même pays et probablement de la même peuplade ; la légende trilittérale des unes et des autres doit donc se lire dans le même ordre. Il ne peut y avoir de doute sur la lecture du mot 113, puisqu'il n'offre que la répétition des trois premiers caractères de la légende 112 ; donc les lettres du mot 110 sont copiées dans l'ordre convenable. Examinons maintenant la valeur des deux mots celtibériens de nos monnaies.

Le premier se transcrit immédiatement ASD, et le second DRIPSA, ou bien AST et TRIPSA, si l'on donne au caractère D une valeur dure. Nous savons à n'en pouvoir douter que les voyelles U et I étaient très-voisines l'une de l'autre et prononcées assez vaguement ; cette re-

Digitized by Google

marque nous met sur la voie. En effet il existait chez les Callaïques Lucenses une ville que les Latins ont nommée Turuptiana, en donnant peut-être à son nom national une terminaison adjectivale latine. N'est-il pas permis de trouver dans notre légende qui peut se prononcer DIRIPSA ou DVRIPSA, une assez forte analogie avec le nom Turuptiana que nous a conservé Ptolémée? je pense qu'on ne le contestera pas. Cette ville devait être située dans le voisinage de Lucus Augusti, Lugo de nos jours. Les poissons que nous retrouvons au droit de quelques exemplaires nous prouvent de plus que la Turuptiana de Ptolémée, la Dripsa de nos monnaies, était située sur les rives du Minius (le Minho).

Reste maintenant à nous rendre compte de la légende trilittérale placée autour de la tête. Le mot ASD ou AST se rapproche trop du nom des Astures pour que je n'adopte pas cette leçon. Les Astures étaient limitrophes des Callaïques Lucenses; donc la présence de leur nom témoigne simplement de la bonne intelligence des deux peuples voisins. Remarquons de plus que les monnaies dont je viens de donner une explication qui me semble probable, sont de la même fabrique que celles des Callaïques Bracares déjà décrites; il y a donc plus que des présomptions en faveur de la nouvelle attribution que je propose; nous verrons d'ailleurs que la lecture de la légende 112 la confirmera pleinement.

Sestini classe les monnaies portant les légendes que nous venons d'analyser à Σουισσασιον, ville que Ptolémée place chez les Caristes. On trouve cette ville nommée Suissatio dans l'Itinéraire d'Antonin, et située à quarante-huit mille pas au-delà de Virovesca, sur la route d'Astorga à Bordeaux (éd. des Aldes). Pour arriver à cette attribution, Sestini lisant DOIRSaT ou DOIBSaT, suppose

Digitized by Google

que c'est là la véritable forme du nom celtibérien de Suestasium.

Quant à la légende trilittérale, il rapporte, mais sans l'adopter, l'opinion des antiquaires espagnols qui, lisant LESDA ou LESDES, retrouvent dans ce mot le nom de la ville que Ptolémée nomme Lesa et qu'il place chez les Accetans. Sestini propose à son tour de lire de droite à gauche, ce qui donne le mot DSA qu'il explique en ces termes : « Indicanti il nome tronco di ΔνΣΑ per Dussatio, nome » variamente ripetuto in altre medaglie con più o meno » lettere, tutte relative all'istessa città. » Il vaut mieux, en vérité, ne pas tenter d'explications quand on n'en peut pas donner de meilleures.

Observons d'ailleurs que quand bien même les lectures publiées par Sestini ne seraient pas essentiellement vicieuses, la nature des types suffirait pour faire rejeter l'attribution qu'il propose.

M. Grotefend (Nos 57 et 58) reproduit sans explication, et d'après Mionnet, deux variantes de la légende 111 ; la première est incorrecte en ce que le premier caractère a été pris pour un Lambda ; puis sous le N° 59 il donne la légende 110 qu'il n'explique pas non plus.

LÉGENDE 112.

Ainsi que je viens de l'annoncer tout à l'heure, nous allons voir l'analyse de la légende 112, confirmer l'attribution à Turuptiana des monnaies décrites précédemment. Cette légende accompagne les types suivants :

MB. Tête, poisson, à gauche ✳, dessous ♀, à droite ♈. — R) Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 112. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Digitized by Google

Sestini (Tab. VI, Fig. 8) donne une légère variété de la pièce précédente.

Ainsi que je l'ai déjà dit, la fabrique et les types de cette monnaie offrent une identité parfaite avec les types et la fabrique des pièces classées plus haut à Turuptiana des Callaïques Lucenses. Si nous transcrivons maintenant la légende celtibérienne, nous avons KRK et KRNKSGN. Or, chez les mêmes Callaïques Lucenses, Ptolémée place précisément, avant Turuptiana, une ville qu'il nomme Caronium. Il me paraît hors de doute que c'est aux Karoneskes, habitants de Caronium, et les plus proches voisins de Turuptiana, que reviennent les pièces en question. Il serait en effet difficile de trouver ailleurs une pareille coïncidence de noms et de types. Probablement Caronium était, comme Turuptiana, bâti sur les bords du Minho.

Sestini explique la légende qui vient de nous occuper d'une façon non moins étrange que celle de Turuptiana; il la transcrit CHABNOMIRIN, ou XPBNUMIPBN, suivant qu'il donne au signe ♀ la valeur de la diphtongue Æ adoptée par Velasquez, ou la valeur du Rho grec *. Mais dans l'une et dans l'autre hypothèse, il demeure convaincu qu'il s'agit de la ville des Callaïques Lucenses, nommée Γλανδομιρον par Ptolemée et Grandimirum dans l'Itinéraire d'Antonin. On voit que cette fois le hasard avait amené Sestini bien près de l'attribution que j'ai cru devoir adopter.

Quant aux lettres placées du côté de la tête, Sestini, bien qu'il ne reconnaisse sur son exemplaire que les deux derniers signes de la légende trilittérale 113, n'assure pas moins, suivant son principe, que : « le due

* Il n'est pas sans intérêt d'observer que ce signe se trouve avec la valeur du Rho, sur les monnaies des rois de la Characène.

Digitized by Google

» lettere poste della parte della testa, stanno come ab-
» biamo fatto osservare in altre occasioni, pel principio
» e fine dello stesso nome, che si legge nel rovescio
» delle medesime. » Avec un peu plus d'attention et moins d'assurance, Sestini n'eût pas mis ici son prétendu principe en usage, puisqu'il s'agissait, non pas de la première et de la dernière lettre de la légende, mais bien de la seconde et de la dernière.

M. Grotefend (N° 20) transcrit cette légende TRIASO et l'applique, en conséquence, à Turiasso, ville que Ptolémée place chez les Celtibères proprement dits.

LÉGENDE 114.

La légende que nous allons essayer d'interpréter se rencontre sur des monnaies de MB. offrant au droit une tête et trois poissons et au revers un cavalier tenant une palme (cabinet de M. Rollin, et Sestini); il s'agit donc ici d'une ville située dans le nord de l'Espagne.

Cette légende, transcrite en caractères latins, nous donne BLBAN ou BILBAN, mot dans lequel l'A comporte un son ouvert et voisin de notre O. Il faut maintenant chercher une explication de ce mot, et ce n'est pas chose aisée.

Nous trouvons d'abord dans l'Itinéraire d'Antonin (éd. des Aldes) sur les deux routes d'Emerita (Merìda) à Cæsar-augusta (Saragosse), un lieu nommé Aquæ Bilbacenorum et Aquæ Bilbitanorum, situé entre Arcobrica et Bilbilis, à seize mille pas de la première ville et à vingt-quatre mille de la seconde. Aquæ Bilbacenorum était donc au sud de Bilbilis, et par suite il serait assez difficile de classer à cette localité des monnaies sur lesquelles paraît le cavalier tenant une palme et dont la légende d'ailleurs

Digitized by Google

n'offre pas avec ce nom une analogie satisfaisante. Les anciens géographes ne donnent aucun nom de ville située au nord de l'Espagne et à laquelle le mot que nous rencontrons ici puisse s'appliquer aisément.

Sestini traduit Πελλιττον ou Βελιζτον et ajoute : « questa » leggenda ridotta alla vera terminazione, si esprime per » Βελιτων, ossia *nummo dei Beliti*, ch'è il nome nazionale » proveniente da Beleia, o Belita ch'esser debba. » Sestini classe donc ces monnaies à la cité des Edetans que Ptolémée nomme Beleia, et dont les habitants nommés Belitani par Pline, étaient attachés à la convention juridique de Saragosse ; du reste cette ville est remplacée aujourd'hui par Belchite. De la forme Belitani du nom adjectival de peuple, quelques auteurs ont conclu avec raison que le vrai nom de la ville était Belita et non Beleia.

Ceci admis, il y a trop loin du mot BILBAN ou BILBON au nom BELITANI, pour qu'on puisse admettre facilement qu'il s'agisse, sur les monnaies en question, des habitants de Belita des Edetans. Remarquons toutefois que cette explication serait tout-à-fait d'accord avec les types ; mais le caractère dans lequel Sestini voit un T, est bien certainement un A ouvert voisin de notre O ; d'ailleurs il faudrait rejeter le second B comme inutile, pour adopter la version du savant abbé ; cette version n'est donc pas admissible.

Maintenant ai-je une meilleure explication à substituer à celles que je n'accepte pas ? j'avoue en toute humilité que non, et je me trouve à mon tour obligé d'entrer dans le champ des conjectures. Nous avons sur la côte septentrionale d'Espagne une ville dont le nom actuel présente une bien singulière analogie avec celui qui nous occupe, c'est Bilbao, cité moderne fondée, dit-on, vers

Digitized by Google

le quatorzième siècle, auprès des ruines de la ville romaine que les auteurs appellent Flaviobrica. Flaviobrica est un nom d'origine évidemment latine, tandis que Bilbao est sans aucun doute un nom d'origine ibérienne ou basque. Le nom latin Flaviobrica n'aurait-il pas été appliqué à la Bilbaon des Autrigons comme tant de noms analogues ont, à la même époque, été substitués aux noms nationaux des villes espagnoles? je suis bien tenté de le croire. Dès-lors le nom de Bilbaon s'étant conservé intact parmi le peuple basque, aurait pu être restitué à la ville moderne, rétablie au quatorzième siècle sur les ruines de Flaviobrica. Tout ceci est bien hypothétique, et ne peut être proposé qu'avec une extrême réserve; on remarquera néanmoins que les types des monnaies en question deviennent immédiatement explicables, dès que l'on admet l'attribution de ces monnaies à Bilbao.

La légende celtibérienne offre bien encore une grande ressemblance avec le nom d'une ville de la Bétique, Belippo; mais les types qui se montrent avec cette légende ne permettent point de s'arrêter à cette interprétation.

Nous avons examiné déjà l'opinion de Sestini sur la légende BLBAN, et nous avons vu qu'elle était peu vraisemblable.

M. Grotefend (N° 120) cite cette légende, d'après Sestini, mais sans en donner de traduction.

LÉGENDE 115.

La légende 115 se rencontre sur les monnaies suivantes :

AR. Tête; Lég. 35. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 115. (Cabinet du roi.)

Digitized by Google

MB. Tête, poisson ; Lég. 35. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 115. (Cab. de M. Rollin et de feu M. Varnier.)

PB. Tête ; initiale de la Lég. 35. — ℞ Cheval libre, ... ; Lég. 116. (Cabinet de M. Rollin.)

Sestini cite un PB. qui diffère des précédents en ce qu'il porte au revers un cheval ailé, mais sans les globules monétaires.

Ces types ne sont pas ceux que l'on rencontre d'ordinaire chez les peuples établis sur les bords de l'Ebre et de la Sègre ; c'est donc dans une autre région que nous devons chercher la ville à laquelle appartiennent les monnaies qui les portent. Remarquons toutefois que la présence des indices monétaires italiques nous ramène forcément vers le nord de l'Espagne, tandis que le type du cheval ailé ne se rencontre que sur les monnaies classées à Orisia des Oretans. Voyons maintenant comment se transcrit la légende 115.

Le premier signe, à en juger par l'homophonie que nous révèle l'examen des variantes, est l'équivalent de la lettre H ; il a donc la valeur de l'Eta grec ; le second est un Lambda semblable à ceux qui se rencontrent dans les légendes de Bilbilis ; le troisième n'a, jusqu'ici, reçu d'autre valeur que celle du Σ ; le quatrième est nouveau pour nous ; le cinquième enfin est l'N ordinaire.

Remarquons d'abord que le quatrième signe étant identique avec la lettre A des plus anciens alphabets italiques, nous avons en définitive un mot ELSAN qui peut aussi se lire ELMAN, si l'on attribue à la troisième lettre la valeur de notre M, ce qui me semble permis puisque, dans l'alphabet grec, le Sigma et le Mu majuscules ne diffèrent pas de forme, mais seulement de position. Il y a, je le sens parfaitement, un inconvenient très-grand

Digitized by Google

à donner au même caractère celtibérien deux valeurs aussi différentes que celles d'une M ou d'une S, et pourtant il n'est guère possible de faire autrement. En effet, le mot Ηλσαν ne s'appliquerait à aucun nom de ville de l'antique Espagne, tandis que le mot Ηλμαν, que les Latins ont du écrire *Helman*, représente évidemment le nom national de la ville que Tite-Live et Polybe appellent Helmantica et que le premier place chez les Vaccéens. On croit généralement que c'est la même ville que Ptolémée appelle Salmantica et qu'il indique chez les Vettons, peuplade établie à l'extrémité nord de la Lusitanique; celle-ci est la Salamanque moderne située sur le Tormes, l'un des affluents du Douro; mais cette identité des deux villes reste encore à démontrer.

Maintenant cette explication est-elle la véritable? c'est ce que je n'oserais affirmer, malgré l'accord unanime des auteurs qui jusqu'ici se sont occupés de la même légende.

Quant aux types ils conviennent bien à la position d'Helmantica, que ce soit ou non Salamanque, puisque ces types sont exactement ceux des Callaïques bracares, et qu'Helmantica devait être située entre les Bracares et les Celtibères proprement dits.

Velasquez est le premier qui ait donné cette explication de la légende 115; il lisait ELMAN, comme je le lis moi-même.

Après lui Sestini se méprenant (du moins à mon avis) sur le premier signe de la légende, l'a confondu avec l'X ordinaire et en a conclu qu'il fallait lire CHELMAN, mais en reconnaissant toujours dans ce mot le nom de Salamanque.

Enfin M. Grotefend (Nos 60, 61 et 62) a donné, sans explication, trois variantes de la même légende.

Nous avons vu que du côté de la tête se présentait le

Digitized by Google

plus souvent la légende 35, qui se compose des deux caractères HN ou ÈN ; c'est précisément cette légende qui m'a prouvé que le premier signe de la légende 115 était bien l'équivalent de la lettre celtibérienne H, c'est-à-dire de l'Eta grec.

Cette même syllabe ÈN se rencontre sur plusieurs autres monnaies celtibériennes, soit isolée, soit en composition évidente. Malheureusement aucune des pièces qui la présentent, n'est d'une attribution bien précise, en sorte que l'on ne pourrait, sans s'exposer à commettre de graves erreurs, proposer une explication quelconque d'une légende aussi courte et par conséquent aussi vague.

Sestini suit, à propos de cette syllabe, sa méthode accoutumée, et comme il la rencontre au revers des pièces qui ont la légende lue par lui CHELMAN, il prétend encore retrouver une abréviation de ce mot, résultant de la réunion de sa première et de sa dernière lettre.

M. Grotefend donne aussi (N° 63) cette légende, mais sans en déterminer le sens.

LÉGENDE 117.

La légende que nous allons actuellement analyser accompagne les types suivants :

GB. Tête, étoile et poisson. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 117. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, étoile. — ℞ Même type et même légende. (Cabinet de M. Rollin.)

Le MB. figuré par Sestini porte une petite hache derrière la tête.

Ces types n'appartiennent pas au nord de l'Espagne,

Digitized by Google

et cette présomption est en quelque sorte légitimée par la forme même des caractères qui composent la légende. En effet, le premier signe que nous voyons ici ne se rencontre habituellement que sur les monnaies de la Bétique, et sa valeur se trouve parfaitement déterminée dans la légende 14, que Velasquez a fait connaître en décrivant les monnaies d'Ilurco; il n'y a donc pas de doute possible, ce premier signe est réellement un Upsilon qui se prononçait sensiblement comme notre I; c'est en d'autres termes l'équivalent Bétique du caractère celtibérien I que nous avons déjà rencontré tant de fois. Tous les autres caractères sont bien déterminés, à l'exception, toutefois, du second qui est le B ou P ordinaire des légendes celtibériennes; mais si nous nous laissons guider par l'homophonie que présente la variante donnée par Sestini, il devient évident que ce signe est bien une R renversée, et telle que nous l'avons déjà rencontrée dans une variante du mot 71; donc, au lieu de lire UBKEKN, nous devons lire URKEKN ou mieux URKEKEN.

Dès-lors il n'y a plus d'incertitude possible; la terminaison adjectivale KEN une fois supprimée, nous obtenons le mot radical URKE, qui n'est autre chose que le nom de la ville que Ptolémée appelle Ουρκι et Pline Urci. Ce dernier la place sur la côte, dans le pays des Bastitans et tout près de Barea ou Baria*.

Sestini traduit cette légende celtibérienne par URKEKAN et croit y retrouver le nom d'Urcesa, ville que Ptolémée

* La Martinière (article Bastitani) dit qu'Urci est actuellement remplacée par Vera: ailleurs (article Barea), il place également Vera sur les ruines de Baria; cette seconde fois seulement il a raison. Le P. Hardouin affirme qu'Urci est aujourd'hui remplacé par Almacaren, et que les noms *Urci*, *Urgi*, *Virgi*, ne sont que des variantes du même nom.

Digitized by Google

mentionne chez les Celtibères proprement dits. Cette attribution ne me paraît pas mériter la même confiance que celle que je viens de proposer, et que les types et les légendes concourent à établir.

M. Grotefend (Nos 87 et 88) donne, sans explication, deux variantes de cette légende tirées de Mionnet et de Sestini.

LÉGENDE 118.

Nous avons étudié précédemment une légende dont les caractères affectaient une sorte d'étrangeté dénotant une origine méridionale ; celle que nous allons actuellement analyser se trouve dans le même cas, et l'on peut de prime-abord juger que les monnaies qui la portent appartiennent à une région plus voisine de la Bétique que des bords de l'Ebre. Voici les types qui accompagnent cette légende :

AR. Tête ; Lég. 35. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 118. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête, poisson. — ℞ Cavalier la lance en arrêt, étoile ; Lég. 118. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Sestini cite un MB. portant les deux mêmes inscriptions que les monnaies d'argent, mais offrant au revers un cheval ailé.

Enfin, le même auteur dans ses classes générales mentionne une pièce bilingue qui, d'un côté, offre la légende latine OSI, et au revers le mot dont nous allons nous occuper.

L'étude des variantes nous démontre immédiatement que le signe qui se répète trois fois est bien un Sigma ;

Digitized by Google

dès-lors, le second seul demeure incertain. Mais comme la comparaison des légendes d'Illiberis et d'Astapa, que nous examinerons plus loin, démontre que ce signe n'est autre chose qu'un homophone du signe ⊬, usité dans la Bétique, nous avons la valeur exacte de la légende entière qui se transcrit immédiatement SESPRS ou SISPRS.

Ce mot n'offrant de l'analogie avec aucun nom connu, lorsque nous y rétablissons les voyelles brèves supprimées, il devient naturel de le considérer comme composé par moitié des premières lettres de deux noms différents; si donc nous le partageons en deux, nous obtenons les groupes SES ou SIS et PRS. Le second a une ressemblance frappante avec le nom Persa que nous avons déjà rencontré si souvent, et cependant faute de la dernière lettre, on ne peut affirmer qu'il s'agisse cette fois encore de la même localité. En effet il pourrait tout aussi bien être question de la Bersaba dont nous avons étudié les monnaies, et que j'ai regardée comme étant la même ville que la Βουρσάδα, mentionnée par Ptolémée.

Quoi qu'il en soit, cherchons maintenant quel nom peut représenter la syllable SES ou SIS. Il y avait chez les Oretans et sur les confins de la Bétique une ville nommée Sisapona par Ptolémée; je n'hésite pas à lui attribuer la légende en question *. Ces pièces auront

* Nous trouvons dans l'Itinéraire d'Antonin une ville nommée Sisaló, placée sur la route d'Emerita (Merida) à Cæsaraugusta (Saragosse) par la Lusitanie. Il est bien probable que Sisalo est la même ville que Sisapona des Oretans. Du reste cette ville de Sisalo qui est à soixante-dix mille pas d'Emerita et à vingt-deux mille pas au-delà de Merobrica, se trouvait très-probablement située sur le bord de l'Anas (Guadiana). Quant à Merobrica, c'est évidemment la Merobriga que Ptolémée cite chez les Oretans.

Digitized by Google

donc été frappées à Sisapona, et auront porté le nom de Persa ou de Bersaba.

Je ne pense pas que l'on doive songer à chercher ici la Sisapon de la Bétique; d'abord cette ville est un peu loin de Persa ou de Bersaba et d'Osicerda dont nous retrouvons aussi le nom latin; de plus il faudrait admettre que les pièces ont été frappées à Sisapon de la Bétique, et non à Persa ou à Bersaba dont nous connaissons les types et la fabrique, tandis que nous avons tout lieu de croire au contraire que les monnaies qui nous occupent ont été frappées dans une ville peu éloignée d'Urke, puisque l'emblème de l'étoile se présente aussi sur les monnaies de cette dernière ville*.

Quant à Sisaraca des Murboges, dont Sestini a prétendu retrouver le nom dans cette légende, elle ne peut non plus avoir aucun droit aux monnaies en question. Chez les Murboges en effet, les signes alphabétiques ne pouvaient affecter les formes que nous leur trouvons ici et qui sont exclusivement propres à la Bétique; donc, tout bien considéré, je propose de regarder ces monnaies comme des pièces d'alliance de Sisapona et de Persa, émises dans la première de ces deux villes, et sur lesquelles, plus tard, Osicerda fut admise en tiers.

Ainsi que je viens de le dire, Sestini classe à Sisaraca des Murboges, toutes ces pièces dont il lit la légende celtibérienne SESRDS pour Sisaradas. Il suppose

* Cet emblème se rencontre également sur les monnaies à la légende PRSE, et ce fait, bien que peu important, concourt à exclure Barcelonne et toute ville du nord de l'Espagne de la possession de cette légende. Il faut donc probablement revenir à voir Sagunte dans la Persa des Celtibériens. Remarquons en passant que la ville qui fabriquait une monnaie d'alliance se nommait la première, comme nous l'avons reconnu à propos des pièces de Persa avec la légende 71, et d'Ilerda avec la légende 95.

Digitized by Google

sans hésiter que c'est là le nom national de la Sisaraca de Ptolémée.

M. Grotefend (N° 95) reproduit cette même légende, mais n'essaie pas de la déchiffrer.

LÉGENDE 119 ET 120.

Nous avons reconnu des monnaies aux types celtibériens, portant les noms d'Oningis, d'Onoba et d'Urson, villes situées au centre de la Bétique; ces monnaies ont vraisemblablement été frappées dans les derniers instans de la nationalité espagnole, à un moment où toutes les peuplades, animées du même esprit d'indépendance, devaient chercher à resserrer encore leurs liens naturels, en adoptant à la fois les mêmes idées, le même langage, les mêmes emblèmes. Très-probablement l'émission des monnaies aux types celtibériens, fabriquées dans des villes centrales de la Bétique, fut le dernier acte de leur autonomie expirante, et après ces monnaies nationales, parurent immédiatement les espèces municipales et coloniales latines, qui ne pouvaient être émises qu'en vertu de décrets émanant de l'autorité romaine. Nous allons voir maintenant d'autres monnaies de la Bétique qui doivent nécessairement rentrer dans la même classe que celles que j'ai citées plus haut, et qui par suite ont eu nécessairement une origine contemporaine.

Le cabinet du roi possède la pièce suivante:

MB. Tête, poisson; Lég. 120. — R/ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 119.

Cette pièce a été décrite par Mionnet (Suppl., IV,

Digitized by Google

63 et 64) avec des légendes légèrement variées, que je joins à celles que j'ai observées moi-même.

La transcription de ces légendes en caractères latins nous donne immédiatement BL et ORPAES? Nous savons que le signe ⋀ comporte d'habitude une valeur très-rapprochée de notre O; nous avons donc, en rétablissant les voyelles supprimées, BEL et ORIPOE. Il serait difficile de ne pas reconnaître immédiatement dans ce mot le nom d'Orippo, ville que Pline mentionne parmi les cités dépendantes de la convention juridique de Séville. L'Itinéraire d'Antonin place Orippo à neuf mille pas avant Hispalis (Séville), sur la route de Cadix à Cordoue. Orippo était située sur un des affluents du Betis (Guadalquivir), au point où se trouve aujourd'hui la localité nommée Dos Hermanos. Suivant les auteurs espagnols les monnaies latines de cette ville présentant la légende 3, se rencontrent fréquemment sur ce point.

Quant à la légende monosyllabique 120 qui se lit BEL, je n'hésite pas à la regarder comme offrant les initiales du nom de l'une des deux villes Belon ou Belippo.

Βελων de Ptolémée et de Marcien, Βελων de Strabon et d'Etienne de Byzance, Belon de Pline, est aujourd'hui Tariffa. Belippo n'est connue que par la citation de Pline qui nomme cette ville parmi celles qui sont attachées à la convention juridique de Cadix. Je pencherais assez volontiers pour Belippo qui devait être plus rapprochée d'Orippo que Belon; mais j'avoue que cette raison est bien faible.

Ces deux légendes ont été reproduites d'après Mionnet par M. Grotefend (Nos 101 et 102); celui-ci traduit la seconde par GRMO... en ajoutant: *Cogitavi de Charmonia Ptolemei et Carmone Bæticæ.* Il ne me paraît en aucune façon possible d'admettre cette interprétation.

Digitized by Google

LÉGENDE 121.

Cette légende se rencontre sur les monnaies suivantes :

MB. Tête, trois poissons. — Ꝛ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 121. (Cabinet du roi.)

Tous les caractères qui composent ce mot étant parfaitement déterminés, il se transcrit immédiatement ERÈSI ou IRISI ; voyons quelles sont les localités qui peuvent revendiquer ce nom.

Des monnaies latines nous offrent la légende C. I. IL. A. (Colonia Julia Ilici Augusta) de la ville que Pline appelle Illici, Pomponius Mela, Illicen, Ptolémée, Illicias, Diodore (guerre d'Amilcar), Elice et l'Itinéraire d'Antonin, Ilici ; c'était une ville maritime des Contestans, placée à cinquante-deux mille pas de Carthagène et à quatre-vingt-dix-neuf mille pas de Valence ; elle a été remplacée par la moderne Elche, bâtie vers l'embouchure de la Segura (Tader de Pline, Τφεϟ de Ptolémée), mais un peu plus dans les terres que l'ancienne Ilici, entre Alicante et Orihuela. Malheureusement l'orthographe constante de ce nom ne permet pas de le retrouver dans la légende celtibérienne IRISI, puisqu'il devait se prononcer nécessairement comme ILIKI.

Il se présente une seconde interprétation possible : Ptolémée mentionne chez les Edetans une ville qu'il appelle Arsi ; cette ville pouvait par conséquent être située dans le voisinage de Bilbilis et sur le même affluent de l'Ebre ; dès-lors la présence du cavalier la lance en arrêt et des poissons, deviendrait toute naturelle. Resterait à faire voir que le mot ERÈSI peut avoir donné naissance au nom Arsi rapporté par Ptolémée ; mais ce serait, je crois, fort difficile à démontrer.

Digitized by Google

Il est vrai que le mot Èrèsi ou Irisi prononcé rapidement, présente une espèce d'analogie de consonnance avec le nom Arsi en question. Je me hâte toutefois d'ajouter que cette attribution est condamnée à rester bien douteuse, et que je ne prétends en aucune façon la donner comme satisfaisante : dans tous les cas, elle est plus probable que celle de Sestini qui, lisant ÈQÈSI, attribue cette légende aux Equæses, peuplade callaïque mentionnée par Pline, parmi les nations dépendantes de la convention juridique de Bracara.

M. Grotefend (N° 25) rapporte cette légende et propose, mais dubitativement, d'y voir le mot TRTSI, nom de Tartessus.

LÉGENDE 122 ET 123.

Un précieux MB. du cabinet de M. Rollin présente les types suivants :

Tête ; derrière, un lion. — R/. Cavalier tenant une palme ; Lég. 122.

D'un autre côté Sestini (page 202) décrit la pièce suivante :

MB. Tête ; derrière, un lion ; devant, un caducée. — R/ Cavalier tenant une palme ; Lég. 123.

Cette seconde légende existe-t-elle réellement ? c'est ce que je n'oserais affirmer. Remarquons d'abord que le dernier signe, tel qu'il est transcrit, n'existant pas dans l'alphabet celtibérien, sa présence suffit pour faire soupçonner le mauvais état de conservation de la pièce analysée par Sestini *. Les deux avant-derniers carac-

* Si la pièce n'eût pas été fruste, pourquoi Sestini ne l'eût-il pas fait graver ? certes elle en valait la peine.

Digitized by Google

tères sont les mêmes dans les légendes 122 et 123; le cinquième seul diffère dans les deux légendes, en admettant que Sestini n'a pas pris un pour un , erreur possible à cause de la conformité de ces deux lettres, et de l'état probable de la pièce. Ces considérations me portent naturellement à penser que la légende que j'ai observée, n'est autre chose que celle de Sestini, que je regarde dès-lors comme mal lue. Quoi qu'il en soit, je ne puis, de prime-abord, taxer d'inexactitude un observateur comme Sestini; je dois donc analyser la légende qu'il rapporte, sauf à ne le faire qu'avec une défiance entière.

Il est évident d'abord que les deux pièces, quelles que soient leurs légendes, ont été frappées dans la même localité; elles offrent toutes deux un type essentiellement propre au nord de l'Espagne, c'est-à-dire aux contrées situées en-deçà de l'Ebre; il y a donc lieu de croire qu'il s'agit d'une ville appartenant à ces contrées; toutefois ce moyen de reconnaissance n'est pas d'une application générale, puisque nous retrouvons le même type à Libizona chez les Oretans (près de Cuenca) et à Libora chez les Carpetans (vers Talavera, si ce n'est dans cette ville elle-même).

Voyons maintenant ce que nous donnent les deux légendes, en supposant la seconde bien copiée: nous avons les deux transcriptions immédiates ASEUBTLE et ASEUITLG. Evidemment ces deux légendes sont trop longues pour ne comprendre qu'un seul nom de ville, et si nous les partageons par moitié, nous avons

ASEU ou OSEU et BTLE.

ASEU ou OSEU et ITLG.

Avant d'étudier la légende de Sestini, occupons-nous de celle dont je puis garantir l'exactitude.

Digitized by Google

Le premier groupe de quatre lettres ne peut recevoir de voyelles; il doit se prononcer *oseu* ou mieux *osei;* ce peut donc être le commencement du nom d'Osicerda. Nous avons vu que dans cette ville même, son nom s'écrivait Osekert; mais dans une autre localité, l'orthographe pouvait varier avec la prononciation et devenir Oseicerta; en effet Pline appelle cette ville Ossigerda, tandis que Ptolémée lui donne le nom d'Ὀσιχερδα. Resterait à trouver la valeur du groupe final BTLE. Ici toutes les voyelles brèves manquent, il faut donc les suppléer et nous trouvons BETELÉ, BETILÉ ou BETULÉ.

Pomponius Mela cite la ville maritime de Betullo, que Ptolémée nomme Βαιτουλων et Pline Bætulo; cette ville appartenait aux Laletans ou Lætans, et son emplacement se retrouve sur la côte, à quelques lieues de Barcelonne, au lieu nommé actuellement Badalena. Malheureusement les deux diphtongues αι et ου n'ont pu se retrancher comme des voyelles brèves, et cette attribution me semble bien hasardée.

Il existe dans la nouvelle Castille, entre Siguenza et Cuenca, vers les sources du Tage, un bourg qui porte encore de nos jours le nom de Betela; n'aurait-il pas remplacé la Betela de nos monnaies celtibériennes ? c'est ce que des recherches faites sur place pourraient seules décider. Cette localité située dans l'intérieur des terres et loin d'un cours d'eau, ne pouvait prendre pour emblème un poisson comme l'eût fait nécessairement Bætulon, ville maritime. De plus, Betela est entre Libizona et l'Ebre; à Libizona, comme sur les rives de l'Ebre, on plaçait au revers des monnaies, un cavalier tenant une palme; donc, jusqu'à ce qu'on trouve une explication plus probable de la légende 122, je proposerai de la traduire par Osicerda et Betela, cité qui, par suite, devait appartenir aux Celtibères.

Digitized by Google

Pour en finir avec le premier mot, on pourrait peut-être y chercher les initiales du nom d'Asido (ville de la Bétique, située près de Cadix), que l'on supposerait alors en alliance avec Betela ; mais cette attribution ne me paraît pas probable. Enfin on pourrait encore être tenté d'y voir Asso, ville que Ptolémée place chez les Bastitans ; je doute fort que cette interprétation puisse être soutenue.

Voyons maintenant la légende de Sestini. Le dernier mot, s'il est bien copié, nous donne le nom d'Italica, et par suite cette ville aurait été alliée avec celle que représente le nom Osei, comme elle l'était avec Bilbilis. S'il en était ainsi, les deux pièces auraient été frappées dans la localité représentée par la première moitié de la légende. Or ce ne peut être Osicerda, dont le nom national s'écrivait différemment sur place ; ce ne peut être Asido où de pareils types ne pouvaient s'employer ; resterait donc Asso, dont le nom ne saurait qu'à grand'peine être comparé avec le mot Osei.

De ces observations, il me semble résulter 1° que la légende donnée par Sestini est incorrecte ; 2° qu'elle est la même que celle que j'ai copiée au cabinet du roi ; 3° que les pièces en question ont été frappées dans une ville nommée Betela, située vraisemblablement vers la source du Tage, dans le pays des Celtibères, et non pas à Bætulon des Laletans ; 4° enfin que cette ville a constaté, par l'émission de ces monnaies, une alliance avec Osicerda, ville des Edetans assez rapprochée de la Betela moderne.

Sestini transcrit cette légende TAMARIITHAD, et l'applique aux Tamarici, de Pline et de Pomponius Mela, peuplade établie vraisemblablement sur les bords du fleuve Tamara que Ptolémée mentionne dans le pays des Callaïques Lucenses.

Digitized by Google

M. Grotefend (N° 129) reproduit d'après Sestini, la légende 123, mais sans en donner d'explication.

LÉGENDE 124.

La légende dont nous allons nous occuper accompagne les types suivants :

MB. Tête, avec un ou deux poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; au-dessus une étoile ; Lég. 124. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

GB. Tête, deux poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt, un croissant au-dessous de l'étoile. Lég. 124. (Cabinet de M. Bohl.)

Ces monnaies appartiennent très-probablement à la région centrale de l'Espagne, et il s'agit de déterminer la localité dont elles offrent le nom.

Transcrite en caractères latins, la légende celtibérienne donne le mot SEGB, dans lequel le G comporte un son voisin de notre Z. Si nous plaçons entre les deux dernières consonnes une voyelle brève, nous obtenons le mot SEGEB ou SEGOB dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître le nom de la Σεγουβια de Ptolémée, Segobia de Pline, Secovia de l'Itinéraire d'Antonin (édit. des Aldes), route d'Emerita à Cæsaraugusta. Cette ville appartenait aux Arevaques et dépendait de la convention juridique de Clunia *.

* Clunia est mentionnée, dans l'Itinéraire d'Antonin, entre Rauda (Miranda de Duero) et Uxama (Osma), à vingt-six mille pas de la première et à trente-quatre mille pas de la seconde. L'édition des Aldes est extrêmement défectueuse en ce point. En voici le texte :

PINTIAM..... MP. (Sans chiffres.)
RAUDA CLUNIAM... MP. XXVI (*Randâ Cluniam.*)
VA-MAM..... MP. XXIIII. (*Uxamam.*)

Digitized by Google

Le P. Hardouin observe avec raison, ce me semble, que la Segovia de Pline, et par conséquent celle des monnaies, n'est pas la Ségovie de nos jours, placée sur l'Atayada, affluent du Douro, mais bien le bourg de ce nom, situé vers la source même du Douro, près de Soria (Numance). Cette opinion est d'accord avec l'indication donnée par Ptolémée qui place effectivement Σεγουβια un peu au nord de Numance*.

Quoi qu'il en soit, la légende 124 se rapporte certainement à la Segobia des Arevaques, et je propose formellement de la lui rendre; les types d'ailleurs sont complètement d'accord avec cette attribution.

On connaît des autonomes latines de Segovia, offrant les mêmes types principaux, mais sans addition d'emblèmes accessoires du côté de la tête: ce fait se reproduit exactement sur les monnaies de Bilbilis, qui ne présentent d'emblèmes accessoires qu'avec la légende celtibérienne seulement.

Velasquez (Tab. XV, Fig. 4) ayant pris une mauvaise copie de la légende en quesion, dans laquelle le premier et le troisième signe avaient la même forme, en conclut qu'il fallait lire SESR, et par suite classer la monnaie à Secerra de l'Itinéraire d'Antonin. Sestini relève cette erreur en en commettant une autre; il transcrit SEGR ou SEGB, et décide que les pièces appartiennent à Segobrica.

Enfin, M. Grotefend (Nos 98 et 99) reproduit la variante incorrecte de Velasquez et la légende exacte d'après Mionnet. Il ajoute ensuite: *fortè legendum* SEGR *ut sit Sigarræ Tarraconensis.*

* La Martinière (art. Segobia) essaie de réfuter l'opinion du P. Hardouin, en s'appuyant sur l'existence des monuments romains qu'on admire encore dans la moderne Ségovie. Il convient cependant qu'il est difficile d'admettre que cette ville ait jamais appartenu aux Arevaques.

Digitized by Google

LÉGENDE 125.

Nous voici arrivés à l'analyse d'une légende dans laquelle se présente un signe alphabétique nouveau, et pour la valeur duquel il devient impossible de rien conclure de positif, parce qu'il ne se rencontre que dans ce seul mot. Cette légende accompagne les types suivants :

MB. Tête, soc de charrue. — ℟ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 125. (Cabinet du roi.)

Un deuxième exemplaire de cette monnaie offre au droit, les deux premières lettres de la légende du revers. (Cabinet du roi.)

Sestini donne une figure de cette seconde monnaie sur laquelle la légende du revers contient une lettre de plus.

Ces types sont propres aux provinces centrales de l'Espagne, c'est donc là qu'il faut chercher l'origine des monnaies qui en sont empreintes. Voyons ce que nous donne la légende : nous avons ERAOI ou ERAOIB, si la variante de Sestini est correcte. En effet, le troisième signe de ces légendes paraît identique avec l'A celtibérien ordinaire ; mais comme il est immédiatement suivi de la lettre ⋀ qui est certainement un A ouvert, prononcé comme un O, il faudrait peut-être chercher pour le premier une valeur différente. En se laissant guider par la forme même du mot, on serait tenté de lire ERCAI ou ERCOI, et cela semblerait d'autant plus permis, que le signe en question n'est autre chose que la lettre ≺ couchée. Une fois cette hypothèse adoptée, l'attribution de la légende n'offrirait plus de difficultés ; elle appartiendrait à l'Ἐργαουικα de Ptolémée, l'Ergavica de Pline, l'Ercavica ou Ergavica des monnaies impériales latines

Digitized by Google

d'Auguste, de Tibère et de Caligula. Ptolémée place cette ville chez les Celtibères et Pline la mentionne au nombre des cités attachées à la convention juridique de Saragosse.

Remarquons d'ailleurs que le mot ERAOIB a dû subir une modification pour passer dans la langue latine, et que cette modification a nécessairement consisté dans l'introduction d'une consonne, à la place de l'une des deux voyelles A ou O. Nous en verrons plus loin un autre exemple, à propos de Segisamo que les Celtibériens appelaient Seaisab. Ainsi donc, même en considérant la troisième lettre comme un A, nous sommes ramenés à Ergavica. Nous avons bien encore, il est vrai, Erga des Ilergètes et Ergavia des Baseons; mais le type que nous trouvons ici, ne peut convenir à une ville des Ilergètes ou des Bascons, chez lesquels le cavalier tenant une palme paraît constamment; force est donc de s'en tenir à Ergavica. Cette ville était située près la rivière Guadiela, dans la localité qui porte aujourd'hui le nom de Santaver, car c'est là que les monnaies municipales latines d'Ergavica se découvrent toutes, au dire des antiquaires espagnols; certainement cette preuve d'identité en vaut bien une autre. Nous avons chez les Celtibères, auxquels appartenait Ergavica, la ville de Bursada ou mieux de Bursaba dont nous avons étudié les monnaies sans fixer sa position; j'ai dit alors que les espèces de cette ville offraient avec celles d'Ergavica un point de conformité qui devait faire supposer qu'elles avaient été frappées dans des localités voisines; il consiste dans l'emploi d'un emblème commun, le soc de charrue, dont la présence semble effectivement confirmer les deux attributions à Bursaba et à Ergavica, villes qui probablement étaient assez rapprochées l'une de l'autre.

Digitized by Google

Sestini laisse la monnaie que nous venons d'étudier parmi les incertaines.

Quant aux antiquaires espagnols qui lisent EDELETI, ils la classent à Etelesta des Carpetans; Sestini se contente d'observer qu'on doit lire plutôt EGELETIR ou EGELETIB.

M. Grotefend (N° 23) rapporte cette légende d'après Sestini et la transcrit ARGVIC, en y retrouvant comme moi, le nom d'Ergavica, mais par une autre analyse.

LÉGENDES 126 ET 128.

Une des légendes celtibériennes les plus difficiles à expliquer, est sans contredit celle dont nous allons nous occuper. Elle offre en effet plusieurs lettres liées entre elles, pour former un monogramme dont la décomposition n'est ni simple ni évidente. Cette légende ne se rencontre que sur les monnaies suivantes, auxquelles je joins une pièce latine de Sagunte dont les types présentent, avec ceux des Celtibériennes, une identité telle que l'on peut affirmer à l'avance que ces monnaies sont ou de la même ville ou de deux villes très-voisines et dépendant pour ainsi dire l'une de l'autre :

PB. Dauphin, ...; Lég. 126. — ℞ Coquille. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

PB. Dauphin, ...; Lég. 128. — ℞ Coquille. (Cabinet du roi.)

PB. Dauphin, MO. — ℞ Coquille. (Cabinet du roi.)

PB. Dauphin, SAGV. — ℞ Coquille. (Cabinet du roi.)

PB. Dauphin, étoile, croissant, ...; — ℞ Coquille. (Sestini.)

PB. Dauphin, croissant, ▷, ...; — ℞ Coquille. (Sestini.)

Digitized by Google

— Une pièce d'argent de la collection de feu M. Gorcy, présente ce même type, avec deux globules seulement; mais cette pièce m'est plus que suspecte précisément à cause de son métal.

PB. Dauphin, croissant, ☽, étoile. — R/ Coquille. (Sestini.)

PB. Dauphin; dessus, M; dessous, ☾. — R/ Coquille. (Sestini.)

Nous avons la certitude que quelques-unes de ces monnaies appartiennent à Sagunte, c'est donc à cette même ville ou tout au moins à quelque ville bien voisine, que doivent se classer les autres. Or, si nous décomposons le monogramme de la légende 126, nous ne pouvons en tirer que les lettres 𐤁, 𐤍, M, 𐤐, 𐤕, qui, ajoutées aux deux lettres I S finales, ne sauraient se combiner de façon à fournir un nom semblable à celui de Sagunte; il faut donc chercher une autre attribution, en suivant rigoureusement l'ordre dans lequel les lettres sont liées au monogramme. En procédant ainsi à partir de la lettre qui forme le sommet de la ligature, et en continuant la décomposition de celle-ci de gauche à droite, on trouve l'assemblage suivant : 𐤁𐤐𐤕𐤍MIS qui se transcrit immédiatement EBAISSUS ou EBOISSIS. (Je double l'S qui doit représenter le signe M, parce que nous avons reconnu que ce signe avait la valeur d'une S fortement accentuée.)

Il serait difficile de ne pas reconnaître dans cette légende le nom de la ville métropole des Iles Pytiuses, Πιτυουσαι, Εβουσος de Ptolémée, Ebusus de Pline, Ebusitano, Ebusitanu (sous-entendu municipium) des monnaies latines qui offrent au droit une tête barbue et au revers une ancre entre deux dauphins; c'est la moderne Iviça ou Ibissa. Nous avons déjà vu le nom d'Iliturgi écrit

Digitized by Google

Iloiturgense (municipium) sur des médailles latines; il n'y a donc rien d'étonnant à retrouver ici Eboisus pour Ebisus, car la prononciation moderne du nom Ibiça semble bien prouver que la prononciation ancienne était réellement Ebis ou Ebissus.

Nous avons tenu compte dans le monogramme de la lettre M formée par la jonction du Lambda et de l'A celtibérien, parce que cette jonction constante des deux lettres n'a pu être opérée sans motif; mais si l'on fait abstraction de ce caractère, il nous reste simplement , c'est-à-dire IBOUS ou IBOIS, nom qui devient alors identique avec celui que Ptolémée nous a transmis; je préfère ce second mode de décomposition. Au demeurant, de quelque façon que l'on opère, on voit qu'il faut toujours retomber sur le nom d'Ebusus. Je propose donc formellement, et avec confiance cette fois, de classer ces jolies monnaies à la métropole des Pytiuses. Ebusus était une ville essentiellement maritime, voisine de Sagunte la fidèle alliée des Romains, dont elle devait naturellement adopter les types. Dans tous les cas, les indices monétaires italiques qui se retrouvent sur ces curieuses monnaies, prouvent suffisamment que la ville qui les a frappées, avait de fréquentes relations avec les Latins; de là vient probablement qu'Ebusus fut, au dire de Pline, une *civitas fœderata* des Romains.

Tout ceci admis, la jolie pièce offrant la légende 128 s'explique d'elle-même. Nous y trouvons les lettres P et PI qui me paraissent évidemment les initiales du nom de la Persa indéterminée dont nous avons déjà parlé tant de fois, et du nom générique Pytiusa de l'île dans laquelle était située Ebusus. Sur les autres pièces où la lettre P se trouve isolée, il n'est guère possible de décider lequel des deux noms précités elle représente:

Digitized by Google

Enfin, la lettre M que portent également quelques exemplaires de ces monnaies, est peut-être l'initiale du nom Saguntum, si toutefois c'est bien un caractère celtibérien.

On pourrait objecter ici que la cinquième variante du monogramme (Lég. 126), n'offre pas explicitement, comme les quatre premières, le caractère celtibérien équivalent de P ou B; mais ce serait une erreur : ce caractère, dans la Bétique, ou mieux dans tout le midi de l'Espagne, se rencontre presque toujours sous la forme simple ⌐ qui est évidemment comprise dans la ligature en question.

Erro copiant une légende vicieuse publiée par Velasquez (Lég. 127), la lit SAGVNS, pour Sagunte. Velasquez lui-même y trouvait en lisant de droite à gauche SIAX, pour Siaxanthos, nom primitif de Sagunte suivant lui.

Sestini rejette la lecture de Velasquez et pense qu'il faut lire de gauche à droite. Il reconnaît d'abord la ligature SAG, puis les lettres TIS ou THS, en prenant cette fois la lettre celtibérienne I pour une aspiration; il obtient ainsi SAGTIS ou SAGTHS qu'il propose de lire Sagotis ou Saguths, mot qu'il regarde comme le nom barbare de Sagunte.

M. Grotefend (Nos 42, 43 et 44), reproduit sans commentaires, les légendes données par Sestini, Mionnet et Velasquez.

LÉGENDES 129 ET 130.

La légende 129 est malheureusement de lecture un peu douteuse, à cause du mauvais état de conservation de la pièce qui la présente et dont voici les types :

MB. Tête, M. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Leg. 129. (Cabinet de M. Rollin.)

Je crois néanmoins ne pas m'exposer à de très-grandes

Digitized by Google

chances d'erreur, en considérant les deux caractères qui terminent la légende comme formant la syllabe HN ou ÈN, que nous avons déjà rencontrée sur les pièces d'Helmantica, d'Iba, et de Sisapona en société avec Persa ou avec Bursaba. Cette même syllabe se trouve encore à la fin de la légende 130 dont la comparaison avec celle qui nous occupe n'est réellement pas sans intérêt. Celle-ci accompagne les types suivants :

AR. Tête nue. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Leg. 130. (Cabinets du roi et de feu M. Varnier.)

Il est évident que la composition de ces deux légendes est identique. Chacune doit se décomposer d'abord en deux groupes dont le dernier qui leur est commun, donne la syllabe ÈN; restent alors deux groupes de six caractères dont le premier offre cinq consonnes et le second six; ces deux mots doivent donc être scindés à leur tour, parce qu'ils formeraient des noms trop grands par le rétablissement des voyelles brèves. En les partageant par moitié, nous avons en définitive les deux légendes suivantes :

SEG — SBN — ÈN.

PRS — BKS — ÈN.

La première légende trilittérale peut s'appliquer à tant de localités qu'il est bien difficile de choisir entre elles. Ainsi nous avons Segobia des Arevaques; mais nous connaissons déjà les monnaies autonomes de cette ville, dont les types particuliers ne se retrouvent plus ici. Segobia une fois exclue, il nous reste encore : Segisamo de Pline, Segisama de Florus, ville des Vardules, remplacée de nos jours par Veyzama qui est située dans le Guipuscoa; Σεγισαμα Ιουλια, Segisama Julia, ville des Vaccéens citée par Ptolémée et par

Digitized by Google

Pline * ; Segisamonculum de Ptolémée et de l'Itinéraire d'Antonin, chez les Autrigons; Sigarra de Ptolémée, chez les Edetans; Segisa de Ptolémée, patrie des Segienses ou plus correctement des Segisenses de Pline, chez les Bastitans; Segontia Paramica de Ptolémée, chez les Vardules; Saguntia de Pline, Seguntia celtiberûm de Tite-Live, Segontia de l'Itinéraire d'Antonin, Siguenza de nos jours; et enfin Σεγιδη d'Appien, Σεγιδη d'Etienne de Bysance, ville des Celtibères (Πολις Κελτιβηρων) dont Strabon nomme les habitants Σεγιδηται.

Il y a bien encore, suivant Pline, une ville de la Bétique nommée Segida, mais sa situation la met tout d'abord hors de question.

Le type du cavalier la lance en arrêt convient à la plupart de ces villes; néanmoins la présence de la syllabe indéterminée EN doit naturellement nous conduire à donner la préférence à une localité rapprochée d'Helmantica et d'Iba. Dès-lors la Segisa des Bastitans semble trop éloignée, ainsi que Segisamo, Segisama-Julia, Segisamunculum, Segontia Paramica et Sigarra; resteraient donc Segida ou Seguntia des Celtibères, à qui ces monnaies pourraient convenir.

Quant à la seconde syllabe, elle ne peut s'appliquer qu'à Sebendunum des Castellans ou à Sepontia Paramica des Vaccéens.

Il faut convenir qu'il est assez singulier de retrouver dans cette légende les noms réunis de deux villes, Segontia et Sepontia, qui portaient seules le surnom de *Paramica*. Je ne sais si l'on pourrait admettre que cette

* Pline cite, les Segisamonenses et les Segisama Julienses, parmi les peuplades de la race des Turmodigi. Ce dernier nom ne se trouve que là, et le P. Hardouin propose de le remplacer par Murbogi, Μουρβογοι de Ptolémée, voisins des Vaccéens et des Pelendons.

Digitized by Google

épithète fût l'indice d'une étroite alliance conclue de toute ancienneté entre les deux villes et dont les Latins eux-mêmes auraient eu soin de constater l'existence, en leur donnant le surnom de Paramica. S'il en était ainsi, je serais bien tenté de retrouver dans la légende 129 les deux noms de Segontia des Vardules et de Sepontia des Vaccéens. Les Vaccéens étaient fort proches voisins d'Helmantica, et avec cette hypothèse, les types ne présenteraient rien d'inexplicable; je laisse à de plus habiles, le soin de décider ce que vaut cette explication. Si au contraire, il s'agissait de Segida ou de Seguntia des Celtibères, nous aurions dès-lors une monnaie d'alliance frappée dans l'une de ces deux villes avec le nom de Sepontia des Vaccéens, ou peut-être de Sebendunum des Castellans.

Passons actuellement à la légende 130. Nous lisons PRS — BKS — EN. Nombre de fois déjà, nous avons rencontré la première légende trilittérale qui peut s'appliquer, soit à Persa (probablement Sagunte), soit à Bursada ou mieux Bursaba des Celtibères. La seconde n'est pas moins fréquente, et nous l'avons, sauf meilleur avis, appliquée à Bucasis des Accetans. Il est remarquable que la légende 130, si conforme à celle qui nous a occupé ci-dessus, semble désigner encore une ville des Celtibères comme lieu de fabrication de la monnaie qui la porte.

Par suite de cette analogie, je suis bien tenté de voir dans les deux monnaies en question, des pièces frappées chez les Celtibères, à Segida ou à Seguntia et à Bursaba, en commémoration des alliances respectives de ces villes avec Sebendunum des Castellans et avec Bucasis des Accetans.

Quant à la syllabe EN, j'ignore tout-à-fait sa valeur;

Digitized by Google

peut-être pourrait-on à la rigueur y retrouver la première syllabe du nom des Indigètes de Pline, Ἐνδίγεται de Ptolémée, Ἐνδίκητα de Strabon; mais cette explication est plus que hasardée.

Sestini ne s'est occupé d'aucune de ces deux légendes.

M. Grotefend reproduit la dernière (N° 56 de son tableau) d'après Mionnet.

LÉGENDE 131.

La légende que nous allons analyser accompagne les différents types suivants :

GB. Tête, poisson; Lég. 132. — ℞ Cavalier tenant une palme; Lég. 131. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête; Lég. 132. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 131. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, trois poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 131. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. (Belle fabrique.) Tête; derrière, un chien. — ℞ Cheval libre; Lég. 131. (Cabinet du roi.)

PB. Tête, Σ. — ℞ Cheval bridé; Lég. 131. (Cabinet du roi.)

PB. Tête. — ℞ Cheval libre; Lég. 131. (Cabinet de M. Rollin.)

Sestini cite un MB. au cavalier tenant une palme et sur lequel on voit un lion derrière la tête.

Tous ces types se rencontrent à Savia, chez les Pelendons, à Kissa, chez les Accetans, c'est-à-dire dans le nord de l'Espagne; de plus le cavalier armé d'une lance ou tenant une palme paraît indifféremment à Lybia, chez les Berons, et à Savia, chez les Pelendons, comme cela se retrouve ici; donc la localité qu'il s'agit de déterminer

Digitized by Google

peut à l'avance être considérée comme située dans la même contrée que Lybia et Savia.

Notre légende transcrite en caractères latins, donne le mot SEAISB, et en introduisant une voyelle entre l'S et le B nous obtenons SEAISAB ou SEAISEB. Supposons maintenant à ce mot barbare pour les Romains, une des voyelles finales A ou O, qu'ils appliquaient d'ordinaire aux noms celtibériens adoucis suivant l'esprit de la langue latine, et nous aurons enfin le mot SEAISABA, SEAISABO.

Je ne pense pas que dès-lors il y ait grande difficulté à supposer que ce nom celtibérien n'est autre chose que celui que Pline écrit Segisamo, Florus Segisama, Ptolémée Σεγισαμα. Il est clair que les trois voyelles successives E, A, I, n'ont pu, sans modification, demeurer dans un nom latin, et cette modification dut être nécessairement la substitution d'une consonne douce à la voyelle médiane. Quant au B final, chacun sait de reste que le B ou l'M, lorsqu'ils sont prononcés négligemment, ont entre eux une très-grande affinité. Que des Grecs et des Romains, à qui la langue ibérique était totalement étrangère, aient estropié à leur façon des noms qu'ils qualifiaient de barbares, et dont les consonnances rebutaient leur oreille délicate, il n'y a rien là que de très-naturel *.

* Pline ne craint pas de témoigner hautement et fréquemment le dédain le plus impertinent pour les peuplades espagnoles. Ainsi, en parlant des cités de la Bétique, il dit: *ex his digna memoratu, aut latiali sermone dictu facilia*, etc., etc. S'agit-il de la convention de Lugo, il annonce que vingt-six peuples en dépendent, mais qu'ils sont, deux d'entre eux exceptés, *ignobiles ac barbaræ appellationis*. Plus loin, parmi les vingt-quatre peuplades de race bracare, sept seulement lui semblent mériter la peine qu'on les cite, *citrà fastidium nominentur*. On peut d'après cela juger si les Romains et les Grecs étaient gens à respecter les dénominations nationales.

Digitized by Google

Maintenant nous avons à choisir entre deux villes de même nom, voisines l'une de l'autre : c'est à savoir Segisamo de Pline, Segisama de Florus, et Segisama Julia de Pline, Σεγισαμα Ιουλια de Ptolémée. La première a été remplacée à ce qu'il paraît par Veyzama, ville du Guipuscoa, tandis que Segisama Julia se trouvant parmi les villes des Vaccéens, devait être un peu plus bas vers le midi. Or, comme celle-ci était nécessairement voisine de Savia et de Lybia, je lui donne la préférence et je propose de lui attribuer les pièces en question. Du reste, cette ville devait être située sur un affluent du Douro.

Les antiquaires espagnols, dont Sestini adopte l'opinion, classent ces monnaies à un peuple qu'ils nomment les Meanenses, en se fondant sur le mot MANENS que contient une inscription antique recueillie en Espagne.

Toutefois Sestini lisant MEAISB préfère supposer que l'on a mis dans cette légende, suivant la prétendue coutume des graveurs monétaires de la Celtibérie, le commencement et la fin du nom de ce peuple qu'il reconstruit en conséquence de la manière suivante MEAInenSeB. Hypothèse pour hypothèse j'aime encore mieux la mienne.

M. Grotefend (Nos 14, 15 et 16) donne, d'après Sestini et Mionnet, trois variantes de cette légende qu'il attribue à Segisamo, en lisant directement SAGISM; je les regarde toutes trois comme peu correctes.

La méthode dont je me suis servi pour lire la légende SEAISB devrait, comme on le voit, être analogue à celle qu'il faudrait suivre pour se rendre compte de la légende EAIS examinée plus haut, et laissée sans explication probable; celle-ci pourrait donc se lire EGIS; mais cette version ne nous donne aucun nom connu, le seul qui s'en rapproche étant celui d'Egosa, ville des Castellans, voisine de Sebendunum.

Digitized by Google

LÉGENDE 133.

Un beau GB. inédit de la collection rassemblée jadis en Espagne, par feu M. Gorcy, présente les types suivants : Tête, deux poissons, ⌐: — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 133.

Cette légende, transcrite en caractères latins, nous fournit le mot NEREBS qui, par l'introduction de la voyelle supprimée, devient NEREBAS ou NEREBES. Il serait bien difficile de nier l'identité de ce mot avec le nom de la peuplade bracare que Ptolémée appelle les Narbases, et qu'il indique entre le Douro et le Minho. Suivant le même auteur, leur métropole se nommait Forum Narbasorum.

Le type du cavalier la lance en arrêt se retrouve chez les peuples environnants ; donc il est bien à sa place. Quant à déterminer, d'une manière précise, la position du petit pays des Narbases, j'y renonce prudemment et je dois me borner à faire remarquer que les poissons placés du côté de la tête, indiquent que cette peuplade était établie sur les bords d'une rivière. Ptolémée mentionne les Narbases immédiatement après les Κουαχεροι et les Λυϛανοι ; l'Itinéraire place la station, nommée Aquæ Quarquernorum, à cinquante-trois mille pas de Bracara ; les Lubæni sont probablement les Leuni de Pline, qui étaient établis sur les bords du Minho ; donc il en était vraisemblablement de même des Narbases.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, cette légende est complètement inédite.

Digitized by Google

LÉGENDE 134.

Sestini (Tab. ult., Fig. 2) donne une belle pièce celtibérienne dont voici la description :

GB. Tête, M. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Leg. 134.

Cette monnaie doit certainement appartenir au nord de l'Espagne et aux bords de l'Ebre, comme toutes les pièces qui présentent les mêmes types. Elle nous offre une légende nouvelle, si toutefois elle a été bien copiée, ce dont je doute fort ; nous avons ici ALBGRIGS qui, par la restitution des voyelles supprimées, pourrait devenir ALBOGORIGES, et semblerait alors désigner Elbocoris, ville de la Lusitanique, Ελκοϛορις ou mieux Ελϐοκορις de Ptolémée, patrie des Elbocorii de Pline. Je n'hésite pas à déclarer toutefois que je repousse cette attribution de toutes mes forces, parce qu'elle est en contradiction flagrante avec les types. D'ailleurs j'ai dit tout à l'heure que je doutais fortement de la correction de cette légende, et il ne me sera pas difficile de faire partager mes doutes en observant que cette pièce n'a jamais été vue par Sestini, qui n'en a rencontré qu'un dessin envoyé d'Espagne au comte de Wiczay ; c'est d'après ce seul dessin qu'il a publié la monnaie en question. A voir les gravures des ouvrages de Velasquez, de Florez et d'Erro, on m'accordera, j'espère, qu'il est permis d'avoir de la défiance pour les dessins monétaires qui viennent des antiquaires espagnols. Du reste ceux-ci lisent la légende en question ALBERDIRIM et attribuent par suite la monnaie qui la porte à la station qui, dans l'édition de Wesseling de l'Itinéraire d'Antonin, porte le nom Alberterim, tandis que l'édition des Aldes, mentionne cette localité sous le nom Ab-Elteri.

Digitized by Google

A soixante mille pas de Saragosse (*à Liminio Cæsar-augustam*), l'Itinéraire d'Antonin place une autre ville nommée Albonica, située entre la source de l'Anas et Saragosse; d'un autre côté, Ptolémée mentionne Albocela chez les Vaccéens, Alaba chez les Celtibères, Alba chez les Vardules et Alavona chez les Bascons; toutes ces villes, surtout Albocela, me paraissent avoir plus de droits pour revendiquer la monnaie en question, que Elbocoris ou Alberterim de la Lusitanique.

Malheureusement il n'est pas possible de discuter la valeur d'une légende qu'il y a tout lieu de considérer comme incorrecte, et le plus sage est d'attendre qu'il soit possible d'en étudier un exemplaire qui ne présente plus d'incertitude de lecture.

LÉGENDES CELTIBÉRIENNES

APPARTENANT PROBABLEMENT A LA TARRACONAISE ET LAISSÉES SANS EXPLICATION.

En lisant le résumé des notions géographiques qui nous ont été transmises par Pline et par Ptolémée, on a pu facilement prévoir que, faute de noms à comparer, certaines légendes celtibériennes resteraient sans explication possible, parce que nous ignorons et que nous ignorerons probablement toujours le nom des localités qui les ont émises; c'est ce qui arrive en effet; mais il faut savoir se résigner à cette fâcheuse nécessité, et l'on doit se consoler d'ailleurs en pensant que le nombre de ces légendes indéterminées demeure actuellement fort restreint.

Je vais donner la description succincte des monnaies que je laisse sans attribution, et sur lesquelles j'appelle

Digitized by Google

de tous mes vœux l'attention des numismatistes; puissent-ils être plus heureux que moi et voir couronner du succès les efforts qu'ils feront pour vaincre les difficultés que je n'ai pu surmonter.

Toutes les pièces dont les descriptions vont suivre me paraissent appartenir à la Tarraconaise, et après avoir terminé leur examen, je passerai à l'étude des monnaies frappées dans la Bétique, et sur lesquelles nous rencontrerons des caractères alphabétiques particuliers, dont l'appréciation est, sans contredit, tout aussi importante que celle des caractères celtibériens.

LÉGENDE 136.

MB. Tête, poisson; Lég. 135. — R/ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 136.

Sestini donne la figure de cette monnaie (Tab. ult., Fig. 7); il lit sa légende TMRSTS ou TAMARISITS, et voit dans ce mot le nom des Tamarici de Pline et de Mela, peuple qui habitait probablement les bords de la rivière Tamara, dans le pays des Callaïques Lucenses.

M. Grotefend reproduit sans explication cette légende sous le N° 130 de son tableau.

Le mot en question se transcrit ASREAS ou AMREAS, et je ne vois point de localité connue à laquelle ce nom puisse s'appliquer avec probabilité. Nous avons bien Aspavia; mais cette ville était au centre de la Bétique, et par suite les types et la fabrique que nous trouvons ici la mettent hors de question; reste alors Ambisna, ville que Ptolémée place chez les Murboges; néanmoins les deux noms ne se ressemblent pas assez pour que j'ose proposer cette explication.

Digitized by Google

LÉGENDES 137 ET 138.

MB. Tête. — Ꝛ Cavalier tenant une palme; Lég. 138, (Sestini, Tab. ult., Fig. 3.)

MB. Tête. — Ꝛ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 137. (Cabinet de M. Rollin.)

Cette légende se transcrit UIELÈ ou VIELI.

Les deux types que nous trouvons concurremment sur les monnaies de la ville dont le nom est représenté par cette légende, nous prouvent qu'elle était dans le voisinage de Savia et de Lybia où le même fait se reproduit. Nous avons étudié les monnaies de la ville des Caristes nommée Velia, donc celles-ci ne peuvent appartenir à cette même ville; peut-être alors pourrait-on les donner à la Βελεια que Ptolémée place chez les Edetans, non loin de Saragosse. Les habitants de cette cité, qui a été remplacée par la moderne Belchite, sont nommés par Pline Belitani, et mentionnés avec les Celsenses, comme jouissant des droits de citoyens romains.

Sestini rappelle, sans l'adopter, l'opinion plus que bizarre des antiquaires qui admettent que cette légende doit se lire IIRAE ou HIRAE, pour Ηρα, nom grec de Junon; de sorte que la monnaie qui la porte, pourrait se classer à une ville imaginaire qui aurait existé au Promontoire sacré (*capo Santa Maria*) dans la Bétique, parce qu'il s'y trouvait un temple de Junon. Une pareille attribution n'a pas besoin d'être réfutée.

M. Grotefend donne (N° 122) une copie incorrecte de cette légende, d'après Velasquez.

Digitized by Google

LÉGENDES 92, 93 ET 94.

Ces différentes légendes sont associées aux types suivants :

MB. Tête casquée, Lég. 88. — ℞ Taureau cornupète ; Lég. 92. (Cabinets du roi et de feu M. Gorcy.)

Tête casquée ; Lég. 88. — ℞ Taureau cornupète ou passant, croissant ; Lég. 93. (Cabinet du roi.)

PB. Tête casquée ; Lég. 88. — ℞ Cheval marin ; Lég. 94.

Nous avons classé ces différentes monnaies aux Anenses ou Onenses de Pline, à cause de la légende 88 qu'elles présentent toutes. Quant aux légendes indéterminées qui paraissent au revers, je ne sais quel sens leur donner ; la première semble devoir se lire ORTR, la seconde ABSB ou OBSB, et enfin la troisième ATRTR.

Les deux légendes 139, rapportées par Florez et Erro, paraissent, au premier abord, avoir quelque analogie avec celles qui nous occupent ; mais en les supposant bien copiées, elles n'ont qu'une analogie apparente. On pourrait peut-être voir dans les légendes 92 et 94, le nom des Artabres des Latins, Αρτρίβας ou Αρροτρίβας des Grecs ; il faudrait, pour cela, compléter la première, en introduisant un O entre l'R et le T, ce qui donnerait OROTR. En faisant la même restitution dans la seconde, on aurait ATROTR, et dès-lors ces deux mots présenteraient effectivement quelque ressemblance avec les noms si différents, que les auteurs grecs et latins ont appliqués au peuple artabre.

Je ne m'arrêterai pas aux variantes tirées de Florez et d'Erro, parce que je n'ai aucune raison de les croire correctes. La légende 93 est de forme tout-à-fait douteuse,

Digitized by Google

à cause du mauvais état de la monnaie qui la présente ; il serait donc également superflu de chercher à l'expliquer.

Erro traduit la légende 94 de la manière suivante : « ERBERBE, Erbe Erbea, pais muy basso o pais maritimo. »

M. Grotefend (Nos 109, 110, 111) donne les légendes de Florez, sans essayer de les interpréter.

LÉGENDE 96.

Une pièce, malheureusement peu lisible, présente les types suivants :

AR. Tête casquée. — ℞ Taureau ; au-dessus, Lég. 96, deuxième partie ; au dessous, Lég. 96, première partie. (Cabinet du roi.)

La deuxième partie de la légende 96 me paraît une variante, mais tronquée, de la légende 71 ; la première est nouvelle et comprend évidemment plusieurs noms différents, à cause de sa longueur. Il est bien fâcheux qu'elle soit de forme douteuse, car son appréciation eût certainement fixé la valeur de quelques noms, que nous ne retrouvons que dans des légendes composées ; il est probable du reste qu'il manque un douzième signe, et qu'elle devait se partager en quatre groupes trilittéraux. Comme le second signe, si différent du premier, doit être un R, nous obtenons la transcription BRS – BKS – BES – BR? Or la seconde portion de légende nous donne déjà un nom BRSE, il est donc certain que le nom analogue, placé au commencement de la première, ne désigne plus la même localité. Nous avons vraisemblablement ainsi sur la même pièce les deux noms de Persa et de Bursaba. Peut-être pourrait-on voir ensuite les noms de Bucasis des Accetans et de Beseda des Castellans, villes citées par Ptolémée.

Digitized by Google

Si le dernier signe était un ⅄, nous aurions le nom entier de la Besippo que Pline mentionne dans la Bétique ; mais dans le doute, je donne la préférence à Beseda.

Tout ceci est plus qu'hypothétique, et les explications que j'ai hasardées, ne sauraient être admises que si l'étude d'un exemplaire bien lisible venait les confirmer.

LÉGENDE 140 ET 132.

Ces légendes accompagnent les types suivants :

MB. Tête, poisson ; Lég. 132. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 140. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, poisson, ⅁. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 140. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Sestini lit EDPOGOPRIS, mot qu'il trouve très-voisin d'ELBOGORIS, et en conséquence il classe ces monnaies à Elbocoris de la Lusitanique. Cette étrange attribution doit être rejetée, à cause des types qui ne permettent pas de chercher l'origine des pièces qui les portent, loin de la Celtibérie proprement dite.

La légende 140 est évidemment composée du groupe terminal BKS que nous avons déjà rencontré tant de fois et que nous avons, mais avec toute réserve, appliqué à Bucasis des Accetans. Quant au premier groupe qui se lit ERBL, il est à peu près l'équivalent du mot ERBR et conviendrait par conséquent à un nom qui serait de la forme Arobrica, nom d'une ville que Ptolémée place dans la Lusitanique. Le même Ptolémée mentionne chez les Celtibères proprement dits, une cité qu'il nomme ainsi que Pline, Arcobriga, et qui, par suite de sa

Digitized by Google

situation, devait être voisine de Segobrica. Pourrait-on voir cette fois dans la légende 132 la syllabe initiale du nom de Segobrica, et dans la légende 140 les noms associés d'Arcobrica et de Bucasis ? j'avoue que mes doutes, sur cette dernière attribution, sont beaucoup plus forts encore que lorsqu'il s'agissait des précédentes.

Nous avons aussi dans la même convention juridique les Arocelitani de Pline, habitants de l'Araceles ou Arocelis de l'Itinéraire d'Antonin ; mais ce nom ne ressemble pas mieux à celui de la légende celtibérienne ; il est donc plus sage de déclarer franchement que je ne connais point d'attribution que je puisse, avec quelque probabilité, proposer pour la légende en question.

M. Grotefend (N° 89) reproduit cette légende d'après Mionnet.

LÉGENDE 141.

Je suis tout aussi peu en mesure d'expliquer la légende 141 qui se rencontre sur les pièces suivantes :

MB. Tête, trois poissons ; derrière ⨯. — R/ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 141. (Cabinet du roi.)

Ces monnaies appartiennent évidemment aux provinces centrales de la Celtibérie ; mais la légende KEBNIA ne peut s'appliquer à aucun des noms de peuple ou de ville, de cette contrée, transmis par les géographes anciens.

Sestini transcrit cette légende de la manière suivante : XPOΠNIOT, et ajoute en parlant de ce mot : « È correlativo con piccola varietà alla legenda latina di CLOUNIOQ » in altre medaglie, ondè poscia si fece CLOUNIO e CLUNIA. »

Digitized by Google

Certes une semblable explication est amenée de bien loin, toute naturelle qu'elle semble à son inventeur.

M. Grotefend (N° 121) donne cette légende d'après Sestini.

LÉGENDE 142.

Cette nouvelle légende se rencontre sur les pièce suivantes :

MB. Tête, Ψ. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Légende 142. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

MB. Tête, ΨM. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Légende 142. (Cabinet de M. Rollin.)

Sestini (Tab. III, Fig. 12) donne un exemplaire de la seconde variété, sur lequel le cheval du revers porte à l'encolure la contre-marque 143.

Ces pièces appartiennent incontestablement aux provinces centrales de l'Espagne, et peut-être à la Celtibérie même. Néanmoins Perez Bayer ayant imaginé de lire la légende 142 PSIPSIPODUM, l'attribuait à Sisapo de la Bétique. Sestini ne pouvant trouver mieux, admire cette explication qu'il adopte pleinement; je ne la déclare pas moins inadmissible, pour ne pas dire plus.

La contre-marque 143 me paraît démontrer que la légende 142 est composée de deux groupes; l'un de trois lettres, qui nous est déjà bien connu, et fournit le mot BKS, qui peut-être signifie Bucasis; l'autre EE qui désigne vraisemblablement une ville alliée, chez laquelle ces monnaies auront été frappées, ainsi que l'application de la même légende, en contre-marque, semble le prouver. Quant à trouver le nom de cette ville, je n'ai

Digitized by Google

nullement la prétention d'y parvenir et j'y renonce prudemment.

La légende 144 qui se lit ES, pourrait peut-être faire présumer qu'il s'agit soit de Iaspis des Contestans, soit d'Istonium des Celtibères, soit de Iespus des Accetans, soit de Visontium des Pelendons, soit enfin de Vesperies des Vardules; *fiat lux!*

Erro lit URZUM ou IURZUM et traduit ces mots par « 1° Pueblo situado en un valle o profundidad abundante » de juncos; 2° Pueblo situado en un valle abundante » de juncos y agua. »

M. Grotefend donne cette légende sous le N° 86, et signale énergiquement, sans dire un seul mot, l'absurdité de la version proposée par Sestini.

LÉGENDE 145.

Un précieux PB. du cabinet du roi offre les types suivants:

Tête; Lég. 145. — ℞ ....; Cheval bridé au galop.

Il s'agit très-probablement d'une ville du nord de l'Espagne, et dans laquelle des relations avec les Latins avaient été depuis long-temps établies, puisque le système monétaire italique s'y était impatronisé, comme le témoigne suffisamment ce triens. La légende se lit EES ou IIS, syllabe que les Latins ont dû prononcer à l'aide d'une consonne. Or, nous avons chez les Pelendons une ville nommée Visontium, qui pourrait revendiquer la pièce en question; en effet Visontium était placée entre Kissa et Setisacum, cités dans lesquelles les types que présente cette pièce se reproduisent avec une identité parfaite.

Digitized by Google

LÉGENDES 30 ET 32.

Ces deux légendes se présentent sur les pièces que j'ai décrites plus haut, à propos des légendes 29 et 31, qui m'ont paru désigner le peuple arevaque.

Le type qui les accompagne est constamment, ainsi que je l'ai dit alors, le cavalier avec la lance en arrêt; ces pièces appartiennent donc bien à la Celtibérie. Les deux légendes transcrites en caractères latins, nous donnent les mots GNTUGÉ et GNTRBL. Que peuvent signifier ces légendes? c'est ce que j'ignore. En se désistant du mode naturel de décomposition, on pourrait trouver les groupes KEN ou GEN, TUKÉ et TRBL. Or, suivant Ptolémée, nous avons chez les Arevaques, une ville nommée Tucris, Tugia de Pline, placée à la source même du Betis, et selon l'Itinéraire d'Antonin (ed. des Aldes), à trente-cinq mille pas de Castulon, sur la route de Malaca; voilà pour le mot TUKÉ; nous avons ensuite chez les Bastitans, Turbula qui pourrait être désignée par le groupe TRBL; quant au groupe GEN, peut-être désignerait-il les Cantabri.

Je me hâte de quitter le terrain des hypothèses; il est en effet trop commode à exploiter, pour que je ne me montre pas sobre d'y tenter des excursions.

Sestini n'explique aucune de ces légendes qu'il abandonne, comme je le fais, aux recherches de philologues plus exercés; toutefois il transcrit RINTHIRIS la légende 30.

M. Grotefend (N[os] 54 et 55) donne ces deux légendes et les laisse sans explication.

Un rare MB. de la collection de M. Bohl, de Coblentz, présente de plus les types suivants:

Tête, poisson; ᛟ Ր. — ℞ Cavalier tenant une palme; Lég. 32, dernière variante.

Les types semblent démontrer que cette monnaie appartient au nord de l'Espagne, ce qui exclut nécessairement Tucris ou Tugia.

LÉGENDE 146.

Cette légende se rencontre sur la pièce suivante :

MB. Tête, poissons. — R/ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 146. (Cabinet de M. Rollin.)

Transcrite en lettres latines, elle nous donne le mot EEDBINAE que je renonce complètement à interpréter.

Sestini lit SEDPINTIS et pense retrouver le nom national de Sepontia ville des Vaccéens ; mais cette lecture ne peut être adoptée, car nous savons, à n'en pouvoir douter, que le premier et le dernier signe sont des homophones de l'E ordinaire des Celtibériens. En tout cas, si l'on pouvait admettre que ce caractère eût la valeur d'une S, la légende devenant SEDBINAS, s'appliquerait mieux à Setubia des Arevaques qu'à Sepontia. En définitive ces deux attributions différentes se valent, c'est-à-dire que toutes deux doivent être rejetées.

M. Grotefend donne cette légende sous le N° 108 de son tableau.

LÉGENDE 147.

Voici la description de la monnaie sur laquelle se présente cette légende :

MB. Tête. — R/ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 147. (Cabinet du roi.)

Je n'oserais affirmer que cette légende, d'ailleurs in-

Digitized by Google

complète, soit correcte; le dernier signe me paraît en effet bien douteux. Quoi qu'il en soit, les trois premiers ne donnent pas moins la syllabe EST ou IST, qui peut désigner Istonium, ville que Ptolémée mentionne chez les Celtibères proprement dits. Peut-être le dernier caractère est-il réellement une N mal formée; s'il en était ainsi, l'attribution à Istonium deviendrait indubitable.

M. Grotefend donne cette légende, d'après Mionnet (N° 96).

LÉGENDES 148 ET 149.

Sestini (Tab. VI, Fig. 6) donne la figure de la monnaie suivante:

MB. Tête; Lég. 148. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 149.

La transcription de ces deux légendes nous fournit les mots LBAS et SAKEBS. Si ces légendes sont correctes, ce dont je n'oserais répondre, je ne devine pas ce qu'elles peuvent représenter. J'ignore si la seconde est composée ou simple; dans le premier cas, les trois premières lettres représenteraient probablement Segobrica, et les trois dernières un autre nom tel que Ebusus ou Episibrium, par exemple.

Velasquez lit le premier mot GBLIS, et y retrouve le nom de Gebala, ville des Vardules mentionnée par Ptolémée.

Sestini n'adopte pas cette version et lit LBAS, d'où il conclut qu'il s'agit de Lybia dont nous avons étudié les monnaies autonomes. Ce qui lui suggère cette attribution, c'est la légende 149 qu'il transcrit MVRSBS, mot qui lui semble désigner les Murboges auxquels il suppose en outre que Lybia pouvait appartenir; cette double

Digitized by Google

interprétation est très-certainement mauvaise de tout point. D'ailleurs, cette pièce a-t-elle bien été vue en nature par Sestini? j'en doute, et si elle a été copiée par cet auteur d'après la figure de Velasquez, il y a plus encore sujet de suspecter la correction des légendes.

M. Grotefend (Nos 106 et 30) donne ces deux légendes, d'après Sestini. Il lit la seconde SATEBS, et l'attribue à Setabis, mais en exprimant les doutes qu'il conserve.

Les légendes suivantes que je n'ai trouvées que dans les différents recueils imprimés, ne m'inspirent pas assez de confiance pour que je croie devoir les analyser avec soin. Très-certainement en le faisant je m'exposerais à des mécomptes que la vue des monnaies elles-mêmes me ferait subir tôt ou tard.

LÉGENDE 150.

Sestini décrit un PB. du cabinet royal d'Espagne sur lequel se voit cette légende. Il porte au droit une tête, et au revers la légende 150 avec le cavalier la lance en arrêt.

Ce mot qui se transcrit EDE, désigne probablement Edeta, métropole des Edetans, suivant Ptolémée.

Sestini lit RDS pour Rhodas, et classe en conséquence la monnaie à Rhoda. La légende serait bien déchiffrée, que les types suffiraient pour faire rejeter cette attribution.

Digitized by Google

LÉGENDE 151.

Sestini décrit la pièce suivante qu'il classe à Rhoda : AR. Tête avec des pendants d'oreilles, quatre poissons (type des monnaies d'Emporiæ). — ℞ Cheval ailé; Lég. 151.

Sestini lit RDS, et fait de cette légende l'équivalente de la légende 150. Il est de toute évidence que ces deux attributions ne peuvent exister simultanément; je serais tenté de lire de mon côté RGS, pour Rigusa des Carpetans, si j'avais la certitude que cette légende existât réellement.

LÉGENDE 152.

Cette légende que Sestini prétend avoir observée sur une pièce celtibérienne de la galerie royale de Florence, se transcrit OLBI—SGE; malheureusement le savant abbé ne fait pas connaître les types qui l'accompagnent. Si cette légende était correctement copiée, on pourrait y retrouver les noms de l'Oliba de Ptolémée, Olbia d'Etienne de Byzance, ville appartenant aux Murboges; quant au deuxième groupe, il pourrait alors désigner Segeda ou Segida, ville des Arevaques, mentionnée par Strabon.

Sestini lit OLBI ou OLIBI et MRS pour Μυρς; en conséquence il retrouve ici les noms Oliba ou Olbia et Murbogi.

Nous avons déjà vu qu'il y avait lieu de croire que la Lybia de l'Itinéraire et des monnaies celtibériennes, était la même ville qu'Oliba ou Olbia des auteurs. Si pourtant la légende 152 était exacte, il faudrait probablement établir une distinction entre ces deux localités.

Digitized by Google

LÉGENDE 153.

Cette légende est rapportée par M. Grotefend (N° 103), d'après Mionnet; le premier lit CAST, qu'il interprète Castulo, mais avec un point de doute. Notre alphabet nous donnerait GESK, CASG ou CASK, pour Cascantum des médailles latines, ville des Cascantenses de Pline et Κασκαντον des Bascons, de Ptolémée. Dans l'Itinéraire d'Antonin, Cascantum se trouve sur la route de Cæsar-augusta à Calagurris, à cinquante mille pas de la première de ces deux villes; c'est aujourd'hui Cascante, ville de la Navarre, située au sud et à peu de distance de l'Ebre.

N'ayant pas vu cette légende je ne puis insister sur son explication.

LÉGENDES 154, 155 ET 156.

Parmi ces différentes légendes, celles qui sont extraites de Velasquez, de Florez, d'Erro et de Sestini, sont de forme trop peu certaine pour que je croie devoir m'y arrêter. Pour les analyser, il faudrait avant tout être sûr de leur correction, et comme cette correction n'est rien moins que prouvée, il est prudent de renoncer à des recherches qui probablement ne mèneraient à aucun résultat plausible.

Erro traduit la légende 154 de la manière suivante : ILIGOR, ILIGORA, et regarde ce mot comme le nom d'une cité inconnue.

La légende 155 se lit KINIR ou KUNIR.

Enfin la légende 156, partagée par moitié, donne les deux mots BRAI — BIKS qui pourraient désigner Baria et Bucasis.

Digitized by Google

LÉGENDES 157 A 165.

Je m'abstiens également de toute réflexion sur les légendes 157 à 165, parce que je ne les ai vues qu'une seule fois et sur des pièces assez mal conservées pour que je ne puisse en aucune façon garantir l'exactitude de mes transcriptions. Je dois me borner à appeler sur ces légendes et sur les monnaies qui les portent, l'attention des numismatistes qui rencontreront des exemplaires plus intacts et plus lisibles.

Quant aux types des monnaies, ils sont les suivants :

AR. Tête, ⊙. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 157. (Cabinet du roi.)

Cette monnaie est en tout point semblable aux pièces d'argent des Bracares.

MB. Tête, poisson; Lég. 158. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 159. (Cabinet du roi.)

Sestini qui donne la figure d'un exemplaire de cette curieuse monnaie avec des légendes plus entières, lit la seconde IECPINIRIS ; mais il ne propose aucune explication de ce mot. Il ajoute seulement que quelques antiquaires espagnols lisent IEKPVR et appliquent ce nom à Iespus des Lacetans. Si le quatrième signe était bien un P au lieu d'une R, je serais plutôt tenté de lire IKSPINGE; il pourrait alors s'agir d'Ispinum des Carpetans.

Quant à la légende 158 qui se lirait KNKAE, je ne sais qu'en faire.

MB. Tête, poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt; Lég. 160. (Cabinet de M. Rollin.)

PB. Tête, javelot, Λ. — ℞ Cheval, couronne; Lég. 161. (Cabinet du roi.)

Sestini décrit parmi les incertaines, le MB. précédent

Digitized by Google

qu'il lit LIMIACH ; il présume en conséquence qu'il appartient à Limia, ville mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin, et que Ptolémée appelle φορον Λιμικον. Les Limiques étaient une peuplade bracare que Pline nomme parmi les nations attachées à la convention juridique de Bracara.

Un exemplaire bien conservé et bien lisible de la monnaie en question pourra seul éclaircir les doutes qui doivent continuer à envelopper sa véritable origine.

MB. Tête, deux poissons. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 162. (Cabinet de M. Rollin.)

GB. Tête, M. — ℞ Cavalier la lance en arrêt ; Lég. 163. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête, légende effacée. — ℞ Taureau ; Lég. 164. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. Tête, animal méconnaissable. — ℞ Cavalier tenant une palme ; Lég. 165. (Cabinet de M. Bohl.)

Les quatre pièces précédentes ne pourront également recevoir une attribution que lorsque leurs légendes ne seront plus de forme douteuse.

Telles sont toutes les légendes celtibériennes, complètes ou non, qu'il m'a été permis d'étudier jusqu'ici dans les cabinets numismatiques ; je ne doute pas que des recherches suivies ne me mettent à même d'augmenter plus tard le nombre des attributions que je viens de proposer.

Il me reste actuellement à parler des légendes qui se rencontrent sur les monnaies de la Bétique, et que je me suis réservé d'analyser à part, vu que les caractères qui les composent diffèrent sensiblement de ceux que nous venons d'étudier sur les monnaies de la Tarraconaise.

Digitized by Google

LÉGENDE 166.

Cette légende se présente avec les types suivants :

GB. Tête nue. — ℞ Sphinx ; Lég. 166. (Cabinets du roi, de M. Rollin et de feu M. Gorcy.)

GB. Tête casquée, palme. — ℞ Sphinx ; Lég. 166. (Cabinet du roi.)

GB. Tête, ASTA. — ℞ Sphinx ; Lég. 166. (Cabinet du roi.)

Sestini décrit de plus les types suivants appartenant à la même localité.

PB. Tête casquée. — ℞ Victoire ; Lég. 167.

GB. Tête casquée. — ℞ Tête de face, trinacria ; Lég. 166.

MB. Mêmes types, sauf que le droit offre une palme devant la tête.

MB. Tête barbue laurée, ✕ ; Lég. 167. — ℞ Tête de face et trinacria ; Lég. 166.

Sestini commence par nier l'existence des espèces d'alliance frappées pour Ipagro et Asta Regia ; il prétend que Florez, qui le premier a publié les pièces offrant les noms de ces deux villes, a mal lu la légende du droit, et que celle-ci n'est que la simple répétition du nom d'Ipagro ; Sestini est dans l'erreur : le cabinet du roi renferme deux exemplaires bien lisibles de cette curieuse monnaie, qui doit prendre rang d'une manière définitive dans les catalogues des monuments numismatiques de l'Espagne.

Ipagro est une ville dont l'existence a long-temps été révoquée en doute par les antiquaires espagnols eux-mêmes ; il a fallu qu'une inscription rapportée par Muratori (p. 1052, N° 3) présentât les expressions *Ipagrenses pii* relatives à des personnages originaires de cette ville,

Digitized by Google

pour que l'on se décidât à la réintégrer parmi les anciennes cités de la Bétique.

Florez a le premier publié le PB. au type de la victoire, et fondant son attribution sur l'inscription précieuse recueillie par Muratori, il n'a pas hésité à classer cette rare monnaie à Ipagro. Le seul Itinéraire d'Antonin fait mention de cette ville qu'il place à dix mille pas d'Ulia, sur la route de Cadix à Cordoue ; dans l'édition des Aldes, le nom de cette station est écrit Inpagro. De plus, Florez a montré que la moderne Aguilar avait, suivant toute probabilité, remplacé l'antique Ipagro.

Plus tard Sestini a donné beaucoup d'extension au domaine numismatique de cette ville, en l'enrichissant de toutes les monnaies que j'ai décrites plus haut. Leur attribution me paraît incontestable ; mais je n'hésite pas à réclamer une correction dans la forme du nom de cette ville : en effet, toutes les légendes que j'ai observées se lisent indubitablement et invariablement IPARBO ; je pense donc que ce nom fut véritablement le nom national primitif de la cité qui, plus tard, reçut des Romains le nom d'Ipagro.

Ainsi que je l'ai annoncé, il suffit de jeter un coup-d'œil sur les diverses variantes de la légende 166, pour reconnaître qu'elle comporte des caractères complètement nouveaux et dont les homophones, employés par les peuplades de la Tarraconaise, diffèrent d'une manière très-sensible.

Ipagro était une ville des Turdules, et nous pouvons admettre hardiment que les nouveaux caractères alphabétiques que nous venons d'observer appartenaient à cette nation ; nous les retrouverons en effet, sur la plupart des monnaies frappées, comme celles-ci, dans la Bétique turdule, et que nous allons successivement passer en

Digitized by Google

revue ; en conséquence, j'ai pensé devoir rédiger un alphabet particulier aux monnaies qui appartiennent incontestablement à la Bétique.

Quant à Asta, elle se trouve mentionnée par Strabon, Ptolémée et Pline, qui lui donnent le surnom de *Regia ;* ses ruines portent encore aujourd'hui le nom de Mesa d'Asta et se voient près de Xerès de la Frontera, sur les bords du Guadalète.

Sestini transcrit sans hésitation la légende turdulique de ces monnaies et y retrouve IPAGRO, lettre pour lettre ; je ne saurais admettre cette lecture qui est très-certainement vicieuse.

M. Grotefend (N° 182) reproduit, d'après Sestini, la seule légende 167, qu'il regarde avec raison comme une légende latine. J'aurais dû naturellement en faire usage dès les premiers pas que j'ai tentés dans la détermination de l'alphabet celtibérien ; mais n'ayant jamais vu cette légende en nature, j'ai cru ne pouvoir tirer aucune conclusion formelle de son existence, qui pour moi n'est que possible.

Nous voyons paraître pour la première fois à Ipagro le type du Sphinx que nous rencontrerons encore sur beaucoup d'autres monnaies des Turdules.

LÉGENDES 168 ET 169.

Aucune légende ne présente autant de variantes bien distinctes que celle dont nous allons nous occuper, et qui accompagne constamment les types suivants :

AR. Tête. — ℞ Cavalier armé d'un bouclier rond, et conduisant deux chevaux ; Lég. 169. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Digitized by Google

GB. Tête, poisson. — ℞ Cavalier la lance en arrêt, et portant au bras un bouclier rond; Lég. 169. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, poisson. — ℞ Cavalier la lance en arrêt, et portant au bras un bouclier rond; Lég. 169. (Cabinet du roi.)

MB. Tête, poisson. — ℞ Cavalier la lance en arrêt, et portant au bras un bouclier rond; Lég. 168. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Ce même type du cavalier armé d'un bouclier rond, se rencontre sur des monnaies latines d'Obulco, d'Ilipla et de Carissa; donc le peuple dont nous avons à retrouver le nom devait être peu éloigné de ces trois villes; toutes trois sont de la Bétique, donc c'est aussi dans la Bétique que se trouve également située la cité en question. Quels mots nous offrent les différentes variantes de ces légendes? nous avons à n'en pouvoir douter, pour la légende 168 ILBRS, et pour la légende 169 les variantes ILBREKN, ILBERNEN ou ILBRNEKN. N'est-il pas évident, dès-lors, que nous obtenons dans le premier cas, le nom Iliberis de la ville, et dans le second les noms variés du peuple de cette ville, Iliberekεn ou Iliberineken? Ici il n'y a pas de discussion possible, il s'agit de l'Ιλλιβερις de Ptolémée, ville des Iliberi ou Liberini de Pline; en un mot, nous retrouvons les monnaies autonomes d'une antique cité, voisine de la Grenade moderne, qui occupait la colline qui porte encore de nos jours le nom de Sierra de Elvira.

Remarquons maintenant que les types sont d'accord avec cette explication, et qu'ensuite la synonymie donnée par Pline « Iliberi, quod Liberini (*aliàs:* Eliberi, quod Eliberini) » nous rend admirablement compte des deux variantes de la légende nationale. Je doute que jamais

Digitized by Google

attribution numismatique ait pu réunir plus de preuves en sa faveur.

Sestini lit ILEGOEKEN ou ILEGONEKEN, et voici les singuliers raisonnements qu'il fait sur ces deux légendes : « Ove si vede mancante in alcune la prima lettera N e in » tutte il Rho, e ciò forse verisimilmente, perchè questa » lettera avanti il gamma non era ad essi di facile o dolce » pronunzia. Dalla parola Ilegoeken o Ilegoneken, i Latini » fecero Ilercavonia, chè il nome delle medaglie, e Giulio » Cesare chiamò Illurgavonenses i suoi popoli. » Pour faire crouler tout cet édifice, il suffit d'observer qu'Ilercavonia, métropole des Ilercaons, était à l'embouchure de l'Ebre, au point où se trouve actuellement Amposta, et que par conséquent les monnaies en question ne sauraient, en aucune façon, se classer à cette localité.

M. Grotefend (Nos. 11 et 12) donne les deux variantes de la légende 169 et n'en transcrit que trois lettres, les deux premières et la quatrième (*sic* : IL.R...).

La légende douteuse 170 que j'ai recueillie sur un ÆB. mal conservé, du cabinet du roi, me paraît appartenir à la même cité, parce qu'elle accompagne les mêmes types.

LÉGENDE 171.

Nous voici arrivés à l'analyse d'une légende qui se rencontre sur une foule de monnaies de fabrique évidemment bétique et dont l'interprétation doit nécessairement offrir beaucoup d'intérêt.

Jusqu'ici j'ai observé cette légende sur les pièces suivantes :

PB. Tête. — ℞ Porc et astre ; Lég. 171, directe. (Cabinet du roi.)

Digitized by Google

MB. et PB. Tête laurée, CN. VOC. ST. F. — ℞ Porc, CN. FVL CN. F; Lég. 171. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

GB. Tête. — ℞ Sphinx; à l'exergue, légende 171, directe ou rétrograde. Sur quelques exemplaires l'exergue porte L. AP. DEC. (Cabinet de M. Rollin.)

GB. Tête, L. AP. DEC. Q. — ℞ Sphinx, VRSONE; à l'exergue, légende 171. (Cabinet de M. Rollin.)

MB. et PB. Tête. — ℞ Taureau, croissant; à l'exergue, légende 171, directe ou rétrograde. (Cabinet du roi.)

PB. et MB. Tête, OBVL. NIG. — ℞ Taureau, croissant; Lég. 171. (Cabinet du roi.)

MB. ASIDO, tête. — ℞ Taureau, croissant; Lég. 171. (Cabinet du roi.)

Cette légende se présente sur les monnaies que je viens de décrire, soit directe, soit rétrograde; cherchons-en la valeur. Les trois dernières lettres nous sont bien connues et donnent TPE; la première se trouve dans une des variantes, homophone de la lettre celtibérienne ⋀, et la deuxième ressemble trop à l'S forte de l'alphabet celtibérien, pour qu'il y ait la moindre difficulté à reconnaître ici le mot ASTPE, dont l'explication ne saurait présenter d'incertitude; il s'agit évidemment de la ville que Tite-Live et Appien nomment Ασταπα, et Pline Ostippo. Dans l'Itinéraire d'Antonin, Ostippo est placée entre Ispalis (Séville) et Anticaria (Antequera), à soixante-seize mille pas de la première de ces deux villes, et à quarante-quatre mille pas de la seconde. Cette ville a conservé de nos jours un nom bien peu différent de son nom antique; car elle s'appelle encore Estepa; elle se rencontre à trois lieues environ d'Ecija, sur le territoire d'Osuna.

Les légendes latines des monnaies bilingues décrites plus haut, concernent trois personnages romains inconnus dans

Digitized by Google

l'histoire : ce sont *Cneius Voconius Stalilii filius*, *Cneius Fulvius Cneii filius*, et enfin *Lucius Appuleius Decimus* ; ce dernier prend le titre de *quæstor*. On connaît un *Lucius Appuleius Saturninus Lucii filius*, *Publii nepos* qui se trouve mentionné parmi les questeurs provinciaux, l'an de Rome 587 ; c'est peut-être de celui-ci, ou mieux de son fils, qu'il s'agit dans les légendes en question.

Nous lisons sur les monnaies d'Astapa les noms de trois villes alliées, savoir : Urson, Obulco et Asido : Obulco est au nord, Urson et Asido sont au sud d'Astapa, donc cette dernière ville était placée au milieu de ses alliées, et du reste à d'assez petites distances.

Quant à la légitimité de ma lecture, elle est pleinement confirmée par l'inspection des nombreuses variantes que j'ai rapportées sous le numéro 171.

Cette légende ne pouvait manquer d'exercer la sagacité des antiquaires espagnols. D'abord Velasquez transcrivit la légende turdulique en question de la manière suivante AMPHATS, et en conséquence il trouva qu'elle désignait Amba, ville de la Bétique qui n'est mentionnée nulle part, et dont néanmoins l'existence paraît probable, à en juger par quelques médailles latines décrites par Sestini.

Celui-ci semble avoir adopté l'explication de Velasquez, puisqu'il n'en a pas cherché d'autre.

Erro transcrit ainsi qu'il suit la légende 171 : ILIMBELZA, ILIMBAS, ILIMBERITANOS, et l'applique à Lumbier ville de la Navarre.

Enfin M. Grotefend (N^os^ 137 à 142) donne une série de variantes plus ou moins correctes de la légende d'Astapa, qu'il laisse d'ailleurs sans explication.

Digitized by Google

LÉGENDE 172.

Nous allons actuellement étudier l'origine et les légendes d'une nombreuse série de monnaies que l'on a jusqu'ici classées pêle-mêle à Obulco, parce qu'elles présentent au droit le nom latin de cette ville. Ces monnaies offrent une suite de légendes turduliques dont l'appréciation ne peut manquer de faire inscrire plusieurs localités sur la carte numismatique de l'Espagne; essayons donc de parvenir à cette appréciation.

Remarquons d'abord que la fabrique, et les types de toutes ces monnaies ont une identité si parfaite, qu'il est certain à l'avance que toutes ont été frappées dans une seule et même ville, c'est-à-dire à Obulco, en commémoration des alliances de cette ville avec d'autres cités espagnoles; c'est là un fait indubitable.

Le mot 172 se rencontre sur les monnaies suivantes:

GB. Tête de Cerès. — ℞ Une charrue et un épi; entre eux, la légende 172. (Cabinet de M. Rollin.)

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℞ Une charrue et un épi; entre eux, la légende 172. (Cabinets du roi et de M. Rollin.)

Je n'oserais affirmer que le nom latin d'Obulco n'a pas disparu, par le frai, de la première pièce que je viens de citer.

La légende turdulique, qui est évidemment rétrograde, se transcrit immédiatement ISPL, parce que chacun des caractères qui la composent nous est déjà connu, ou bien offre une très-grande analogie avec son homophone pris dans l'alphabet celtibérien. Quant à l'application de ce mot, elle est facile, et l'on reconnaît au premier abord le véritable nom national de l'Ispalis de Ptolémée

Digitized by Google

et de Pomponius Mela, Colonia Hispalis, *Cognonime Romulensis* de Pline, Colonia Julia Romula des Romains, Hispalis de l'Itinéraire, Ichbilia des Arabes, et enfin Séville de nos jours. Il y a tout lieu de supposer que les Turdules prononçaient ce mot *Ispel* ou *Ispil*, et qu'à cette prononciation locale est due la forme du nom arabe et du nom actuel de cette ville; quoi qu'il en soit je ne pense pas que l'on puisse conserver le moindre doute sur la valeur de la légende 172, qui doit incontestablement s'appliquer à Ispalis.

Erro transcrit ainsi cette légende : « Neila, y en otras » neilan : lugar situado en un repecho o subida de un » monte. »

Sestini se contente de dire de cette légende : *Epigraphe Hispaniensis*, ce qui n'était pas difficile à trouver.

Enfin M. Grotefend (Nos 143 à 146) en donne quatre variantes très-peu correctes, d'après les auteurs qu'il a consultés.

LÉGENDES 173 ET 174.

Cette légende se rencontre sur la monnaie suivante : GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℞ Charrue et épi; entre eux, une inscription turdulique rétrograde et de deux lignes, dont la supérieure offre la légende 173 et l'inférieure la légende 174. (Cabinet du roi.)

La première de ces lignes se transcrit immédiatement ILIPA ou ILIPO, et nous donne dans son intégrité, le nom d'Ilipa, ville des Turditans, attachée à la convention d'Hispalis, et que Strabon place sur le Betis; Pline la cite également avec le surnom Ilia. Une inscription rapportée par Grüter contient la mention suivante : *Immunes*

Digitized by Google

Ilienses Iliponenses; donc il y avait incertitude dans la prononciation du nom de cette ville, puisque les Romains ont indifféremment rendu ce nom par Ilipa et Ilipo. Cette remarque est importante, parce qu'elle confirme, une fois de plus, l'affinité du signe ⋀ avec notre O, dans toutes les anciennes écritures espagnoles. Ilipa est évidemment la ville que Ptolémée désigne sous le nom de Λεπτα μεγαλη. Suivant le P. Hardouin, elle a été remplacée de nos jours par Penaflor, ville située au bord du Guadalquivir, entre Cordoue et Séville. L'Itinéraire d'Antonin (éd. des Aldes), place Ilipa sur la route de Cadix à Cordoue, entre Hispalis et Anticaria, à soixante-deux mille pas de la première de ces deux villes et à cinquante-huit mille pas de la seconde : cette indication est d'accord avec celle qui se déduit du texte de Pline.

Cette légende n'avait point encore été publiée par les différents auteurs qui se sont occupés de la numismatique autonome de l'Espagne.

Je passe actuellement à la seconde ligne, c'est-à-dire à la légende 174. En tenant compte des homophonies manifestées par les diverses variantes de cette légende, il faut la transcrire de la manière suivante : ÆTETBOE ou ÆTITBAE. Dès-lors je ne pense pas qu'il y ait de difficulté à reconnaître ici une désignation de la cité que Pline mentionne parmi les villes ou peuplades attachées à la convention juridique d'Astigi, sous le nom d'Attubi, nom évidemment adouci suivant le génie de la langue latine. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement d'Attubi : Mariana croit le retrouver à Espejo, et le P. Hardouin à Olivera; dans tous les cas, d'après le texte de Pline, il est clair que cette ville devait être au sud de Cordoue et dans le voisinage d'Osuna.

Personne, avant Erro, n'avait tenté d'expliquer cette

Digitized by Google

légende qu'il transcrit ainsi : GOIBELZ — BELZ — ZUMA, et qu'il traduit : « Pueblo situado en una subida que tiene » en lo alto un profundissimo pozo lleno de agua. » Cette interprétation est en vérité quelque peu burlesque.

M. Grotefend (Nos 154, 156 et 160) donne, sans explication, trois variantes de cette légende.

LÉGENDE 175.

D'autres monnaies de même fabrique que celles examinées tout à l'heure, offrent les types suivants :

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℞ Charrue et épi ; entre eux, une inscription en deux lignes, dont la supérieure présente la légende 175 et l'inférieure la légende 174, que j'ai pensé devoir appliquer à Attubi.

Occupons-nous actuellement de la légende 175. En examinant ses diverses variantes ; on reconnaît qu'il est impossible de la transcrire autrement que URAIPA ou URAIPO, en donnant au premier et au deuxième signe la valeur que nous leur avons reconnue sur les monnaies d'Ilurco et d'Urke ; le troisième est identique avec l'A constant de la légende Astapa, et ne saurait être ici un Lambda, parce qu'alors nous aurions un mot URLIPO, dont la structure est en opposition directe avec toutes les règles établies par Guillaume de Humboldt, et sous l'influence desquelles tous les noms de l'ancienne Espagne ont été formés, sans exception.

Une fois cette transcription adoptée, l'application du mot obtenu ne présente plus d'incertitude, et il devient évident qu'il désigne la ville d'Orippo, que Pline men-

Digitized by Google

tionne parmi les cités dépendantes de la convention juridique d'Hispalis. Nous voyons dans l'Itinéraire d'Antonin (éd. des Aldes), sur la route de Cadix à Cordoue, Orippo placée à neuf mille pas en-deçà de Séville; cette position correspond avec la localité qui porte aujourd'hui le nom de *villa de dos Hermanos*, et Rodrigo Caro, antiquaire espagnol, atteste, ainsi que l'observe Sestini, qu'on déterre fréquemment en ce point des monnaies à la légende latine ORIPPO.

Il existe d'autres monnaies latines beaucoup plus communes, sur lesquelles on lit le nom IRIPPO, et qui, au dire de Florez, se trouvent constamment aussi dans l'Andalousie; cet auteur prétend faire d'Irippo, une ville différente d'Orippo, bien que la première ne soit mentionnée dans aucun des géographes anciens.

Sestini soupçonne, et avec raison, ce me semble, qu'Orippo et Irippo sont une seule et même cité dont nous venons de reconnaître le véritable nom national.

Erro lit ce mot URGONEILI et le traduit: *Ciudad de Neili o Neilia.*

Sestini ne cherche point à l'expliquer, non plus que M. Grotefend qui en donne des variantes sous les mêmes numéros que pour la légende 174.

Les autres monnaies classées en masse à Obulco, présentent encore d'autres légendes dont l'interprétation reste malheureusement douteuse, et sur lesquelles je dois me borner à appeler l'attention des philologues et des numismatistes. Il est bien quelques-unes de ces légendes qui se prêtent à des explications en apparence

Digitized by Google

assez naturelles ; mais ces explications peuvent sembler trop hypothétiques ; je me contenterai donc de les mentionner en énumérant les monnaies qui réclament un nouvel examen.

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — R/ Charrue et épi ; entre eux, une inscription en deux lignes, dont la supérieure présente le mot 176 et l'inférieure le mot 175, dans lequel nous avons reconnu le nom d'Orippo. (Cabinet du roi.)

Cette légende 176 se rencontre sous différentes formes qui permettent de supposer que les initiales variables M et ⋀, ne sont pas inhérentes au mot lui-même qui d'ailleurs se montre plus fréquemment encore, sans l'une de ces deux initiales. En la négligeant, je crois devoir lire IASPAI ou mieux IOSPAI.

Je ne connais que deux villes espagnoles avec le nom desquelles le mot en question présente quelqu'analogie ; ce sont Iespus des Accetans et Iaspis des Contestans. Iespus me paraît devoir être exclue à cause de son grand éloignement ; reste alors Iaspis qui fut peut-être admise dans une alliance avec Obulco.

GB. Mêmes types que sur la pièce précédente, sauf qu'au revers l'inscription bilinéaire est celle du N° 177. (Cabinet de M. Rollin.)

Cette légende doit-t-elle être considérée comme composée d'un ou de deux noms ? c'est ce que je n'oserais décider. Si elle ne contient qu'un nom qu'il faut lire ILAIKTIS, il semble qu'elle s'applique assez bien à Illici des

Digitized by Google

Contestans. Cette ville se trouve citée sous divers noms dans les auteurs ; Ptolémée l'appelle Illicias, Pline colonia immunis Illici, P. Mela Ilicen, Diodore (guerre d'Amilcar) Elice ; c'est aujourd'hui Elche, dans le golfe d'Alicante. Si la légende en question était partagée en deux, aucun des mots obtenus ne présenterait de sens.

En résumé, Illici est des Contestans comme Iaspis, et si la légende qui semble concerner cette ville, était bien expliquée, il en résulterait réellement quelque probabilité pour la lecture de celle-ci.

Erro lit cette légende GAN — GANEAN — IZBEZUM, qu'il traduit : *Pueblo que tien en mas alto de el un pozo muy profundo.* Du reste il donne deux variantes qui semblent établir l'homophonie des deux signes ⋎ et ⋈.

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℞ Charrue et épi ; entre eux, une inscription bilinéaire dont la première ligne offre le mot 178 et la seconde le mot 179. (Cabinet du roi.)

Un MB. aux mêmes types fait partie de la collection de M. Bohl.

La légende 178 présente d'abord une palme que suivent trois lettres, dont les deux premières sont ET ; la troisième est semblable au T celtibérien ordinaire ; mais la présence du T turditan qui la précède, semble devoir exiger une autre valeur : peut-être est-ce un Hτα comme cela a lieu dans quelques alphabets italiques ; toutefois j'en doute. J'aimerais mieux voir dans les deux caractères consécutifs, un T plus ou moins rudement prononcé ; s'il en était ainsi, on pourrait retrouver ici

Digitized by Google

le mot EDT, par exemple, et ce serait alors Edeta, métropole des Edetans, que l'on devrait regarder comme alliée d'Obulco.

Quant à la légende 179, elle se transcrit STBGS, à l'aide des valeurs que nous connaissons déjà; peut-être alors faut-il retrouver ici la terminaison GES que nous avons reconnue dans la légende de Velia des Caristes, et par suite lire SETABIGES, pour Sætabis de Ptolémée et des monnaies latines, Setabis de Strabon. Or Setabis est encore une ville des Contestans, et l'on doit reconnaître une coïncidence bien singulière dans la présence, sur les monnaies d'Obulco, de trois mots qui ressemblent si fortement à des noms de villes des Contestans. J'avoue que ce fait seul me déciderait à regarder comme probables, les trois attributions que je viens de proposer successivement.

Erro lit cette double légende IZBELZ — IZBELZUMA, et répète encore son étrange traduction : *Ciudad que tiene un pozo profundissimo.*

GB. Tête de Cerès, OBVLCO. — ℞ Charrue et épi; entre eux, une inscription dont la ligne supérieure est la légende 180, et la ligne inférieure la légende 176, que j'ai attribuée à Iaspis. (Cabinets du roi et de M. Bohl.)

J'ignore complètement ce que peut signifier la ligne supérieure, sur la correction de laquelle je ne suis pas fixé, faute d'exemplaires suffisants à comparer.

Digitized by Google

GB. Mêmes types, et au revers la légende 181. (Cabinets du roi et de M.. Bohl.)

J'ignore également la valeur de cette double légende, dont je laisse à de plus habiles le soin de débrouiller le sens.

Il en est exactement de même des GB. du cabinet du roi, dont les types sont encore identiques, mais accompagnés, cette fois, des doubles légendes 182 et 183.

Sestini donne de plus une légende tronquée 184, qu'il a copiée sur une monnaie d'Obulco, et dans laquelle on pourrait retrouver, soit le mot OSKAETS pour Osca des Turditans, soit ASELETS pour Asyla des mêmes Turditans. Avant tout, il faudrait être sûr de la teneur de cette légende, et rien n'est moins certain, suivant moi.

Il me reste maintenant à prouver que toutes les monnaies que je viens de passer en revue, ont été fabriquées à Obulco, et vraisemblablement à une époque très-voisine de la domination romaine; cela résulte de l'existence de pièces parfaitement identiques de fabrique et de types, sur lesquelles l'inscription turditane du revers est remplacée par la légende suivante L. AIMIL. M. IVNI. AID, c'est-à-dire, *Lucius Æmilius, Marcus Junius, ædiles;* ces dernières pièces sont donc postérieures à la guerre de Numance, mais probablement de bien peu d'années. On voit que les indices d'alliances nationales ont fait place, sur ces monnaies, aux noms des magistrats romains qui venaient d'être substitués aux autorités espagnoles. Havercamp qui donne une figure, d'ailleurs assez mauvaise, de cette monnaie, suppose qu'il faut la rapporter

Digitized by Google

au siècle d'Auguste : « Ad tempora autem Augusti revocare » forsitan licebit, quibus in Hispaniâ quoque agnoscitur » quidam M. Æmilius. » Il est dans l'erreur, je crois, et d'ailleurs, Marcus Æmilius n'est pas Lucius Æmilius ; la conclusion d'Havercamp est donc au moins singulière.

Le nom de Lucius est extrêmement commun dans la famille Æmilia ; ainsi, par exemple, l'on connaît L. Æmilius Buca, père et fils, L. Æmilius Bassus, L. Æmilius Scaurus, etc. Il est donc très-probablement fait mention sur la monnaie d'Obulco, d'un L. Æmilius, contemporain de la guerre de Numance.

Quant au second édile de la monnaie, c'est-à-dire M. Junius, il est difficile de préciser, parmi les membres de la famille Junia qui ont porté le surnom de Marcus, surnom affectionné dans cette famille, celui qui peut revendiquer la légende en question. Ainsi, pour ne citer que les deux plus anciens, on connaît un M. Junius Brutus qui fut *quæstor provincialis*, l'an de Rome 552, et consul l'an de Rome 575 ; un second personnage du même nom, également *quæstor provincialis*, l'an de Rome 595, devint ensuite tribun du peuple et édile. Je suis convaincu que c'est de celui-ci même qu'il s'agit sur la monnaie latine d'Obulco, puisque seize ans après l'an de Rome 595, eut lieu la réduction de l'Espagne en province romaine.

Quant aux légendes 185 à 189, elles appartiennent toutes à des monnaies d'origine évidemment bétique ; on y reconnaît bien, sauf toutefois dans les premières, quelques légères analogies avec les alphabets celtibérien,

Digitized by Google

turdulique et turditan, mais trop peu saillantes pour qu'il soit possible de risquer une explication de ces légendes.

Ici se termine la tâche que je m'étais imposée. Si je n'ai pas assez bonne opinion de mes forces, pour croire que mes explications paraîtront toujours admissibles, je conserve du moins l'espoir d'avoir éclairci quelque peu, plusieurs des questions si embrouillées que présentait encore la numismatique de l'Espagne.

Digitized by Google

Planche I.

ALFABETO DE LA LENGUA PRIMITIVA DE ESPAÑA

y explicacion de sus mas antiguos monumentos, de inscripciones y medallas, por Don Juan Bautista de Erro y Aspiroz, Contador principal por S. M. de rentas reales, propios y arbitrios de la ciudad y provincia de Soria.

Madrid, en la Imprenta de Repullés, 1806.

Alfabeto primitivo y correspondencia de los signos Bascongados que se ven en los monumentos, mas antiguos de España, con las letras vulgares.

Nota les signes précédés d'une astérique, n'existent pas en sont de pure invention.

Letras Vulgares.	Nombres de las letras del alfabeto griego.	Nombres Bascongados de los signos primitivos.	Signos primitivos de la Escritura.	Variationes posteriormente introducidas.
A	*Alfa*	*Alfa*	Λ.	Ħ. Δ. A. ⋊. ⩚.
B. F. P	*Beta*	*Beta*	ɸ. *ɸ.	φ. ⊙. ⊗. ◈. *◈. ◈. ◆. *B. *∞. (I).
G	*Gamma*	*Gamma*	⊟.	Γ. Γ. *Ɔ. Λ.
D	*Delta*	*Delta ó Deleta*		
E	*Epsilon*	*Etsila*	⋎. *II.	H. M. IF. H. A.
C ó Z	*Zeta*	*Zeta*	ς. C	<. S. ⋀. *⋄. X. ⧖. *⋞. ⩓. ⋈. X.
T	*Tita*	*Tita*	⊙.	◈. ◇. T. O.
J. I	*Iota*	*Iota*	I. ↑.	*T. Y. Y. *Ч. Ψ. Ψ. *Ψ. *ϒ.
K	*Kapa*	*Kapa*	K.	*K.
L	*Lambda*	*Lameda*	Γ	*⋎. <. *Ӿ. Λ.
M	*Mi*	*Mi*	*⌒	M.
N	*Ni*	*Ni*	Γ.	N. *Λ. *Λ. *Ж.
R	*Ro*	*Ro*	*P. *R. *K.	P. P. D. D. *X. *Ж.
S	*Sigma*	*Sugma*	ξ	Ś. S.
U	*Upsilon*	*Utsilun*	Ψ. *Y.	Ч. I. Ψ. Ч.
O	*Omega*	*Omega*	◇. O.	

Nexos, y letras enlazadas de la Escritura primitiva, con la correspondencia de su valor en letras vulgares.

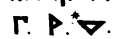
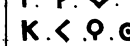
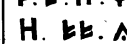
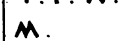
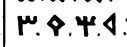
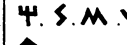
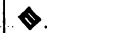
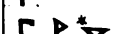
Ga, Gue, Gui, Go, Gu	↑.
Gan, Guen, &c.	*↑. *↑.
Gui, Goi, Gu,	*Ψ
Iz	*Ж. *Λ. *Ж. *⊄. *Ƨ.
Na, Ne, Ni, No, Nu, An, En, &c.	*Λ". *Ⅽ. N. N.
Nan, Nean, Nian	*Ж. Λ".
At, Et, It, Ot, Ut.	♀.
Za, Ze, Zi, en Az, Ez, Iz &c.	‡. ⋈. *⋈. ⋈. ♀. Ж. ⧖. Ж.

Digitized by Google

Digitized by Google

Planche II.

ALPHABET DE SESTINI.

A	
B. P	
C (dur) K	
Ci. Ki	
D	
É	
Ê	
G	
I	
L	
M	
N	
O	
Ô	
R	
S	
T	
Th	
U	
V	
X (X Grec)	
Y	
Z	
Æ. OI	

Nota. Les signes precédés d'une astérique n'existent pas ou sont de pure invention

Digitized by Google

Digitized by Google

Planche III.

TABLEAU GÉNÉRAL DES LÉGENDES CELTIBÉRIENNES
ET DE LEURS VARIANTES

Nota. Les Légendes précédées d'une astérique n'ont pas été recueillies par moi.

Nos	Légendes
1.	ILIΓLA . ILIΓENSΣ . ILIΓENSE (*Sestini*)
2.	ΘWBA
3.	ORIΓΓO . *ORIΓΓO (*Sestini*)
4.	ACINIPO . ACINICO
5.	CAST
6.	ЬDVSITANV
7.	CARTEIA . KARTEIA
8.	OƆLVBO . OBOLIC . (OBLCO ℞ ◘)
9.	OƵTVR
10.	CARIZ
11.	ΕΜΠΟΔΕΙΤΩΝ
12.	TOLE
13.	*MVNICI . EMPORIA (*Velasquez*)
14.	*ЧLVRCON (*Velasquez*)
15.	OSET . OSSHT . OSSET (*Sestini*)
16.	EPORA . AIPORA (*Sestini*)
17.	*IPACRO . IΓΛGRO (*Sestini*)
18.	*ILITVRGI . ILOITVRGENSE (*Sestini*)
19.	IRIPPO IRIΓΓO IRIΓΓO OPPIRI
20.	SISAPO SISIPO SISIP SISRO
21.	ꓢAN *(ꓢAN ℞ GILI) (*Sestini*)
22.	*(ΛSЬCΔ◘ ℞ OSI) (*du Mège*)
23.	(ꓘAΣЬ ℞ CEL) ꓘAΣЬ *KAΣЬ (*Sestini*) ꓘAΣЬ .
24.	Γ.Ρ.ΓΓΓΓИS . ΓΓΓΓИS . ΓΓΓΓИS . (ΓΓΓΓИS ℞ M)
25.	*ꓘΓΓΓИS (*Velasquez*)
26.	MЬΣΓOИꓘS . MЬΣΓOИꓘS . MЬΣΓOИꓘS .
»	MЬΣΓOИꓘS . MЬΣΓOИꓘS . MЬΣΓOИꓘS

Nos	Légendes
27.	Ɛ .
28.	ИAΨOX . ИAΨ . ИAΨOX . ИAΨOX . ИAΨOX .
»	ИΓΨ . ИAΨOX . ИAΨ/ΦX
29.	AΦΓA . AΦPA
30.	Ӿ . ӾИΦΓΓ .
31.	AΦPӾΨ . AΦPӾΨ .
32.	ӾИΘIӾΨ . ӾИΘIӾΨ . ӾИΘIӾΨ . ӾИΘIӾΨ .
»	(ӾИΘIӾΨ ℞ ꓤΓ)
33.	ARFA .
34.	ИDF . IDA ?
35.	ӾИ . ӾИ . ӾИ .
36.	ΓOИAИ . ΓOИAИЬ
37.	SPΛΛИЬ . SPΛΛИЬ . SPΛΛИЬ
38.	*SPΛΛИЬ (*Sestini*)
39.	*SΓΛΛИЬ (*Sestini*)
40.	*SPΛΛИЬ (*Lastanosa*)
41.	*SPΛΛИΓ (*Velasquez*)
42.	◘℞◘ΦƵPΛ . ◘ΦSPΛ .
43.	◘ΦS
44.	*◘ΦSPΤ (*Sestini*)
45.	PΦЬӾΦPX . PΦFӾΦPX . PΦЬӾΦPX . PΦЬӾΦPX .
»	PΦFӾΦPX . PΦFӾΦDX . PΦFӾΦPX .
46.	*DΦFӾΦDXS (*Sestini*)
47.	PΦЬӾΦ/PXS : PΦЬӾΦ/PXS . PΦЬӾΦ/PXS . PΦЬӾΦ/PXS . PΦЬӾΦ/PXS
48.	IIШΛMИ . HШΛMИ .
49.	ꓤИӾX . ΩИӾX . ΩИӾX . ΩИӾX . ꓤИӾX . ꓤИӾX .
»	ꓤИӾX

Nos	Légendes
50.	ꓤИΨDИ . ꓤИΨDИ . ꓤИΨDИ .
51.	*ꓤИΨDИ (*Erro*)
52.	IMOИЬS . IMOИЬS .
53.	*IHOИЬS . (*Erro*)
54.	IOMOИЬS . IOMOИЬƵ . IOMOИЬƵ . IOMOИЬS
»	IOMOИЬS . IOMOИЬS
55.	ꓤΓИSHΨ . ꓤΓИSHΨ . ꓤΓИSH . *ꓤΓИSHЬ .
»	(*Velasquez*) ꓤ . ꓤΓ .
56.	ИЬMH . *(ИЬMH ℞ ꓤΓ) (*Sestini*)
57.	ЬMH
58.	ИƎHOPTN
59.	ꓢꓢ
60.	ꓢ
61.	VEИIPO
62.	ЧMΛIIΛ
63.	ꓘΓИИ . ꓘΓИИ
64.	DΛSDHS . DΛSDHS . DΛSDNS . DΛSDHƵ .
»	PΛƵDHS . DΛSPHS .
65.	PΛSЬ . PΛSЬ . DΛSЬ .
66.	ИӾΦꓤΛЬM Φ ΛΛΛΔΦ ? ИӾΦꓤΛЬ ......
67.	Ɐ PXꓤΛS .
68.	...XΦꓤΛЬM
69.	*IИӾΦꓤΛVM (*Erro*)
70.	*ИӾΦꓤΛЬM ӾΛΛΛDΦ . (*Sestini*)
71.	PΛЬFFXΛ . PΛЬFFXΛ . DΦSИXΛ . DΛSИXΛ .
»	DΛSИXΛ . PΛƵFFXP . DΛSSXΛ . PΦƵMXΛ
72.	*PΦDЬЬXP . (*Erro*)

Nos	Légendes
73.	Θ . ΘЬΓИHӾM
74.	*ꓤFFXΘ . (*du Mège*) *ꓤЬFXΛ (*Velasquez*) *ꓤFFXΛ (*Erro*)
75.	MPИΨ . MPИΨ . MPИΨ . MPИΨ . MPИΨ .
»	*MPИΨ (*Sestini*) (MPИΨ *ou* MPИΨ ℞ SAETABI)
76.	ЬI . Ь . I . Ь–.
77.	ΛPꓢИЬ . ΛPꓢИЬ
78.	*ΛVꓢИИ (*Sestini*)
79.	ΛPИΨ . ΛPИΨ ?
80.	ΛΓИЬMꓘИ . ΓPИЬMꓘИ .
81.	ΛЬP∴ЬM∴....
82.	ΔP∴ЬMꓘИ .
83.	ꓘЬSSЬ . ꓘFSSЬ . ꓘFSSЬ
84.	*ꓘSSЬ (*Sestini*)
85.	ꓘSЬ . ꓘSЬ . ꓘSЬ . ꓘSЬ . ꓘSF . ꓘSF . ꓘSF .
86.	ИΛ M . M . ИΛ .
87.	ӾИ . ΨИ . ΨИ
88.	ΛИΨꓘSꓘИ . ΛИΨꓘSꓘИ . ∴ΨꓘSꓘИ .
»	ΛИΨꓘSꓘИ . ΛИΨꓘSꓘИ . ΛИΨꓘSꓘИ .
»	ΛИΨꓘSꓘ . ΛИΨꓘSꓘ . ΛИΨꓘSꓘ .
89.	ЬI . Ӿ .
90.	ЬXΛ . ЬXΛ
91.	XΦИ .
92.	OΘΦΘ . OΘΦΘ
93.	ΛPSP ?
94.	ЬΦΘΦΘ
95.	ИΛΨΦPΦꓘΛ . *ИΛΨΦPΛꓘΛ (*Sestini*)
96.	DPSΓXSDFƵPΦ ? ...ΛSFXΛ ? (*Probablement Leg. 71.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

Nos	Légendes	Nos	Légendes
97.	⊢ΦΜΨ . ⊢ΦΜΨ	122.	↑ΜΨΙΓΦΓ⊢ .
98.	ΜΛΔ◁Η . ΜΛΔ◁Η . ΜΛΔ◁Η . ΜΛΔ◁Η .	123.	*↑ΜΨΙΜΦΓΧ (plus certainement ↑ΜΨΙΜΦΓΧ) (Sestini)
"	ΜΓΔ◁Ж . ΜΓΔΦΗ . ΜΓΔ◁Η .	124.	SE S. SESP. SESP. SESP.
99.	*ΜΡΔ◁Η .	125.	⊢Φ . ⊢ΦΔ↑Μ . ⊢ΦΔ↑Μ . *⊢ΦΔ↑ΜD . (Sestini)
100.	ΛΡΔ◁Η . ΛDΔ◁Η . ΛΓ↑◁Ж . ΛΓ↑....	126.	ΜΑΙS . ΜΑΙS . ΜΑΙS . ΜΑΙS . ΜΑΙS *ΜΑΙS (Florez)
101.	ΡΔΜ⊢SCΜ . DΔΜ⊢SCΜ . DΔΜ⊢SCΜ .	127.	*ΧΔΙS . (Velasquez)
"	*ΡΔΜ⊢SCΜC . (Mionnet)	128.	Σ _ DΜ .
102.	S⊢ΦΜS . S⊢ΦΜSCΜ . S⊢ΦΜSCΜ . S⊢ΦΜSCΜ .	129.	Μ . R̸ . ΜΕΣΜΡΜΗΜ (l'avant dernier signe est effacé ou n'offre plus que les traits ⊢Ι.)
"	S⊢ΦΜ.... S⊢ΦΜSCΜ .	130.	ΡΦΣDΧSΗΜ . DΦSDΣSΗΜ . *ΡΦΣDΣSΗΜ .
103.	ΜΓΨΦCS... ΜΛΨΦCSΜ . ΜΛΨΦCSCΜ .	"	(Mionnet, Grotefend)
"	ΜΛΨΦSCΜ . ΜΛΨΦCSCΜ . ΜΛΨΦCSCΜ .	131.	ΜΕΛΜSΡ . ΜΕΛΜSΡ . ΜΕΛΜSD . ΜΕΛΜSΡ .
104.	*ΜΛΨΦCS⊢ . (Sestini)	"	ΜΕΛΜSΡ . ΜΕΛΜSΡ . ΜΕΛΜSΡ . ΜΕΛΜS....
105.	Μ⊢◁ΗΜΕΜ . Μ⊢◁ΗΜC . Μ⊢◁ΗΜΕΜ . Μ⊢◁ΗΜ .	"	ΜΕΩΜSΡ . ΜΕΛΜSD . ΜΕΛΜSΡ . . ΜΕΩΜS . .
"	*Μ⊢ΦΗΜΕΜ . (Sestini) Μ⊢◁ΗΜΕΜ .	"	ΜΕΛΜΕD . ΜΕΛΜSΡ . ΜΕΛΜSΡ . ΜΕΛΜSΡ .
106.	?ΕΚCC? ⊢CC . ⊢CC .	"	*(ΜΕΩΜSΡ . ΜΕΛΜSD . ΜΕΛΜSΡ) (Grotefend)
107.	Μ . ΜΗ .	132.	ΜΕ . ΜΕ . ΜΕ .
108.	Ψ↑ΜΜ . Ψ↑ΜΜ	133.	Μ⊢ΦШΡΜ R̸ Μ
109.	ΜΛΨΦΧΜΡΓΜDΙΜ . ΜΛΨΦΧΜΡΓΜDΙΜ .	134.	*ΛΓDΣΦΓΣΜ . (Sestini)
"	*ΜΛΨΦΧΜDΛΜDΙΜ . (Sestini)	135.	↑Μ .
110.	ΛΜΔ . Λ .	136.	↑ΜDΨ↑S .
111.	ΔΦΜDS↑ . ΔΦΜDS↑ . ΔΦΜDS↑ . ΔΦΜDS↑ .	137.	ΙΜΨΛ...
"	ΔΦΜDS↑ . ΔΦΜDS↑ . ΔΦΜΓS .	138.	*ΙΜШΛΗ . (Sestini) *ΜШΛΝ . (Velasquez, Grotefend)
112.	ЖΦΜΕΜΣ . ΧΦΜΕΜΣΜ . ΧΦΜΕΜΧΜ	139.	*(ΩΦSΔ . R̸ ↑ΦSΦ / ∇Ψ7 ou ↑ΦSΔ / ∇Ψ7) (Florez)
113.	ЖΦΜ . ΧΦΜ .	"	*(ΩΦSD . R̸ ↑ΦSΦ / ∇Ψ7) (Erro)
114.	ΡΓDΔΜ . *ΡΛDΔΜ . (Sestini)	140.	Ε . ΕΦDΓΓ: Μ? ΕΦΡΓΡΧΜ . ΕΦDΓDΣΜ
115.	ЖΓΜΛΜ . ЖΓΜΛΜ . ЖΓΜΛΜ . ЖΓΜΛΜ .	"	ΕΦDΓDΣΜ . ΕΦDΓDΣΜ .
116.	ΧΓΜΛΜ .	141.	ΧΨDΜΜ↑ . ΧΨDΜΜ↑ . ΧΨDΜΜ↑ .
117.	ΡΡΚΕΚΜ . ΡΡΚΕΚΜ . *ΡΦΚЖΚΜ . (Sestini)	"	ΧΨΡΜΜ↑ . ΧΨDΜΜ↑ .
118.	ΣΣΣΡΔΣ . ΣΣΣΡΔΣ . ΣΣΣΡΔΣ . ΣΣΣΡΔΣ .	142.	ΨΨΡΣΜ . ΨΨDΣΜ
119.	Ω?ΦDΤΕ'S . ? *ΩΦΡΤΕ . (Grotefend)	143.	*ΨΨ (Sestini)
120.	ΡΛ :*ΡΓ . (Grotefend)		
121.	ΗΦΗΜΜ . ΗΦΗΜΜ .		

Nos	Légendes	Nos	Légendes
144.	Ψ . ΨΜ .	170.	ΜΦΜΚΙΜ ?
145.	ΗΗΜ .	171.	ΣΛΦΜ .. Ε1ΦΜΛ . ΛΜΦΓΕ . ΓΜΦΓΕ . ΛΜΦΓ?
146.	Ψ⊢ΔDΜΜΛΨ .	"	ΛΜΦΓΣ . ΛΜΦΓΣ . ΛΜΦΓΣ . ΛΜΦΓΣ .
147.	ΗΜΦΥ .	"	ΛΜΦΓΣ . ΛΜΦΜ . ΛΜΦΣ . ΛΜΦΓ . ΛΜΦΓΣ .
148.	*ΛDΔS . (Sestini)	"	ΛΜΦΜ . ΛΜΦΓΣ . ΛΜΦΓΣ . Σ1ΦΜΛ .
149.	*ΜΕΣΨΡS (Sestini)	172.	Λ1ΜΛ . Λ1ΜΛ . Λ1ΙΙΙΛ . Λ1ΙΙΙΛ .
150.	*ΨΔΨ (Sestini)	173.	↑1ΛΛΛ .
151.	*ΡΣS . (Sestini)	174.	ΜΛ1ΦΣΦΥ . ΜΛ1ΦΣΦΥ ... ΛΓΦΣΦ ...
152.	*ΣΛΡΜ _ ΜΣΨ (Sestini)	"	ΜΛ1ΦΣΦΥ ... ΦΣΦΥ . ΜΛ1ΦΣΦΥ . ΙΛΛΦΣΦΥ .
153.	*C⊢SΣ (Mionnet)	"	ΜΛ1ΦΣΦΥ . *(Μ ΦΣΦΥΛ . ΜΛ1ΦΣΛ .) (Sestini)
154.	*Γ1ΨϽΟR . (Florez) *ΓΛΨΙΟΥ (Sestini)	175.	*(ΜΜΛ1ΦΣΦΥ) (Erro)
"	*ΛΜΥϽΟΥ (Sestini) *ΛΙΡΟRΔ (Erro) .	"	↑1ΛΛ94 . ↑1ΛΛ94 . ↑1ΛΛ94 . 1ΛΛ94 .
155.	*ΧΙ . ΧΙΜΜΦ (Velasquez)	"	↑1ΛΛ94 .... 1ΛΛ94 .
156.	*ΡΟΛΜΓΜΧΜ (Erro)	176.	ΛΔ1ΜΨΛΜ . ΛΔ1ΜΛ . ΛΔ9ΜΛΛΛ .... 1ΜΛΛΛ .
157.	ΙΙΜΓΡΔΥ ?	177.	ΛΔΛΛ / ΜΛΦΧ . *ΛΜΛΛ / ΜΜΦΧ (Erro.)
158.	....ΥΧ↑Ш ? *ΣΜΧ↑Μ (Sestini)	178.	○ΦΦΜΣ . ΦΦΜΣ . ΦΦΜ . ΦΦΜΣ
159.	ΜΕSΦΜΣΥ . ? *ΜΕSΡΜΣΨ . (Sestini)	179.	○ΜΜ1ΦΜ . ΜΜ1ΦΙΙΙ . ΜΜ1ΦΙΙΙ . ΜΜΓΦΙΙΙ
160.	ΛΓΜΛΧ ? *ΛΜΜΛΧ (Sestini)	180.	... ΦΦΔ9ΣΣΛ . ... ΦΛΡΙΣ ..... ΛΦΔ9ϽΙΣΛ .
161.	Λ . ΛΜΜΛΧ	"	ΛΦΔ9ΛΣΛ .
162.	ΗΡΓΡΣΨ ?	181.	ΛΦΛΙΛ . 94Φ9Φ1Λ . / ΛΛ94ΣΛ . ΛΛ94ΣΛ .
163.	ΜΛDΛ ? ΡΣΜ ?	182.	ΛΦ9ΜΛΛΜ . 1Φ9ΜΛΜ . ΛΦ9ΜΛΛΛ / ΛΜΛ↑R . ΛΜΛ↑Κ . ΛΜΛ↑ΥR
164.	ΦΕΙΔΥ ?	183.	ΛΦΔ9Φ1... / Ψ.Σ1 ...?
165.	ΜΦΕ .	184.	*ΜΦΥΛΧΣ↑ . (Sestini)
166.	ΜΓΛΦ ...... ΛΦΨΦ . ΜΓΛΦΨΦ . ΜΛΦΨΦ . ΜΓΛΦΨΦ .	185.	BAILO . R̸ AVG . ⟨Ι.Ͻ .
"	*(ΜΓΛΦΨΦ . ΜΓΛΦΨΦ . ΜΓΛΦΨΦ) (Sestini) .	186.	↑ΙΙ1Ч3
167.	*ΙΛCRΟ (Sestini)	187.	ΛΕ◁ΙΚ
168.	ΜΛΓΦ3 . ΜΛΓΦΣ .	188.	ϽΡΡ9 _ Ι9 .
169.	ΜΛΓΦΣΚΜ . ΜΛΡ ...... ΛΡΦΣΚ ..... ΡΦΣΚ . .	189.	1ϽΛϽΚ . ΥϽϽΛϽΚ . ΥϽϽΛϽΚ . ΥϽϽΛϽΚ
"	.... ΟΚΜ . ΜΛΓΦΣΚΜ . ΜΛΓΦΜΣΜ . ΜΛΓΦΜ . .		
"	ΜΛΓΦΣΙCΜ . ΜΛΓΦΜΣΚΜ . ΜΛΡΦΜΣΚ .		
"	ΜΛΓΦΜΣΚΜ . ΜΛΡΦΜΕΚΜ . ΜΛΓΦΜΣΚ .		
"	ΜΛΓΦΜΕΚΜ . ΜΛΓΦΜΣΚ . ΜΛΓΦΜΣΚΜ .		

Digitized by Google

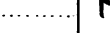
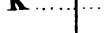
1er ALPHA

Valeurs.
A ouvert, voisin de
B ou P
C doux ou K
E aigu, voisin de
G doux, aspiré
L
N
O
R
S
T
U Upsilon
Y I
Z G doux O
E Eta
Kh aspiré Ki

Digitized by Google

Planche IV.

1.er ALPHABET CELTIBÉRIEN.

Valeurs.	Signes bien déterminés.	Signes douteux.
A ouvert, voisin de O		
B ou P		
C Duc ou K		
E aigu, voisin de I		
G Duc, aspiré		
L		
N		
O		
R	(peut se remplacer par)	
S		
T		
U Upsilon		
Y I		
Z G doux Orèta		
E Eta		
Kh aspiré Khi		

Digitized by Google

Digitized by Google

Planche V.

2.e ALPHABET CELTIBÉRIEN,

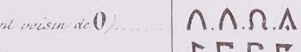
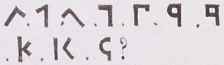
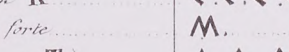
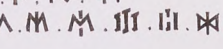
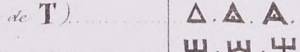
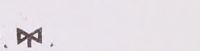
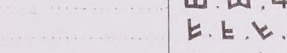
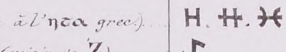
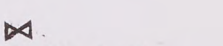
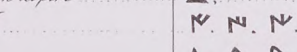
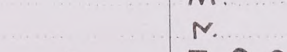
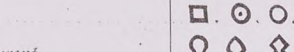
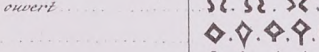
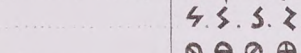
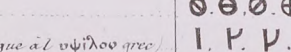
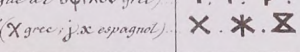
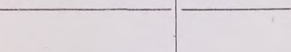
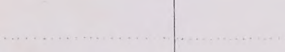
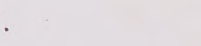
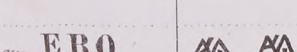
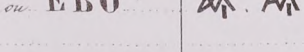
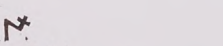
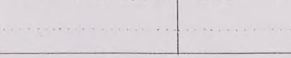
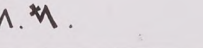
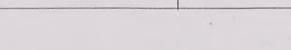
formé du premier avec addition des homophones.

Valeurs.	Caractères Celtibériens.
A ouvert, voisin de O	
B et P	
C dur ou K	
E aigu, voisin de I	
G dur aspiré	
L	
N	
O	
R	(Remplacé quelquefois par)
S	
T	
U Upsilon	
Y ou Ï	
Z G doux Orèla	
È Eta	
Kh aspiré Khi	

Digitized by Google

Digitized by Google

ALPHABET CELTIBÉRIEN.

Valeurs.	Signes propres à la Tarraconaise.	Signes propres à la Bétique.
A (Souvent voisin de O)		
B ex. P		
C dur ex. K		
Ç ex. S forte		
D (voisin de T)		
E grave		
E aigu		
I (analogue à l'ηοα grec)		
G doux, (voisin de Z)		
G dur en aspiré		
Ï ex. Y		
L		
M		
N		
O		
Ô très ouvert		
R		
S		
T		
U (analogue à l υψîλοο grec)		
K aspiré (χ grec ; j, x espagnol)		

Ligatures.

AK		
SAK		
IBO ou EBO		
PE		
Æ		

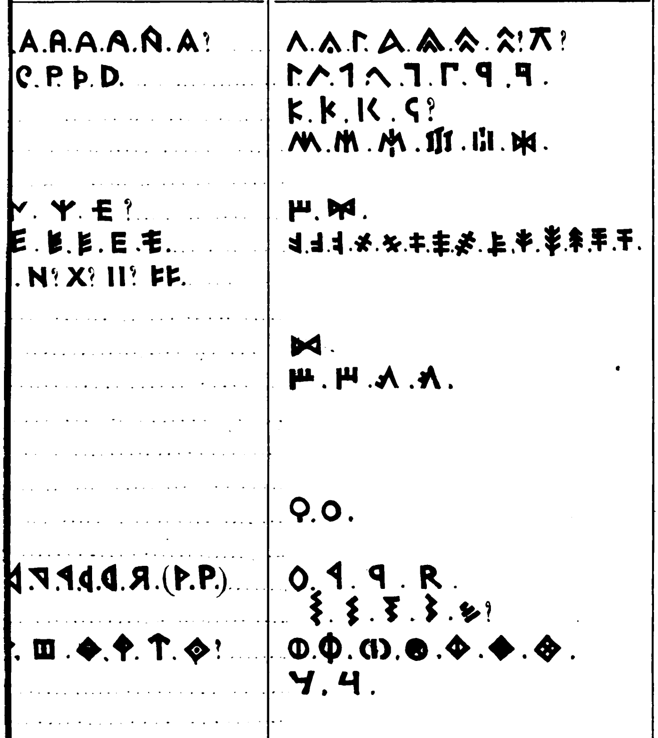
Digitized by Google

Digitized by Google

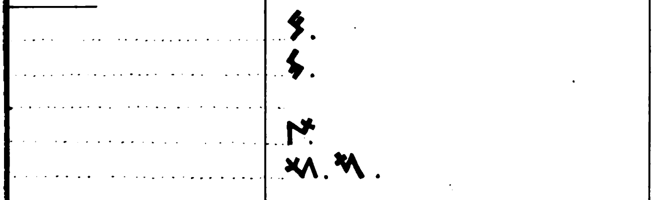
…che VI.

…LTIBÉRIEN.

…Tarraconaise.	Signes propres à la Bétique.



…ures.



Digitized by Google

CARTE NUMISMATIQUE
DE
L' ESPAGNE
Avant sa réduction en province romaine

Explication des abréviations.

C.J.....Chef lieu de convention juridique.
L.....Type du Cavalier tenant une lance.
P.....id.....une palme.
B.....id.....un bouclier rond.

Metz. Lith. Dupuy, Etienne & Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR

UNE MÉDAILLE DE VALENS

Trouvée dans la maçonnerie de l'aqueduc de Gorze à Metz, en septembre 1839.

PAR M. V. SIMON.

MESSIEURS,

L'époque de la construction de l'aqueduc qui conduisait les eaux de Gorze à Metz, est une question qui, jusqu'à présent, n'avait point été résolue; les pierres de petit appareil et d'échantillon qui en forment le revêtement, avaient amené à croire que cette vaste construction devait remonter à l'époque du haut empire romain, et on l'attribua au temps où Drusus habita les Gaules. Cependant des imperfections dans l'exécution inspiraient des doutes et portaient quelques archéologues à émettre l'opinion que ce grand œuvre remontait à des temps moins anciens; à une époque postérieure à Constantin le Grand. Cette dernière opinion vient d'être confirmée par une heureuse circonstance.

Au mois de septembre 1839, en abaissant un chemin existant sur la partie du radier à l'extrémité Est des arches et situé sur le versant occidental de la côte de Jouy, on

Digitized by Google

découvrit une médaille petit bronze de Valens, portant au droit la tête de cet empereur et au revers une victoire; elle était enfermée dans un morceau de ciment provenant de ce même radier*.

Ce fait est d'un haut intérêt puisqu'il nous démontre que cet aqueduc, ou au moins la partie où l'on trouva cette médaille n'est pas antérieure au règne de cet empereur qui vivait au quatrième siècle. Cette date est donc incontestablement acquise à la science. Mais cette construction a-t-elle eu lieu précisément sous ce règne ou postérieurement. Il est important d'examiner cette question.

Il est probable que dès que des empereurs jugèrent utile de fixer leur résidence à Trèves **, nos contrées durent avoir un reflet de la grandeur de la puissance impériale; toutes les villes qui avoisinaient la métropole des Gaules durent être souvent visitées par les empereurs ou les grands de leur cour et être honorées d'une protection tout particulière, qui put même résulter des besoins de l'époque. L'intérêt que le gouvernement d'alors avait de s'assurer de la fidélité de toutes les villes menacées de l'irruption des barbares, dut engager à leur procurer des avantages considérables.

Mais ce ne fut point aux époques ou l'empire fut

* Cette trouvaille fut faite par M. Parmentier jeune, entrepreneur à Jouy, en présence de M. Parmentier aîné, qui fit les réparations aux arches de l'aqueduc, et de M. Spol, ancien négociant à Metz et propriétaire à Jouy. M. Parmentier jeune, la donna à M. Jaunez père, pour qu'il me la remît.

** On sait que Valentinien Ier habita Trèves, que Gratien y passa l'hiver de 379, que l'empereur Maxime y fixa son séjour en l'année 383 et qu'il y était encore en 387, que Valentinien II y passa l'hiver en 389 et que Jovin y fixa son séjour en 411.

Digitized by Google

envahi, où nos contrées furent ravagées *, que l'on songea à entreprendre des travaux si gigantesques que ceux de la construction de l'aqueduc de Gorze à Metz. Il est aussi très-probable que ce monument dont nous recherchons la date ne fut pas postérieur à ce temps de désastres. Il dut être construit ou sous Valentinien Ier et Valens, ou sous Gratien, ou sous Valentinien II et Theodose Ier, ou sous Arcadius et Honorius; en effet, sous ces différents règnes, on s'occupa beaucoup de constructions et de réparations de monuments et même cette construction ne serait pas postérieure à Gratien, si nous nous en rapportions à l'opinion si éclairée de Bergier qui pense que les troubles survenus depuis cet empereur, durent empêcher aucuns travaux considérables, tant de la part des empereurs que de la part des peuples qui envahirent l'empire.

On sait que Valentinien Ier s'attacha à garnir de forteresses la frontière des Gaules, du côté de la Germanie et à réparer les fortifications des villes; ce fut lui aussi qui fit construire le château de Heidelberg et un autre fort au delà du Danube. Metz, par sa position et sa proximité de Trèves, dut éveiller spécialement l'attention des empereurs qui se succédèrent à cette époque. Aussi remarque-t-on qu'indépendamment des murailles qui pouvaient protéger cette ville, elle possédait plusieurs grands monuments; des restes de murailles épaisses, revêtus de pierres de petit appareil et d'échantillon, présentant à des distances régulières des assises

* Trèves fut saccagé cinq fois depuis l'année 407, jusqu'à l'année 451 et force fut d'établir dès 418 le gouvernement des Gaules à Arles. Metz succomba sous les armes d'Attila en 451, puis en 454 sous celles des Français conduits par Mérovée.

Digitized by Google

horizontales faites en briques, attestent l'antique magnificence de notre ville. Les motifs qui existent maintenant pour que Metz soit un vaste entrepôt du matériel nécessaire à une armée, existaient à cette époque; aussi dans les derniers temps avait-on jugé à propos d'y transférer le gynécée qui, antérieurement, existait à Autun*.

En admettant pour constant que ce fut vers l'époque des règnes de Valentinien Ier et de Valens, que Metz aura été enrichi au moins en partie de ses grands monuments; on est porté à admettre aussi que c'est sous le même règne ou dans des temps qui en étaient très-voisins, que l'on aura pensé à doter Metz d'un amphithéâtre, d'une naumachie et surtout d'un aqueduc; si les eaux de Gorze ne furent pas amenées à Metz sous ce règne, ce dut être très-peu de temps après; l'on sait en effet qu'au quatrième siècle, sous Théodose Ier, ce n'était pas seulement dans les palais des princes, c'était encore dans les maisons des riches particuliers qu'on voyait des salles de bains avec tout leur accompagnement, c'est-à-dire des portiques, de longs promenoirs, de vastes jardins et des aqueducs; ainsi à plus forte raison, les villes importantes en avaient-elles. Quant à la date de la destruction des arches qui ont disparu, on ne peut la préciser; mais Sigebert de Gemblours, qui écrivait dans le courant du onzième siècle, nous apprend

* Cet établissement existait probablement sur le point presque le plus élevé de la ville, connu sous le nom de Cour d'or ou d'orme, où l'on remarque encore des restes magnifiques de constructions romaines. Il est probable que d'une part l'état de ruine dans lequel la ville de Trèves devait se trouver et de l'autre l'existence à Metz d'un château dans une position délicieuse, et en même temps très-défensive, auront déterminé les rois d'Austrasie à choisir Metz pour leur résidence.

Digitized by Google

qu'une partie au moins était détruite de son temps, il s'exprime ainsi :

Ars mittebat aquas, quas tu natura negabas,
Donec sola vias rupit longæva vetustas,
Laudem structuræ retinent hodieque ruinæ,

Les corniches qui ont été enlevées aux arches qui existent encore, l'auront été dans des temps de troubles. Il leur sera arrivé ce qui eut lieu, sous Valentinien II, pour les murailles de Rome. Les murs de cette ville étaient d'une construction très-solide et très-magnifique, les pierres, dont ils étaient revêtus, étaient remarquables par leurs grandes dimensions, elles étaient liées ensemble avec l'airain et le plomb : des citoyens avides venaient pendant la nuit dégrader les murailles destinées à les protéger. Dans nos contrées des habitants non moins avides se seront emparés des agrafes de bronze qui liaient les corniches impostes aux piles, et auront déterminé la chute de celles-ci qui, par leurs dimensions, durent aussi exciter leur cupidité.

Si quelques doutes pouvaient encore s'élever sur l'âge du monument dont nous nous occupons ; si l'on pouvait penser qu'il n'appartient pas aux règnes de Valentinien et de Valens, ou à celui d'un des empereurs que j'ai indiqués ; il faudrait, de toute nécessité, reporter sa date à des temps postérieurs aux violentes secousses que les Gaules avaient éprouvées. Il n'aurait pu en effet être élevé que lorsque les Francs auraient assuré leurs conquêtes ; et après que les Gaules auraient recouvré une partie de leurs richesses et de leur population, à une époque enfin où des guerres redoutables n'appelaient plus l'attention sur d'autres besoins plus pressants et plus indispensables. Ce temps n'est point celui de Clovis ; durant son règne, les Gaules étaient presque toutes

Digitized by Google

désertes, les terres étaient en friche, et la plupart des villes étaient ruinées : il faudrait donc arriver jusqu'au temps de la reine Brunehault, tant vantée par les uns, tant décriée par d'autres, et qui eut le mérite incontestable de remettre en état, dans nos pays, les routes établies par les Romains. Certes ce grand monument était digne de la pensée de cette femme qui voulait faire revivre l'art romain dans le royaume d'Austrasie et qui selon Sigebert : *ædificia admirandi operis construxit* ». Mais il est probable que, si elle eût créé cet aqueduc, nos aïeux nous auraient transmis le souvenir de cette grande entreprise, comme ils nous ont fait connaître les églises et les monastères qu'elle fonda ; son nom aurait été inséparable de cet aqueduc, comme il l'est des autres monuments créés ou restaurés par elle. Cette hypothèse ne me paraît donc point admissible, surtout si l'on considère qu'après l'invasion des Francs, l'usage des bains et des naumachies était bien moins répandu et que d'ailleurs la tradition qui nous reste sur cet aqueduc est toute romaine. Telle semble être aussi celle qui nous est transmise par Sigebert.

Est-on mieux fondé à l'attribuer à quelque souverain puissant qui aurait succédé à cette reine ; je ne le pense pas. Si du temps de Charlemagne, en qui on retrouvait le sentiment de la grandeur romaine, on eût construit cet aqueduc, la tradition nous l'eût appris ; car il n'est peut-être pas de souverain dont il reste plus de souvenirs dans nos contrées. D'ailleurs l'histoire a conservé les noms de la plupart des monuments qu'il fit élever, et sous ce règne, l'art romain avait subi de grandes modifications.

Revenons donc à notre médaille de Valens qui fut ou placée à dessein dans le ciment où on la trouva,

Digitized by Google

ou qui y fut perdue par quelque soldat ou par quelqu'habitant du pays, et reconnaissons que l'aqueduc de Gorze à Metz, au moins pour la partie de ce monument où l'on trouva cette médaille, ne remonte pas au-delà du règne de cet empereur, et qu'il ne doit pas être postérieur au cinquième siècle. Ce qui doit encore confirmer dans cette opinion, c'est que si la date de ce monument n'a pas été conservée, on peut attribuer ce défaut de documents aux désastres survenus peu de temps après sa construction; à des événements qui ont peut-être contribué à en consommer la ruine; les arches étant détruites en partie, les historiens des temps antiques auront jugé convenable de ne point fixer l'attention sur une construction qui n'offrait plus que des ruines.

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. GERSON-LEVY

Sur le Mémoire relatif à l'origine de nos chiffres et à l'Abacus des Pythagoriciens, par M. J. H. Vincent, professeur de mathématiques, membre de l'université de France, etc.

MESSIEURS,

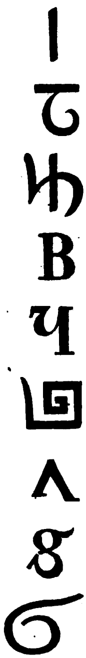
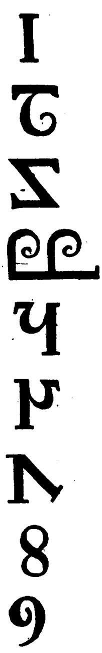
Peu familiarisé avec les travaux de l'Académie des sciences de l'institut, c'est par la notice même dont j'ai à vous rendre compte, que j'ai appris que la question sur l'origine de nos chiffres, fixe de nouveau l'attention du monde savant, par suite de la discussion soulevée naguère entre MM. Chasles et Libri.

N'ayant aucune notion sur les systèmes présentés par ces deux académiciens; ne connaissant l'*Abacus* que par l'exposé de M. Vincent lui-même, je ne puis m'adonner qu'avec réserve à l'examen de son ouvrage: et comme, de son propre aveu, il ne se livre souvent qu'à des conjectures, je me permettrai d'en hasarder quelques autres, tantôt pour corroborer les siennes, tantôt pour lui soumettre, en toute humilité, une critique aussi franche que mon admiration pour son haut talent est sincère.

M. Vincent attribue l'origine de nos chiffres à certains caractères nommés *Apices*. Il suffit de renverser la série

Digitized by Google

Digitized by Google

MANUSCRIT de CHARTRES.			MANUSCRIT d'ARUNDEL.	
Première Série		*Deuxième Série*		
	Igin.			Igin.
	Andras.			Andras.
	Ornis.			Ornis.
	Arbas.			Arbas.
	Quimas.			Quimas.
	Caltis.			Chalcus.
	Zenis.			Zenis.
	Zemenias.			Zementas.
	Celentis.			Celentis.

Lith. Dupuy Etienne & Cie. Metz.

Digitized by Google

qu'en donnent les manuscrits de Boèce pour y reconnaître nos signes numériques.

L'auteur reproduit ces *Apices* sous la double forme du manuscrit de Boèce qui se trouve à la bibliothèque de Chartres, et du traité de l'Abacus du *British Museum*. Les noms et les formes de ces caractères sont à peu près identiques dans les deux manuscrits (Voir la planche).

Dans cette nomenclature, les nombres 4, 5, 7 et 8 paraissent d'origine hébraïque. *Arbàs* est ארבע (*arba*), quatre; *Quimas* חמש (*chamesch*), cinq; *Temenias* et *Zementas* dérivent du chaldéen תמניא (*Temania*) qui lui-même est formé de l'hébreu שמנה (*Schemonah*) par la transformation ordinaire du ש en ת. *La huitaine* est rendue en hébreu par שמנת (*Schemonath*), d'où le mot *Zementas*. Quant à *Zenis*, M. Vincent propose avec Huet de lire plutôt *Zevis* pour faire dériver ce mot également de l'hébreu שבע (*schiba*), sept; mais en pareil cas, pourquoi ne pas proposer de lire *Zebis* ou *Zepis*. Les Grecs ne connaissaient pas le *v*, et les Latins n'ont changé le *b* en *v* dans aucun nom biblique. Επτα *septem*, sept, *sieben* dérivent évidemment de l'hébreu שבע (*Schiba*), qui exprime aussi la satiété, la consommation, la vieillesse, le serment. On connaît l'importance que les anciens attachaient à ce nombre.

Reste à déterminer l'origine des cinq autres *Apices*.

Je serais obligé d'entrer dans de trop longs détails, si je me proposais de suivre M. Vincent dans les développements qu'il donne aux rêveries entassées par les disciples de Pythagore sur les vertus occultes des nombres, je me contenterai de dire que, d'après ce système, l'unité étant considérée comme la mère, et la dualité comme le père de tous les nombres, M. Vincent fait dériver *Igin* de la racine Γυν femme, et *Andras* de

Digitized by Google

ανδρ homme. Je n'ai rien à ajouter à cette conjecture, si ce n'est que chez les Cabalistes juifs du moyen-âge, c'est tout le contraire; le ב représentant le nombre *deux*, est une femme, les deux lignes parallèles de cette lettre sont les deux bras entre lesquels elle reçoit et embrasse son mari qui est l'aleph א représentant l'unité absolue, la couronne תפארת (*Thiphereth*). C'est ce que Salomon fait dire à l'épouse : *Place-moi comme un cachet sur ton cœur* (cantique des cantiques). C'est le cas d'ajouter : *Voilà pourquoi votre fille est muette.*

Puisque M. Vincent met à contribution la langue chaldaïque, il pourrait, par la même raison, faire usage du syriaque qui était tout aussi familier aux juifs; or בגין en syriaque, comme *beginn* en allemand, veut dire la cause, le commencement; la racine est *gin*, le mot גנוניות, qui semble être le pluriel de גין, signifie dans le langage talmudique, divisions, sections, l'unité qui se sépare en plusieurs parties. Il me semble donc plus rationnel et plus conséquent avec le système de M. Vincent de chercher l'origine de *Igin* dans un idiome judaïque que dans la femme des Grecs.

Par une raison analogue, on peut assigner au mot *Andras* la même étymologie qu'à l'allemand *Ander*. Une foule de mots sémitiques se sont introduits dans les langues européennes, par suite de la grande transmigration asiatique. Le mot allemand *Ander*, qu'on fait dériver du latin *alter*, peut tout aussi bien être formé du chaldéen אלתר, tout de suite : c'est la succession immédiate dans l'ordre, comme nous disons *l'un, l'autre* pour le *premier*, le *second*. Les Allemands emploient indifféremment *ander* et *zweit;* ainsi dans les plus anciennes bibles, on lit : *der andere Tag*, pour le *second* jour de la création; *das andere Buch Mose*, pour le

Digitized by Google

second livre de Moyse. Il est à remarquer que ce mot *ander* qui signifie *second* en même temps que *changement, altération*, se trouve absolument dans le même cas que l'hébreu שֵׁנִי (*scheni*) second, dérivé du verbe שָׁנַן (*schanen*) qui veut dire changer, altérer, réitérer, tandis que אֶחָד (*echad*) *un*, dérive du verbe חָדַד (*chadod*) unir, aiguiser, qui pénètre du premier abord; de sorte que les deux verbes hébreux qui ont donné lieu aux nombres *un* et *deux* sont de véritables synonymes : חָדַד (*chadod*) étant employé pour la conception prompte dans les études, et שָׁנַן pour ce qu'on saisit par la fréquente répétition, comme וְשִׁנַּנְתָּם לְבָנֶיךָ. (Deutér. VI, 7.)

Passons au nombre trois. M. Vincent fait dériver *ormis* du grec ὄρμή, essor, impulsion. Dans le sens de l'ancienne école pythagoricienne, c'était le nombre deux, première production émanée de l'unité; mais pour la nouvelle secte, *un* étant femme et *deux* étant homme, *trois* ne peut conséquemment désigner que l'action du principe mâle sur le principe femelle. Il ajoute en note que ὄρμή, synonyme de Πνευμα, signifie souffle, inspiration, ce serait le רוּחַ de la Genèse, *l'esprit de Dieu* qui plane au-dessus des eaux pour le vulgaire, le *Saint-Esprit* pour les chrétiens et un *vent impétueux* pour l'hébraïsan. Ici il y a encore contradiction entre les Pythagoriciens et les Cabalistes juifs. Selon ces derniers le ג (ghimel) qui représente *trois*, répond à l'élément du feu, c'est la troisième *sephirah*, la lumière de l'intelligence. D'après cette idée, on pourrait faire dériver *ormis* des *Ourim* et *Thoumim* אוּרִים וְתֻמִּים, nom du pectoral lumineux par lequel le grand prêtre rendait ses oracles. La racine de אוּרִים est אוֹר (*or*) lumière.

Selon Fabre d'Olivet, qui émet des idées, tantôt pro-

Digitized by Google

fondés, tantôt bizarres, et plus ingénieuses que vraies, sur les racines hébraïques, שלוש (*schalosch*) trois, serait composé de la particule extractive שׁל (schel) correspondant à notre préposition *de*, et de לוש (*lousch*) pétrir, amalgamer, mélanger. Il induit de là que ce mot renferme à la fois l'idée de l'extraction ou de l'unité, et celle du mélange ou de la dualité, dont la réunion forme trois. C'est une conjecture qu'on pardonne à M. d'Olivet en faveur de l'ensemble de son système.

Ce n'est pas sans peine que M. Vincent est parvenu à fixer la signification du nombre six, que le manuscrit de Chartres rend par *Caltis* et celui de Londres, par *Chalcus*. La moitié de la difficulté se trouve levée, en déclarant *caltis* pour une leçon apocryphe; reste donc à déterminer la valeur du mot *chalcus*.

Les anciens, dit M. Vincent, considéraient comme parfait, τελειος, tout nombre égal à la somme de ses diviseurs. Les diviseurs de 6 sont 1, 2, 3, dont la somme fait également 6. χαλχους, désignant chez les Grecs l'unité de poids, doit avoir été adopté comme emblème de la perfection attribuée au nombre six. Cette conjecture, ajoute-t-il, gagne de force, si l'on considère, avec Cassiodore, que le *sénaire* déclaré parfait par la docte antiquité, a été appelé *once*; or, dit Pollux, ουγγια est un mot sicule qui a pour équivalent χαλχοῦς: donc la perfection est six, six est une once, une once est un *chalcus*.

Je me permettrai de demander si le *chalcos* des Grecs n'est pas lui-même d'origine hébraïque. Les anciens hébreux n'avaient point d'espèces monnayées, c'était le poids de la matière métallique qui décidait des transactions. L'unité était le שׁקל (*sehekel*) que nous prononçons *sicle*. Moyse ordonne expressément *de ne faire*

Digitized by Google

l'estimation des terres qu'en valeur de Schecalim, (Levitique XXVII, 25) *schekel* en hébreu signifie proprement *poids*, c'est le terme générique appliqué à l'unité monétaire, comme nous appelions *livre* le poids de vingt sous de notre ancienne monnaie de cuivre. Par métalepse, les Grecs auront fait *chalcos* (ch.l.c) de *checalim* (ch.c.l).

On pourrait à la rigueur justifier la valeur du nombre six dans l'emploi des mots *chalcus* ou *caltis*, par le mot hébreu שלשות (chalchoth) pluralité de trois, la première pluralité de trois étant six, mais cette étymologie paraît forcée.

Fabre d'Olivet fait dériver ששה (*schischah*) six, du verbe hébreu שוה (schavoh) exprimant toute idée d'égalité, d'équilibre, de proportion. Le nombre six est en effet affecté à la mesure du cercle et à toutes les mesures proportionnelles.

Celentis, mis pour neuf, est le dernier des *apices* qu'il nous reste à interpréter. M. Vincent assigne l'origine de ce mot au grec ἀθηλύντος ou plutôt ἀθηλυντης, viril, virilité, que les Néopythagoriciens appliquaient au nombre neuf. Dans les relations des Sephiroth avec les membres du corps de l'homme terrestre, la neuvième sephirah, appelée *fondement*, correspond aux parties nobles de l'homme, on pourrait donc faire dériver *celentis* de l'hébreu כליות (*kelaïoth*), que je n'essaierai pas de rendre par son équivalent français. Demandez-le plutôt à Rabelais.

Du mot, M. Vincent passe à la chose. Il ne suffit pas, en effet, de rendre raison de la lettre morte, l'essentiel est de découvrir pourquoi telle dénomination convient à tel objet plutôt qu'à tout autre.

Ayant reconnu dans la représentation du *chalcus*, ou

Digitized by Google

nombre 6, une sorte d'analogie avec nos poids emboîtés, M. Vincent examine si les autres *apices* ne seraient pas aussi des emblèmes; cet examen le conduit à conclure avec Meiners que toute l'arithmétique des Pythagoriciens a été transformée en système de signes hiéroglyphiques, par lesquels ils prétendaient avoir représenté l'essence des choses. C'est précisément ce que disent les Cabalistes des dix sephiroth ou émanations divines.

Sur la question de savoir pourquoi les *apices* sont partie Grecs, partie Hébreux, M. Vincent pense que les dénominations pythagoriciennes auront été remplacées par des noms hébreux, lorsqu'elles n'étaient pas univoques. Il remarque en outre que les noms d'origine hébraïque se traduisent littéralement par les nombres qu'ils représentent, tandis que ceux d'origine grecque n'expriment plus les nombres proprement dits, mais les idées symboliques qui s'y rattachent. Il conclut des premiers de ces noms que les auteurs de la nomenclature de Boèce parlaient hébreu, et des derniers qu'ils professaient une doctrine occulte, soit gnostique, soit cabalistique, etc. Mais, ajoute-t-il, à considérer les dispositions de ces chiffres de droite à gauche, on ne peut se défendre de soupçonner plus spécialement quelque secte de gnostiques juifs. L'auteur insiste sur cette opinion par deux circonstances: la première, c'est l'emploi de l'hébreu et du chaldéen pour exprimer le nombre huit; or on sait que les juifs font indifféremment usage de ces deux langues et même de la langue syriaque; la seconde, c'est que le système de Boèce, depuis long-temps oublié, avait été retrouvé par Gerbert; or ce savant avait voyagé en Espagne, à l'époque où les rabbins y tenaient cette fameuse école de Tolède, d'où sortirent plus tard les tables alphonsines. Gerbert, avide de sciences, ne pouvait manquer de se mettre en contact avec eux.

Digitized by Google

L'influence de l'élément juif sur l'état de nos sciences et de notre civilisation, influence presqu'entièrement méconnue, n'est pas sans importance pour l'histoire des progrès de l'esprit humain. Nous ne savons même pas, dit M. Vincent, si, parmi les noms des peuples chez lesquels on a cherché l'origine de nos chiffres, arabes, grecs, indiens etc., le nom du peuple juif a été mis une seule fois en avant.

Cette remarque de M. Vincent coïncide avec un fait historique que j'ai établi et publié dans le journal *la Régénération* (septième livraison, juin 1836). Ce morceau venant ici à sa place, permettez-moi, Messieurs, de le reproduire avec quelques légères modifications.

« La plupart des rabbins allemands et polonais, tels que les derniers siècles nous les ont faits, ne sont que de rigides casuistes et rien que des casuistes. Loin de satisfaire aux besoins de la nouvelle génération, ils ne peuvent que la faire rétrograder ; ils appartiennent encore à cette époque où le juif, repoussé du sein de la société, resta, par cela même, étranger au mouvement social, à toutes les connaissances qui font l'homme public. »

« Mais si nous remontons aux temps antérieurs aux barbaries exercées sur les juifs par les croisades, ils se présentent sous un tout autre aspect. Il s'en faut que leurs études d'alors se soient restreintes à la seule méditation du Talmud et de ses commentaires ; il s'en faut qu'ils aient rejeté les connaissances humaines comme étrangères ou contraires à la religion ; long-temps la médecine, les mathématiques, l'astronomie, la philologie n'étaient cultivées avec succès que par eux. Dans les temps obscurs du moyen âge où le flambeau des sciences semblait être éteint à jamais, un seul asile restait encore aux lumières. « Les juifs seuls, dit l'abbé Fleury, dans

Digitized by Google

» son excellent *Traité du choix des études*, les juifs seuls » nous les ont conservées. Ce furent les juifs qui imi- » tèrent les études des arabes du douzième siècle ; ils » traduisirent leurs livres en hébreu, et comme il y » avait alors des juifs en France et par toute la chré- » tienté, on traduisit en latin ces livres qu'ils avaient » traduits de l'arabe. » (*Etudes des Francs.*)

« Cette justice, rendue à une secte proscrite, ne peut rien avoir de suspect dans la bouche du savant et vénérable auteur de l'histoire ecclésiastique, mais ce qu'il paraît avoir ignoré, c'est que déjà au commencement du neuvième siècle, le calife Mamoun fit traduire en arabe, tout ce que les juifs avaient eux-mêmes de bons livres, afin d'inspirer aux arabes le goût des sciences qu'ils avaient négligées jusqu'à cette époque ; ce que l'abbé Fleury ne dit pas, c'est que beaucoup de ces livres arabes, traduits en hébreu par des juifs, sont également dus à des auteurs juifs, Saadias, Maimonides, Bachaï, Aben Saïd, Alcharisi, Aben Iov, Iehuda Halévy, Abulwalid, un grand nombre de *Gaonim*, etc., n'ont écrit qu'en arabe des ouvrages de la plus profonde philosophie et de la morale la plus pure. C'est ce qui donne à penser que les juifs étaient, non pas comme le dit l'abbé Fleury, la cause secondaire ou intermédiaire de la renaissance des sciences en Europe, mais bien la cause première de la conservation de nos connaissances positives, à l'époque où elles étaient menacées d'un entier oubli. »

Pour en revenir à notre auteur, d'après tout ce qu'il vient d'exposer, il recommande, aux hommes compétents, l'étude des sciences occultes, lesquelles, sous bien des rapports, fournissent des lumières précieuses à l'histoire de l'esprit humain. La cabale même, dit-il, n'est pas dépourvue d'utilité : nous devons aux cabalistes,

Digitized by Google

les artifices mnémoniques qu'ils avaient portés à un très-haut degré ; nous leur devons enfin les premiers essais de la théorie des combinaisons.

Cette observation de l'auteur est de toute justesse. Il est impossible à celui qui n'a pas lu les livres mystiques dans l'original, à celui qui ignore le jeu des lettres hébraïques, considérées comme nombres, de se faire une idée de la force cervicale dépensée par les cabalistes pour trouver tout en tout, tantôt par anagrammes, tantôt par accrostiches, tantôt par homonymes, etc. Pour ne citer ici qu'un seul exemple, je rapporterai l'analogie qu'ils prétendent exister entre ces deux mots *Dieu* et *espace*.

Les rabbins des temps *misniques* ont appelé Dieu מקום (*makom*) place, espace, parce que, dit le *midrasch rabba* (Genèse, XXVIII, 11), l'espace lui appartient, et qu'il n'y en a pas sans lui ; qu'il est le contenant et non pas le contenu. Cette explication semble avoir paru trop simple aux cabalistes postérieurs ; il fallait, à toute force, prouver que *makom* est identiquement le même mot que *Jehovah*. Voilà comment on y a procédé : les lettres numériques de מקום produisent 186, les carrés des lettres numériques de יהוה produisent le même nombre.

מ	— 40	י	10	dont le carré est	100
ק	— 100	ה	5	— —	25
ו	— 6	ו	6	— —	36
ם	— 40	ה	5	— —	25
	186				186

Ce ne sont encore là que les miettes de la science, que serait-ce si nous abordions l'archi-cabale !

Un jeune étudiant israélite, fort orthodoxe d'ailleurs,

Digitized by Google

voulant convaincre son maître de l'arbitraire de ce genre d'explication, lui objecta que par de pareils moyens, בראשית (*Bereschit*), premier mot des cinq livres de Moyse, pourrait devenir l'équivalent des mots שוא ושקר *fausseté et mensonge*, d'après les données suivantes :

ב	2	ש	300
ר	200	ו	6
א	1	א	1
ש	300	ו	6
י	10	ש	300
ת	400	ק	100
		ר	200
	913		913

Le pauvre disciple, qui avait cru faire merveille pour désabuser son rabbi de pareilles extravagances, fut mis à la porte. C'est une manière de répliquer fort commode. Il est tellement vrai qu'on peut faire de la cabale tout ce qu'on veut, que tous les docteurs juifs qui ont apostasié, depuis le célèbre rabbi Salomon Mayer de Casal jusqu'au rabbi David Drach, tous se sont évertués de christianiser au moyen de la cabale. Salomon Maimon, un des esprits les plus profonds de la savante Allemagne, définit la cabale : l'art d'extravaguer avec esprit : *Die Kunst mit Vernunft zu rasen.* Il est curieux de suivre Maimon, encore enfant, dans ses sérieuses applications cabalistiques, et dans les réflexions qu'elles lui font naître. On n'a pas encore traduit en français les mémoires de ce philosophe, écrits par lui-même. Une femme spirituelle se propose de remplir cette lacune, dans les archives israélites, publiées par notre collègue M. S. Cahen. M. Franck, professeur de philosophie au collége de Versailles, est le premier, que

Digitized by Google

je sache, qui, en France, ait fait mention de Maimon, dans sa savante histoire de la logique.

Puisque cabale il y a, M. Vincent s'attache à trouver l'origine du mot *abacus*, d'une manière toute cabalistique. Il le fait dériver de אתבש *atbasch*, c'est-à-dire de la combinaison de l'alphabet hébreu renversé, comme qui dirait dans nos langues européennes *azby*, pour indiquer que le *z* remplace l'*a*, l'*y* le *b*, l'*x* le *c*, et ainsi de suite. Les cabalistes disposent les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu dans le sens vertical, et ces mêmes lettres dans le sens horizontal, comme sont disposés les chiffres de la table de Pythagore ; de cette manière chaque lettre peut, d'après convention, être représentée par toutes les autres ; les diverses combinaisons de ces transpositions portent des noms sans signification, et purement mnémoniques tels que תשרק *Taschrak* אלבם *albam*, *albak*, *aiak bachar*, *atbasch*, etc.

Mais je ne conçois pas le motif pour lequel M. Vincent cherche l'origine du mot *abacus* dans l'inverse de l'ordre alphabétique, lorsque l'ordre direct la donne toute faite : א ב ג se prononcent *abac*. Ne pourrait-on pas appeler l'alphabet français un *abac*, en intercalant un *a* euphonique pour la jonction du *c* au *b*, et si nous nous servions de lettres en guise de chiffres, que *a* représentât 1 ; *b*, 2 ; *c*, 3 ; etc., ne pourrait-on pas, par la même raison, appeler notre tableau de numération un *abac*?

La raison qui m'empêche d'admettre *atbasch* pour la vraie leçon, c'est qu'à l'époque de Boèce, les Juifs ne se livraient pas encore à la bizarrerie de ces combinaisons, du moins dans le sens cabalistique*. On n'en voit

* Le but primitif de l'ancienne cabalah, était de spiritualiser les formes matérielles du culte, d'allégoriser les faits bibliques ; on allait jusqu'à maudire celui qui considérait l'écriture sainte comme un récit

Digitized by Google

encore aucune mention ni dans Sadias, ni dans Aben Esra, ni dans Maimonides, ni dans Juda Levy dit le Cosry, ni dans Jarchi, etc. Cette prétendue science ne date guères que du XII^e^ siècle, époque où Moyse de Lion, rabbin français, prétendit avoir découvert un manuscrit syriaque du nom *zohar, la clarté,* qu'il attribua gratuitement, selon le rabbi Joseph Candia, le *Jouchasin* et le *Schalscheleth Haccabalah,* au célèbre Simon Ben Jochaï, *Tanaï* distingué du II^e^ siècle. Ce n'est pas ici le lieu de disserter sur l'exégèse, tantôt sublime, tantôt obscure, toujours mystique, du pseudo Simon, je ne me proposais que de demander à M. Vincent s'il ne fait pas un anachronisme.

Il est vrai cependant de dire que s'il est difficile de prouver qu'aux temps bibliques les hébreux aient fait usage de lettres en guise de chiffres, du moins ce fait n'est plus douteux pour le temps des Machabées : on connaît des médailles asmonéennes sur lesquelles on lit שנת ב au lieu de שנת שני (*année B,* au lieu d'*année seconde*). Cependant certaines opinions radicales font remonter l'emploi des lettres numériques à une époque bien plus reculée. Voici sur quoi elles se fondent : De deux choses contradictoires il n'y en a qu'une qui puisse être vraie ; les contradictions sur les nombres abondent dans la Bible et roulent presque toujours sur ceux dont les lettres figuratives ont une grande conformité entre elles, tels que ו ז ג, כ ב, etc.

Ainsi, dans plus de dix passages, Moyse prescrit l'usage du pain d'azyme pour sept jours, (1), et Deutéronome XVI, 8, il ne l'ordonne que pour six jours, (1) ; selon

purement historique : on platonisait avec Moyse. Philosophiquement parlant, c'était un progrès ; mais *tout dégénère entre les mains de l'homme.*

Digitized by Google

le deuxième livre de Samuel XXIV, 13, David est menacé d'une disette de sept ans (ז); selon le premier des chroniques XXI, 12, elle ne devait durer que trois ans (ג); ce qu'il y a de plus curieux dans ces variantes, c'est que d'après le deuxième des chroniques XXI, 10, XXII, 2, le roi Ioram meurt dans sa quarantième année, et laisse un fils de quarante deux ans! Il est évident d'après le deuxième livre des rois VIII, 26, qu'il faut lire vingt-deux (כב), au lieu de quarante-deux (מב). D'autres contradictions constatent la suppression ou l'addition de ce que nous appelons un zéro : d'après le premier livre de Samuel VI, 19, 50070 hommes seraient morts pour avoir contemplé l'arche sacrée, la version syriaque accréditée réduit ce nombre à 5070; l'auteur du premier livre des rois V, 6, donne à Salomon 40000 chevaux, celui du second livre des chroniques ne lui en accorde que 4000; le deuxième livre de Samuel X, 18, porte à 700 le nombre de chariots enlevés par David sur les Amonites, le premier livre des chroniques XIX, 18, porte ce nombre à 7000. Pour concilier ces contradictions et un grand nombre d'autres, on suppose qu'un premier copiste aura fait usage de lettres numériques et qu'il aura été mal copié par ses successeurs. Combien de fois le pied usé de la lettre L dans les chiffres romains, n'a-t-il pas fait prendre cette lettre pour un I ? La différence est de un à cinquante.

Je sais que les ascètes trouvent la concordance de ces chiffres sans contradiction aucune, aussi je n'ai fait que rapporter l'opinion que j'ai énoncée comme *radicale*, sans m'en rendre nullement l'éditeur responsable.

Ce qui est certain, c'est que les lettres numériques montent chez les hébreux à une haute antiquité, tandis que les combinaisons cabalistiques appartiennent au moyen-âge.

Digitized by Google

S'il s'agit maintenant de trouver l'origine juive du mot *apices*, je la découvre dans le Talmud, qui appelle le pseaume 119 *temania api* תמניא אפי, alphabet octuple. Voilà donc l'alphabet lui-même qui est appelé *api*.

Quant au mot *abacus*, M. Vincent aurait bien fait de s'arrêter à la communication que Messieurs Terquem et Chasles lui ont donnée de l'opinion d'Etienne Guichart, d'après laquelle *abacus* dérive de l'hébreu אבק, *abaq*, *poussière*. On sait que dans l'origine, on traçait sur une tablette couverte de poussière, les opérations numériques; M. Vincent rapporte lui-même cet usage, page 16 de son mémoire. Quand on a ainsi une étymologie toute faite et si bien fondée, pourquoi donner carrière à son imagination pour tomber dans l'arbitraire.

La progression décuple paraît à M. Vincent appartenir également aux hébreux de qui les Grecs l'auraient empruntée. Il me semble cependant que le nombre de nos doigts a dû conduire tous les peuples à la même combinaison d'une manière instinctive. (*Condillac, langue des calculs*). יד *iod*, dixième lettre de l'alphabet hébreu, représentant conséquemment le nombre dix, veut dire main, et en a la figure, de même que dans les chiffres romains, ce que nous prenons pour la lettre X, ne paraît être autre chose que la représentation de deux mains, juxta-posée.

L'abacus, continue M. Vincent, n'indique pas le zéro, la nécessité de ce signe ne s'est fait sentir que plus tard. C'était d'abord le simple point comme nous le voyons dans Alséphadi*. Ce point, trop peu perceptible, fut

* Remarquons que, chez les juifs, les deux points au-dessus des lettres en rehaussent la valeur de mille : ב, 2, ב״, 2000; ג׳, 3000, etc.

Digitized by Google

représenté plus tard par un petit cercle que les uns ont nommé *sipos*, de l'hébreu סף (saph) *vase*, d'où ספינה (sephinah), *siphon;* les autres, tsiphra, de l'hébreu צפר (tsephar) couronne, Is. XXVIII, 5. Ce dernier mot ayant fini par léguer sa signification à la représentation de tous les nombres, (*cipher, ziffer, cifera, chiffre*), a été remplacé par le mot zéro, emprunté de l'hébreu זר (zer), *cercle, auréole, couronne.*

Quelque ingénieuses que soient ces recherches, on ne voit pas pourquoi le צפר ou zéro primitif, qui par lui-même n'a aucune signification numérique, aurait fini par imposer son nom à la série entière des nombres; comment le rien a-t-il pu devenir tout ? N'est-il pas plus logique et plus concordant avec les règles de l'étymologie de faire dériver *cipher, ziffer, cifera, chiffre*, de l'hébreu ספר (saphor) compter, nombrer, comme le fait Montucla, cité par M. Vincent.

Ainsi, *abaq, apices, chiffre, zéro,* jusqu'aux noms mêmes de la plus grande partie des *apices,* tout cela est hébreu, ce qui porte M. Vincent à conclure que c'est l'influence juive, dans toute sa force, qui a présidé à l'origine de nos chiffres, origine qu'on chercherait en vain chez tout autre peuple.

Messieurs, l'honorable auteur du mémoire que je viens d'analyser, a pris rang, depuis long-temps, parmi nos plus célèbres mathématiciens. La valeur individuelle de beaucoup de membres de notre académie nous prouve que le titre de mathématicien n'exclut en rien celui de profond philologue ; mais nous étions loin de soupçonner en M. Vincent la possession de cette érudition dédaignée, apanage de quelques rares adeptes. Son mémoire dépose de l'universalité de ses connaissances. On ne peut lui adresser d'autre reproche que celui de ne pas le voir

Digitized by Google

s'arrêter à temps, et de pousser ainsi la science, par fois, au-delà du domaine de la vraisemblance. On peut faire ce même reproche à d'autres savants, tels que Pluche, Guérin du Rocher, Fabre d'Olivet, Bergier, l'abbé Latouche, etc. qui ont voulu trouver tout leur système dans la Bible, ou dans la langue hébraïque. Il me semble qu'en épuisant un peu moins les ressources fécondes de son savoir et de sa vaste érudition, M. Vincent aurait pu traiter son sujet, sans doute, avec moins de distinction, mais peut-être avec plus de vérité.

Digitized by Google

DE L'USAGE

ET

DE L'ABUS DES CITATIONS,

PAR M. MÉZIÈRES.

On raconte qu'une dame de la cour présentant sa nièce à M^me^ de Maintenon, après lui avoir fait l'éloge des qualités morales de la jeune personne, ajouta par forme d'apologie : « Mais elle a peu de lecture. » — « Tant mieux, répondit madame de Maintenon, elle ne citera point. » La fondatrice de Saint-Cyr qui excellait, comme on sait, dans la conversation, et qui était assez riche des ressources de son esprit pour se passer aisément de celui des autres, avait sans doute été, plus d'une fois, choquée d'un abus qui, à cette époque, régnait dans la littérature, dans la chaire, au barreau, et dont Racine s'est moqué si agréablement dans sa comédie des *Plaideurs*. Peut-être aussi sa réflexion s'appliquait-elle plus particulièrement à son sexe, qui n'était pas à l'abri d'un tel travers, et que la contagion

Digitized by Google

du pédantisme à la mode n'avait pas épargné. Du reste, cette anecdote, même en la supposant historique, ne prouverait rien contre l'usage réservé, discret et surtout opportun des citations.

Presque toujours, alors comme depuis, les citations ont été tirées de la langue latine. Ce n'est point l'effet d'une aveugle et capricieuse prédilection. L'idiome des Romains a quelque chose de ferme, de rapide et de concis, qui se prête à resserrer une pensée en peu de mots, et à la graver invinciblement dans la mémoire. Nul autre ne l'égale, sous ce rapport. Celui des Grecs est sans doute plus riche, plus varié, plus harmonieux; il se plie, avec plus de souplesse, aux besoins de la science et à l'expression des idées nouvelles : mais ralenti par son cortège d'articles, surchargé d'ornements et d'explétifs, soigneux de l'équilibre des périodes, son allure est plus lente et ses mouvements plus symétriques. Il compte peu de modèles comparables à ceux de Rome, pour la brièveté et l'énergie. Néanmoins, j'excepte de ce jugement Démosthènes, écrivain simple et nerveux à la fois, véritable orateur de la démocratie, qui s'empare de l'esprit par des images vives et familières, et qui, pour emprunter un bel éloge de Longin, « fait voir tout ce qu'il dit. » Chez les anciens comme chez les modernes, l'idiome offre toujours plus ou moins le reflet du caractère national. On reconnaît dans celui des Grecs un peuple spirituel, vain, causeur, et qui aime à s'entendre parler : c'est la langue des poètes, des sophistes, des rhéteurs. Celui des Romains révèle des habitudes plus austères, de plus graves préoccupations, une vie plus mâle et moins spéculative : c'est la langue des hommes de guerre et d'action, des politiques, des conquérants, des législateurs; d'un peuple accoutumé à

Digitized by Google

l'empire, et qui a laissé partout l'ineffaçable empreinte de son passage.

J'ai parlé de l'extrême brièveté et de la concision remarquable du latin. Ce précieux avantage se manifeste dans une foule de sentences proverbiales et d'axiomes populaires, que le temps a consacrés et qui peuvent servir de règles de conduite. Ainsi tout le secret de l'activité, de la prompte et sûre expédition des affaires, de la marche et du succès des opérations, en quelque genre que ce soit, n'est-il pas compris dans ces deux maximes si simples et si fécondes, *lentè festina* et *age quod agis* ? Je n'insisterai pas sur le grand sens de cet autre adage si substantiel *in medio virtus*, de peur de fausse interprétation ou de fâcheux commentaire. Aussi, chez presque tous les peuples modernes, a-t-on longtemps préféré la langue latine pour les devises, les légendes, les inscriptions, les épitaphes, enfin pour tout ce qui se rattache au style lapidaire ou à la science numismatique. Et qu'on ne croie pas, sur la foi d'une objection vulgaire, que ce noble instrument se soit brisé ou entièrement affaibli dans les mains des modernes : pour quiconque sait l'art de s'en servir, il n'a rien perdu de sa puissance. Je pourrais produire beaucoup d'exemples à l'appui de cette assertion : je me bornerai ici à quelques-uns.

Quel poète du siècle d'Auguste désavouerait le vers de Turgot sur Franklin :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis,

qui rapproche si heureusement le plus bel acte de patriotisme et la plus belle conquête scientifique de ce grand homme ?

Serait-il donc facile de caractériser l'importance com-

Digitized by Google

merciale et l'utilité du canal du Languedoc, en aussi peu de mots qu'on l'a fait dans le vers suivant :

Consociantur aquæ, dissociantur opes.

Quel autre hommage remplacerait l'éloge si expressif qu'on lit sur le buste de Buffon, au jardin des plantes :

Majestati naturæ par ingenium.

Et, pour la grâce et l'exquise délicatesse du sentiment, où trouver une inscription plus touchante que celle gravée par le poète anglais Shenstone sur l'urne funéraire de miss Dolman :

Heu ! quantò minus est cum reliquis versari quàm tuî meminisse !

Ce serait une erreur de croire que le goût, ou même la manie des citations, suppose nécessairement la stérilité d'invention et l'absence d'originalité. L'exemple de quelques-uns des plus profonds et des plus hardis penseurs, parmi les anciens et les modernes, prouverait au besoin le contraire. Plutarque, Sénèque, Bacon, Montaigne, sont remplis de citations. On a remarqué que celles du dernier sont souvent inexactes, et on a eu raison ; mais, pour être juste, on aurait dû ajouter que cette inexactitude même, en décélant son incurie, atteste aussi l'étendue et la variété de son instruction. L'auteur des *Essais* ne citait pas, le livre à la main et le texte sous les yeux, comme la plupart des érudits : il citait de mémoire et sans prendre la peine de recourir à ses lectures. Avec une telle méthode, il faut porter en soi-même sa bibliothèque. Montaigne a dit quelque part qu'il aimait mieux « une tête bien faite que bien pleine » : la sienne était l'un et l'autre.

Il est plus facile de blâmer l'emploi des citations que

Digitized by Google

de s'en abstenir d'une manière absolue. L'élégant et spirituel Chesterfield recommandait à son fils de se former un style pur, sans mélange, sans emprunt, sans étalage d'érudition classique. Il ne s'est pas toujours conformé lui-même à son précepte. Ainsi il écrivait, en 1752, au jeune Stanhope alors à Berlin : « Je vous considère maintenant comme à la cour d'Auguste, et, si jamais vous fûtes animé du désir de plaire, c'est là qu'il faut mettre en œuvre toutes vos ressources. Vous y verrez aussi bien, j'ose le dire, qu'Horace le voyait à Rome, comment les états sont défendus par les armes, ornés par les mœurs, affermis par les lois. Vous y trouverez même un Horace tout aussi bien qu'un Auguste. Je n'ai pas besoin de nommer Voltaire, *qui nil molitur ineptè.* »

Les citations s'emploient d'ordinaire pour épigraphes, comme ornement des compositions littéraires et oratoires, sous forme de sarcasme et d'ironie, ou bien encore à l'appui du raisonnement. Il ne saurait être ici question de celles dont la critique fait nécessairement usage pour justifier une théorie ou pour confirmer un jugement.

Ce n'est pas une chose indifférente, pour un écrivain judicieux et de bon goût, que le choix d'une épigraphe. Autant une citation banale, insipide et qui traîne partout, rebute un esprit délicat, autant une épigraphe neuve, saillante, caractéristique, éveille l'attention et prévient favorablement. On sait que J.-J. Rousseau, qui possédait médiocrement les langues anciennes, mais qui avait, ce qui vaut mieux que l'érudition, l'intelligence et l'amour de l'antiquité, a été quelquefois très-heureux dans les siennes. Les meilleures sont celles qui s'appliquent spécialement au sujet et qui ne conviendraient aussi bien à aucun autre.

Lorsque l'institut proposa, en 1810, pour sujet du prix

Digitized by Google

d'éloquence, l'éloge du dix-huitième siècle, M. Victorin Fabre dont le discours fut couronné, faisant allusion au dix-septième siècle qu'on regarde comme l'âge d'or de la littérature française, prit pour épigraphe :

.... Primo avulso, non deficit alter
Aureus....

Un tel à-propos est une bonne fortune qui ne se rencontre pas souvent.

Je remarquerai, à ce sujet, que les agitateurs de Birmingham viennent d'adopter le même passage pour devise de leur drapeau ; seulement ils ont eu la modestie de supprimer *aureus*.

Le publiciste Delolme a mis en tête de son histoire de la constitution d'Angleterre, ces mots d'Ovide :

Ponderibus librata suis.....

Epigraphe qui caractérise très-bien l'équilibre des pouvoirs politiques de la Grande-Bretagne, mais qui ne s'appliquerait pas avec la même justesse à toutes les formes du gouvernement représentatif.

Addison, cet excellent moraliste qu'un de ses biographes appelle si bien *arbiter elegantiarum*, a placé au devant de la plupart de ses articles, dans le *Spectateur*, des épigraphes très-heureusement choisies, et qui ne forment pas le moindre ornement de ces inimitables essais. Quelque question qu'il eût à traiter, sa riche mémoire et ses vastes lectures lui fournissaient sans peine une citation parfaitement assortie au sujet. On raconte que, lorsque Pope lui présenta le manuscrit de son piquant badinage *the rape of the lock* (*la boucle de cheveux enlevée*), Addison, après l'avoir lu, le lui rendit avec ces seuls mots : *merum sal.* Il est impos-

Digitized by Google

sible de concevoir un compliment plus laconique et plus complet.

On pense bien que les fréquentes citations grecques ou latines du *Spectateur* ne pouvaient plaire à tous les goûts, ni être une source d'agrément pour toutes les classes de lecteurs. Addison lui-même raconte, à ce propos, sous le nom d'un correspondant fictif, une mésaventure assez singulière et qui était peut-être historique.

« Monsieur,

» Je visitais, mercredi dernier, une réunion de dames. Votre *Spectateur* du jour se trouvant sur la table, elles me prièrent de le lire, ce que je fis à haute et intelligible voix, jusqu'à ce que j'arrivasse au vers grec, au bas de l'article. J'avoue que je fus un peu déconcerté en le voyant paraître ainsi à l'improviste. Néanmoins, je dissimulai mon embarras du mieux que je pus, et, après avoir marmoté entre mes dents trois ou quatre mots baroques, je m'écriai : « Pas mauvais, ma foi, pas mauvais ! » Les dames me pressèrent de leur expliquer le sens ; mais je les priai de m'en dispenser, en ajoutant que, si la lecture du passage eût été convenable pour elles, à coup sûr l'auteur n'eût pas choisi un déguisement grec. Je laissai échapper ensuite plusieurs expressions pour insinuer qu'il y avait dans cet endroit quelque chose qui ne pouvait se dire devant des dames, sur quoi la maîtresse de la maison loua la réserve de l'auteur, qui avait mis ses vilaines pensées en grec, apparemment pour ne pas pervertir un trop grand nombre de ses lecteurs. Maintenant il faut que vous sachiez que, depuis que ce malencontreux accident m'est arrivé dans une compagnie de dames parmi lesquelles je passe pour un homme de talent, j'ai consulté quelqu'un bien versé dans la langue grecque, et qui me

Digitized by Google

garantit sur sa parole que votre dernière citation signifie tout simplement que « les mœurs et non la toilette sont l'ornement d'une femme. » Si le fait parvient à la connaissance de mes admiratrices, je serai fort en peine de m'en tirer avec honneur. Je vous donne cet avis, afin que vous preniez garde à l'avenir d'exposer vos lecteurs bénévoles à un pareil guet-apens*. »

En Angleterre où l'instruction classique est généralement plus répandue qu'en France, et où il n'est pas rare de trouver des dames qui entendent les langues anciennes, les auteurs prodiguent les citations, sans encourir le reproche de pédantisme. Les romanciers eux-mêmes ne s'en font pas faute. On rencontre fréquemment dans Fielding, dans Smollett, dans Walter Scott, et aujourd'hui dans M. Bulwer, des passages grecs ou latins. De la littérature, ce privilège a passé à la tribune politique. Les orateurs les plus distingués de la chambre des communes se permettent sans scrupule des réminiscences poétiques ou des allusions savantes, qui s'accorderaient mal avec nos usages et nos traditions parlementaires.

J'ai eu occasion de rappeler ailleurs la réponse de Pitt au vieux général Conway, qui l'avait attaqué d'une manière violente et injuste, au sujet des élections. Le jeune ministre se justifia d'abord sur les faits, dans un langage plein de convenance et de mesure, et il termina sa réplique en adressant à son adversaire, avec autant d'à-propos que de dignité les paroles de Scipion à Fabius : » *Si non aliâ re, modestiâ certè et temperando linguæ, senem adolescens vicero.* »

M. Villemain rapporte, dans son cours de littérature, une citation plus remarquable encore du même orateur.

* *The Spectator*, N° 271.

Digitized by Google

Pitt, parlant de la marche de la civilisation qui fait le tour du monde, qui luit aujourd'hui sur l'Europe et qui éclairera tôt ou tard les régions du globe les plus lointaines, s'écriait :

« *Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,*
» *Illic sera rubens accendit lumina vesper.* »

Quelque beaux que soient les deux vers de Virgile, on peut dire qu'une application si ingénieuse leur prête un nouvel éclat, et devient presque une seconde création poétique.

Nous nous souvenons que l'éloquent Manuel, par une inspiration non moins heureuse, appliqua, un jour, une strophe célèbre de Lefranc de Pompignan au triomphe de la liberté.

Les citations bien choisies ne contribuent pas seulement à embellir le discours, à flatter l'esprit et à réveiller l'attention : quelquefois aussi elles viennent en aide à la dialectique, et, faute de mieux, tiennent lieu d'argument. On sait l'admirable présence d'esprit que montra le cardinal de Retz, et le sang-froid avec lequel il se tira d'une situation critique, en opposant à ses accusateurs une prétendue maxime de Cicéron, qui produisit un grand effet, et qui fit dire qu'il n'avait pas perdu son latin. Dans une épreuve non moins délicate, Fox ayant à se disculper de faire partie d'une coalition, et de s'unir à un ministre qu'il avait long-temps combattu, invoqua d'abord les considérations ordinaires du changement de circonstances, des avantages de la fusion des partis, du sacrifice des sentiments personnels à l'intérêt public, et conclut en ajoutant : « *Inimicitiæ placabiles, amicitiæ sempiternæ,* » devise de conciliation, qui fut accueillie avec enthousiasme par ses nouveaux alliés, sans donner aucune prise à ses adversaires.

Digitized by Google

Dans certains cas, une citation tirée de l'Ecriture a fourni une apologie piquante et inattendue. Richard Cœur-de-Lion retenait en captivité l'évêque de Beauvais, pris dans un combat, les armes à la main. Le pape intercéda en faveur du prélat, et demanda au roi la liberté de celui qu'il appelait son fils. Pour toute réponse, Richard lui envoya la cotte de mailles de l'évêque, encore teinte de sang, avec ce passage de la Bible : « *Vide utrùm tunica filii tui sit, an non.* »

J'ai lu quelque part dans le *Cortegiano* du comte de Castiglione, ouvrage que les Italiens appelaient autrefois *il libro d'oro,* une anecdote peu édifiante sans doute, et dont je ne garantis pas l'authenticité, mais qui offre un exemple curieux de présence d'esprit jointe à une certaine impudence. Un moine de Padoue avait été chargé de la direction spirituelle d'une communauté de religieuses. Au bout de quelque temps, cinq de ses pénitentes devinrent enceintes. L'évêque justement irrité le fit venir, lui adressa de vifs reproches, et termina en lui demandant ce qu'il répondrait au jour du jugement, quand il aurait à rendre compte du dépôt confié à sa garde. « Monseigneur, dit le moine, sans se déconcerter, je répondrai par les paroles de l'Evangile : « *Domine, tradidisti mihi quinque talenta, et ecce quinque alia lucratus sum.* » L'évêque ne put se défendre de rire et sans doute fut désarmé.

Une citation sert quelquefois de contre-partie à une autre, et forme la meilleure de toutes les réponses. Dans ce genre d'escrime, un agresseur maladroit s'expose à être battu avec ses propres armes. Louis XIV, à l'époque de sa plus grande puissance maritime, avait fait graver une médaille où il était représenté sous les attributs de Neptune gourmandant les vents, avec ces mots : « *Quos ego....* » Après la malheureuse bataille de la Hogue où sa flotte

Digitized by Google

fut à peu près détruite, les Anglais frappèrent à leur tour une médaille qui portait pour inscription la suite du même passage :

Maturate fugam, regique hæc dicite vestro,
Non illi imperium pelagi.....

Sous les dernières années de la restauration, un conseiller à la cour royale de Paris, vivement préoccupé des périls de la couronne, publia un pamphlet politique où il provoquait des mesures imprudentes et illégales. Dans son ardeur belliqueuse, il avait pris pour épigraphe cet hémistiche de Vigile : « *Arma amens capio.....* » Un spirituel jurisconsulte, connu par son heureuse mémoire, se chargea de compléter le vers : « *Nec sat rationis in armis.* » Aucune réfutation sérieuse ne pouvait valoir une telle réplique.

Les exemples de citations remarquables dans notre langue ne sont pas aussi nombreux. Je me contenterai d'en indiquer un seul qui ne le cède à aucun autre. Dans ses *Considérations sur la révolution française,* madame de Staël raconte, avec l'enthousiasme d'un témoin oculaire, l'ouverture des états-généraux, et faisant allusion au long abaissement du tiers-état, elle s'écrie fièrement comme le Cid : « *Nous nous levons alors...* » Jamais, dit M. de Châteaubriand, citation ne fut plus éloquente. Je n'ajouterai rien à l'éloge de ce grand maître, et je me garderai bien d'affaiblir l'impression d'un si noble mouvement de patriotisme.

Pour conclure, il en est des citations comme de beaucoup d'autres choses, à l'égard desquelles il n'y a point de règle absolue. Le succès dépend ici presque toujours de l'à-propos. C'est donc au goût, au discernement, à un tact sûr et délicat, d'en diriger l'emploi et d'en prévenir l'abus. On peut dire néanmoins qu'il vaut mieux pécher, en ce genre, par trop de réserve que par excès.

Digitized by Google

MÉCANISME

DE

LA RESPIRATION

CHEZ QUELQUES REPTILES,

PAR M. HARO.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

La respiration consiste dans les changements que l'air, mis en contact avec un appareil organique, approprié à cet usage, imprime aux substances destinées essentiellement à la nutrition des êtres organisés, aussi on trouve cette fonction non-seulement dans toute la série animale, les insectes et les zoophytes où il n'y a point de véritable circulation, mais généralement chez tous les individus du règne végétal, et cette généralité prouve suffisamment que de toutes les fonctions organiques, il n'en est point de plus importante et de plus essentielle à la vie.

Son étendue est constamment en rapport, non-seulement avec l'énergie des mouvements et des sensations, mais plus encore avec la durée de l'existence, car il

Digitized by Google

n'est point de classes d'animaux qui offrent des exemples plus nombreux de longévité, que les oiseaux dont les surfaces respiratoires ont une étendue immense, et un grand nombre de reptiles qui, privés des principaux viscères, continuent à se mouvoir, tant que leurs poches pulmonaires sont gonflées par l'air atmosphérique.

Cette action, si remarquable de l'économie animale, s'exerce, dans la série des plantes et des animaux, par un mécanisme aussi varié que le sont les organes qui l'exécutent; mais le phénomène est toujours identique, les poumons, les branchies, les panaches, les houppes, les stomates ne sont que des variétés d'instruments dont se sert la nature pour imprimer, au fluide ambiant, les qualités convenables au liquide nourricier de chaque espèce, aussi voit-on dans tous les individus un appareil organique, plus ou moins compliqué, mais toujours disposé de manière à entretenir, avec l'air atmosphérique, une communication nécessaire et indispensable à son existence.

Il est généralement reconnu que chez les mammifères, les oiseaux, les reptiles qui ont le thorax mobile, l'air n'entre dans les poumons que lorsque la poitrine se dilate et s'agrandit par l'écartement de ses parois qui le chassent ensuite en venant à se resserrer.

Le phénomène de la respiration présente donc deux temps : l'inspiration, qui a pour but l'arrivée de l'air dans les poumons, précédé par une dilatation du thorax dont les parois s'éloignent de la colonne vertébrale, en même temps que le diaphragme, cloison charnue et tendineuse, horizontalement placée entre la poitrine et l'abdomen, qu'elle sépare l'un de l'autre, se tend de manière à refouler les intestins; ou que les muscles de l'abdomen, chez les espèces dépourvues de diaphragme,

Digitized by Google

se relâchant, laissent proéminer les intestins en augmentant la capacité de la cavité pulmonaire.

Le mouvement, opposé à l'inspiration, est l'expiration produite par le relâchement du diaphragme, ou la contraction des muscles abdominaux, l'abaissement des côtes et du sternum et par suite le rétrécissement de la cavité thoracique, qui expulse l'air entré durant la première période.

Chez l'homme, les mammifères et un grand nombre de reptiles, la respiration est simple, c'est-à-dire qu'elle s'effectue tout entière dans un organe circonscrit, sans appendices supplémentaires.

Chez les oiseaux et les batraciens, comme nous allons le démontrer, les deux actes de cette fonction s'effectuent en deux temps, c'est-à-dire que l'air, reçu par les poumons, passe dans des cellules sacciformes, espèce de réservoirs qui le distribuent dans toute l'habitude du corps et dont il est expulsé par un système de muscles particuliers, qui le refoulent dans les poumons et de là à l'extérieur ; ce qui a fait dire que la respiration chez ces êtres est double. Dans la classe des oiseaux, l'absence du diaphragme et le peu de mobilité du thorax ne pouvant suffire à la dilatation des cavités aériennes, réclamaient l'action d'autres puissances qui produisissent immédiatement la dilatation des poumons et des cellules aériennes, ces puissances sont des muscles pulmonaires et les muscles de l'abdomen qui compliquent le mécanisme de la respiration bien plus simple chez les mammifères. Les mêmes causes exigeaient des changements analogues chez certains reptiles, dont l'appareil pulmonaire n'est guère moins étendu que celui des oiseaux, quoiqu'il présente une diminution notable dans l'énergie de ses fonctions, en raison de ce qu'il reçoit moins de sang à la fois ; que les

Digitized by Google

inspirations se font à des intervalles prolongés, et peuvent même être entièrement suspendues pendant un certain temps.

Le mécanisme de cette fonction, chez les crustacés, présente beaucoup d'analogie avec celui des animaux pulmonés des classes supérieures ; les branchies chez les crabes sont renfermées dans des cavités à parois immobiles, ne pouvant par elles-mêmes renouveler l'eau qui les abreuve, aussi ont-elles été placées entre deux lames de substance parcheminée mobiles qui, en se contractant, expriment l'eau, et en cessant de presser, en laissent rentrer de nouvelle.

Cette action singulière est subordonnée chez les décapodes macroures au mouvement des pieds, à la première articulation desquels, ces lames sont attachées de manière à comprimer et à relâcher alternativement les branchies.

Mais aucun appareil respiratoire n'est plus simple et en même temps plus propre à démontrer la théorie de cette fonction que celui des mollusques pulmonés, dont le poumon, qui ne consiste qu'en une cavité plus ou moins grande, reçoit l'air par un trou qui s'ouvre ou se ferme, au gré de l'animal, en même temps que les parois charnues se rapprochent ou s'éloignent, pour l'admettre ou le repousser.

En résumant cet exposé rapide, nous voyons que la fonction respiratoire s'opère dans des organes libres et pouvant s'épanouir à l'extérieur, ou renfermés dans des cavités ; que, dans le premier cas, tout le mécanisme consiste dans un épanouissement musculaire ou simplement érectile, qui tend à développer l'organe pour en augmenter la surface et par conséquent les points de contact.

Digitized by Google

Que, dans le second cas, si les parois des cavités sont mobiles, des muscles particuliers les écartent ou les rapprochent ; que si elles sont immobiles, elles sont munies d'appendices, ou cornés, ou musculaires qui en augmentent ou en dominent la capacité interne, de manière à introduire ou à expulser alternativement l'air extérieur, mais toujours par un mouvement analogue à celui d'un soufflet. Ce mécanisme n'admet d'exceptions que pour les chéloniens dont le thorax est absolument immobile et les batraciens qui n'ayant point de côtes, n'ont point de cavité solide, susceptible de dilatation ou de contraction alternative, ce qui a conduit les naturalistes à admettre généralement que ces animaux avalent l'air nécessaire à la respiration.

Il est vrai que ce mode singulier de déglutition devient probable, si l'on se contente d'examiner extérieurement les mouvements d'inspirations de ces reptiles, en effet on voit leur bouche se fermer, leur gorge se gonfler alternativement et s'affaisser ensuite.

J'avais disséqué un grand nombre de salamandres terrestres, de tritons, de grenouilles à l'état de tétard et à l'état parfait, dans le but de parvenir à des inductions capables de me faire une opinion arrêtée sur cette question obscure, et pour jeter un plus grand jour sur la nature de cette fonction, j'étais venu à en disséquer plusieurs individus vivants.

C'est alors que je m'assurais, par de nombreuses expériences, que la respiration s'effectue, chez ces reptiles, d'une manière analogue à celle des oiseaux, c'est-à-dire par la dilatation et la contraction alternative de la cavité pulmonaire produite par un système particulier de muscles ou d'organes cartilagineux et non par un mécanisme analogue à celui de la déglutition, je sacrifiai à la véri-

Digitized by Google

fication de cette découverte, une tortue que j'avais conservée depuis plusieurs mois pour en étudier les mœurs, et une vivisection minutieuse et qui dura cinq jours, non-seulement me confirma, par les faits les plus évidents, de la vérité de cette opinion; mais me conduisit en outre à admettre, dans cette dernière classe de reptile, une double respiration comme chez les oiseaux.

Phénomènes de la respiration chez les Grenouilles.

C'est surtout chez les individus de ce genre que les apparences extérieures de contraction et de dilatation alternatives des diverses régions de la gorge, et l'immobilité apparente du thorax, provenant de l'absence des côtes, conduisent, au premier coup-d'œil, à faire admettre positivement que l'introduction de l'air dans les poumons ne dépend pas, comme chez les mammifères et les vertébrés munis d'un thorax mobile, de l'action des muscles qui agissent sur les parois de cette cavité, de manière à en diminuer ou à en augmenter les divers diamètres, mais qu'il s'y trouve comprimé par les organes buccaux qui agissent sur lui de la même manière qu'une pompe foulante, dont les poumons ne sont que le réservoir.

Je commencerai donc l'étude de cette fonction par ces reptiles, parce que ce qui sera prouvé pour eux le sera à plus forte raison pour les autres.

Je prends une grenouille bien vigoureuse et je détache de la mandibule inférieure la peau, les muscles génio-glosse, mylo-hyoïdien et la muqueuse buccale; la langue sort pendante et cependant les mouvements respiratoires de l'os hyoïde continuent; à chaque inspiration cet os et toutes les parties qui s'y rattachent se portent en bas; la

Digitized by Google

cavité buccale s'agrandit ; en même temps la glotte, qui est formée d'une simple fente, s'ouvre au large, et par un mouvement contraire la langue tend à se rapprocher du palais, sans pouvoir s'appliquer aux narines, cependant l'air pénètre dans les poumons, puisque l'expiration s'effectue comme à l'ordinaire, ce que prouvent les contractions de l'abdomen et des flancs.

J'attache une autre grenouille sur une planchette ; je passe un fil dans la lèvre inférieure que je fixe de manière à tenir la bouche ouverte ; la mandibule inférieure ainsi attirée en avant entraîne avec elle la langue et la glotte, et rapproche par conséquent les poumons du sternum ; la grenouille paraît respirer plus difficilement : je diminue un peu l'écartement des mâchoires après avoir coupé la langue pour tenir parfaitement éclairée la cavité pharyngienne ; dans cet état les fonctions respiratoires s'exécutent avec la plus entière liberté : le lendemain, la grenouille était encore pleine de vie et aussi vigoureuse qu'avant ces opérations. Pour bien saisir le rôle des muscles de l'abdomen, je fis une incision de quelques lignes qui n'amena aucun changement appréciable ; un peu après, cette incision est prolongée du sternum au pubis, et les intestins mis à nu sont rejetés au dehors avec les ovaires, par une forte contraction du muscle sterno-hyoïdien qui rapproche l'extrémité inférieure du sternum de la colonne vertébrale.

L'asphyxie que j'attendais comme conséquence de cette opération, n'a pas lieu, et les fonctions respiratoires n'en paraissent pas troublées le moins du monde.

Le quatrième jour le sternum est incisé longitudinalement avec assez de précaution pour ménager les organes sous-jacents, le côté gauche est soulevé, le foie et les intestins rejetés à droite pour mettre à découvert la poche

Digitized by Google

pulmonaire ; dans l'intervalle de chaque inspiration on aperçoit dans son tissu un mouvement vermiculaire très-rapide, l'extrémité inférieure ne se dilate pas, mais la portion supérieure s'élargit sensiblement chaque fois que la glotte s'ouvre. Cette poche est simple, sans appendice, contenue dans une autre poche cellulaire qui la sépare des viscères et qui tient aux clavicules et à la peau des côtés par plusieurs brides cellulaires qui en augmentent le diamètre. Quand le muscle sterno-hyoïdien se contracte, il porte la glotte en bas, et en même temps rapproche de la colonne vertébrale l'extrémité inférieure du sternum, à la face interne de laquelle il vient se terminer. L'action de ce muscle, combinée avec celle des plaques cartilagineuses qui font l'office du sternum et qui se rapprochent de bas en haut du rachis, compriment dans le même sens les poches pulmonaires et refoulent l'air qu'elles contiennent ; aussi voit-on, lorsque cette contraction s'opère, la glotte s'ouvrir pour lui donner un libre passage ; ce phénomène est plus sensible encore chez les individus dont on a ménagé les organes buccaux, on peut sentir alors le courant qu'il détermine à sa sortie, courant qui est presque toujours précédé du rejet des mucosités qui obstruaient les voies nasales.

On peut même lui donner un degré d'évidence de plus, en plongeant dans l'eau le reptile sur lequel on opère ; car le doute n'est plus possible sur le temps de la respiration qui s'opère durant l'action que nous venons de décrire, en voyant les bulles d'air s'élever précipitamment à la surface.

L'expiration est immédiatement suivie de l'inspiration au moment où la contraction du muscle sterno-hyoïdien venant à cesser, la pointe du sternum se redresse et permet à l'espace qu'occupent les poumons de s'agrandir,

Digitized by Google

en même temps que les muscles mylo-hyoïdiens soulevant l'os hyoïde, rapprochent de l'ouverture buccale, la glotte qui tend le canal membraneux servant de trachée artère, et contribue ainsi à tenir écartées les parois des poches pulmonaires où l'air peut pénétrer sans obstacle.

Les mouvements des muscles de l'abdomen s'exécutent toujours simultanément avec les mouvements respiratoires de la glotte, c'est-à-dire que leur contraction accompagne régulièrement la contraction du muscle sterno-hyoïdien, et qu'ils se relâchent, lorsque ces derniers cessent d'agir activement.

Il paraît cependant, d'après l'expérience que j'en ai faite, que leur concours n'est qu'auxiliaire, puisque l'ouverture et l'écartement des parois abdominales ne troublent en rien la fonction respiratoire qui continue à s'exercer sous l'influence des muscles mylo-hyoïdiens et sterno-hyoïdiens.

Il résulte de ces expériences directes que les mouvements de déglutition dont ces reptiles accompagnent l'acte respiratoire, quelque frappant qu'ils paraissent à l'extérieur, ne sont qu'un jeu de la nature qui cache un mode régulier de fonction, sous des apparences anormales, mais d'autant plus propres à tromper sur leur véritable rôle, que tout, dans l'organisation de cette classe d'êtres, semble devoir rejeter une analogie positive avec ce qui se passe chez les vertébrés supérieurs.

En effet, au moment de l'inspiration, quand la glotte se porte en avant, la peau, située entre l'écartement des branches de la mandibule inférieure, se gonfle et au contraire elle se tend et paraît s'appliquer au palais, lorsque la glotte, se portant en bas pour l'expiration, dilate la partie inférieure de la gorge.

Ces phénomènes réitérés successivement sans qu'il

Digitized by Google

s'opérât de variations sensibles dans les diamètres du thorax, étaient bien propres à tromper sur leur valeur réelle. Mais je le répète, ce ne sont que des apparences, puisque les narines peuvent rester ouvertes pendant l'inspiration et l'expiration ; que leur ouverture buccale se trouvant circonscrite par un cartilage qui ne leur permet pas de se fermer, la compression de l'air, dans l'arrière-bouche, est impossible ; car il n'existe, ni là ni aux environs, aucune soupape mobile que la force expansive de l'air ou un muscle propre pût porter contre les ouvertures de manière à lui interdire le passage ; et pour ce qui est du rôle que pourrait jouer, dans ce phénomène, leur langue charnue, qu'au premier aperçu on pourrait juger capable d'en remplir les fonctions, en s'appliquant au palais après l'inspiration, nous l'avons vue écartée, coupée même sans qu'il en résultât d'interruption dans l'exercice de la fonction respiratoire.

Respiration des Salamandres.

Ces expériences ont été répétées sur des salamandres terrestres, et elles ont donné les mêmes résultats. Seulement l'action des viscères, sur l'acte respiratoire, est plus marquée chez ces animaux, parce que le muscle de l'expiration, qui ne s'étend chez les grenouilles que de l'os hyoïde à la base du sternum, descend chez les salamandres jusqu'à la crête du pubis, et comprime, par ses contractions, toute la masse intestinale. Cette modification n'est qu'une conséquence nécessaire de la longueur de leurs poches pulmonaires qui s'étendent jusque vers le milieu de l'abdomen, tandis que celles des grenouilles descendent moins bas que le muscle sterno-hyoïdien et se trouvent ainsi tout entières sous l'influence de sa force comprimante. La prolongation de

Digitized by Google

l'organe pulmonaire exigeait donc que le point d'attache du muscle destiné à le vider, fût reporté plus bas, et dans toutes les salamandres, les tritons, l'axolotl du Mexique, je l'ai trouvé attaché à la crête antérieure du pubis.

Il est facile de concevoir son action dans le temps de l'expiration : en rapprochant la base du sternum du pubis, il presse sur les viscères abdominaux qui, repoussés vers la colonne vertébrale, compriment les parois des poches pulmonaires distendues par l'air atmosphérique, au même instant que la glotte se rapprochant de leur embouchure, la trachée artère s'affaisse sur elle-même ; la cavité pulmonaire se trouvant ainsi diminuée dans ses deux diamètres, l'expiration s'effectue ; quant à l'inspiration, son mécanisme n'est pas plus compliqué, le muscle pubio-hyoïdien en se relâchant, laisse retomber la masse viscérale que d'abord il avait refoulée dans la cavité des flancs où sont logés les poumons ; cette cavité est maintenue par les fausses côtes qui empêchent la peau de suivre les intestins, rien donc ne s'oppose à l'introduction de l'air qui s'y précipite d'ailleurs d'autant plus facilement et en plus grande abondance, que la glotte s'élève béante dans l'arrière-bouche, ouvrant au large le canal membraneux qui remplace la trachée artère. Je ne crois pas jusqu'à présent avoir torturé quelques faits douteux pour les réduire aux étroites proportions d'un système. A prendre les faits nombreux que je viens de relater, tels qu'ils se présentent et dans leur plus grande généralité, leur résultat nous apparaîtra sous deux aspects différents : d'une part, explication très-simple d'un phénomène qui, à juste titre, avait toujours été regardé comme l'anomalie la plus curieuse, aux règles de la physiologie comparée ; de l'autre, réduction de cette anomalie, aux

Digitized by Google

lois les plus générales, sur la nature de la fonction pulmonaire.

Mais nous allons voir ces vérités se développer plus spécialement, sous l'une et l'autre de ces faces, par l'étude de l'axolotl des Mexicains, et prendre un caractère de certitude qui repoussera pour toujours toute idée de doute. L'axolotl que j'ai entre les mains est bien la même espèce qui a été étudiée par Cuvier. Comme les individus qu'il décrit, les miens ont la taille des grandes salamandres terrestres, leur couleur est un brun foncé, parsemée à peu près également de taches noirâtres, nombreuses et arrondies; en y regardant de près, on voit, sur le fond brun, une infinité de petits points blanchâtres; la queue est comprimée, relevée en dessus et en dessous d'une crête mince; la supérieure se continue sur le dos jusqu'entre les épaules, mais elle y est fort basse, la tête est plus large, plus plate, et le museau plus arrondi que dans nos salamandres aquatiques.

Mais ce qui ne permet pas de confondre cette espèce avec nos salamandres, c'est l'existence simultanée des branchies et des poumons. Le célèbre auteur qui a étudié ces reptiles, n'ayant possédé que de jeunes individus dont les organes génitaux n'étaient pas encore développés, fut conduit par cette circonstance à conclure que vraisemblablement l'axolotl des Mexicains n'était que la larve de quelque grande salamandre.

Toute la question gisait donc dans la recherche de l'âge des individus soumis à la dissection; car s'il était constaté que, parvenus à l'âge adulte et capables de l'acte reproducteur, ces animaux avaient conservé leurs branchies, la co-existence des poumons avec ces derniers organes devenait évidente, et il était prouvé que ces animaux, réellement amphibies, jouissaient de la faculté respiratoire

Digitized by Google

aérienne et aquatique ; or c'est ce que j'ai pu déterminer par l'autopsie de deux individus mâles, dont les organes génitaux présentaient l'identité la plus parfaite avec ceux des salamandres du même sexe, pris dans la saison des amours ; les détails que mérite ce fait intéressant feront l'objet d'un autre mémoire ; il nous suffit, pour le but de celui-ci, de le signaler et d'en constater l'authenticité. L'axolotl des Mexicains conserve donc, à l'état adulte, ses branchies et s'en sert au milieu des eaux pour suppléer à l'action des autres organes pulmonaires. Je ne dois pas négliger deux circonstances qui donnent à ce fait, déjà établi suffisamment par le degré de perfection des organes génitaux, toute l'évidence d'une vérité irrécusable : la crête dorsale qui, chez les mâles de nos contrées, n'acquiert ses plus grandes dimensions qu'à la saison des amours, paraît avoir atteint son plus grand degré de développement, et les poumons aussi étendus que chez les vieilles salamandres, étaient gonflés d'air qui en rendait les vésicules transparentes. D'où il résulte qu'ils avaient déjà fonctionné. Or il est évident que la structure des arcs branchiaux s'opposait à ce que la respiration pulmonaire pût jamais s'effectuer chez ces animaux, par la compression de l'air dans la bouche. Il y a de chaque côté de l'os hyoïde quatre ouvertures entre la mandibule inférieure et les arceaux qui supportent les branchies ; ces arceaux ont, du côté de la bouche, deux rangs de dentelures pointues qui s'engrènent en se rapprochant ; mais l'ouverture pratiquée entre le premier arceau et la mandibule en est dépourvue, et elle n'est fermée que lâchement par un repli de la peau, de manière à donner toujours une issue à l'air qui éprouverait le plus faible degré de compression dans cette cavité.

Cette structure anatomique confirme l'exactitude des

Digitized by Google

procédés qui ont été mis à exécution pour dépouiller le phénomène de la respiration des salamandres et des grenouilles, de toutes les circonstances accessoires qui auraient été propres à induire en erreur, et prouve que les résultats que nous annonçons sont bien l'expression du but que s'est proposé la nature en modifiant ainsi la structure des organes, sans toutefois dévier du plan qu'elle s'est tracé pour la mise en jeu de leurs fonctions.

Respiration des Tortues.

On sait que les tortues ont deux narines circulaires, immobiles, placées au-dessus de la mandibule supérieure; que l'inférieure s'y emboîte de manière à en être presqu'entièrement recouverte, et enferme, dans l'écartement de ses branches, la langue, l'os hyoïde et au-dessous le larynx; que le cou, la tête et les membres peuvent se retirer entièrement, sous la carapace, par l'écartement ovalaire que laissent entre eux les bords des deux portions de leur enveloppe solide; je devais commencer par étudier le rôle que ces organes extérieurs jouent dans le phénomène de la respiration, et voici le résultat de mes nombreuses observations.

Quand la tortue respire, les mandibules restent serrées, la gorge se dilate, en même temps elle avance la tête en avant et soulève les épaules. Jamais je n'ai vu le premier mouvement s'opérer seul sans être accompagné des autres. Bientôt après la gorge s'affaisse et la tête et les membres se contractent; ces mouvements se réitèrent plusieurs fois de suite à des intervalles irréguliers et si alors on force la tortue à retirer la tête et les membres, on voit la peau former des bourrelets gonflés d'air tout autour des membres; quand la pression devient trop

Digitized by Google

forte, elle expire avec bruit et ces bourrelets s'affaissent subitement. Pour vérifier ce que disent les auteurs, que pour respirer, les tortues sont obligées de fermer la bouche, je pose sur les narines un morceau d'emplâtre agglutinatif; la tortue fait long-temps d'inutiles efforts pour aspirer l'air, et ne pouvant réussir à se débarrasser de l'obstacle qui ferme les issues par où elle a l'habitude de l'attirer, elle finit par ouvrir la bouche, écartant au large ses mandibules et respirant comme je l'avais vue le faire par les voies ordinaires.

Pour expliquer ces faits d'une manière rationnelle, il fallait voir les poumons fonctionner à nu; il fallait chercher, sous le squelette immobile, des puissances capables de servir de bases à une théorie satisfaisante; je me décidai donc à disséquer ma tortue vivante, en ménageant assez les organes essentiels à la vie pour ne pas troubler l'ordre des fonctions.

En conséquence, le plastron est détaché au moyen de traits de scie dirigés des angles externes de l'ouverture antérieure aux mêmes angles de l'ouverture postérieure. Cette opération est faite lentement et avec assez de précaution, pour laisser intacte une lame très-mince de l'envevoppe osseuse, qu'un coup de marteau détache facilement.

La lame d'un bistouri est promenée parallèlement au sternum, pour détacher les muscles du cou au bord antérieur, et au bord postérieur ceux du basin; la partie du plastron ainsi détachée, est soulevée avec précaution et séparée doucement d'une membrane qui en tapissait la face interne, et avec laquelle il n'adhère que par quelques brides cellulaires très-lâches; aucun organe essentiel n'est attaqué; la tortue ne paraît plus souffrir de l'opération, elle respire avec autant de liberté et

Digitized by Google

marche avec autant de force, aussi n'avait-elle perdu qu'une petite quantité de sang, et après un quart d'heure, il n'en sortait plus une goutte des vaisseaux coupés. Je note cette circonstance, pour témoigner qu'aucun trouble notable n'avait dû s'opérer dans l'exercice de ses fonctions, et que par conséquent la respiration devait encore s'effectuer comme dans son état d'intégrité. Toute la partie, mise à nu par la résection du sternum, est recouverte d'une membrane aponévrotique très-dense, nacrée, transparente seulement dans la partie postérieure. Elle s'étend du bord antérieur des omoplates à la crête sous-pubienne, se réfléchit dans la cavité du bassin en tapissant les muscles de la cuisse, recouvre les côtés de la carapace, envoie un feuillet qui maintient les viscères, pénètre entre ceux-ci et les poumons qu'elle renferme dans un double feuillet comme dans un sac, et se termine antérieurement par un muscle qui s'étend de la crête transversale de la carapace à l'épine dorsale. Elle forme ainsi quatre vastes poches qui communiquent toutes entre elles, comme le prouvent leurs mouvements alternatifs de dilatation et de contraction.

Deux de ces poches, s'étendant de chaque côté de la colonne vertébrale dans toute son étendue, contiennent les poumons, la troisième renferme les viscères abdominaux et la dernière, qui remplit au moins le tiers de la cavité intérieure de la tortue, ne paraît destinée qu'à contenir de l'air; pendant plus de quatre heures que je l'ai examinée dans cet état, j'ai constaté qu'à chaque période d'inspiration, la poche pulmonaire se gonflait d'abord; qu'ensuite la tortue élevant les épaules et rentrant le cou dans la carapace, l'air, comprimé par ces contractions dans les poumons, s'insinuait dans les autres poches qui se gonflaient à leur tour; par un mouvement

Digitized by Google

contraire, ces deux poches conservant leur turgescence, le tissu pulmonaire, d'abord affaissé, se relevait de nouveau, et pendant quelques minutes, la tortue ne respirait plus; si on la forçait à rentrer le cou et les pattes dans la carapace, la peau distendue par la pression des poches aériennes, s'étendait autour des pattes en gros bourrelets, et si, en lui donnant de légers coups sur le nez, on l'obligeait à les presser davantage, elle rejetait l'air par un mouvement brusque d'expiration, et les parois de tous les sacs aériens s'affaissaient à la fois.

Pendant une des stases qui suivaient l'inspiration, quand toutes les cellules avaient acquis leur plus haut degré de développement, je perçai, avec la pointe du bistouri, le grand réservoir et l'air s'échappa avec bruit; cependant la tortue continua à respirer, mais seulement par les poumons qui se dilataient ou se contractaient alternativement; l'acte respiratoire avait repris le mode simple, le rôle des cellules aériennes avait cessé. Alors je bouchai, avec le doigt et ensuite avec un emplâtre agglutinatif, l'ouverture qui donnait passage à l'air, et la première inspiration vint soulever leurs parois et les rendre à leurs fonctions primitives.

Pendant tout ce temps, la tortue n'avait pas ouvert la bouche, l'air pénétrait par les narines et en sortait précipitamment en formant un bruit de soufflet, je fermai ces issues avec un morceau de sparadrap de diachylum gommé, immédiatement après une longue inspiration, et je forçai la tortue, en l'effrayant, à rentrer la tête et les membres. Ne pouvant supporter cette forte pression, elle rejette l'air, avec assez de force, pour enlever l'appareil obturateur; je recommence l'expérience en le collant plus solidement, et pendant près d'une heure, je pus voir encore qu'elle ouvrait la bouche pour re-

Digitized by Google

cevoir et expulser l'air dans les différents actes de la respiration.

Ces actes s'exécutaient d'une manière très-irrégulière; généralement l'expiration s'exécutait dans un seul temps, rarement dans deux; l'inspiration au contraire se renouvelait souvent cinq ou six fois de suite, jusqu'à ce que toutes les poches fussent entièrement gonflées.

Il est important aussi de noter que quand l'animal marche, chaque mouvement est accompagné d'une légère expiration suivie d'une courte inspiration. A l'état de repos, cette fonction s'exécute moins fréquemment, mais ses actes ne sont pas séparés par plus d'une ou de deux minutes d'intervalle.

Ces observations me révélaient un fait nouveau pour la physiologie comparée, c'est que les tortues, comme les oiseaux, jouissent d'une double respiration qui s'effectue des poumons, dans les deux réservoirs que nous avons décrits, au moyen de la pression que le cou et les membres antérieurs exercent sur leurs parois pendant les mouvements de contraction.

Pour donner le plus de clarté possible à la description de ce phénomène physiologique, il est nécessaire d'exposer, en peu de mots, la forme et le jeu des leviers et des puissances qui en déterminent les actes: on sait qu'une grande partie du squelette des tortues est situé à l'extérieur, de manière à être recouverte immédiatement par la peau ou par des écailles d'une nature particulière, il résulte de cette disposition que l'omoplate et tous les muscles du bras et du cou, au lieu d'être attachés sur les côtes et sur le rachis, comme dans les autres animaux, le sont au-dessous, il en est de même des os du bassin et de tous les muscles de la cuisse.

Le cou, formé de vertèbres à facettes articulaires al-

Digitized by Google

ternativement glénoïdales, se replie sur lui-même en parabole dont la courbure rentre dans la carapace, par l'action des muscles antérieurs qui ramènent la tête sous cette enveloppe protectrice ; ses mouvements latéraux sont très-bornés et subordonnés à l'extension des membres antérieurs.

L'épaule est composée de trois branches osseuses : la plus grande légèrement arquée et à courbure externe, s'articule par son extrémité rachidienne avec la carapace ; à l'extrémité opposée elle concourt avec les deux autres à la formation d'une cavité glénoïdale dirigée en dehors et destinée à recevoir la tête de l'humérus ; les deux autres pièces partent de cette extremité à angle droit, et se portent en divergeant en dedans et en bas : celle qui représente la clavicule s'insère au plastron, par un ligament très-lâche ; l'autre, élargie en triangle, se porte en arrière et ne paraît propre qu'à offrir une plus large surface d'insertion aux muscles adducteurs du bras.

Il résulte de cette conformation que l'épaule est susceptible de deux ordres de mouvement : l'un par lequel l'épaule se porte en avant ou en arrière, et qui est produit par le mouvement de rotation de l'extrémité trachélienne de l'omoplate ; l'autre qui s'opère latéralement quand la clavicule étant fixée au plastron, l'arc formé par cet os et l'omoplate tourne comme une charnière sur les deux points d'appui qu'ils lui présentent. Pendant l'exercice de ce dernier ordre de mouvement qui n'a lieu que pour la progression, les organes pulmonaires situés derrière l'épaule ne sont soumis qu'à une légère pression ; aussi avons-nous remarqué que chaque effort de progression est accompagné d'une courte expiration quand les membres postérieurs poussent la carapace en avant, suivie d'une insparation légère lorsque les membres antérieurs s'allongent pour la poser à terre.

Digitized by Google

Mais les mouvements de totalité, en avant ou en arrière de l'épaule et du cou, doivent être considérés comme la cause principale de la respiration ; le vide qui s'opère dans la cavité interne au moment où les organes s'allongent, permet à l'air de se précipiter dans le tissu des poumons ; si alors ils reviennent sur eux-mêmes en comprimant ces derniers organes, ils le refoulent au dehors lorsque les poches qui lui servent de réservoir sont pleines, ou le font passer dans ces dernières si elles sont vides ou comprimées également par les membres postérieurs, car ceux-ci n'ont d'action directe, dans l'acte respiratoire, que par la compression qu'ils exercent sur les grandes cellules aériennes. En effet, le bassin étant articulé d'une manière mobile sur les vertèbres, peut s'élever ou s'abaisser, entraînant avec lui la membrane qui les compose, et contribue ainsi, avec la rétraction des membres postérieurs, à en diminuer la capacité et par conséquent à refouler l'air dans les poumons.

Ces effets sont aidés par le concours de deux paires de muscles que l'on remarque derrière le bassin.

On les croit destinés à comprimer la partie postérieure des poumons, et en exerçant une action plus forte sur les viscères du bas-ventre qui pressent ces premiers organes, à en expulser l'air. D'autres auteurs ont vu, dans ces paires de muscles, les organes actifs de la respiration : l'interne serait le contracteur des poumons ou le muscle expirateur ; l'autre, en faisant cesser cette compression déterminerait un air nouveau à venir prendre la place de celui qui est sorti.

Mais il est facile de s'assurer que ces muscles ont trop peu de puissance pour produire des effets aussi étendus, n'agissant immédiatement que sur le lobe postérieur des poumons et n'exerçant qu'une bien faible compression sur

Digitized by Google

toute leur longueur ; en tendant le péritoine ils ne produiraient d'autre effet que d'augmenter la capacité de la grande poche abdominale qui deviendrait alors le réservoir de l'air refoulé des poumons.

C'est probablement l'ignorance de cette dernière poche qui aura toujours été percée quand on enlevait le plastron d'une tortue pour la disséquer, qui a fait commettre cette erreur et regarder comme cause générale de la respiration, ce qui n'en est qu'un auxiliaire très-faible.

Ces muscles s'étendent de tout le bord postérieur de la carapace aux vertèbres lombaires, ils sont tapissés intérieurement par la membrane des cellules aériennes, que l'on peut considérer comme un prolongement ou appendice du péritoine, et extérieurement ils reposent sur le périoste. Par leurs contractions ils soulèvent le bord postérieur des poumons, qui est en même temps comprimé par les viscères qui pressent le feuillet péritonéal qui couvre leur face interne.

Ce faible moyen de compression n'aurait donc pu suffire à une expiration aussi forte et aussi bruyante que celle de la tortue, et d'un autre côté, il est évident que le relâchement de ces muscles, tout en détruisant la compression, ne pouvait produire un vide suffisant pour y amener l'air extérieur.

Il existe aussi, à la partie antérieure, deux muscles analogues que je n'ai vu décrits nulle part, ils s'attachent d'un côté, à la crête antérieure de la carapace, de l'autre, au bord externe de la clavicule, et sont recouverts intérieurement par la membrane commune, mais leur usage est absolument opposé à celui des premiers. En effet, quand l'épaule est portée en avant, le muscle est abaissé et tire à lui la plevre, laissant ainsi plus d'espace aux cellules pulmonaires qui recoivent une plus

Digitized by Google

grande quantité d'air, mais, par ses contractions qui ont lieu quand l'épaule se soulève, il comprime les poumons d'avant en arrière, empêche ainsi l'air de rétrograder, et contribue puissamment à le refouler plus loin.

J'ai dit plus haut que la vaste membrane qui tapisse tout l'intérieur de la tortue, se replie de manière à former quatre poches, dont deux renferment les poumons, une maintient les viscères, et la quatrième ne contient que de l'air, celle-ci est beaucoup plus grande que les autres, et dans ma tortue, elle occupait au moins le tiers de la capacité du test écailleux.

Il paraît que cette poche n'est pas seulement destinée à servir de réservoir au fluide de la respiration, mais qu'elle a été ménagée surtout pour épargner aux organes digestifs et à la vessie, lorsque ces organes sont tuméfiés par les aliments ou les substances excrémentielles, la compression qu'exercerait sur eux le sternum immobile, compression qu'il était encore plus important d'éviter chez les femelles, dont les ovaires sont toujours garnis d'une grande quantité d'œufs à divers degrés de développement.

Digitized by Google

NOTICE

SUR LE PAPYRUS,

PAR M. ALFRED MALHERBE.

MESSIEURS,

Me trouvant à Syracuse, dans le mois d'août dernier, je ne pouvais me dispenser d'aller visiter la source de Cyane qui était sacrée d'après la mythologie et, comme vous le savez, le lieu de grands sacrifices en l'honneur de Proserpine.

Je me rappelais que la nymphe Cyane (dit au moins la fable) répandant d'abondantes larmes après l'enlèvement de Proserpine par Pluton, fut changée en fontaine. Vous n'ignorez pas, il est vrai, qu'il existe une seconde tradition au sujet de l'origine de la source de Cyane; mais celle-là est par trop tragique et vous me permettrez, Messieurs, de préférer la première comme beaucoup plus poétique.

Quoi qu'il en soit, après avoir pris une petite barque à trois rameurs, au prix de six taris, (environ trois francs de France) je traversai le grand port de Syracuse et

Digitized by Google

pénétrai dans l'Anapus, malgré les difficultés d'un banc de sable.

L'Anapus, célèbre dans l'histoire par des victoires et des désastres, quoique décoré du titre de fleuve, n'est en réalité qu'un fort ruisseau d'environ sept mètres de large, dont l'embouchure est obstruée par le chanvre que l'on y met à rouir, ce qui répand une odeur infecte, et chassa, je vous l'avoue, Messieurs, les idées poétiques sous l'impression desquelles j'étais arrivé jusqu'à ce lieu. Son cours est de quatorze milles italiens et après s'être plongé dans un gouffre, il reparaît à quatre ou cinq milles de son embouchure. C'est à un mille de la mer que la petite rivière de Cyane se jette dans l'Anapus par la rive droite.

Ce nouveau ruisseau, qui n'est que très-rarement visité, est plus étroit que l'Anapus, à bords élevés, remplis de joncs de quatre à cinq mètres de hauteur, et d'une foule de plantes remarquables, parmi lesquelles s'élancent des lianes qu'il faut rompre à chaque moment pour pouvoir continuer sa navigation.

Peu après avoir passé sous le pont de pierres de l'Anapus, je mis pied à terre pour aller visiter près du chemin dit des Pantanelli, deux colonnes cannelées de granit, d'ancien ordre dorique, seuls vestiges aujourd'hui du riche et célèbre temple de Jupiter Olympien. C'est dans ce temple que s'élevait la statue de Jupiter Urius, l'une des plus belles statues connues dans l'antiquité, que Verrès fit transporter à Rome, et que Denys avait dépouillée de son manteau d'or massif, sous prétexte que ce métal était trop lourd en été et trop froid en hiver.

Après une heure et demie de fatigues, nous parvînmes au lieu appelé par les bateliers *il primo papyro*, parce

Digitized by Google

que c'est là que se trouve la première touffe de ces papyrus qui balancent avec grâce leurs têtes chevelues au moindre souffle du vent.

Les eaux du ruisseau de Cyane sont très-profondes et couvertes d'îles flottantes, composées de belles plantes aquatiques, dont les fleurs brillantes sèment de cloches de toutes couleurs, les pieds des saules et des arbustes. Son cours est excessivement sinueux, ce qui ajoute encore à la lenteur et à la difficulté de la navigation. Nous avions parcouru cinq milles, lorsque nous arrivâmes enfin à la source de Cyane, grand bassin de vingt-cinq à trente pieds de profondeur, et dont les eaux, claires comme le cristal de roche, laissent voir les plantes, les cailloux de son lit et beaucoup de gros poissons.

Je quittai de nouveau ma nacelle, mais malgré toutes mes recherches, il ne me fut pas possible de découvrir le moindre vestige de l'ancien temple de Cyane qui existait autrefois en ce lieu.

Le papyrus (*Cyperus papyrus* de Linné) croît dans quelques endroits sur les bords fangeux du ruisseau de Cyane, par touffes plus ou moins espacées, depuis le lieu dit *le premier papyrus* jusqu'à quelque distance de la source. Cette belle plante triangulaire, jadis propre à l'Egypte d'où elle a disparu actuellement et que les seuls rivages de Cyane produisent spontanément en Europe, s'élève jusqu'à quatre et cinq mètres, et sa base d'un beau blanc, enveloppée de quelques feuilles rouges, plonge toujours à un mètre sous l'eau. Avec l'aide de mes bateliers, je coupai plusieurs de ces *cyperus* et après quelques heures d'une nouvelle navigation, sous ce ciel brûlant, je débarquai au pied des remparts de l'ancienne Ortygie.

Un savant syracusain, M. le chevalier Landolina,

Digitized by Google

avait réussi en 1780, après bien des essais, à fabriquer du papier, avec les *cyperus* de Cyane. J'appris qu'un certain M. Politi en avait fait aussi récemment avec la moelle fine dont la tige est remplie. Je m'empressai de me rendre chez lui pour me procurer quelques échantillons de ce papier.

Il me fit voir alors qu'après avoir dépouillé de son écorce blanche la base du papyrus, il coupait la partie spongieuse en lames très-minces qu'il trempait dans une eau légèrement collée ou gommée, après quoi il appliquait deux lames l'une sur l'autre, en ayant soin de les poser en sens contraire, c'est-à-dire l'une en long et l'autre en travers : il pouvait ainsi en placer plusieurs les unes au bout des autres et fabriquer une grande feuille de papier; puis il les faisait sécher, les soumettait à une forte pression, entre deux glaces ou deux plaques de métal, et les polissait. C'est à peu près, au reste, la méthode indiquée par Pline comme en usage chez les Egyptiens.

Je regrette, Messieurs, de n'avoir pu m'assurer si ce papier est en tout point semblable à celui employé par les anciens, les rouleaux de papyrus, que l'on m'a montrés au musée des Studij à Naples, étant trop noircis pour pouvoir bien faire cette comparaison, mais néanmoins il m'a semblé confectionné de la même manière que le papyrus égyptien que j'ai été à même de voir dans d'autres collections.

La célébrité de ce *cyperus* m'a fait présumer que vous seriez satisfaits, Messieurs, de pouvoir l'examiner sans être obligés de vous transporter aux environs de Syracuse.

J'ai donc l'honneur de vous offrir le *cyperus papyrus* dans ses divers états, d'abord de jeunes pousses de l'été, puis le papyrus en fleur et après la floraison.

Digitized by Google

J'y joins également un morceau du papier moderne fabriqué à Syracuse, d'après le procédé des anciens, et sur lequel j'ai cru utile de dessiner le cyperus papyrus tel qu'il se présente, à l'œil du voyageur, sur les rives sauvages de la petite rivière de Cyane.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

LA CHASSE AUX OISEAUX,

PAR M. E. BOUCHOTTE.

MESSIEURS,

La clameur publique dénonce aujourd'hui avec inquiétude l'invasion de nos vergers et de nos forêts, par les chenilles. Vous avez jugé qu'il est devenu nécessaire d'appeler l'attention de l'administration et même celle de la législature sur un fait aussi grave.

Déjà en 1830 un homme adonné aux sciences et dévoué aux intérêts de l'agriculture, M. Marchant, qu'alors nous étions heureux de compter dans nos rangs, M. Marchant devançait l'opinion publique, il s'élevait avec force contre l'abus de la chasse aux oiseaux, et il nous montrait comme une de ses conséquences funestes les ravages des chenilles dans nos forêts et dans nos jardins. Son mémoire, si plein de faits et de pensées fines et gracieuses par lesquels il veut exciter l'intérêt en faveur des petits oiseaux, est encore présent à vos esprits.

Digitized by Google

Le cri d'alarme poussé par notre savant collègue resta sans écho ; le public s'y montra indifférent, ou du moins il ne le prit point au sérieux et n'y vit qu'une boutade spirituelle. Et puis l'on était encore sous la double influence de l'école politique qui avait le laisser-faire pour devise, et du système philosophique qui portait, sans examen, à ruiner toutes les traditions, à saper tous les préjugés, les considérant tous comme des superstitions.

Mais parmi les préjugés, il y en avait de favorables à la conservation des oiseaux : l'hirondelle, l'hôte de nos maisons, était particulièrement respectée. Le mépris aveugle du préjugé remplaçant l'aveugle préjugé, on ne tarda point à voir les petits oiseaux devenir l'objet d'une chasse acharnée. Il faut savoir, pour comprendre l'immense destruction qui s'en fait aujourd'hui, qu'un seul homme, en un seul jour, a pu prendre *cent vingt douzaines d'hirondelles !* Qui pourrait d'ailleurs nombrer la prodigieuse quantité de petits oiseaux qui se consomme dans notre pays, ou qui s'expédie pour satisfaire le palais des gourmands de la capitale.

Si la rapide destruction des oiseaux ne justifiait que trop, en 1830, les avis de Marchant, que ne dirait-il pas aujourd'hui.

Qu'on parcoure en effet nos bois durant l'automne, on les trouve remplis de ces piéges cruels nommés sauterelles : l'appui trompeur offert à l'oiseau s'échappe à l'instant qu'il s'y pose, et la pauvre petite bête, les pattes brisées et garrottées, se débat en vain jusqu'à la mort. Ainsi périssent par milliers le rouge-gorge, la fauvette, le rossignol et la plupart des oiseaux à bec fin.

Dans nos plaines, ce sont des filets qui enveloppent les hirondelles dans leur vol qui rase la terre. L'oiseleur taille leur bec élargi et convertit ainsi l'hirondelle en ortolan.

Digitized by Google

Sur nos rivières mêmes on poursuit encore ces pauvres hirondelles. Là, c'est l'hameçon habillé d'un insecte que l'on offre à leur instinct avide. Et là encore la destruction est rapide.

Aussi jamais nos arbres n'ont été plus dépouillés de feuilles, et jamais on ne vit dans nos vergers moins de promesses de fruits.

Des réglements administratifs, sanctionnés par le code pénal existent cependant; la conservation des fruits est leur but, ils prescrivent l'échenillage. Mais n'est-ce pas une mesure sans efficacité, si elle n'a plus pour objet seulement de détruire de rares insectes qui auraient échappé au bec des oiseaux; cette mesure est illusoire, si la législature ne vient compléter les moyens de détruire les chenilles.

Si le mal est assez grave pour que, dans nos codes, on ait dû s'en occuper, si le législateur a eu la pensée d'anéantir ce mal, il ne peut s'arrêter devant les moyens. En faisant l'art. 471 du code pénal, il a cru pouvoir ce qu'il voulait; il voulait la conservation des récoltes, il savait que les chenilles contribuent à les détruire, il a prescrit l'échenillage; le but qu'il se proposait, il l'a indiqué nettement, le moyen qui lui a paru suffisant alors, il l'a aussi indiqué. S'il avait prévu l'insuffisance de ce moyen, il est évident qu'il en eût prescrit un meilleur. Si on lui eût fait entendre ces paroles de Marchant :

« L'échenillage, comme il se pratique de nos jours, détruit seulement une partie des nids d'automne de la chenille commune, produite par la phalène blanche à ventre brun, et les légers abris filés par quelques chenilles précoces qui ont à se défendre des nuits froides du printemps. Les nids s'aperçoivent facilement sur les fruitiers et surtout sur les haies, mais toutes les chenilles

Digitized by Google

communes des autres pontes échappent à l'opération administrative; elles sont réservées pour la main du jardinier soigneux et surtout pour le bec des oiseaux. L'échenillage ne nous garantit pas même de la seule chenille qu'il peut atteindre, et nos bois, nos vergers, et nos champs n'en sont pas moins exposés aux ravages d'une multitude d'autres espèces, qui ne sont pas moins voraces que la chenille commune.

» Parmi ces espèces, il faut distinguer la livrée dont la phalène porte le même nom. Cette phalène arrange adroitement ses œufs autour des petites branches des fruitiers, sous la forme d'une bague à petits points brillants. Ces œufs passent ainsi les hivers les plus rigoureux; les chenilles en sortent au printemps, plus tôt ou plus tard, selon que l'exposition est plus ou moins favorable; elles ne filent qu'une toile légère, et ne redoutent que les mains du jardinier vigilant; encore malheur à lui, s'il est voisin d'un jardinier paresseux.

» Le nombre des chenilles, qui naissent d'œufs déposés avant l'hiver, n'est pas considérable, tandis qu'il serait difficile d'énumérer celles qui paraissent immédiatement après la ponte des œufs. A côté des chenilles marchent les innombrables cohortes des insectes de toutes les classes et de leurs larves qui dévorent le bois, l'écorce, les feuilles, les racines des végétaux; détruisent les calices des fleurs, les embryons des fruits, et s'établissent à demeure dans le fruit même qui bientôt ne croît plus que pour agrandir le domicile de son ennemi et fournir à sa pâture.

» Quelle mesure de police rurale oserait-on proposer de généraliser et de rendre obligatoire dans un tel dédale de calamités ? A quelle autorité compétente, les amis de l'agriculture devraient-ils avoir recours ? A qui ! A la nature même. Elle n'a pas voulu que les chenilles et

Digitized by Google

les autres insectes détruisissent les ressources alimentaires qu'elle a préparées en faveur de l'homme et des grands animaux. Mais les insectes ont dû exister pour servir eux-mêmes d'aliment à une classe supérieure, plus belle, plus noble, plus éminemment utile, les oiseaux.

» Mais, dira-t-on, les oiseaux sont eux-mêmes spoliateurs des récoltes, il en est qui ne vivent que de grains... Quant aux petits gallinacés, ils vivent encore plus d'insectes que de grains.... Les allouettes, les emberises et d'autres espèces voisines ne se nourrissent qu'accidentellement de grains. Mais tous les oiseaux à bec effilé, le guépier, l'étourneau, le martinet, l'hirondelle, la fauvette, le rossignol, le rouge-gorge, le gorge-bleue, le moteux, le gobe-mouche, le bec-figue, le pic, le grimpereau, le torcol, la mésange, etc., se nourrissent presqu'exclusivement d'insectes, et ne peuvent se nourrir de grains. Les oiseaux à bec conique, tels que le moineau, le chardonneret, le pinson, la linotte, etc., se nourrissent encore plus d'insectes que de grains. »

Si on eût ajouté, vous voulez la conservation des fruits de nos vergers, prescrivez la conservation des oiseaux, car leur existence assure seule la destruction des chenilles, l'homme n'est qu'un auxiliaire bien faible pour la chasse aux chenilles, il ne possède ni la perfection des sens, ni les instincts qui poussent l'oiseau, à toute heure du jour, à s'emparer des insectes. L'homme n'en peut détruire qu'un bien petit nombre, et encore son insouciance lutte-t-elle souvent contre son propre intérêt qu'il ignore, et contre la loi qui prévoit! Prescrivez donc la conservation des petits oiseaux, et vous conserverez les fruits de nos jardins, nourriture du riche et du pauvre. Cette nourriture ne vaut-elle pas cent fois mieux que le chétif repas que fournit le rouge-gorge et l'hirondelle? Voulez-

Digitized by Google

vous priver plus long-temps les campagnes de l'économie de pain, apportée dans les ménages, par l'abondance des produits des arbres fruitiers ; savez-vous que cette économie s'élevait jusqu'au cinquième de la consommation du pain ?

Vous pensez sans doute que le législateur, frappé de ces réflexions, eût écrit dans le code le moyen d'atteindre son but.

Il ne s'agit que de réparer une omission : nous proposons en conséquence à l'Académie, de s'adresser à M. le Ministre de l'agriculture et du commerce et à M. le Préfet du département de la Moselle, pour réclamer l'interdiction de la chasse aux oiseaux et la prohibition de la vente de ces petites bêtes, sur les marchés et chez les marchands de comestibles.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

Un appareil inventé par M. de Saulcy père, pour lire, à toute heure du jour, le temps moyen ou le temps vrai sur un cadran solaire quelconque ;

PAR M. GOSSELIN.

MESSIEURS,

Francœur a dit plaisamment, quelque part dans son Uranographie, qu'on peut apprécier la bonne foi et l'instruction d'un homme qui, pour exagérer la perfection d'une montre, affirme qu'elle va toujours comme le soleil. C'est qu'en effet il n'y a aucune parité immédiate entre le mouvement uniforme d'une montre, quand elle est bonne, et la marche irrégulière de l'astre du jour. Hâtons-nous d'ajouter que cette irrégularité n'est qu'apparente, et que ses lois justement interprétées, rendent au soleil son caractère de régulateur et font de lui un chronomètre universel, dont l'aiguille échappe au coup de pouce de l'homme avide de l'avenir et ennuyé du présent.

Le mouvement diurne des étoiles autour de la terre, est, sans contredit, le type de l'uniformité la plus parfaite dans la Nature. Il s'en faut bien que la même uniformité

Digitized by Google

se manifeste dans le mouvement diurne du soleil ; nulle égalité n'existe ni dans *les jours solaires,* qui sont les intervalles du temps écoulé entre deux retours consécutifs du soleil au méridien, ni même dans les *heures* solaires ou *vraies,* c'est-à-dire dans les temps qu'il emploie à parcourir la vingt-quatrième partie du cercle diurne. Cette inégalité tient à deux causes : l'une est la variation de la vitesse tantôt croissante, tantôt décroissante avec laquelle, par un mouvement qui lui est propre et dirigé en sens contraire de son cours journalier, le soleil décrit annuellement le cercle de l'écliptique ; l'autre est l'obliquité du plan de celui-ci par rapport à l'équateur.

Mais on se débarrasse, en quelque sorte, de l'influence de ces deux causes, en imaginant un soleil fictif ou *moyen,* dont le mouvement propre est censé s'accomplir dans le plan de l'équateur, pendant la même durée que celle de la véritable année solaire, et avec une vitesse constante et moyenne entre toutes celles qui animent successivement le soleil *vrai.* Les jours et les heures que marque ce soleil fictif, sont dits *jours moyens, heures moyennes ;* et, comme ils sont constants, ce sont autant de points de comparaison sur lesquels on peut, avec assurance, régler la marche des horloges, si défectueuses qu'elles soient.

En examinant attentivement les positions simultanées du soleil vrai et du soleil moyen, on ne tarde pas à reconnaître que leurs plans horaires se confondent seulement à quatre époques de l'année, c'est-à-dire vers les les 15 avril, 16 juin, 1er septembre et 24 décembre ; mais qu'à partir de chacune de ces époques, le soleil vrai devance ou suit le soleil moyen, selon que la vitesse actuelle du premier est supérieure ou inférieure à la vitesse moyenne. On nomme *équation du temps*

Digitized by Google

l'angle que forment, à chaque instant, les plans horaires du soleil vrai et du soleil moyen ; c'est évidemment la quantité dont il faut augmenter ou diminuer l'*heure vraie*, pour la transformer en *heure moyenne*. Quelque savants qu'en soient les calculs, dès que les résultats de l'équation du temps sont inscrits, jour par jour, dans les almanachs, sous le titre de *temps moyen au midi vrai*, il est peu de personnes qui ne soient capables, après avoir lu l'heure vraie sur un cadran solaire, de faire l'addition ou la soustraction nécessaire à sa transformation en heure moyenne ; et néanmoins plusieurs de celles qui n'ont aucun doute sur le choix de l'une des deux opérations, n'auraient souvent aucun moyen de les effectuer à défaut de catalogue.

Le but de l'appareil de M. de Saulcy père est d'opérer mécaniquement et sans aucun travail d'esprit ou de tête, cette transformation immédiate sur un cadran solaire ; et la manœuvre n'exige d'autre connaissance que celle du quantième jour où l'on observe. Quant au mécanisme lui-même, il résulte d'un principe fort simple, dont l'application élégante est un mérite réel sur lequel l'auteur doit avoir une priorité exclusive. Voici comment je résumerais ce principe :

Si un plan horaire de la sphère céleste tourne autour de la ligne des pôles jusqu'à ce qu'il vienne s'appliquer sur un autre plan horaire, et si, dans ce mouvement, il entraîne à sa suite un plan quelconque, ce dernier décrit, autour de la même ligne ou de l'axe céleste, un angle égal à celui des deux plans horaires.

Deux conséquences relatives aux cadrans solaires (car ces cadrans ne sont pas autre chose que le plan quelconque dont il s'agit dans l'énoncé), sont déduites de ce principe.

1° Un cadran quelconque étant *orienté*, c'est-à-dire

Digitized by Google

disposé de manière qu'à l'instant du midi vrai, l'ombre du style couvre la méridienne ; si, à partir de cette position originaire, on lui fait décrire, autour d'un axe parallèle au style, ou autour de l'axe céleste, un angle précisément égal à *l'équation du temps*, l'ombre du style, pour cette nouvelle position du cadran, va se porter sur la division du temps moyen au midi vrai, et marquer ensuite, pour tous les autres instants de la journée, les heures moyennes au lieu des heures vraies. C'est admettre ici que l'équation du temps soit constante pour toutes les heures du même jour ; mais le procédé, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, est susceptible de tenir compte de la variation.

2° L'autre conséquence, essentielle surtout pour les cadrans fort déclinants, est celle-ci : Si un cadran orienté est relevé, à l'instant de midi vrai, autour de l'axe céleste, d'un angle égal à celui qu'un plan horaire arbitraire fait avec le plan méridien, l'ombre du style, dans cette nouvelle position du cadran, au lieu de correspondre à la division de midi, ira tomber sur la division indicatrice de cet autre plan horaire. De là un moyen facile de diminuer la déclinaison d'un cadran déjà tracé à l'avance, quand elle est trop forte pour être restreinte dans la limite des mouvements possibles de l'appareil ; il consiste, après avoir placé le style dans la direction de l'axe céleste, à tourner le cadran autour de cet axe, jusqu'à ce que la division horaire, la plus voisine de la soustylaire, soit couverte par l'ombre du style, au moment du midi vrai, à effacer l'ancien numéro de cette division pour le remplacer par celui de midi, et à prendre les autres lignes de division antérieurement tracées sur le cadran, pour les nouvelles heures consécutives à midi. Une pareille substitution devient avantageuse, lorsque la

Digitized by Google

méridienne résultant du tracé primitif du cadran, diverge trop hors de la soustylaire, et elle est exacte en ce sens, que changer le chiffre d'une division horaire dans un autre, et tous ceux des divisions consécutives, selon la même progression, c'est comme si le plan primitif du cadran avait décrit, autour de l'axe céleste, un angle égal à l'intervalle marqué par la différence des heures nouvelles et des heures anciennes.

Telles sont les idées qui ont dirigé l'auteur dans la disposition de son appareil, et dont il a présenté des démonstrations plus développées; j'arrive à la description sommaire de cet appareil. Il se compose d'un *support;* d'une *sellette* qui porte le cadran qu'on veut adopter au système; d'un *gouvernail* destiné à faire tourner le cadran autour de l'axe céleste, et d'une *courbe* particulière, dont les rayons vecteurs doivent diriger le gouvernail, selon l'équation du temps des jours de l'année, qui sont inscrits, par dates, sur la circonférence d'un grand cercle enarbré sur le même axe que la courbe directrice du gouvernail.

Le support est un grand pupître, en forme de prisme triangulaire; deux de ses faces font un angle droit entre elles, et ont une inclinaison de 45°, par rapport à la troisième face supposée d'abord horizontale; les deux bases latérales qui sont des triangles isocèles et rectangles, sont respectivement contenues dans des plans parallèles et verticaux. Cela posé, dès que ces deux derniers plans sont orientés selon le méridien du lieu (ce qu'on reconnaît, lorsqu'à l'instant du midi vrai, l'ombre, projetée par chaque bord de la face tournée vers le sud, tombe exactement dans chacun de ces plans verticaux), n'est-il pas évident que, pour une latitude de 45°, la ligne de plus grande pente de cette face sud représenterait l'axe

Digitized by Google

lui-même, et la face nord, le plan équatorial ? Pour toute autre latitude que 45°, si on veut rendre encore cette ligne de plus grande pente, parallèle à l'axe céleste, il suffira de relever ou d'abaisser, hors de sa position horizontale, la troisième face, à l'aide de vis à caler, jusqu'à ce qu'un fil à plomb, attaché à l'une des bases latérales, indique, sur un cercle gradué, la latitude du lieu où l'on se trouve. C'est donc sur la ligne de plus grande pente de la face sud du support, qu'est fixé l'axe autour duquel le cadran devra opérer tous les mouvements qu'on aura besoin de lui faire subir.

La *sellette* se réduit généralement à un triangle dont un des côtés, dit *semelle*, est mis en coïncidence avec le plan du cadran, selon la longueur de sa soustylaire, dont le deuxième est appliqué, par des viroles de rotation, sur l'axe du mouvement, et dont le troisième, susceptible de varier au moyen de vis et de charnières posées à ses extrémités, s'allonge ou se raccourcit, de manière que le style du cadran devienne parallèle à l'axe, lequel, à l'aide du support, a été préalablement rendu lui-même parallèle à l'axe céleste.

Le *gouvernail* est une pièce qui se meut dans la face nord du support ou dans le plan équatorial, et qui tourne autour de l'axe de la face sud, en entraînant avec lui le plan du cadran; son objet est de donner à ce dernier, la position qui résulte de l'équation journalière du temps, afin qu'on y puisse lire immédiatement l'heure moyenne. Dans le cas où l'on met en usage un cadran très-déclinant, un *tenon* particulier fait corps avec le gouvernail à la partie supérieure duquel il est attaché; mais on l'en détache momentanément, quand on veut orienter, une fois pour toutes, le cadran. Ce tenon sert donc à diminuer la déclinaison primitive du cadran,

Digitized by Google

jusqu'à ce que la division, la plus voisine de la sous-stylaire, soit mise en coïncidence avec l'ombre du style, à l'instant du midi vrai. C'est alors que, quel que soit le numéro primitif de cette division, on lui substitue le chiffre de midi, et qu'on change de la même manière les numéros des autres heures consécutives conformément à la seconde conséquence du principe général. Enfin le gouvernail porte une pointe ou *repoussoir* qu'un ressort à boudin tend à presser du dehors au dedans; la direction de ce repoussoir demeure constamment tangente à l'arc de cercle, ayant pour centre le centre du gouvernail sur l'axe général du mouvement du cadran, et pour rayon la distance de ce centre, au point commun de rotation de la courbe directrice et du cercle équatorial.

La courbe directrice agit sur le repoussoir du gouvernail, ou écarte ce dernier, par ses rayons vecteurs qui sont inégaux; comparés au rayon vecteur qui se dirige vers le repoussoir, le jour où le midi vrai et le midi moyen se confondent, ils en diffèrent respectivement de longueurs proportionnelles aux variations produites, par chaque équation du temps, sur l'angle que fait, avec le méridien du cercle équatorial, la ligne de jonction du repoussoir et du point de rotation du gouvernail, ce méridien étant d'ailleurs toujours dans le même plan vertical que l'axe de rotation du cadran, ou l'axe céleste.

Ce serait ici le lieu de faire connaître le procédé mécanique dont l'auteur s'est servi, pour décrire la courbe directrice. Mais, afin d'abréger, bornons-nous à dire que les dates de tous les jours de l'année sont inscrites sur la circonférence d'un cercle qui tourne dans le plan de l'équateur, et qui est armé de dents sur tout son pour-

Digitized by Google

tour. Si, à l'aide d'un pignon qui engrène dans ces dents, la date du jour de l'observation est amenée vis-à-vis d'un point fixe ou index, aussitôt le rayon vecteur qui correspond à cette date, vient se ranger vis-à-vis du repoussoir, et force le gouvernail à s'écarter hors de la position qui convient au temps vrai, précisément d'un angle égal à l'équation du temps. Le cadran qui participe à ce mouvement, aura donc aussi décrit cet angle autour de l'axe céleste, et par suite, au lieu de l'heure vraie, il devra marquer l'heure moyenne du jour de l'observation.

Si l'observation se faisait à toute autre heure que midi, ou à une heure qui fût la moitié, le quart ou une fraction quelconque du jour, on pourrait placer, vis-à-vis de l'index, non plus la date elle-même, mais la division aliquote, correspondante et comprise entre les dates de deux jours consécutifs; et c'est ainsi que la courbe directrice, dont le relief agit contre le repoussoir, serait, en vertu de sa continuité, susceptible de faire passer le gouvernail par toutes les variations qui surviennent sans cesse et à chaque instant, dans l'équation du temps.

Comme tous les cadrans solaires, celui de M. Saulcy père n'est pas non plus à l'abri des erreurs causées par la réfraction atmosphérique; mais elles ne peuvent être que de quelques secondes, dès que le soleil s'élève de quelques degrés au-dessus de l'horizon, et elles sont nulles, quand il est parvenu dans le plan méridien. Il y a donc toujours une grande portion de la journée, pendant laquelle les heures moyennes seront déterminées avec une précision qui suffit largement à l'usage des horloges.

Une invention aussi utile et aussi populaire, que diverses administrations, notamment celle des postes, ré-

Digitized by Google

clamaient depuis long-temps, ne peut manquer d'exciter le vif intérêt de notre académie, et nous pensons que des félicitations doivent être votées, séance tenante, à l'auteur, dans la personne de son fils, l'un de nos plus recommandables collègues.

Digitized by Google

NOTE

SUR

LES ÉTOILES FILANTES DU MOIS D'AOUT 8139,

PAR M. DESAINS.

Depuis les remarques de M. Arago sur la périodicité des étoiles filantes, on connaît trois époques de passage dans l'année : du 10 au 13 août ; du 10 au 15 novembre ; du 5 au 8 décembre.

Le 10 août dernier j'ai observé le ciel à plusieurs reprises, entre neuf heures et demie et onze heures. Un grand nombre d'étoiles filantes parurent dans les environs d'Andromède et de Pégase. Presque toutes étaient rougeâtres et laissaient une traînée derrière elles ; la plupart allaient d'Andromède vers Pégase, suivant des directions parallèles ou peu inclinées à la ligne $\gamma\beta\alpha$ d'Andromède.

Il est à remarquer que, vue du soleil, la terre était entre le Capricorne et le Verseau, et marchait vers les Poissons, par conséquent en sens contraire du mouvement des étoiles filantes, qui dès-lors doit être en partie au moins un mouvement apparent.

Suivent les détails des observations.

Digitized by Google

HEURES.	POSITIONS ET DIRECTIONS.	OBSERVATIONS.
9 h. 17′.	Entre θ Couronne et δ Bouvier, à peu près parallèle à θ α Couronne.	Belle, avec trace.
9 h. 35′.	Entre ν et ς Andromède, parallèle à α Andromède γ Pégase.	Idem.
Quelques instants après.	Trois ou quatre dans les environs du Lézard et de la couronne de Céphée ; entr'autres deux belles partant l'une de la couronne de Céphée, l'autre du milieu de α β Céphée, toutes deux parallèles à la direction Cassiopée α Céphée.	
9 h. 44′.	Sur le prolongement de δ ε Cassiopée, perpendiculairement au milieu de la ligne qui joint les pattes antérieures du Renne à la jambe gauche du Messier.	Petite, avec trace.
Un peu après.	Paraît entre la tête de Cassiopée et α Andromède, se dirige vers ν Pégase.	Médiocre.
9 h. 50′ environ.	Entre Andromède et le Bélier, se dirigeant vers les Poissons.	Belle, blanche, course peu étendue
9 h. 55′.	Une autre, à peu près même direction et même place.	
9 h. 58′.	Passe sur l'étoile qui est à la jambe postérieure gauche de la Giraffe, à peu près perpendiculairement à la ligne qui joint cette étoile avec celle du ventre de la Giraffe.	Belle, avec trace, course peu étendue.
De 10 h. à 10 h. 10′.	Six étoiles presque toutes belles et avec traces, savoir : Entre υ et τ d'Andromède, dirigée vers β idem ; Entre μ et ν Andromède vers α idem ; Entre α et ς Pégase, dirigée comme si elle venait de l'intervalle entre α Andromède et β Pégase ; Part du quart de la ligne γ Andromède, β Persée, se dirige vers le Triangle, Entre β et γ Andromède, parallèle à la précédente ; Entre Cassiopée et Andromède, parallèle à γ β α Andromède.	

Digitized by Google

HEURES.	POSITIONS ET DIRECTIONS.	OBSERVATIONS.
Vers 10 h. 20′.	Entre μ et c de Persée, parallèle à $\gamma\alpha$ de Persée ;	Belle, avec trace, course peu étendue.
	Une autre un peu à gauche de la précédente, parallèle à $\alpha\delta$ Persée.	
10 h. 22′ ou 23′.	Le long de la ligne qui joint le milieu de α Andromède γ Pégase avec le milieu de ν Poissons.	Blanche, course très-petite.
10 h. 35′ à 10 h. 40′.	Plus de douze étoiles filantes, savoir :	
	De la tête de Cassiopée à la main droite d'Andromède ;	
	Entre Andromède et le Triangle parallèle à la précédente ;	
	Entre γ Pégase et c Poissons, dirigée comme si elle venait de α Pégase ;	
	Entre Cassiopée et Persée, suivant la Voie Lactée ;	
	De δ Andromède à γ Pégase, passe presque contre γ, toutefois un peu au-dessus ;	
	Près de γ Pégase, sur la diagonale $\beta\gamma$ du grand carré ;	
	Entre β et ϵ Persée, dirigée comme si elle venait de α Persée ;	
	De la tête de Méduse au Triangle ;	
	Entre la Polaire et la Giraffe, parallèlement à $\alpha\beta$ petite Ourse ;	
	Une très-belle, avec trace, commence à α Céphée et s'éteint à α de la Couronne boréale. C'est, je crois, la plus longue course que j'aie jamais vue ;	
	Commence vers ι Céphée, s'éteint entre α et γ Cassiopé ;	
11 h. 5′.	Entre Algol et le Triangle, dirigée comme si elle venait d'entre α et γ Persée.	Très-petite, course peu étendue.

Digitized by Google

TABLEAU DE L'ACADÉMIE

AU 17 MAI 1840.

BUREAU DE L'ANNÉE 1839-1840.

Président : M. Culmann.

Vice-Président : M. Lucy.
Président honoraire : M. Didion.
Secrétaire : M. Bégin.
Secrétaire-archiviste : M. Victor Simon.
Trésorier : M. Munier.

BUREAU POUR L'ANNÉE 1840-1841.

Président : M. Lucy.

Vice-Président : M. Mézières.
Président honoraire : M. Culmann.
Secrétaire : M. La Bastide.
Secrétaire-archiviste : M. Victor Simon.
Trésorier : M. Munier.

MEMBRES TITULAIRES.

DATE de l'admission.

MM.

1837. **BÉGIN**, docteur en médecine; *rue Vincentrue, n° 6.*

1831. **BERGÈRE C.** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, colonel du génie, direct. des fortifications ; *à la Citadelle.*

1830. **BLANC**, rédacteur du Courrier de la Moselle; *rue du Faisan, n° 9.*

1838. **BOILEAU**, ancien élève de l'école polytechnique, lieutenant d'artillerie ; *rue de la Bonne-Ruelle, n° 1.*

1837. **BOUCHOTTE (Emile)**, correspondant du conseil supérieur d'agriculture ; *rue des Prêcheresses, n° 6.*

Digitized by Google

1825. **BOUCHOTTE** (CHARLES) ✱, ancien colonel d'artillerie, ancien député; *rue aux Ours*, n° 5.

1839. **BOURNIER** ✱, ancien inspecteur vétérinaire des armées; *rue du Haut-Poirier*, n° 4.

1832. **CAIGNART DE SAULCY**, ancien élève de l'école polytechnique, capitaine d'artillerie, professeur de mécanique à l'école d'application de l'artillerie et du génie, correspondant de l'Institut (académie des inscriptions et belles-lettres); *rue de la Créte*, n° 10.

1822. **CAILLY O.** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, chef d'escardon d'artillerie, commandant l'école de pyrotechnie militaire; *rue du Haut-de-Ste-Croix*, n° 9.

1819. **CHAMPOUILLON**, professeur de langues anciennes; *rue du Heaume*, n° 9.

1824. **CULMANN** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, lieutenant-colonel et sous-directeur d'artillerie, ancien professeur de chimie appliquée aux arts militaires à l'école d'application de l'artillerie et du génie; *hôtel de la direction, rempart de l'Arsenal.*

1836. **DESAINS**, ancien élève de l'école normale, professeur de physique au collége royal de Metz.

1840. **DESVIGNES**, directeur de l'école municipale de musique de Metz; *rue des Clercs*, n° 3.

1827. **DIDION** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, capitaine d'artillerie, professeur d'artillerie à l'école d'application de l'artillerie et du génie; *rue Mazelle*, n° 18.

1831. **FAIVRE**, peintre en miniature; *rue du Four-du-Cloître*, n° 13.

1836. **FOURNEL**, professeur d'histoire naturelle; *rue du Pont-des-Morts*, n° 32.

1819. **GERSON-LÉVY**, libraire, ancien professeur de langues orientales; *rue des Jardins*, n° 1.

1828. **GOSSELIN** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, commandant du génie, professeur d'art militaire et de géodésie à l'école d'application de l'artillerie et du génie; *place Royale*, n° 10.

Digitized by Google

1836. **HARO**, docteur en médecine; *rue Taison*, n° 23.

1835. **LA BASTIDE**, professeur de seconde au collége royal; *rue du Pont-des-Morts*, n° 22.

1837. **LAPOINTE**, agronome, membre du conseil d'arrondissement de Metz, *à Maizery*.

1831. **LE JOINDRE** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, ingénieur ordinaire des ponts et chaussées; *rue du Heaume*, n° 2.

1831. **LE MASSON** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, ingénieur en chef des ponts et chaussées; *rue des Bénédictins*, n° 16.

1840. **LIVET** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, capitaine du génie, professeur de géodésie et de topographie à l'école d'application de l'artillerie et du génie; *rue de la Créte*, n° 1.

1837. **LUCY** ✱, receveur général du département de la Moselle; *rue des Prisons-Militaires*, n° 12.

1819. **MACHEREZ**, professeur de langues; *rue des Jardins*, n° 33.

1836. **MARÉCHAL** (Félix), docteur en médecine; *quai Saint-Pierre*, n° 23.

1838. **MÉZIÈRES** ✱, recteur de l'académie de Metz.

1836. **MORIN** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, capitaine d'artillerie, professeur de mécanique au conservatoire des arts et métiers; *à Paris, rue de l'Arcade*, n° 9.

1819. **MUNIER**, professeur de langue française; *rue des Récollets*, n° 10.

1836. **REVERCHON**, ancien élève de l'école polytechnique, ingénieur des mines; *rue du Palais*, n° 19.

1837. **RODOLPHE**, capitaine d'artillerie, sous-directeur de l'école de pyrotechnie militaire; *rue des Récollets*, n° 8.

1828. **SCOUTETTEN**, docteur en médecine, chirurgien-major, professeur de médecine opératoire à l'hôpital militaire d'instruction de Metz, membre de plusieurs sociétés savantes; *rue du Haut-Poirier*, n° 4.

Digitized by Google

1824. **SIMON** (Victor), vice-président du tribunal de première instance de Metz, inspecteur des monuments historiques pour le département de la Moselle; *rue du Haut-Poirier*, n° 10.

1836. **TERQUEM**, pharmacien à Metz; *rue des Jardins*, n° 6.

1837. **VANDERNOOT**, architecte; *rue St-Vincent*, n° 7.

MEMBRES ASSOCIÉS-LIBRES.

MM.

1829. **ARDANT** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, capitaine du génie, professeur de construction à l'école d'application de l'artillerie et du génie; *rue Saint-Marcel*, n° 38.

1822. **BARDIN** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, directeur des études à l'école centrale des arts et manufactures; *à Paris, rue Saint-Anastasse*, n° 5 (au Marais).

1820. **CHAUMAS** ✱, docteur en médecine et chirurgien des hôpitaux civils; *quai Saint-Pierre*, n° 13.

1829. **COETLOSQUET** (le comte du) ✱, ancien sous-préfet; *rue du Grand-Cerf*, n° 9.

1828. **COLLE** ✱, capit. d'artillerie, correspondant du conseil supérieur d'agriculture; *rue Chèvremont*, n° 20.

1829. **DUFOUR** (le baron) G. O ✱, ancien intendant militaire, maire de Metz; *rue Saint-Marcel*, n° 38.

1827. **DUPUY**, directeur de l'école municipale des arts; *rue des Clercs.*

1836. **DURUTHE**, ancien élève de l'école polytechnique; *rue des Prêcheresses*, n°

1821. **GARGAN** (de), ancien élève de l'école polytechnique, ancien ingénieur des mines; *rue Nexirue*, n° 9.

1833. **HUGUENIN** jeune, ancien élève de l'école normale, professeur d'histoire au collége royal de Metz; *rue Nexirue*, n° 13.

1836. **MARÉCHAL**, peintre d'histoire; *rue des Clercs*, n° 4.

Digitized by Google

1838. **MARÉCHAL** (l'abbé), professeur d'écriture sainte et de langues orientales au grand séminaire.

1837. **PANGE** (marquis de), pair de France; *à Pange.*

1820. **PONCELET** O ✱, ancien élève de l'école polytechnique, chef de bataillon du génie, président de l'Institut, professeur de mécanique physique et expérimentale à la faculté des sciences; *à Paris, rue de Babylone, n° 1.*

1820. **SAVART** ✱, artiste mécanicien à l'école d'application de l'artillerie et du génie; *rue aux Ours, n° 7.*

1830. **SOLEIROL** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, chef de bataillon du génie, ancien professeur de constructions à l'école d'application de l'artillerie et du génie; *rue des Clercs, n° 38.*

1825. **TAILLEFERT** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, chef d'escardon d'artillerie, ancien professeur de chimie appliquée, à l'école d'application de l'artillerie et du génie; *rue de la Haye, n° 8.*

1827. **VELLECOUR** (de) ✱, ancien inspecteur des forêts; *à Blettange.*

AGRÉGÉS-ARTISTES.

MM.

1820. **AIMÉ** ✱, conservateur des modèles de l'école d'application de l'artillerie et du génie; *rue Serpenoise, n° 14.*

1838. **BEDFORD**, directeur de l'atelier des fusées de guerre, à Metz; *au Palais-Français.*

1834. **DEMBOUR**, graveur; *place Saint-Louis, n° 8.*

1820. **GLAVET** aîné, serrurier-mécanicien; *rue Paille-Maille, n° 12.*

1820. **HISETTE**, ciseleur-graveur et serrurier-mécanicien; *rue des Précheresses, n°*

1834. **HUMBERT**, horloger-mécanicien; *place Napoléon, n° 10.*

Digitized by Google

1830. **LEFÈVRE**, professeur de dessin et des Cours industriels de Thionville.

1833. **MAUJEAN**, professeur de calligraphie; à la caserne Coislin.

1819. **NAUD**, peintre, professeur de dessin au collége de Metz; *rue du Haut-Poirier, n°* 8.

1835. **NICÉVILLE** (de), propriétaire; *rue Ste.-Marie, n°* 18.

1838. **NOUVIAN**, artiste-lithographe; *rue de la Chèvre, n°*

1830. **SCHUSTER**, garde du génie, chargé des observations météorologiques à l'école d'application de l'artillerie et du génie; *rue de la Haute-Pierre, n°* 1.

1839. **VINCENT**, agent-général des écoles municipales de Metz; *rue des Récollets, n°* 7.

AGRÉGÉS - CULTIVATEURS.

MM.

1829. **LEROY**, fermier; *à Château-Bas, près d'Augny.*

1830. **STEFF**, propriétaire; *à Hauconcourt.*

1830. **HENNEQUIN**, cultivateur; *à Tichémont.*

1830. **LIA**, maire d'Auboué.

1830. **SIMON** (François), pépiniériste; *à Metz, rue du Heaume.*

1830. **SIMON** (Louis), pépiniériste; *à Metz, rue d'Asfeld.*

1830. **SÉRARD**, propriétaire; *à Ditschwiller.*

1830. **DEXIVRY**, propriétaire; *à Ludelange.*

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

1822. **CESSAC** (le comte de Lacuée) G. C. ✱, pair de France, membre de l'Académie française, de l'ancienne Académie de Metz; *à Paris, rue du Bac, n°* 110.

1822. **ARAGO** C. ✱, membre de l'Institut; *à Paris, à l'Observatoire.*

Digitized by Google

1823. **BALSAC** (le baron de) O ✱, ancien préfet de la Moselle; *à Rodez.*

1823. **DUPIN** (le baron CHARLES) O ✱, officier supérieur du génie maritime, membre de l'Institut, etc.; *à Paris, rue des SS.-Pères, n°* 26.

1821. **GERANDO** (le baron de) C ✱, conseiller d'état, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *à Paris, impasse Ferou, n°* 7.

1820. **MOLARD** ✱, membre de l'Académie des sciences; *à Paris, rue Charonne, n°* 47.

1827. **RIVADAVIA** (BERNARDINO), ancien président des provinces unies du Rio-de-la-Plata; *à Paris.*

1824. **SERVOIS** ✱, ancien conservateur du Musée central et royal d'artillerie; *à Paris, place Saint-Thomas-d'Acquin.*

1819. **SILVESTRE** (le baron) C. ✱, membre de l'Académie des sciences; *à Paris, rue Taranne, n°* 13.

1828. **SULEAU** (le vicomte de) O. ✱, ancien préfet de la Moselle; *à Lannoy.*

1819. **TOCQUEVILLE** (le comte de) O ✱, ancien préfet de la Moselle; *à Paris.*

1819. **TURMEL** (de) O ✱, ancien maire de Metz; *rue des Trois-Boulangers.*

1825. **VIVILLE** (de) ✱, ancien secrétaire-général de la préfecture de la Moselle; *rue Mazelle, n°* 61.

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS.

MM.

1823. **ADRIAN**, docteur ès-lettres; *à Francfort-sur-Mein.*

1821. **ALTMAYER** (NICOLAS), négociant; *à Saint-Avold,* (Moselle).

1833. **AUDOY** C. ✱, colonel du 1er régiment du génie; *à Montpellier.*

1829. **BALBY** (ADRIEN de), *à Paris, rue du Colombier, n°* 19.

Digitized by Google

1836. **BARD** (Joseph), inspecteur des monuments historiques près du ministère de l'intérieur; *à Beaune* (Côte d'Or).

1824. **BENOIST**, ancien professeur de l'école centrale des arts et manufactures, collaborateur du Bulletin universel des sciences et des arts; *à Paris, rue d'Enfer, n°* 31.

1820. **BERR** (MICHEL), homme de lettres, membre de diverses sociétés savantes; *à Paris.*

1832. **BONAFOUS** ✱, docteur en médecine, directeur du jardin royal d'agriculture; *à Turin.*

1835. **BOUILLET**, de *Clermont-Ferrant.*

1837. **BOULLÉ** (A.), ancien magistrat; *à Lyon.*

1820. **BRACONNOT** ✱, professeur d'hist. naturelle; *à Nancy.*

1826. **CAUMONT** (de) avocat, secrétaire de la société linnéenne du Calvados, et de la société des antiquaires de Normandie; *à Caen.*

1821. **CAUMONT** (de), recteur de l'Académie de Nancy.

1837. **CESAR** (Lambert), ancien élève de l'école polytechnique, capitaine du génie; *à Phalsbourg.*

1822. **CHANLAIRE** (de), régent de rhétorique au collége de Thionville.

1826. **CHENOU** ✱, ancien élève de l'école normale.

1819. **CHEVALIER**, ingénieur-opticien du roi; *à Paris, quai de l'Horloge, n°* 65.

1833. **CRESSANT**, agronome, directeur de la ferme expérimentale d'Arfeuille (Creuse).

1820. **DELARUE**, pharmacien; *à Evreux.*

1821. **DELCASSO**, professeur d'éloquence; *à Strasbourg.*

1820. **DELCROIX**, ancien secrétaire perpétuel de la société d'émulation de Cambray (Nord).

1835. **DELMAS**, censeur du collége royal de Rheims.

1835. **DENIS**, ancien maire de la ville de Commercy.

1823. **DEVÈRE**, capitaine d'état-major; *à Nancy.*

1828. **DOUMERC** (Adolphe), naturaliste; *à Paris, rue du Bac, n°* 89.

1821. **DUPRÉ**, docteur en médecine; *à Bar-sur-Aube.*

1829. **ENGELPACH-LARIVIÈRE**, ingénieur des mines; *à Bruxelles.*

Digitized by Google

1820. **FABRÉ-PALAPRAT** ✱, docteur en médecine, directeur général de la société médico-philantropique; *à Paris, quai de l'École, n°* 20.

1837. **FALLOT DE BROIGNARD**, capitaine d'état-major, membre de l'Académie et de la société de Statistique de Marseille.

1832. **FÉE**, pharmacien-major et deuxième professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg.

1837. **FONTENELLE** (de la), membre correspondant de l'Institut; *à Poitiers.*

1837. **FRANCK**, docteur en médecine, agrégé de la faculté de Montpellier.

1836. **GERARD**, receveur des douanes; *à Jametz.*

1829. **GLOESNER**, professeur de physique; *à Louvain.*

1829. **GOLBÉRY** (de), conseiller à la cour royale de Colmar, correspondant de l'Institut.

1837. **GIGAULT** (d'Olincourt), ingénieur civil, membre de plusieurs sociétés savantes, littéraires et agricoles; *à Bar-le-Duc.*

1837. **GRATTELOUP**, président de l'Académie de Bordeaux.

1838. **GRELET-WAMMY**, membre de la société pour l'amélioration des prisons de Genève; *à Carouge, près Genève.*

1837. **GRELLOIS**, docteur en médecine.

1839. **GUERRIER DE DUMAST**, ancien sous-intendant militaire et homme de lettres; *à Nancy.*

1838. **GUIBAL**, juge de Paix; *à Nancy.*

1820. **HALDAT**, docteur en médecine, secrétaire de l'Académie de Nancy.

1834. **HALPHEN**, docteur en médecine; *à la Nouvelle-Orléans.*

1827. **HENRION**, de Metz, avocat à la cour royale de Paris; *rue Vaugirard, n°* 64.

1829. **HEYFELDER**, docteur en médecine; *à Trèves.*

1825. **HUOT**, homme de lettres; *à Versailles.*

1836. **KOENIG** (Joseph), littérateur; *à Metz, rue du Faisan.*

1829. **KIRKHOFFE**, médecin en chef de l'hôpital militaire d'Anvers.

Digitized by Google

1821. **JULIA**, docteur en médecine et professeur de chimie; *à Narbonne.*

1822. **JULLIEN**, directeur de la Revue encyclopédique; *à Paris, rue d'Enfer-Saint-Michel, n° 18.*

1821. **LADOUCETTE** (le baron) O. ✱, ancien préfet, député de la Moselle; *à Paris, rue Saint-Lazard, n° 5.*

1821. **LAIR** ✱, conseiller de préfecture; *à Caen.*

1820. **LALLEMAND**, de Metz, professeur de clinique chirurgicale et chirurgien en chef de l'hôpital de Montpellier.

1825. **LAMBEL** (le comte de) O. ✱, maréchal-de-camp en retraite; *à Paris, rue S^t^-Dominique-S^t^-Germain, n° 37.*

1822. **LARCHE**, docteur en médecine; *à Paris.*

1836. **LASAUSSAYE**, membre correspondant de l'Institut; *à Blois.*

1822. **LEGUEVEL DE LA COMBE**, chirurgien-major.

1828. **LELOUP**, docteur en philosophie, professeur au gymnase royal de Trèves.

1831. **LESAUVAGE**, professeur à l'école de médecine de Caen.

1837. **LE VALLOIS**, ingénieur en chef des mines, attaché aux salines de Dieuze.

1822. **LÉVY** jeune, professeur de mathématiques; *à Rouen.*

1838. **LUCY** (AMBROISE), agronome; *à Erménonville.*

1826. **MALO** (CHARLES), littérateur, membre de plusieurs Académies; *à Paris, rue des Grands-Augustins, n° 20.*

1828. **MARIE-DUMESNIL**; *à Paris.*

1826. **MATHIEU DE DOMBASLE**, membre de l'Institut, correspondant du conseil et de la société royale et centrale d'agriculture, directeur de l'établissement agricole de Roville (Meurthe).

1838. **MERSON** (M. L.), capitaine de cavalerie, commandant le dépôt de recrutement et de réserve de Loir-et-Cher.

1831. **MERCY** (de), docteur en médecine; *à Paris.*

1821. **MERGAUT**, docteur en médecine; *à Mirecourt.*

1833. **MICHATLT**, officier au 10^e^ de ligne.

Digitized by Google

1824. **MICHELOT**, ancien élève de l'école polytechnique, chef d'instruction; *à Paris, rue de Vaugirard.*

1820. **MONFERRIER** (le marquis de); *à Paris, faubourg Poissonnière, n°* 38.

1830. **MOREAU** (César), ancien vice-consul de France à Londres, directeur de l'Académie de l'industrie; *à Paris.*

1839. **MOURE**, secrétaire de la société linnéenne de Bordeaux.

1822. **NANCY** ✱, chef d'escardon d'artillerie; *à Rennes.*

1826. **NEUROHR**, docteur en médecine, médecin de l'hôpital civil de Trèves.

1837. **NICOLAS**, ministre protestant, philologue.

1824. **NICOT**, recteur de l'Académie de Nimes.

1819. **NOEL**, professeur de sciences physiques et mathémathiques, principal de l'athénée royal de Luxembourg.

1838. **NOEL**, avocat et notaire honoraire; *à Nancy.*

1838. **ODART** (le comte), propriétaire; *à La-Dorée.*

1820. **OLIVIER**, ancien élève et répétiteur de l'école polytechnique, *à Paris, rue d'Enfer, n°* 31.

1839. **OLRY**, secrétaire de l'Académie universitaire de Nancy.

1822. **PAIXHANS**, de Metz, O. ✱, colonel d'artillerie, député; *à Paris, rue de Verneuil, n°* 19.

1837. **PARANT** ✱, de Metz, député de la Moselle, conseiller à la cour de Cassation.

1838. **PASCAL**, médecin en chef de l'hôpital militaire de Strasbourg.

1820. **PERRIER**, professeur de littérature; *à Paris, rue de Verneuil, n°* 7.

1825. **PIÉRARD** ✱, chef de bataillon du génie en retraite; *à Verdun.*

1836. **PIOBERT** ✱, ancien élève de l'école polytechnique, chef d'escadron d'artillerie, membre de l'Institut; *à Paris.*

1820. **PONCE** ✱, graveur du roi; *à Paris, impasse des Feuillantines, n°* 10.

1837. **PONÇOT**, ancien sous-intendant militaire.

1826. **RAUCH**, de Bitche, ancien officier du génie, directeur de la société de fructification générale; *à Paris, rue Basse-du-Rempart, n°* 52.

Digitized by Google

1824. **REISTELHUBERT**, docteur en médecine; *à Strasbourg.*

1837. **RÉSIMOND** (de), général-major au service de Russie, ex-directeur-adjoint, pour la partie des sciences et arts, à l'Institut du génie des voies de communication et des édifices publics; *à S^t^-Pétersbourg.*

1831. **SAMUEL** (CAHEN), directeur de l'école consistoriale israëlite; *à Paris.*

1821. **SAVART** (FÉLIX), de Metz, membre de l'Institut; *à Paris.*

1839. **SCHONBERG** (de), archiâtre de S. M. le roi de Danemarck.

1837. **SELIS LONGCHAMP** (de), membre de plusieurs sociétés savantes; *à Liège.*

1837. **SERS** (le baron), conseiller-d'état, ancien préfet de la Moselle, préfet de la Gironde.

1826. **SOMERHAUSEN**, docteur en philosophie, traducteur juré et libraire; *à Bruxelles.*

1826. **SOYER-VILLEMET**, bibliothécaire en chef de la ville de Nancy; *rue des Dominicains*, n° 29.

1825. **TASTU** (M^me^ AMABLE), de Metz, membre de la société linnéenne de Paris; *à Paris, rue de Vaugirard*, n° 38.

1822. **TERQUEM**, de Metz, bibliothécaire du dépôt central de l'artillerie; *à Paris, près S^t^-Thomas-d'Acquin.*

1825. **THOMAS** (le baron) O. ✱, maréchal-de-camp en retraite, *à Ars-Laquenexy.*

1830. **TRÉLAT**, docteur en médecine; *à Paris.*

1826. **VARAIGNE**, agent de la république des Buénos-Ayres, rédacteur de la Revue européenne; *à Paris, rue Saint-Nicolas-d'Antin*, n° 2.

1824. **VARLET**, docteur en médecine; *à Saint-Dié.*

1829. **VILLEROY** (FÉLIX); *au Rittershoff, commune de Hassel* (Bavière).

1829. **VILLEROY** (CHARLES); *à Fremesdroff*, près Sarrelouis.

1838. **VILLENEUVE-TRANS** (le marquis de), membre correspondant de l'Institut; *à Nancy.*

Digitized by Google

1826. **VINCENT**, professeur de mathématiques au collége royal de Saint-Louis, membre de la société philomathique; *à Paris.*

1838. **WITHWEEL**, ingénieur civil; *à Londres.*

1828. **VITRY** (URBAIN), architecte en chef, ingénieur de la ville de Toulouse, *rue des Paradoux, n°* 36.

1825. **WYTTENBACH**, professeur et directeur du gymnase de Trèves, bibliothécaire de la ville, chevalier de l'Aigle-Rouge, et membre de plusieurs sociétés savantes.

1819. **WORMS** (EUGÈNE), de Metz, professeur de l'école polytechnique; *Carlsruhe.*

Page 207, note, au lieu de Carthagène, *lisez* Carthage.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Discours sur les premiers ages de notre globe, par M. Culmann, président..... page 1

Compte-Rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1839-1840, par M. E. Bégin, secrétaire..... 18

Rapport sur le concours de 1840, par M. Du Coëtlosquet. 33

Fables, par M. Macherez..... 49

Programme des questions mises au concours par l'Académie, pour les prix à décerner en 1841..... 54

Jours des séances ordinaires de l'Académie..... 56

Liste des ouvrages dont il a été fait hommage à l'Académie pendant l'année..... 57

Commissions nommées par l'Académie pour étudier des questions spéciales..... 69

Rapport sur les archives de l'Académie (1839-1840), par M. V. Simon, secrétaire-archiviste..... 71

DEUXIÈME PARTIE.

Lettres sur l'Histoire Médicale du nord-est de la France, par M. E. Bégin.

Première lettre (à M. le docteur Pariset)..... 3

Deuxième lettre (au même)..... 25

Troisième lettre (au même)..... 63

Quatrième lettre (à M. Gama)..... 85

Cinquième lettre (à M. Littré)..... 107

Digitized by Google

Recherches sur l'Écriture Celtibérienne, ou Essai de classification des monnaies autonomes de l'Espagne, par M. F. de Saulcy..... 135
Notice sur une médaille de Valens, trouvée dans la maçonnerie de l'aqueduc de Gorze à Metz, en septembre 1839, par M. V. Simon..... 329
Rapport de M. Gerson-Levy sur le Mémoire relatif à l'origine de nos chiffres et à l'abacus des Pythagoriciens, par M. J. H. Viencent, professeur de mathématiques, membre de l'université de France, etc.... 336
De l'usage et de l'abus des citations, par M. Mézières.. 353
Mécanisme de la respiration chez quelques reptiles, par M. Haro..... 364
Notice sur le papyrus, par M. Alfred Malherbe..... 386
Rapport sur la chasse aux oiseaux, par M. E. Bouchotte. 391
Notice sur un appareil inventé par M. de Saulcy père, pour lire, à toute heure du jour, le temps moyen ou le temps vrai sur un cadran solaire quelconque; par M. Gosselin..... 397
Note sur les étoiles filantes du mois d'août 1839, par par M. Desains..... 406
Tableau de l'Académie au 17 mai 1840..... 409

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google